DICTIONNAIRE

DE MAXIMES.



PARIS. — IMPRIMERIE DE CASIMIR,
RUE DE LA VIEILLE-MONNAIE, N° 12.



DICTIONNAIRE

DE MAXIMES,

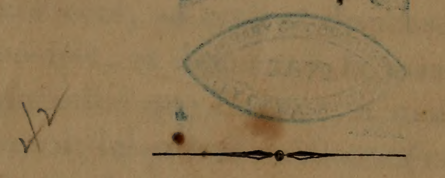
OU

CHOIX DE MAXIMES,

PENSÉES, SENTENCES, RÉFLEXIONS ET DÉFINITIONS

EXTRAITES DES MORALISTES ET DES ÉCRIVAINS
TANT ANCIENS QUE MODERNES;

Par M. J. F. G. Hennequin.



PARIS.

A. J. KILIAN, LIBRAIRE,

RUE DE CHOISEUL, N° 3.

1828.

* * *

« Les maximes, et les axiomes, a dit « Chamfort, sont l'ouvrage des gens d'es- « prit, qui ont travaillé à l'usage des es- « prits médiocres ou paresseux. Le pares- « seux s'accommode d'une maxime, qui « le dispense de faire, lui-même, les ob- « servations qui ont mené l'auteur de la « maxime au résultat dont il fait part à « son lecteur. Le paresseux, et l'homme « médiocre, se croient dispensés d'aller « au-delà, et donnent à la maxime une « généralité que l'auteur, à moins qu'il « ne soit lui-même médiocre (ce qui ar- « rive quelquefois), n'a pas prétendu lui « donner. L'homme supérieur, saisit tout « d'un coup les ressemblances, les diffé- « rences, qui font que la maxime est plus « ou moins applicable à tel ou tel cas, ou « ne l'est pas du tout. »

Ce qui est vrai des maximes, en parti-

culier, l'est bien davantage encore d'une collection de maximes, sentences et réflexions. On aime à retrouver les mêmes sujets traités par différens auteurs ; on compare leurs idées, leurs sensations ; on cherche à deviner la tournure de leur esprit, à la manière dont ils les ont exprimées ; on examine le point de vue sous lequel chacun d'eux a envisagé les mêmes objets ; et ce travail, quand il est appliqué à la morale, devient d'une grande utilité, puisqu'il a pour résultat de l'insinuer plus facilement dans l'âme, et de la graver plus profondément dans l'esprit.

Tel est le but du livre que nous offrons au public. La liste des écrivains et des moralistes, de tous les temps, et de tous les pays, qui en ont fourni les matériaux, présente une réunion imposante d'hommes recommandables par leurs vertus et par leurs écrits. Les uns, sont connus par leur amour pour la sagesse et la vérité ; les autres, par leur respect pour la religion, dont ils étaient les organes ; et tous, par

cet intérêt sacré qui porte l'homme supérieur, ou l'écrivain philosophe, à proposer et à défendre les principes éternels de la religion, de la morale et de la vertu; sources du bonheur et de la félicité.

Ce livre aura encore un autre genre d'utilité. Aux heureux du siècle, il procurera des momens agréables, en exerçant leur esprit, en le nourrissant; et souvent aussi, en les débarrassant d'une portion de ce temps qui, quelquefois, leur paraît si lourd. Aux malheureux, il offrira des consolations : ils y apprendront l'art si difficile, et pourtant si nécessaire, de la résignation philosophique ou religieuse, seul remède aux maux inévitables qui affligent l'espèce humaine. Aux hommes mûrs, pour lesquels la vie intellectuelle et la méditation ont des charmes, il rappellera leurs études et leurs lectures, et les ramènera, pour ainsi dire, dans la société des sages et des philosophes, dont les écrits ont fait les délices de leur jeunesse. Aux jeunes gens, enfin, la lecture attentive de

cet ouvrage, pourra faire contracter l'habitude de rendre et d'enfermer leur pensée dans le moins grand nombre de mots possible, et d'arriver à cette heureuse concision, qui, sans exclure la clarté, fait le charme du style et du langage.

Heureux l'auteur de ce recueil, si les préceptes de morale et de philosophie pratique qu'il y a réunis, peuvent contribuer à inspirer à ses lecteurs cet amour de la sagesse et de la vertu, qui seul peut conduire au bonheur!

(Décembre 1827.)

J. F. G. Hennequin.

DICTIONNAIRE

DE MAXIMES.

Abaissement.

La véritable grandeur est celle qui n'a pas besoin de l'abaissement des autres. *Cte Daru.*

En quelque situation de la vie que l'on puisse se trouver, l'abaissement ne doit jamais aller jusqu'à blesser les lois de l'honneur ou de la vérité. Il serait alors l'effet de la bassesse et de la lâcheté.
Malesherbes.

On respecte dans l'abaissement ceux qui se sont respectés dans la grandeur. *N. Bonaparte.*

L'orgueil est un des vices le plus jaloux de se venger des abaissemens qu'il éprouve. *Roubaud.*

L'élévation ou l'abaissement des états dépend du courage d'esprit de ceux qui les gouvernent.
N. Bonaparte.

L'homme sage et simple ne s'abaisse point, ni ne se soucie d'abaisser les autres. *Girard.*

L'homme le plus fier est quelquefois forcé de s'abaisser quand la fortune l'abandonne. ***

Abus.

Avant d'attaquer un abus, il faut voir si l'on peut ruiner ses fondemens. *Vauvenargues.*

Les abus inévitables sont des lois de la nature. *Vauvenargues.*

Tout abus naît d'une erreur; tout crime, ou public, ou particulier, n'est qu'un faux calcul de l'esprit. *Thomas.*

L'abus d'autorité est le plus grand des abus, puisqu'il intéresse tout un peuple. *Malesherbes.*

Quand les abus sont accueillis par la soumission, bientôt la puissance usurpatrice les érige en lois. *Malesherbes.*

Actions.

Le motif seul fait le mérite des actions des hommes, et le désintéressement y met la perfection. *La Bruyère.*

Il semble que nos actions aient des étoiles heureuses ou malheureuses, à qui elles doivent une grande partie de la louange et du blâme qu'on leur donne. *La Rochefoucauld.*

Il y a peu d'hommes capables de faire de bonnes actions sans témoins. *Sénèque.*

Nos actions sont comme les bouts-rimés, que chacun fait rapporter à ce qu'il lui plaît. *La Rochefoucauld.*

Nos actions ne sont jamais ni si bonnes ni si vicieuses que nos volontés. *Vauvenargues.*

Nous aurions souvent honte de nos plus belles actions, si le monde voyait tous les motifs qui les produisent. *La Rochefoucauld.*

Les méchans font quelquefois de bonnes actions. On dirait qu'ils veulent voir s'il est vrai que cela fasse autant de plaisir que le prétendent les honnêtes gens. *Chamfort.*

Les meilleures actions s'altèrent et s'affaiblissent par la manière dont on les fait, et laissent même douter des intentions. *La Bruyère.*

Une belle action est celle qui a de la bonté, et qui demande de la force pour la faire. *Montesquieu.*

On doit se défier de ce qui est éclatant, quelque bon qu'il soit; les actions qui échappent nonchalamment et sans bruit de la main de l'ouvrier ont bien plus de grâce que celles qui paraissent étudiées.

Montaigne.

L'homme ne se propose le repos que pour s'affranchir de la sujétion et du travail; mais il ne peut jouir que par l'action et n'aime qu'elle.

Vauvenargues.

Les actions sont toujours plus sincères que les paroles. *Scudéri.*

Il est toujours dangereux, et souvent odieux, de chercher à trop approfondir les actions des hommes.

Dussault.

Adversité.

C'est une triste vérité, mais consolante dans l'infortune, qu'il est rare qu'on atteigne une certaine intelligence ou un bonheur solide, par une autre route que celle de l'adversité. *Weiss.*

L'adversité fait beaucoup de coupables et d'imprudens. *Vauvenargues.*

Le courage est la lumière de l'adversité.

Vauvenargues.

L'adversité est notre mère ; la prospérité n'est que notre marâtre. *Montesquieu.*

L'adversité est le creuset où la vertu s'épure, et la pierre de touche où l'amitié s'éprouve. ***

Le temps de l'adversité est la saison de la vertu. *Young.*

Il y a plus de force à souffrir patiemment les adversités, qu'à s'en délivrer par la mort. *Plutarque.*

L'adversité est le terme inévitable de la prospérité. *Mirabeau.*

Ce n'est pas être un grand homme que de n'avoir pas le courage de supporter l'adversité. *N. Bonaparte.*

L'adversité, qui abat les cœurs faibles, grandit les âmes fortes. *Cte de Ségur.*

L'adversité élève les caractères qu'elle ne dégrade pas. *Cte de Ségur.*

Affliction.

Il y a dans les afflictions diverses sortes d'hypocrisie. Dans l'une, sous prétexte de pleurer la perte d'une personne qui nous est chère, nous nous pleurons nous-mêmes ; nous regrettons la bonne opinion qu'elle avait de nous ; nous pleurons la diminution de notre bien, de notre plaisir, de notre

considération. Ainsi les morts ont l'honneur des larmes qui ne coulent que pour les vivans. Je dis que c'est une espèce d'hypocrisie, à cause que, dans ces sortes d'afflictions, on se trompe soi-même. Il y a une autre hypocrisie qui n'est pas si innocente, parce qu'elle en impose à tout le monde : c'est l'affliction de certaines personnes qui aspirent à la gloire d'une belle et immortelle douleur. Après que le temps, qui consume tout, a fait cesser celle qu'elles avaient en effet, elles ne laissent pas d'opiniâtrer leurs pleurs, leurs plaintes et leurs soupirs ; elles prennent un personnage lugubre, et travaillent à persuader, par toutes leurs actions, que leur déplaisir ne finira qu'avec leur vie. Cette triste et fatigante vanité se trouve d'ordinaire dans les femmes ambitieuses. Comme leur sexe leur ferme tous les chemins qui mènent à la gloire, elles s'efforcent de se rendre célèbres par la montre d'une inconsolable affliction. Il y a encore une autre espèce de larmes qui n'ont que de petites sources qui coulent et se tarissent facilement. On pleure pour avoir la réputation d'être tendre ; on pleure pour être plaint ; on pleure pour être pleuré ; enfin on pleure pour éviter la honte de ne pleurer pas. *La Rochefoucauld.*

Une affliction arrive rarement seule. *Boëce.*

Si la tendresse attendrit l'âme, une profonde affliction l'endurcit. *J.-J. Rousseau.*

Une affliction publique, patiemment supportée, remporte le prix qui sert pour orner le diadême de la constance. *Montaigne.*

C'est s'affliger plus qu'il ne faut que de s'affliger avant qu'il en soit besoin. *Sénèque.*

Quelque prétexte que nous donnions à nos afflictions, ce n'est souvent que l'intérêt et la vanité qui les causent. *La Rochefoucauld.*

On perd quelquefois des personnes qu'on regrette plus qu'on n'en est affligé, et d'autres dont on est affligé et qu'on ne regrette guère.

La Rochefoucauld.

S'il est vrai que nos joies sont courtes, la plupart de nos afflictions ne sont pas longues.

Vauvenargues.

Peu d'affligés savent feindre tout le temps qu'il faut pour leur honneur. *Vauvenargues.*

Ce n'est guère par vertu ou par force d'esprit que l'on sort d'une grande affliction. L'on pleure amèrement et l'on est sensiblement touché; mais l'on est ensuite si faible ou si léger que l'on se console.

La Bruyère.

Il n'y a qu'une affliction qui dure, qui est celle qui vient de la perte des biens. Le temps, qui adoucit toutes les autres, aigrit celle-ci. *La Bruyère.*

Ambition.

L'ambition, ce désir insatiable de s'élever au-dessus et sur les ruines même des autres; ce ver qui pique le cœur et ne le laisse jamais tranquille; cette passion qui est le grand ressort des intrigues et de toutes les agitations des cours, qui forme les révolutions des États, et qui donne tous les jours à l'univers de nouveaux spectacles; cette passion qui ose tout, et à laquelle rien ne coûte, rend malheureux celui qui en est possédé. *Massillon.*

L'ambitieux ne jouit de rien : ni de sa gloire, il la trouve obscure; ni de ses places, il veut monter plus haut; ni de sa prospérité, il sèche et dépérit au milieu de son abondance; ni des hommages qu'on lui rend, ils sont empoisonnés par ceux qu'il est obligé de rendre lui-même; ni de sa faveur, elle devient amère, dès qu'il faut la partager avec ses concurrens; ni de son repos, il est malheureux à mesure qu'il est obligé d'être plus tranquille.

Massillon.

L'ambition nous rend faux, lâches, timides, quand il faut soutenir les intérêts de la vérité. On n'est pas capable de droiture, de candeur, d'une certaine noblesse qui inspire l'amour de l'équité, et qui seule fait les grands hommes, les bons sujets, les

ministres fidèles et les magistrats illustres. Ainsi on ne saurait compter sur un cœur en qui l'ambition domine : il n'a rien de sûr, rien de fixe, rien de grand ; sans principes, sans maximes, sans sentiment, il prend toutes les formes, il se plie sans cesse au gré des passions d'autrui, prêt à tout également, selon que le vent tourne, ou à soutenir l'équité, ou à prêter sa protection à l'injustice. On a beau dire que l'ambition est la passion des grandes âmes ; on n'est grand que par l'amour de la vérité, et lorsqu'on ne veut plaire que par elle. *Massillon.*

Lorsque l'ambition s'empare de l'âme, elle y étouffe tout autre sentiment ; dès qu'elle parle, la nature se tait. *Cte de Ségur.*

On passe souvent de l'amour à l'ambition, mais on ne revient guère de l'ambition à l'amour.

La Rochefoucauld.

L'ambition ardente exile les plaisirs dès la jeunesse pour gouverner seule. *Vauvenargues.*

La plus grande ambition n'en a pas la moindre apparence, lorsqu'elle se trouve dans l'impossibilité absolue d'arriver où elle aspire.

La Rochefoucauld.

Les favoris de la fortune ou de la gloire, malheureux à nos yeux, ne nous détournent point de l'ambition. *La Rochefoucauld.*

L'ambition prend aux petites âmes plus facilement qu'aux grandes, comme le feu prend plus aisément aux chaumières qu'aux palais.

Chamfort.

Eussiez-vous tous les trésors du Nouveau-Monde, si vous avez encore de l'ambition et des désirs, vous resterez pauvre. *Young.*

L'ambition ne connaît point de bornes : elle craint autant de voir quelqu'un devant elle que derrière.

Sénèque.

Un ambitieux, ne voulant de bien qu'à lui seul, tâche de persuader qu'il en veut à tous, afin que tous lui en fassent. *La Bruyère.*

Un ambitieux a autant de maîtres qu'il y a de gens qui lui sont utiles. *La Bruyère.*

L'ambitieux dédaigne ses succès, et sa gloire lui fait pitié. Est-ce là tout? s'écria César, monté sur le trône de l'univers. *Young.*

Pauvres humains! nous attachons des idées de grandeur à l'ambition, et nous ne voyons pas qu'elle naît de la faiblesse. S'affranchir des erreurs communes, se créer de sages principes, et, faire plus, oser les suivre, voilà ce qui prouve de la force. Mais avoir besoin d'éblouir le vulgaire, devancer, en rampant, d'autres hommes, et leur disputer des

hochets, cela supposerait une grande âme? Il y a souvent de la folie dans nos raisonnemens, et de la niaiserie dans notre enthousiasme. *M. Droz.*

On peut ranger les ambitieux sous trois classes : les uns ne songent qu'à s'élever eux-mêmes, espèce commune et méprisable; les autres, avec les mêmes vues, font entrer dans leurs moyens l'élévation de la patrie, ambition plus noble, plus raffinée, et peut-être plus violente; d'autres enfin embrassent le bonheur et la gloire de tous les hommes dans l'immensité de leurs projets, c'est l'ambition des philosophes qui veulent éclairer l'esprit ou corriger les mœurs. L'ambition est donc quelquefois un vice, et quelquefois une vertu. *Bacon.*

Ame.

L'âme est jetée dans le corps pour y faire un séjour de peu de durée. Elle sait que ce n'est qu'un passage à un séjour éternel, et qu'elle n'a que le peu de temps que dure la vie pour s'y préparer. Les nécessités de la nature lui en ravissent une très-grande partie, et il ne lui en reste que très-peu dont elle puisse disposer. *Pascal.*

La santé de l'âme n'est pas plus assurée que celle du corps; et, quoique l'on paraisse éloigné des pas-

sions, on n'est pas moins en danger de s'y laisser emporter, que de tomber malade quand on se porte bien. *La Rochefoucauld.*

Les plaies du corps ne sont rien en comparaison de celles de l'âme. *Fénélon.*

Il est indubitable que l'âme est mortelle ou immortelle. Cela doit mettre une différence entière dans la morale; et cependant les philosophes ont conduit la morale indépendamment de cela. Quel étrange aveuglement! *Pascal.*

Tous les hommes cherchent la paix de l'âme, mais ils ne la cherchent pas où elle est.

Fénélon.

Il y a une certaine union d'âme qui s'aperçoit au premier instant, et qui produit bientôt l'intimité.

J.-J. Rousseau.

Les défauts de l'âme sont comme les blessures du corps; quelque soin qu'on prenne de les guérir, la cicatrice paraît toujours, et elles sont à tout moment en danger de se rouvrir.

La Rochefoucauld.

L'aliment de l'âme, c'est la vérité et la justice.

Fénélon.

La paix de l'âme consiste dans le mépris de tout ce qui peut la troubler. *J.-J. Rousseau.*

Il y a des rechutes dans les maladies de l'âme comme dans celles du corps. Ce que nous prenons pour notre guérison n'est le plus souvent qu'un relâche ou un changement de mal.

La Rochefoucauld.

Lorsque notre âme est pleine de sentimens, nos discours sont pleins d'intérêt. *Vauvenargues.*

Une grande âme est au-dessus de l'injure, de l'injustice, de la douleur, de la moquerie, et elle serait invulnérable si elle ne souffrait par la compassion. *La Bruyère.*

Ami.

Avoir un ami, c'est avoir un autre soi-même. Quand l'un est absent, l'autre le remplace. Si l'un est riche, l'autre ne manque de rien. Si l'un est faible, l'autre lui donne des forces. Et pour dire quelque chose de plus, celui qui meurt le premier, renaît dans la constante estime, dans le souvenir tendre, dans les continuels regrets de l'autre. Quant au mort, il semble que ce soit une douceur, et pour le survivant un mérite.

Cicéron, trad. de l'abbé d'Olivet.

Pour nous faire des amis, il faut ne s'attacher qu'à des caractères décidés et capables de constance. Il y en a peu, et il n'est pas aisé de les

connaître sans en avoir fait l'épreuve. Mais cette épreuve, il n'y a que dans le cours de l'amitié qu'on puisse la faire. Ainsi la liaison se forme avant que d'avoir pu se connaître; et le parti pris, il n'y a plus d'examen. *Cicéron.*

Ne comptez sur aucun ami dans le malheur. Mettez toute votre confiance dans votre courage, et dans les ressources de votre esprit. Faites-vous, s'il se peut, une destinée qui ne dépende pas de la bonté trop inconstante et trop peu commune des hommes. Si vous méritez des honneurs, si vous forcez le monde à vous estimer, si la gloire suit votre vie, vous ne manquerez ni d'amis fidèles, ni de protecteurs, ni d'admirateurs.

Vauvenargues.

On aime quand on est ami, mais quand on aime on n'est pas ami pour cela. L'ami est toujours utile; celui qui aime peut quelquefois nuire.

Sénèque.

Entre bien des causes qui peuvent nous empêcher d'avoir un ami, l'une des principales est de rechercher un grand nombre d'amis. C'est ressembler à ces courtisanes qui se livrent à tout le monde et ne s'attachent à personne. *Plutarque.*

Ce qui s'oppose surtout à ce qu'on puisse avoir un grand nombre d'amis, c'est que l'amitié naît des rapports qui se trouvent entre ceux qui la contrac-

tent. Comment pourrait-elle naître entre des gens de mœurs différentes, de caractères opposés, et qui n'auraient rien de commun dans leur manière de vivre? Elle suppose conformité de pensées, d'opinions, d'affections, de volonté, comme si c'était une seule âme qui fût partagée entre plusieurs corps.

Plutarque.

Ne te hâte ni de faire des amis nouveaux, ni de quitter ceux que tu as. *Solon.*

Pour conserver un ami, il faut devenir soi-même capable de l'être. *J.-J. Rousseau.*

L'ami véritable donne son cœur sans réserve, sans condition, et uniquement parce qu'il aime. Il a la sincérité, la délicatesse, les transports, la fidélité du sentiment. Le faux ami n'aime que relativement à son propre intérêt; et si la cupidité le lui conseille, il deviendra ingrat et parjure.

J.-J. Rousseau.

Chacun se dit ami; mais fou qui s'y repose.
Rien n'est plus commun que le nom,
Rien n'est plus rare que la chose.

La Fontaine.

Il y a peu d'amis à toute épreuve. Tel pour nous a risqué toute sa fortune, qui ne risquerait pas un ridicule. *Helvétius.*

Un ami vrai est une chose si avantageuse, même

pour les grands seigneurs, afin qu'il dise du bien d'eux, et qu'il les soutienne en leur absence même, qu'ils doivent tout faire pour en avoir un. Mais qu'ils choisissent bien; car, s'ils font tous leurs efforts pour un sot, cela leur sera inutile, quelque bien qu'il dise d'eux; et même il n'en dira pas de bien, s'il se trouve le plus faible; car il n'a pas d'autorité, et ainsi il en médira par compagnie.

Pascal.

Il y a des gens qui regardent leurs amis comme des victimes dévouées à leur réputation.

Saint-Évremont.

Les amis importuns font souhaiter d'être indifférent, les impérieux nous tyrannisent, les jaloux nous incommodent. *Saint-Évremont.*

Mettons tant de soins dans le choix d'un ami, que nous ne commencions jamais à aimer celui que nous pourrions haïr un jour. *Cicéron.*

Les grands et les gens en place souffrent à peine des amis, ils ne veulent que des complaisans.

Duclos.

Il serait à désirer que les bons amis s'attendissent pour mourir ensemble le même jour. *Fénélon.*

Celui qui compte dix amis n'en a pas un.

Malesherbes.

Quand nos amis nous ont trompés, on ne doit que de l'indifférence aux marques de leur amitié, mais on doit toujours de la sensibilité à leur malheur. *La Rochefoucauld.*

Il est plus honteux de se défier de ses amis que d'en être trompé. *La Rochefoucauld.*

L'amour-propre nous augmente ou nous diminue les bonnes qualités de nos amis, à proportion de la satisfaction que nous avons d'eux, et nous jugeons de leur mérite par la manière dont ils vivent avec nous. *La Rochefoucauld.*

Nous nous plaignons quelquefois légèrement de nos amis pour justifier par avance notre légèreté. *La Rochefoucauld.*

Voulez-vous juger d'un homme, observez quels sont ses amis. *Fénélon.*

L'homme entièrement seul est celui qui n'a point d'ami. Le monde n'est pour lui qu'un vaste désert, un lieu d'exil et de tristesse qu'il partage avec les animaux errans. *Bacon.*

Il y a peu de vices qui empêchent un homme d'avoir beaucoup d'amis, autant que peuvent le faire de grandes qualités. *Chamfort.*

Si nos amis nous rendent des services, nous pensons qu'à titre d'amis ils nous les doivent, et nous

ne pensons pas du tout qu'ils ne nous doivent pas leur amitié. *Vauvenargues.*

Il faut avoir pour ses anciens amis les mêmes égards que dans l'amitié commençante. *Confucius.*

Un ami malheureux est plus propre qu'un autre à soulager les peines que nous éprouvons. *Fénélon.*

C'est assez pour soi d'un fidèle ami ; c'est même beaucoup de l'avoir rencontré ; on ne peut en avoir trop pour le service des autres. *La Bruyère.*

Il est doux de voir ses amis par goût et par estime ; il est pénible de les cultiver par intérêt : c'est solliciter. *La Bruyère.*

On ne doit pas se faire des ennemis de ceux qui, mieux connus, pourraient avoir rang entre nos amis. On doit faire choix d'amis si sûrs et d'une probité si exacte que, venant à cesser de l'être, ils ne veuillent pas abuser de notre confiance, ni se faire craindre comme nos ennemis. *La Bruyère.*

On aime son ami sans intérêt vulgaire, on l'aime pour en être aimé ; il fait partie de notre famille, un ami est un frère que nous avons choisi. *M. Droz.*

Un ami est, pour ainsi dire, d'une autre nature que le reste des hommes. Ceux-ci nous dissimulent nos défauts, ou nous en font apercevoir avec mali-

gnité : un ami nous en parle sans nous blesser ; il nous reproche nos fautes, et dans le monde il sait les excuser. *M. Droz.*

Qu'un ami véritable est une douce chose!

La Fontaine.

Amitié.

L'amitié est faite pour le sage ; les cœurs vils et corrompus n'y ont aucun droit. L'homme puissant a des esclaves, l'homme riche a des flatteurs, l'homme de génie a des admirateurs, le sage seul a des amis.

Thomas.

Ce que nous appelons ordinairement amitiés, ce ne sont qu'accointances et familiarités nouées par quelque occasion ou commodité, par le moyen de laquelle nos âmes s'entretiennent. En la parfaite et vraie amitié, elles se mêlent et confondent l'une en l'autre d'un mélange si universel, qu'elles effacent et ne retrouvent plus la couture qui les a jointes. Elle n'a point à se régler au patron des amitiés molles et régulières auxquelles il faut tant de précautions, de longues et préalables conversations.

Montaigne.

Il est plus ordinaire de voir un amour extrême qu'une parfaite amitié. *La Bruyère.*

Celui qui a eu l'expérience d'un grand amour néglige l'amitié, et celui qui est épuisé sur l'amitié n'a encore rien fait pour l'amour. *La Bruyère.*

Rien ne ressemble mieux à une vive amitié que ces liaisons que l'intérêt de notre amour nous fait cultiver. *La Bruyère.*

L'amitié est à l'estime ce qu'une fleur est à la tige qui la produit. *M. Droz.*

Combien d'hommes ont manqué d'amitié plutôt que d'amis! *Sénèque.*

Il n'y a rien de plus incertain et de plus fragile que les amitiés humaines : il faut des années pour les former, et il ne faut quelquefois qu'un moment pour les détruire; et ce qu'un instant a détruit, un siècle ne le rétablirait pas. Les amitiés fondées sur l'honneur et sur la vertu ne sont pas susceptibles de ces inconvéniens. *J.-J. Rousseau.*

Combien de gens profanent le nom et l'usage de l'amitié! Dans les uns, ce n'est que l'art du mensonge et de l'intérêt; dans les autres, un stratagême pour parvenir plus sûrement à leurs fins.

J.-J. Rousseau.

Oui, c'est la vertu qui fait naître l'amitié, et c'est la vertu qui la rend durable.

Cicéron, trad. de l'abbé d'Olivet.

Persuadez-vous bien qu'après la vertu, qui est la base de l'amitié, et qui tient le premier rang, il n'est rien de si précieux que l'amitié.

Cicéron, *idem.*

L'amitié est un besoin pour l'âme, chacun cherche et veut des amis, tout le monde se plaint de la rareté d'un tel trésor; et cependant l'orgueil nous éloigne de sa recherche. Une foule d'hommes, par vanité, semblent se mettre tellement à l'enchère qu'ils paraissent dédaigner l'amitié qu'on leur offre.

Cte de Ségur.

Dans toutes les affaires humaines, l'amitié se montre fidèle, excepté dans les intérêts de l'amour et les affaires du cœur. *Shakspeare.*

Depuis que le mariage a reçu, sous l'influence du christianisme, toute sa dignité et toute sa douceur, il ne peut plus y avoir entre un homme et un homme de ces amitiés si célèbres dans l'antiquité païenne. La femme est l'amie naturelle de l'homme, et toute autre amitié est faible ou suspecte auprès de celle-là. *M. de Bonald.*

L'amitié aime l'égalité, elle rend égaux ceux qu'elle unit. *Publius Syrus.*

L'amitié qui nous cache nos défauts nous sert moins que la haine qui nous les reproche. Que de gens en place se sont perdus de réputation et de fortune, faute des secours de l'amitié! *Bacon.*

L'amitié est le mariage de l'âme, et ce mariage est sujet au divorce. C'est un contrat tacite entre deux personnes sensibles et vertueuses. Je dis sen-

sibles; car un moine, un solitaire peut n'être point méchant, et vivre sans connaître l'amitié. Je dis vertueuses; car les méchans n'ont que des complices; les voluptueux ont des compagnons de débauche; les intéressés ont des associés; les politiques assemblent des factieux; le commun des hommes oisifs a des liaisons; les princes ont des courtisans; les hommes vertueux ont seuls des amis. *Voltaire.*

Tous les hommes parlent de l'amitié, et presque tous profanent ce nom en le prodiguant à des liaisons qui sont le fruit du hasard et l'ouvrage d'un jour. La moindre conformité de goût et d'inclination rapproche des caractères opposés. Dans la ferveur de ces unions naissantes, on voit dans ses amis tout ce qu'on voudrait qu'ils fussent; mais bientôt l'illusion se dissipe, et on les voit tels qu'ils sont en effet. D'autres choix ne sont pas plus heureux, et l'on prend le parti de renoncer à l'amitié; ou, ce qui est à peu près la même chose, d'en changer à tout moment l'objet. *J.-J. Barthélemy.*

L'amitié est une âme qui habite deux corps, un cœur qui habite deux âmes. *Aristote.*

Lorsqu'on a sujet de se plaindre d'un ami, il faut s'en détacher peu à peu, et dénouer plutôt que rompre les liens de l'amitié. *Caton.*

Ceux qui croient que l'amitié n'est point une passion ne la connaissent pas. *Cicéron.*

Dans le cas même où l'amitié balance le devoir, elle tient rarement contre l'ambition ou la crainte.
Duclos.

L'amour se fait sentir, mais l'amitié se mérite parce qu'elle est le fruit de l'estime. *Duclos.*

L'amitié n'a point d'équivalent. *Malesherbes.*

L'amitié la plus vraie entre âmes nobles, est celle qui a pour nœud le lien respectable des bienfaits et de la reconnaissance. *Weiss.*

Ce qui nous rend si changeans dans nos amitiés, c'est qu'il est difficile de connaître les qualités de l'âme, et facile de connaître celles de l'esprit.
La Rochefoucauld.

Ce que les hommes ont nommé amitié, n'est qu'une société, qu'un ménagement réciproque d'intérêts, et qu'un échange de bons offices; ce n'est enfin qu'un commerce, où l'amour-propre se propose toujours quelque chose à gagner.
La Rochefoucauld.

L'amitié ne remercie ni ne se laisse remercier.
Fénélon.

On ne déguise si subtilement tous les motifs d'amour-propre dans l'amitié, que pour s'épargner la honte de paraître se rechercher soi-même dans les autres. *Fénélon.*

L'amitié est une bienveillance réciproque, qui rend deux êtres également soigneux du bonheur l'un de l'autre. *Platon.*

Chaque vertu ne demande qu'un homme, la seule amitié en veut deux. *La Bruyère.*

L'amitié doit se contracter à frais communs. C'est une union de biens et de maux, une société de pertes et de gains, un commerce de dangers et de bonne fortune. *La Bruyère.*

Rien n'est si délicat que l'amitié : sa sensibilité est extrême; un rien l'affecte; les plus légères atteintes peuvent lui devenir mortelles; la réserve la blesse, la défiance la tue. *Young.*

Le charme de l'amitié, comme celui de l'amour, n'est guère que pour la jeunesse. J'ai vu quelques vrais amans, je n'ai guère vu de vrais amis passé trente ans. *Diderot.*

Toute amitié dont on peut s'expliquer le motif mérite-t-elle encore ce nom trop souvent profané? Ce n'est qu'une liaison de convenance, d'intérêt, de goût; c'est un commerce de services plus ou moins généreux, plus ou moins équitable. *Diderot.*

Une grande diversité dans l'esprit, le caractère,

les prétentions ; un grand rapport dans les besoins imaginaires ou réels, voilà ce qui forme sans doute entre les hommes les liens les plus durables.

Diderot.

Ce n'est qu'à force d'indulgence et de raison que les hommes parviennent à se supporter mutuellement ; il n'y a point d'amitié qui puisse subsister long-temps sans cette espèce d'appui. *Diderot.*

Combien peu d'hommes, combien peu d'amis pourraient se montrer l'un à l'autre tels qu'ils se voient au fond du cœur sans se brouiller pour la vie ! *Diderot.*

Un caractère liant et facile, une conversation douce, sont les premiers assaisonnemens de l'amitié. L'humeur triste et sévère a bien quelque gravité ; mais l'amitié veut plus d'aisance et de liberté, de douceur et d'indulgence. *Cicéron.*

L'attachement peut se passer de retour, jamais l'amitié. Elle est un échange, un contrat comme les autres, mais elle est le plus saint de tous. Le mot d'ami n'a point d'autre corrélatif que lui-même. Tout homme qui n'est pas l'ami de son ami, est très-sûrement un fourbe ; car ce n'est qu'en rendant ou feignant de rendre l'amitié qu'on peut l'obtenir.

J.-J. Rousseau.

Rien n'a tant de poids sur le cœur humain que

la voix de l'amitié bien reconnue; car on sait qu'elle ne nous parle jamais que pour notre intérêt. On peut croire qu'un ami se trompe, mais non qu'il veuille vous tromper. Quelquefois on résiste à ses conseils, mais on ne les méprise jamais.

J.-J. Rousseau.

Il n'est pas bon que l'homme soit seul. Les âmes humaines veulent être accouplées pour valoir tout leur prix; et la force unie des amis, comme celles des lames d'un aimant artificiel, est incomparablement plus grande que la somme de leurs forces particulières. Divine amitié! c'est là ton triomphe!

J.-J. Rousseau.

Les épanchemens de l'amitié se retiennent devant un témoin, quel qu'il soit. Il y a mille secrets que trois amis doivent savoir, et qu'ils ne peuvent se dire que deux à deux. *J.-J. Rousseau.*

La communication des cœurs imprime à la tristesse je ne sais quoi de doux et de touchant qui n'est pas le contentement, et l'amitié a été spécialement donnée aux malheureux pour le soulagement de leurs maux et la consolation de leurs peines.

J.-J. Rousseau.

Amour.

Amour! désir inné! âme de la nature! principe inépuisable d'existence! puissance souveraine qui

peut tout, et contre laquelle rien ne peut; par qui tout agit, tout respire et tout se renouvelle! Divine flamme! germe de perpétuité répandu dans tout avec le souffle de la vie! précieux sentiment qui peut seul adoucir les cœurs féroces et glacés, en les pénétrant d'une douce chaleur! cause première de tout bien, de toute société, qui réunis sans contrainte et par tes seuls attraits les natures sauvages et dispersées! Source unique et féconde de tout plaisir, de toute volupté, amour! comment ne t'aurait-on pas divinisé!... *Buffon.*

L'amour est de tous les sentimens de l'homme celui qui semble appartenir de plus près et le plus exclusivement à la nature; et cependant ne dirait-on pas aussi qu'il est dans un certain sens et jusqu'à un certain degré dépendant de l'éducation? Ne le voyons-nous pas différent de lui-même, varier avec le temps, les lieux, les gouvernemens, et même avec les rangs divers de la société? Combien cet élan brutal de l'homme sauvage vers le sauvage objet de son désir, élan qui cependant est l'amour primitif, a déjà subi et doit peut-être subir encore de métamorphoses, suivant les différentes formes de notre civilisation! Ne voyons-nous pas l'amour tout autre en Orient qu'en Occident, tout autre chez les Grecs que chez les Romains, tout autre chez les Français, au temps de la chevalerie, que sous la régence? Prenons à la même époque et dans le

même pays deux hommes élevés l'un dans l'ignorance et la simplicité rustique, l'autre dans tous les genres de connaissances, de recherches et de délicatesses qui appartiennent à ce qu'on appelle les gens du monde; supposons entre ces deux hommes toutes les données pareilles, même âge, même force, même vivacité, même caractère, et cherchons si tous les deux subjugués par une passion violente en éprouveront les mêmes impressions. Que de biens et de maux attendent l'homme de la société, qui ne seront jamais connus de l'homme de la nature! Celui-ci n'a qu'un sentiment, l'autre en éprouve mille. Les objets dont ils sont épris se refusent-ils à leur amour : le premier, après avoir épuisé tous les artifices de la galanterie, n'abandonnera l'espoir de réussir que pour celui de se venger; le second sera bientôt distrait par le travail, ou consolé par le vin. La coupe du plaisir, au contraire, leur est-elle présentée : le paysan s'y désaltère, l'autre s'y enivre; et, bien ou mal traité, c'est à l'homme du monde qu'il appartient de mieux connaître et de mieux analyser cet être moitié réel, moitié factice, ce tissu des affections les plus contraires, ce mélange incompréhensible de fureur et de tendresse, de confiance et de soupçon, de ruse et de candeur, d'espoir dans l'angoisse, et d'inquiétude dans le succès; enfin ces peines mêlées de délices, et ces délices mêlées de peines que l'on appelle amour. *Boufflers.*

L'amour nous attaque plus dangereusement dans nos momens de faiblesse, c'est-à-dire, dans l'excès de la prospérité ou de l'adversité; car alors notre cœur n'est jamais en défense. *Bacon.*

L'amour est le meilleur et le plus doux de tous les moralistes. Il modère toutes les passions, excepté celle qu'il inspire; il corrige les vices et les travers, il réforme le cœur; il compose les dehors : qui le croirait! il met un frein à l'amour-propre. *Bacon.*

En amour, il n'y a point de traité de paix; il n'y a que des trèves. *M. de Lévis.*

L'amour peut faire oublier l'amitié, mais non consoler de sa perte. *B[on] Massias.*

Il n'est rien de si commun que de parler d'amour, il n'est rien de si rare que d'en bien parler. Le cœur qui le sent le définit bien mieux que l'esprit qui l'imagine. Demandez à un amant ce que c'est que l'amour : sentir et désirer, vous répondra-t-il en deux mots; mais ses yeux, sa physionomie, tout en lui vous expliquera sa définition. Un homme d'esprit pourra vous répondre la même chose, sans vous éclairer de même. En un mot, un amant qui parle d'amour vous en fait éprouver les mouvemens; l'homme d'esprit ne vous les fait qu'envisager.

Cardinal de Bernis.

Amour ! amour ! quand tu nous tiens,
On peut bien dire, adieu prudence!

La Fontaine.

L'amour habite dans les plus belles âmes, comme le ver dévorant s'attache au bouton de la plus belle rose. *Shakspeare.*

Il y a des symptômes d'amour aussi sûrs que des symptômes de maladie. On a chaud, on a froid en même temps. On est du même sentiment; on se rencontre dans la façon de juger. On approuve les mêmes choses; on aime les mêmes gens; on aime les lieux où l'on a commencé à s'aimer, et tout cela sans qu'on s'en doute. *Le prince de Ligne.*

L'amour commence par l'amour; et l'on ne saurait passer de la plus forte amitié qu'à un amour faible. *La Bruyère.*

L'amour qui naît subitement est le plus long à guérir. *La Bruyère.*

Tant que l'amour dure, il subsiste de soi-même, et quelquefois par les choses qui semblent le devoir éteindre : par les caprices, par les rigueurs, par l'éloignement, par la jalousie. L'amitié, au contraire, a besoin de secours; elle périt faute de soins, de confiance et de complaisance. *La Bruyère.*

Les amours meurent par le dégoût, et l'oubli les enterre. *La Bruyère.*

L'amour ressemble à l'amitié; il en est, pour ainsi dire, la folie. *Sénèque.*

Il n'y a qu'un moyen assuré pour détruire une passion aussi violente que l'amour : c'est de se séparer de la personne qui en est l'objet. Sa présence est un aliment qu'on fournit à un feu mal éteint.
J.-J. Rousseau.

C'est la force de la passion qui fait beaucoup plus souvent des dupes en amour que la faiblesse de l'esprit. *J.-J. Rousseau.*

L'amour est privé de son plus grand charme quand l'honnêteté l'abandonne. *J.-J. Rousseau.*

Lorsque les amans se demandent une sincérité réciproque pour savoir l'un de l'autre quand ils cessent de s'aimer; c'est bien moins pour vouloir être avertis quand on ne les aimera plus, que pour être assurés qu'on les aime, lorsqu'on ne leur dit point le contraire. *Fontenelle.*

L'amour, aussi bien que le feu, ne peut subsister sans un mouvement continuel; il cesse de vivre dès qu'il cesse d'espérer ou de craindre. ***

Il n'y a point de passion qui nous excite plus à quelque chose de noble et de généreux qu'un honnête amour. L'amour a une chaleur qui sert de cou-

rage à ceux qui en ont le moins. *Saint-Évremont.*

L'indulgence qu'on a pour les femmes qui font l'amour, est moins une grâce à leur péché qu'une justice à leur faiblesse. *Saint-Évremont.*

En amour, il n'y a que les commencemens qui soient charmans. Je ne m'étonne pas qu'on trouve du plaisir à recommencer souvent.

Le prince de Ligne.

Pour les personnes raisonnables, l'amour ne doit être qu'un accident. ***

Le malheur des cœurs qui ont aimé est de ne rien trouver qui remplace l'amour. *Duclos.*

L'amour est un sentiment aveugle qui ne suppose pas toujours du mérite dans son objet. *Duclos.*

Il est difficile de définir l'amour : ce qu'on en peut dire est que, dans l'âme, c'est une passion de régner ; dans les esprits, c'est une sympathie ; et dans le corps, ce n'est qu'une envie cachée et délicate de posséder ce qu'on aime, après beaucoup de mystères. *La Rochefoucauld.*

L'amour est confiant dans ses désirs, et timide dans ses plaisirs. *Duclos.*

Si l'on juge de l'amour par la plupart de ses effets, il ressemble plus à la haine qu'à l'amitié.

La Rochefoucauld.

L'amour ne dépend pas de l'estime, mais dans bien des occasions l'estime dépend de l'amour.

Duclos.

L'amour ne s'occupe que du présent; il cherche le plaisir actuel, oublie les maux passés, et n'en prévoit pas pour l'avenir. *Duclos.*

Si les faiblesses de l'amour sont pardonnables, c'est principalement aux femmes, qui règnent par lui. *Vauvenargues.*

Il n'y a qu'une sorte d'amour, mais il y en a mille différentes copies. *La Rochefoucauld.*

Il en est du véritable amour comme de l'apparition des esprits : tout le monde en parle, mais peu de gens en ont vu. *La Rochefoucauld.*

L'amour, aussi bien que le feu, ne peut subsister sans aliment continuel : il cesse de vivre dès qu'il cesse d'espérer ou de craindre.

La Rochefoucauld.

L'amour a des dédommagemens que l'amitié n'a pas. *Montesquieu.*

L'amour est, de toutes les passions, la plus forte,

parce qu'elle attaque à la fois la tête, le cœur et le corps. *Voltaire.*

L'amour flatte pour perdre, et, sous une apparence de douceur, cache les plus affreuses amertumes. *Fénélon.*

Le cruel amour, pour tourmenter les mortels, fait souvent qu'on n'aime guère la personne dont on est aimé. *Fénélon.*

Amour-propre.

Le grand ennemi de la paix entre les hommes, c'est l'amour-propre. C'est cet amour excessif de soi-même, qui veut tout ramener et tout soumettre à soi; qui ne veut rien céder, qui veut que tout lui cède; et qui, dans chacun, se soulève contre l'amour-propre d'autrui; c'est ce principe de dissensions, d'animosités, de discordes, qu'il s'agit de détruire en soi et de tempérer dans les autres. Or, à qui cela peut-il être moins difficile qu'à celui qui sous le ciel ne voit rien qui mérite d'être vivement disputé; qui, loin de contester à personne aucun avantage, se voit lui-même tel qu'il est; faible, calamiteux, indigent, périssable; misérable, en un mot, sous tous les rapports de la condition mortelle?

Qu'est-ce en effet qui émeut en nous l'amour-propre, l'esprit de domination et d'orgueil? N'est-

ce pas l'importance qu'on attache à la vie, et aux prospérités dont on y peut jouir? Et qu'est-ce que la vie et ses prospérités, aux yeux de l'homme tout occupé de son éternel avenir? *Marmontel.*

L'amour-propre est un instrument utile, mais dangereux : souvent il blesse la main qui s'en sert, et fait rarement du bien sans mal. *J.-J. Rousseau.*

L'amour-propre est le plus souple et le plus ingénieux des protées; il se plie à tout, tire parti de tout, et ne dédaigne rien. Compagnon de l'enfance, il grandit avec l'homme, mais ne vieillit pas comme lui; car il survit à ses passions et semble hériter de ses goûts. Dans la jeunesse, son thême favori est la grâce; dans l'âge mûr, la raison; dans la vieillesse, l'expérience. Par lui l'homme médiocre prétend au jugement, l'homme d'esprit au génie, et l'homme supérieur se croit universel. Lorsque les qualités manquent, il cherche à faire prendre le change sur les défauts. L'avarice s'appelle économie, la profusion générosité, la colère vivacité, la brusquerie franchise. Celui qui tirait autrefois vanité de sa force et de sa bonne santé, vous entretient aujourd'hui avec complaisance de sa délicatesse, et même de ses souffrances; il en trouve la cause dans un excès de sensibilité; enfin, tel qui cachait son âge à quarante ans, l'augmente à quatre-vingts. *M. de Lévis.*

L'amour-propre, toujours maître des hommes, corrompt les forts par l'orgueil, et les faibles par la vanité. *Cte de Ségur.*

Si l'amour-propre égaré par la flatterie fait commettre bien des fautes, souvent aussi il retient par la crainte de la honte, et devient la sauvegarde de l'honnêteté. *M. de Lévis.*

C'est par amour-propre que l'on aime tant les gens modestes. *M. de Lévis.*

L'amour-propre se mêle à presque tous nos sentimens, ou du moins l'amour de nous-mêmes; mais, pour prévenir l'embarras que feraient naître les disputes qu'on a sur ces termes, j'use d'expressions synonymes qui me semblent moins équivoques. Ainsi je rapporte tous nos sentimens à celui de nos perfections et de notre imperfection. Ces deux grands principes nous portent de concert à aimer, estimer, conserver, agrandir et défendre du mal notre frêle existence. C'est la source de tous nos plaisirs et déplaisirs, et la cause féconde des passions qui viennent par l'organe de la réflexion.

Vauvenargues.

Avoir trop bonne opinion de soi, c'est une petitesse honteuse, qui tôt ou tard rend malheureux.

J.-J. Rousseau.

L'amour-propre est le plus grand de tous les flatteurs. *La Rochefoucauld.*

Quelque découverte que l'on ait faite dans le pays de l'amour-propre, il y reste encore bien des terres inconnues. *La Rochefoucauld.*

L'amour-propre est plus habile que le plus habile homme du monde. *La Rochefoucauld.*

Notre amour-propre souffre plus impatiemment la condamnation de nos goûts que de nos opinions. *La Rochefoucauld.*

L'amour-propre est un ballon gonflé de vent dont il sort des tempêtes quand on y fait une piqûre. *Voltaire.*

L'amour-propre persuade aisément à chacun que ce qu'il fait par décence, on le lui rend par justice. *Duclos.*

Tout homme dont l'amour-propre est dirigé de manière à contribuer au bonheur de la société est digne d'estime; comme celui qui tend à la troubler, mérite notre mépris. *Weiss.*

On voudrait, par amour-propre, avoir le plaisir de se voir parfait; on se gronde de ne l'être pas; on est impatient, hautain et de mauvaise humeur contre soi et contre les autres. *Fénélon.*

L'amour-propre est le plus dangereux ennemi de la raison; c'est lui qui enfle l'orgueilleux, qui rend l'avare insatiable, qui échauffe le bilieux, et qui as-

soupit le paresseux. Il tient en main le gouvernail des actions humaines. *Fontenelle.*

L'amour-propre des sots excuse celui des gens d'esprit, mais il ne le justifie pas. *M. de Lévis.*

Art. — Arts.

Il faut beaucoup d'art et de prudence pour punir utilement. *Rollin.*

Le plus grand art d'un habile homme est de savoir cacher son habileté. *De Guibert.*

Le plus grand art est de cacher l'art. *Diderot.*

L'art, dès qu'il veut dominer, gâte la nature, au lieu de l'embellir. *Bacon.*

Las de la vie, nous l'offrons à la mort ; veut-elle la prendre, nous invoquons l'art pour la lui disputer. *Saint-Évremont.*

Quand on excelle dans son art, et qu'on lui donne toute la perfection dont il est capable, l'on en sort en quelque manière ; et l'on s'égale à ce qu'il y a de plus noble et de plus relevé. *La Bruyère.*

Les dons de la nature valent mieux que les dons

de l'art : cependant l'art est nécessaire pour faire fleurir les talens. Un beau naturel négligé ne porte jamais de fruits mûrs. *Vauvenargues.*

Tant d'établissemens en faveur des arts ne font que leur nuire. En multipliant indiscrètement les sujets, on les confond; le vrai mérite reste étouffé dans la foule, et les honneurs dus au plus habile sont tous pour le plus intrigant. *J.-J. Rousseau.*

Nous attribuons trop à l'art : ni nos biens ni nos maux essentiels n'ont reçu leur être de lui. Comme il ne nous a pas donné la santé, la beauté, les grâces, la vigueur d'esprit et de corps, il ne peut non plus nous soustraire aux maladies, aux guerres, au vice, à la mort. *Vauvenargues.*

Athée. – Athéisme.

L'athéisme étant une proposition comme dénaturée et monstrueuse, difficile aussi, et malaisée d'établir en l'esprit humain, pour insolent et déréglé qu'il puisse être ; il s'en est vu assez par vanité et par fierté de concevoir ces opinions non vulgaires et réformatrices du monde, en affecter la profession par contenance, qui, s'ils sont assez fous, ne sont pas assez forts pour l'avoir plantée en leur conscience. Pourtant ils ne lairront de joindre leurs mains vers

le ciel, si vous leur attachez un bon coup d'épée en la poitrine ; et quand la crainte ou la maladie aura abattu ou appesanti cette licencieuse ferveur d'humeur volage, ils ne lairront pas de revenir, et se laisser tout discrètement manier aux créances et exemples publics. Autre chose est un dogme sérieusement digéré ; autre chose ces impressions superficielles, lesquelles, nées de la débauche d'un esprit débauché, vont nageant témérairement et incertainement à la fantaisie : hommes bien misérables et écervelés, qui tâchent d'être pires qu'ils ne peuvent. *Montaigne.*

Se déprendre, et du tout rejeter et sentiment et appréhension de déité, chose attachée à la moelle de nos os, il y faut une monstrueuse et enragée force d'âme, et telle qu'il est très-malaisé d'en trouver. Quoique s'y soient étudiés et efforcés ces grands et insignes athées, qui, d'une très-haute et furieuse audace, ont voulu secouer de dessus eux la déité.... mais les plus habiles qui s'y sont évertués, n'en ont pu du tout venir à bout. *Charron.*

Le spectacle de la nature, si vivant, si animé, pour ceux qui reconnaissent un Dieu, est mort aux yeux de l'athée ; et dans cette grande harmonie des êtres, où tout parle de Dieu d'une voix si douce, il n'aperçoit qu'un silence éternel.

Bayle a très-bien prouvé que le fanatisme est plus

pernicieux que l'athéisme; et cela est incontestable : mais ce qu'il n'a eu garde de dire, et qui n'est pas moins vrai, c'est que le fanatisme, quoique sanguinaire et cruel, est pourtant une passion grande et forte qui élève le cœur de l'homme, qui lui fait mépriser la mort, qui lui donne un essor prodigieux, et qu'il ne faut que mieux diriger pour en tirer les plus sublimes vertus ; au lieu que l'irréligion, et en général l'esprit raisonneur et philosophique, arrache à la vie, efféminé, avilit les âmes, concentre toutes les passions dans la bassesse de l'intérêt particulier, dans l'abjection du *moi* humain, et sape ainsi à petit bruit les vrais fondemens de toute société : car ce que les intérêts particuliers ont de commun est si peu de chose, qu'il ne balancera jamais ce qu'ils ont d'opposé. Si l'athéisme ne fait verser le sang des hommes, c'est moins par amour pour la paix, que par indifférence pour le bien ; comme que tout aille, peu importe au prétendu sage, pourvu qu'il reste en repos dans son cabinet. Ces principes ne font pas tuer les hommes, mais ils les empêchent de naître, en détruisant les mœurs qui les multiplient, en les détachant de leur espèce, en réduisant toutes leurs affections à un secret égoïsme, aussi funeste à la population qu'à la vertu. L'indifférence philosophique ressemble à la tranquillité de l'État sous le despotisme : c'est la tranquillité de la mort, elle est plus destructive que la guerre même.

J.-J. Rousseau.

Un déiste est un homme qui, dans sa courte existence, n'a pas eu le temps de devenir athée.

M. de Bonald.

Il serait à souhaiter que les savans réunissent toutes leurs forces pour terrasser le monstre de l'athéisme, et ne souffrissent pas qu'un mal qui ne tend à rien moins qu'à l'anarchie universelle et au renversement de la société, fît parmi eux de plus grands progrès. *Leibnitz.*

L'athée a-t-il un véritable intérêt à ne pas reconnaître un Dieu? Pourquoi n'est-il donc athée qu'au fond du cœur? sans doute qu'il n'ose faire une profession publique de son impiété. Il serait athée tout haut, s'il ne craignait le peuple et les magistrats; il croit donc qu'il n'y a point de Providence. Mais une preuve que l'athéisme n'est pas enraciné dans le cœur, c'est la démangeaison de le répandre. Quand on ne se méfie pas de ses opinions, on n'a pas besoin de leur chercher de l'appui et des défenseurs; on veut convaincre les autres, afin de se persuader soi-même. *Bacon.*

Il n'y a rien de bon dans l'athéisme. Ce système est fort mauvais, dans le physique et dans le moral. Un honnête homme peut fort bien s'élever contre la superstition et le fanatisme; il peut détester la persécution; il rend service au genre humain s'il répand les principes humains de la tolérance : mais

quel service peut-il rendre s'il répand l'athéisme? Les hommes en seront-ils plus vertueux, pour ne pas reconnaître un Dieu qui ordonne la vertu? Non, sans doute. *Voltaire.*

La conscience est un flambeau inextinguible, qui échauffe les bons et brûle les méchans, en éclairant également les uns et les autres. L'athée s'efforce vainement d'étouffer ce flambeau divin, qu'il ne saurait méconnaître sans impudence, ni reconnaître sans confusion. *B. Franklin.*

Avare.

L'avare ne possède pas son bien, c'est son bien qui le possède. *Bion.*

C'est une grande sottise d'être avare pour faire tôt ou tard des prodigues. *De Jaucourt.*

Les hommes ne haïssent l'avare que parce qu'il n'y a rien à gagner avec lui. *Voltaire.*

L'avare est réellement pauvre; son or appartient à son imagination, qui n'en veut rien céder à ses besoins. *Sénèque.*

Les avares sont comme les mines d'or qui ne produisent ni fleurs ni feuillages. *Voltaire.*

On est avare, mais on ne voit point son avarice; elle est couverte de prétextes spécieux; elle s'appelle bon ordre, économie, prévoyance des besoins.

Fénélon.

Les avares qui se refusent tout, et qui ne pensent qu'à thésauriser, forment la classe la moins nombreuse; mais ceux qui aiment la dépense et le luxe forment une sorte d'avares infiniment plus nombreuse; car on est avare de plus d'une manière, puisqu'on l'est autant de fois qu'on désire des choses différentes dont l'argent est le prix. *Nicole.*

L'avare dépense plus mort, en un seul jour, qu'il ne faisait vivant en dix années, et son héritier, plus en dix mois, qu'il n'a su faire lui-même en toute sa vie. *La Bruyère.*

Il y a des gens qui sont mal logés, mal couchés, mal habillés, et plus mal nourris; qui essuient les rigueurs des saisons, qui se privent eux-mêmes de la société des hommes, et passent leurs jours dans la solitude; qui souffrent du présent, du passé et de l'avenir, dont la vie est comme une pénitence continuelle, et qui ont ainsi trouvé le secret d'aller à leur perte par le chemin le plus pénible; ce sont les avares. *La Bruyère.*

Un avare n'est bon à personne, encore moins à lui-même. *Publius Syrus.*

L'indigent manque de peu, l'avare manque de tout. *Publius Syrus.*

L'argent irrite, mais ne rassasie point le désir de l'avare. *Publius Syrus.*

L'avare ne songe au pauvre que pour ne point le devenir, et au riche que pour accroître ses richesses. *Bon Massias.*

L'avare est privé des biens qu'il possède autant que de ceux qu'il n'a pas. *Publius Syrus.*

Les avares, comme les ambitieux, ne sont jamais satisfaits de ce qu'ils ont obtenu. *Richardson.*

Avarice.

L'avarice est la dernière et la plus absolue de nos passions. *Vauvenargues.*

L'avarice est plus opposée à l'économie que la libéralité. *La Rochefoucauld.*

L'extrême avarice se méprend toujours ; il n'y a point de passion qui s'éloigne plus souvent de son but, ni sur qui le présent ait tant de pouvoir, au préjudice de l'avenir. *La Rochefoucauld.*

L'avarice juge comme l'ambition, avec cette dif-

férence, que l'une est agitée par l'espérance, et l'autre par la crainte. *Duclos.*

L'avarice est la plus vile, mais non pas la plus malheureuse de nos passions. *Duclos.*

L'avarice annonce le déclin de l'âge et la fuite précipitée des plaisirs. *Vauvenargues.*

L'âge et les réflexions guérissent d'ordinaire les autres passions, au lieu que l'avarice semble se ranimer et prendre de nouvelles forces dans la vieillesse. *Massillon.*

L'avarice et l'ambition sont plus mécontentes de ce qu'elles n'ont pas, qu'elles ne sont satisfaites de ce qu'elles possèdent. *Fénélon.*

La pauvreté manque de beaucoup de choses, l'avarice manque de tout. *La Bruyère.*

L'avarice ravit aux autres pour se refuser à elle-même. *Sénèque.*

L'avarice produit souvent des effets contraires : il y a un nombre infini de gens qui sacrifient tout leur bien à des espérances douteuses et éloignées ; d'autres méprisent de grands avantages à venir pour de petits intérêts présens. *La Rochefoucauld.*

L'avarice est une extrême défiance des événemens qui cherche à s'assurer contre les instabilités de la fortune par une excessive prévoyance, et manifeste cet instinct avide, qui nous sollicite d'accroître, d'étayer, d'affermir notre être. Basse et déplorable manie, qui n'exige ni connaissances, ni vigueur d'esprit, ni jeunesse ; et qui prend par cette raison, dans la défaillance des sens, la place des autres passions. *Vauvenargues.*

Tout homme pécunieux est avaricieux à mon gré. *Montaigne.*

L'avarice ternit toute la gloire : on a dit qu'il y avait d'illustres scélérats, mais on n'a pas dit qu'il y eût d'illustres avares. *Voltaire.*

L'avarice est un tyran bien cruel : elle ordonne d'amasser et défend l'usage de ce qu'on amasse ; elle irrite le désir et interdit la jouissance. *Plutarque.*

Quand on n'agit que par le bas motif de l'amour de l'argent, on ne met jamais dans ses actions aucune vérité, ni dans son zèle aucun véritable attachement. *J.-J. Rousseau.*

L'avarice est dans l'homme un oubli de l'honneur et de la gloire, quand il s'agit d'éviter la moindre dépense. *Théophraste.*

Avenir.

Que chacun examine sa pensée, il la trouvera toujours occupée au passé et à l'avenir ; nous ne pensons presque point au présent ; et si nous y pensons, ce n'est que pour en prendre la lumière pour disposer l'avenir. Le présent n'est jamais notre but : le passé et le présent sont nos moyens ; le seul avenir est notre objet. Ainsi nous ne vivons jamais, mais nous espérons de vivre ; et nous disposant toujours à être heureux, il est indubitable que nous ne le serons jamais, si nous n'aspirons à une autre béatitude qu'à celle dont on peut jouir en cette vie. *Pascal.*

L'incertitude de l'avenir est un plus grand bien qu'on ne s'imagine. La vie n'est déjà que trop courte : combien la vue du terme l'abrégerait-elle davantage ! Notre amour naturel pour notre conservation nous fixerait avec horreur à cet instant qui doit finir nos jours : au lieu que la nature en nous le cachant laisse un grand espace à notre espérance, et nous épargne un spectacle qui répandrait la frayeur sur toute notre vie. Combien de gens sont enlevés dès leur jeunesse ou dans la vigueur de leur âge ! Ils mourraient mille fois avant le terme, s'ils savaient leur fin si prochaine ; mais ils espèrent tous atteindre à l'âge le plus reculé, et ils ne perdent leur erreur qu'avec la vie : ceux même de qui la

vieillesse est une espèce de prodige, ne sauraient encore discerner leur dernier moment. Où est celui que la mort ne surprend pas dans des projets, qui en auraient encore enfanté de nouveaux, si un plus long âge avait permis l'accomplissement des premiers?

Lamotte.

Dans ce monde on ne saurait être en patience ce qu'on y est : on anticipe toujours sur ce qu'on fera. Le présent n'est qu'un instant, et les hommes n'y veulent pas borner toutes leurs vues ; ils les étendent le plus qu'il leur est possible, et ils gagnent quelque chose sur l'avenir, car l'avenir est le grand leurre des hommes : c'est ce qui avait mis dans les siècles passés les astrologues si fort à la mode ; et quoiqu'on en soit désabusé, on ne se désabusera jamais de tout ce qui regarde l'avenir ; il a un charme trop puissant. Les hommes sacrifient ordinairement tout ce qu'ils ont à une espérance ; et tout ce qu'ils avaient, et ce qu'ils viennent d'acquérir, ils le sacrifient encore à une autre espérance. On dirait qu'ils cherchent à s'ôter des mains ce qu'ils tiennent ; on ne se soucie guère d'être heureux dans le moment où l'on est : on remet à l'être dans un temps qui viendra, comme si ce temps qui viendra devait être autrement fait que celui qui est déjà venu. *Fontenelle.*

Il faut l'avouer, le présent est pour les riches, l'avenir pour les vertueux et les habiles.

La Bruyère.

Il n'y a plus de paix pour l'homme qui s'inquiète de l'avenir, qui se rend malheureux même avant le malheur, qui prétend s'assurer jusqu'à la fin de sa vie la possession des objets auxquels il attache son bonheur. Le repos est perdu pour un tel homme; l'attente de l'avenir lui enlèvera même le présent dont il pourrait jouir. Le regret et la crainte des pertes sont deux états également douloureux pour l'âme. *Sénèque*.

Beauté.

Tous les sujets de la beauté ne connaissent pas leur souverain. *Vauvenargues.*

La beauté est une lettre de recommandation dont le crédit n'a pas de durée. ***

Il ne sert de rien d'être jeune sans être belle, ni d'être belle sans être jeune. *La Rochefoucauld.*

La beauté est une pièce de grande recommandation au commerce des hommes. Elle se présente au devant, séduit et préoccupe notre jugement avec une grande autorité et merveilleuse impression. C'est le premier moyen de conciliation des uns aux autres, et n'est homme si barbare et si rechigné qui ne se sente aucunement frappé de sa douceur. La beauté de la taille est la seule beauté des hommes : les autres beautés sont pour les femmes.

Montaigne.

La beauté du corps est un grand don de la nature, et sert à l'homme d'une sorte de recommandation de l'homme : elle a, comme l'aimant, une certaine vertu secrète qui attire l'admiration des mortels.

Oxenstiern.

La beauté de l'esprit donne de l'admiration, celle

de l'âme procure l'estime, et celle du corps inspire l'amour. L'esprit, il est vrai, peut causer des passions, mais le corps recueille le profit des passions que l'esprit a inspirées. *Fontenelle.*

Un beau visage est le plus beau de tous les spectacles, et l'harmonie la plus douce est le son de la voix de celle que l'on aime. *La Bruyère.*

L'agrément est arbitraire; la beauté est quelque chose de plus réel et de plus indépendant du goût et de l'opinion. *La Bruyère.*

L'excellence de l'homme ne consiste pas dans sa bonne mine. La vertu, les qualités du cœur et de l'esprit, voilà sa véritable beauté. *Saadi.*

Quelque haut qu'une beauté porte la tête, elle touche des pieds à la terre. *Pend-Attar.*

Bien.

Le vrai bien consiste en ce qui est honnête, et le mal en ce qui est honteux. *Marc-Aurèle.*

Dès que l'homme s'imagine que la vie est le souverain bien, il dégrade son âme. *Platon.*

Le premier pas vers le bien est de ne pas faire le mal. *J.-J. Rousseau.*

Le véritable bien ne se trouve que dans le repos de la conscience. *Sénèque.*

Les biens qui nous viennent de la prospérité se font souhaiter, mais ceux qui viennent de l'adversité attirent l'admiration. *Sénèque.*

Dire également du bien de tout le monde est une petite et une mauvaise politique. *Vauvenargues.*

Le meilleur de tous les biens, s'il y a des biens, c'est le repos, la retraite et un endroit qui soit son domaine. *La Bruyère.*

On fait souvent du bien pour pouvoir impunément faire du mal. *La Rochefoucauld.*

Assez de gens méprisent le bien, mais peu savent le donner. *La Rochefoucauld.*

Bienfaisance.

Je sais que la bienfaisance n'est pas toujours un sentiment pur. Mais celui qui, dans le bienfait qu'il a reçu, cherche une intention vicieuse, commence par en être indigne; et, quand même l'intention du bienfaiteur serait l'espérance qu'on lui suppose d'un échange de bons offices, ou d'un retour de bien-

veillance, ce motif n'est pas généreux, mais il est juste et naturel. Exiger dans la bienfaisance un désintéressement absolu, c'est la morale des ingrats.

Je conviens cependant que plus d'un bienfaiteur, soit en exagérant le prix de ses bienfaits, soit en exigeant de celui qui les a reçus une servile dépendance, lui en fait souvent une si lourde chaîne, qu'il le dispense de la chérir. Je conçois même que, pour un cœur noble et sensible, le seul reproche du bienfait en rende le poids accablant : heureux s'il peut s'en délivrer en s'acquittant, et le plus tôt possible ! mais quand même il n'est pas en son pouvoir de s'acquitter, il lui reste encore dans sa dure position un moyen de remplir avec bienséance le devoir qu'il s'est imposé : c'est de se tenir dans les bornes d'une réserve sage et modeste, sans froideur, sans éloignement, attentif à ne laisser échapper rien d'humiliant pour l'homme vain qui abuse de l'avantage, et de marquer, par une conduite mesurée et décente, qu'il lui est redevable, mais qu'il ne lui est pas vendu. C'est ainsi qu'il conciliera ce qu'il doit à son bienfaiteur, et ce qu'il se doit à lui-même; et que, dans sa conduite et dans ses sentimens, le juste et l'honnête seront d'accord. Car ces deux qualités morales, qui dans nos actions devraient toujours aller ensemble et se trouver d'accord, ne le sont pas toujours ; et les concilier fut, dans les anciennes écoles, l'un des points les plus délicats.

Marmontel.

Il faut un goût bien délicat pour être vraiment bienfaisant. Ce goût est peut-être plus rare encore que celui des arts. *Malesherbes.*

C'est un grand plaisir que de rencontrer les yeux de celui à qui l'on vient de donner. *La Bruyère.*

La bienfaisance est plus commune que la reconnaissance ; c'est notre orgueil qui en est la cause : celui qui donne, jouit de la supériorité qu'il croit avoir sur celui qui reçoit. *Cte de Ségur.*

Une éducation dont les principes ne tendent point à la bienfaisance, quelque brillante qu'elle soit d'ailleurs, est mauvaise ; la seule qualité de bienfaisant emporte avec elle toute l'étendue des devoirs de la morale. *Dumarsais.*

La bienfaisance ressemble à l'amour : pour enivrer l'âme de ses faveurs les plus douces, elle a besoin comme lui de l'ombre du mystère.

M. Droz.

Tel est l'attrait de la bienfaisance, que si nous refusons de la pratiquer, nous aimons encore ce qui peut nous en retracer l'image. Un roman nous émeut ; des scènes pathétiques nous attendrissent au théâtre ; mais, laissant la réalité pour l'apparence, nous n'embrassons que l'ombre du plaisir.

M. Droz.

Rien n'est plus conforme à la nature de l'homme que la bienfaisance ; mais elle doit connaître des lois. Prenons garde si nos bienfaits ne nuisent point aux autres, et ne tournent pas contre ceux même qui en sont l'objet ; si notre libéralité ne l'emporte pas sur nos moyens, et si nos présens répondent au mérite de ceux qui les reçoivent ; car c'est là le fondement de la justice, à laquelle toutes nos actions doivent être subordonnées. *Cicéron.*

La bienfaisance est le sommaire de toutes les vertus. *Saadi.*

La bienfaisance est expliquée par le mot même. Vouloir et faire constamment du bien ; employer à cela sa fortune, son crédit et ses soins ; y trouver du plaisir, et n'avoir pas besoin d'autre récompense, c'est être bienfaisant. En ceci l'homme bienfaisant ressemble à l'homme généreux. Mais en quoi ils diffèrent, c'est que le premier ne sert les hommes qu'avec les faveurs qu'il a reçues de la fortune, et que le second les sert de toutes les facultés de son âme. Son génie, son courage, ses espérances, ses plaisirs, sa vie même ; il donne tout, et ne regrette rien. *M. Lacretelle aîné.*

La bienfaisance, ainsi que les autres vertus, ne vieillit jamais ; elle s'améliore avec l'âge, et devient une habitude. *Cte de Ségur.*

Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde :
On a souvent besoin d'un plus petit que soi.

La Fontaine.

Bienfait.

Un bienfait qui se fait trop attendre est gâté quand il arrive. *Oxenstiern.*

Les bienfaits qui ne ramènent pas un ennemi, ne servent qu'à l'aigrir. *Duclos.*

L'auteur d'un bienfait est celui qui en recueille le fruit le plus doux. *Duclos.*

Souvent l'obligé oublie le bienfait, parce que le bienfaiteur s'en souvient. *Malesherbes.*

Il n'y a rien qui vieillisse sitôt qu'un bienfait. *Aristote.*

Oublie les injures, jamais les bienfaits. *Confucius.*

L'ingratitude même ne doit pas nous empêcher de faire du bien, car il vaut mieux encore que les bienfaits se perdent dans les mains des ingrats que dans les nôtres. *Saadi.*

Tous les bienfaits ne partent pas de la bienfaisance. *Duclos.*

Le bienfaiteur est quelquefois aussi éloigné de la bienfaisance, que le prodigue l'est de la générosité.

Duclos.

L'ingrat ne jouit qu'une fois du bienfait, dont l'homme reconnaissant jouit toujours. *Sénèque.*

Reconnais les bienfaits par d'autres bienfaits, mais ne te venge jamais des injures. *Confucius.*

Les bienfaits ne sont jamais perdus, quelque part qu'on les place; ni les bienfaiteurs inconnus, en quelque lieu qu'ils se cachent. *Saadi.*

Que vos bienfaits soient de nature à persuader à celui qui en est l'objet que c'est vraiment lui que vous avez eu en vue. S'ils sont honorables, qu'ils soient publics ; s'ils ne font que secourir son indigence, n'ayez pour témoin que votre conscience. Serait-ce trop exiger de vous que celui même que vous obligez ignorât le nom de son bienfaiteur ?

Dumarsais.

Tel que soit un bienfait, et quoi qu'il en coûte, lorsqu'on l'a reçu à ce titre, on est obligé de s'en revancher, comme on tient un mauvais marché quand on a donné sa parole. *Vauvenargues.*

Les hommes ne sont pas seulement sujets à perdre le souvenir des bienfaits et des injures, ils haïssent même ceux qui les ont obligés, et cessent de haïr

ceux qui leur ont fait des outrages. L'application à récompenser le bien et à se venger du mal, leur paraît une servitude à laquelle ils ont peine à se soumettre. *La Rochefoucauld.*

C'est le propre d'une âme grande et vertueuse d'envisager moins le fruit des bienfaits, que les bienfaits mêmes, et de chercher encore un homme de bien à la suite d'une foule de méchans. Quel mérite y aurait-il à être bienfaisant, si jamais on n'était trompé? La vertu consiste à répandre des bienfaits qui ne reviennent pas, mais dont l'homme bienfaisant et généreux recueille le fruit au moment même. *Sénèque.*

Il est faux qu'il faille perdre un grand nombre de bienfaits, pour réussir une seule fois à les bien placer : il ne s'en perd aucun. La perte suppose un calcul, et la bienfaisance ne calcule pas; elle ne fait qu'avancer des fonds : s'ils lui rentrent, c'est un pur gain; s'ils ne rentrent pas, il n'y a pas de perte. *Sénèque.*

Ne verse pas les bienfaits sur les méchans, c'est semer sur les vagues de la mer. *Phocylide.*

N'oublie jamais les bienfaits que tu as reçus, oublie promptement ceux que tu as accordés. *Publius Syrus.*

On reçoit soi-même un bienfait lorsqu'on en accorde à un homme qui en est digne. *Publius Syrus.*

C'est accorder en partie un bienfait que de le refuser avec grâce. *Publius Syrus.*

Il est essentiel, dès l'entrée dans le monde, de s'imposer la loi de choisir avec soin et discernement ses bienfaiteurs ; car il n'y a rien de plus pénible que d'avoir des obligations à un homme qu'on n'estime pas. *Anonyme.*

Bienveillance.

La modeste et douce bienveillance est non-seulement une vertu, un devoir, un sentiment, un plaisir ; elle est encore souvent une puissance qui donne plus d'amis que la richesse, et plus de crédit que le pouvoir. *Cte de Ségur.*

La bienveillance est la qualité la plus attirante, la plus aimable. Sans elle le mérite n'inspire qu'un froid respect, et le plus beau talent qu'une stérile admiration. La où elle brille, on peut être presque assuré que la plupart des vices sont absens, vaincus ou chassés. *Cte de Ségur.*

Compatir aux erreurs des hommes, être indulgent pour leurs faiblesses, former leurs esprits, traiter doucement leurs maladies morales, les éloigner de l'oisiveté en encourageant leurs travaux, s'occuper activement de tout ce qui peut perfectionner le genre

humain, secourir avec constance et courage les opprimés contre l'injustice, éclairer le pouvoir sur les abus de ses agens, opposer l'esprit d'ordre et d'union à l'esprit de discorde et de parti, consoler les infortunés, calmer les passions aigries, concilier par la tolérance les opinions opposées, adoucir les forts, soutenir les faibles, et donner à tous le double exemple de l'amour pour une sage liberté et du dévouement aux lois et au gouvernement sous lequel nous vivons; enfin contribuer de tous nos moyens à rendre heureux les hommes que la nature fit égaux et frères; tels sont les devoirs doux et sacrés de la bienveillance. *Cte de Ségur.*

La bienveillance plaît à tous, même aux rois; comme nous ils ont besoin d'être heureux.
Voltaire.

La vanité repousse la bienveillance, la modestie l'attire. *Sénèque.*

La voix de la bienveillance est plus séduisante encore que la flatterie. *Duclos.*

La bienveillance se croit toujours heureuse.
Publius Syrus.

Bonheur.

On n'est jamais si heureux ni si malheureux qu'on s'imagine. *La Rochefoucauld.*

Le plus grand avantage pour le bonheur est une espèce d'équilibre entre les idées et les affections, entre l'esprit et le caractère. *Duclos.*

Le bonheur et le malheur des hommes ne dépend pas moins de leur humeur que de leur fortune.
La Rochefoucauld.

La religion chrétienne, qui ne semble avoir pour objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci. *Montesquieu.*

Tout homme tend invariablement au bonheur, et s'il est si rare, c'est que, outre les imperfections de notre nature, on le cherche ordinairement où il n'est point. *Weiss.*

Le bonheur est plus dans le sentiment que dans la position, plus dans la manière de voir que dans les choses mêmes. *Weiss.*

Un homme heureux n'excite la jalousie que des insensés; chaque jour de calme peut être la veille d'une tempête. *Sénèque.*

A force de travailler pour augmenter notre bonheur, nous le changeons en misère.
J.-J. Rousseau.

N'entretenez pas de votre bonheur un homme plus malheureux que vous. *Pythagore.*

C'est jouir du bonheur que de voir sans envie le bonheur des autres, et avec satisfaction le bonheur commun. *Bossuet.*

Dieu a créé tous les hommes pour être heureux, et il leur en a donné les moyens. Si donc on les voit si souvent éloignés du but de la Divinité, c'est qu'ils se font illusion sur le choix des moyens, et qu'ils s'écartent ainsi du chemin qui doit les conduire au bonheur. *Épictète.*

Le propre du bonheur, c'est de durer toujours, et de ne pouvoir être traversé par aucun obstacle. Tout ce qui n'a point ces deux caractères n'est pas le bonheur. *Épictète.*

Le bonheur ne donne jamais ce que son nom promet. *Young.*

Combien peu d'hommes savent supporter le bonheur ! *Young.*

Le bonheur et le plaisir sont deux manières d'être affecté qui n'ont rien de commun. Tout homme peut éprouver des plaisirs vifs ; mais peut-être que l'âme et le cœur rendent seuls capables de goûter le bonheur, et dès-lors tous ceux qui ne sont pas doués d'une sensibilité vive ne peuvent y prétendre.

Duclos.

Le bonheur des grands et des riches dépend presque toujours d'eux-mêmes; celui de la multitude dépend de ceux qui la gouvernent. *Chamfort.*

Il est des jours heureux, il n'est point de vie heureuse; ce serait un songe enchanteur sans réveil. *Duclos.*

Tous les hommes se réunissent dans le désir d'être heureux. La nature nous a fait à tous une loi de notre propre bonheur. Tout ce qui n'est point bonheur nous est étranger: lui seul a un pouvoir marqué sur notre cœur; nous y sommes tous entraînés par une pente rapide, par un charme puissant, par un attrait vainqueur; c'est une impression ineffaçable de la nature qui l'a gravé dans nos cœurs; il en est le charme et la perfection. *Saint-Évremont.*

Une des choses qui nous donnent le plus de fausses idées du bonheur, c'est l'exagération des poëtes qui nous peignent, par exemple, les transports momentanés de l'amour comme une durée, et nous font par là concevoir une idée de bonheur qui ne peut exister. Voilà le fantôme qui séduit la plupart des hommes, et surtout des jeunes gens. *Helvétius.*

En fait de bonheur, c'est souvent l'exception qui flatte. *Fontenelle.*

On doit entendre par le mot bonheur, un état,

une situation telle qu'on en désirât la durée sans changement; et en cela le bonheur est différent du plaisir, qui n'est qu'un sentiment agréable, mais court et passager, et qui ne peut jamais être un état. La douleur aurait bien plutôt le privilége d'en pouvoir être un. *Fontenelle.*

Un grand obstacle au bonheur, c'est de s'attendre à un trop grand bonheur. *Fontenelle.*

Le bonheur est l'absence des peines, comme la santé est l'absence des maladies. C'est un état de calme qui n'avertit pas de même que le plaisir ou la douleur ; aussi, sans les regrets, on ne saurait pas que l'on a été heureux. *M. de Lévis.*

Depuis que le monde existe, on fait des commentaires sur le bonheur, on le définit, on l'apprécie; et je vois assez communément que les gens les plus heureux sont ceux qui n'y ont jamais pensé, qui seraient fort embarrassés si on leur demandait ce que c'est que le bonheur, et qui en jouissent sans le connaître. *La Bruyère.*

Regarde au devant de toi; là tu trouveras la source du vrai bonheur, source intarissable, si tu la creuses toujours. *Marc-Aurèle.*

Le bonheur n'est point une sensation fugitive:

c'est un sentiment si doux de l'existence, que, plus nous l'éprouvons, plus nous souhaitons de prolonger sa durée. *M. Droz.*

Le bonheur ne nous est guère sensible en cette vie que par l'absence du mal. Nous n'avons pas de biens réels et positifs. *Nicole.*

On a du plaisir quand on en veut avoir : c'est l'opinion seule qui rend tout difficile, qui chasse le bonheur devant nous; et il est cent fois plus aisé d'être heureux que de le paraître. *J.-J. Rousseau.*

Il n'est point de route plus sûre pour aller au bonheur que celle de la vertu. Si l'on y parvient, il est plus pur, plus solide et plus doux par elle; si on le manque, elle seule peut en dédommager. *J.-J. Rousseau.*

Le bonheur ne tient pas aux lieux, ni aux choses, mais à la personne. *Sénèque.*

Quels sont les élémens du bonheur? Une bonne conscience; de l'honnêteté dans les projets; de la droiture dans les actions; du mépris pour les biens fortuits; de la liaison, de l'ensemble, de l'uniformité dans la conduite. *Sénèque.*

On n'est heureux ni par la fortune, ni par les dignités, ni par le savoir, ni par les plaisirs du monde,

ni par la solitude; mais on est heureux par le témoignage d'une conscience sans reproche : c'est là que se trouvent la paix, le plaisir solide de l'âme, le bonheur; et dans cette matière nos écrivains sacrés se sont montrés bien plus éclairés que tous les sages de l'antiquité. Ce bonheur est au pouvoir de tous, et il n'est au pouvoir de personne de nous le ravir; il est indépendant de tous les accidens de la vie humaine; il reste dans nous, quand tout périt autour de nous. L'homme vertueux peut bien souffrir, mais, dans le calme de son âme pure, il ne voudrait pas changer sa destinée contre celle des méchans qui sembleraient être les plus heureux des mortels; et les chaînes dont il pourrait être chargé lui seraient plus douces que toutes les couronnes du vice triomphant. *M. Frayssinous.*

C'est l'état qui fait le bonheur. Une infinité d'hommes sont dans des états qu'ils ont raison de ne pas aimer; un nombre presque aussi grand sont incapables de se contenter d'aucun état. Les voilà donc presque tous exclus du bonheur, et il ne leur reste pour ressource que des plaisirs, c'est-à-dire, des momens semés çà et là, sur un fond triste qui en sera un peu égayé. Celui qui voudrait fixer son état, non par la crainte d'être pis, mais parce qu'il serait content, mériterait le nom d'heureux : mais que ces sortes d'hommes sont rares ! Il est vrai qu'une grande partie de notre bonheur ne dépend pas de nous ; telle

est, par exemple, la santé : mais il est faux que notre bonheur ne dépende point du tout de nous, car nous pouvons quelque chose à notre bonheur par notre façon de penser : mais le mal est que la plupart ne pensent que comme il plaît à ce qui les environne; ils n'ont pas un certain gouvernail qui leur puisse servir à tourner leurs pensées d'un autre côté.

Comme il n'y a qu'une partie de notre bonheur qui puisse dépendre de nous; il faut que les caractères ou faibles, ou paresseux, ou impétueux, ou violens, ou sombres, ou chagrins, y renoncent tous. Il en reste quelques-uns doux et modérés, et qui admettent plus volontiers les idées ou les impressions agréables; ceux-là peuvent travailler à se rendre heureux : afin que le sentiment du bonheur puisse entrer dans l'âme, ou qu'il y puisse séjourner, il faut avoir nettoyé la place, et chassé tous les maux imaginaires.

Nous sommes d'une habilité infinie à en créer, et quand nous les avons une fois produits, il nous est très-difficile de nous en défaire. Assez souvent aux maux réels nous ajoutons des circonstances imaginaires qui les aggravent; par exemple, de croire que nous serons inconsolables dans certaines afflictions, au lieu de prévoir que l'on s'en consolera. Un grand obstacle au bonheur, c'est de s'attendre à un trop grand bonheur. Nous regardons ordinairement les biens que nous font la nature ou la fortune,

comme des dettes qu'elles nous paient; et par conséquent nous les recevons avec une espèce d'indifférence. Les maux au contraire nous paraissent des injustices, et nous les recevons avec impatience et avec aigreur. Il faudrait rectifier des idées si fausses : les maux sont très-communs, et c'est ce qui doit naturellement nous échoir; les biens sont très-rares, et ce sont des exceptions flatteuses faites en notre faveur à la règle générale : on dédaigne de sentir les petits biens, et on n'a pas le même mépris pour les maux médiocres.

Il faudrait d'abord examiner les titres de ce qui prétend ordonner de notre bonheur : peu de choses soutiendront cet examen. Pourquoi cette dignité que je poursuis m'est-elle si nécessaire? c'est qu'il faut être élevé au-dessus des autres; et pourquoi le faut-il? c'est pour recevoir leurs respects et leurs hommages qui me flatteront sensiblement : mais comment me flatteront-ils, puisque je ne les devrai qu'à ma dignité et non pas à moi-même? Il faut raisonner ainsi des autres idées qui ont pris une place importante dans notre esprit.

Le plus grand secret pour le bonheur, c'est d'être bien avec soi : naturellement tous les accidens fâcheux qui tiennent du dehors, nous rejettent vers nous-mêmes; et il est bon d'y avoir une retraite agréable, mais elle ne peut l'être si elle n'a été préparée par les mains de la vertu. Il reste un souhait sur une chose dont on n'est pas le maître, c'est

d'être placé par la fortune dans une condition médiocre : sans cela, et le bonheur et la vertu seraient trop en péril. *Fontenelle.*

Nous jugeons trop du bonheur sur les apparences; nous le supposons où il est le moins, nous le cherchons où il ne saurait être; la gaîté n'en est qu'un signe très-équivoque. Un homme gai n'est souvent qu'un infortuné qui cherche à donner le change aux autres, et à s'étourdir lui-même. Ces gens si rians, si ouverts, si sereins dans un cercle, sont presque tous tristes et grondeurs chez eux, et leurs domestiques portent la peine de l'amusement qu'ils donnent à leurs sociétés. Le vrai contentement n'est ni gai, ni folâtre; jaloux d'un sentiment si doux, en le goûtant on y pense, on le savoure, on craint de l'évaporer. Un homme vraiment heureux ne parle guère et ne rit guère; il resserre, pour ainsi dire, le bonheur autour de son cœur. Les jeux bruyans, la turbulente joie voilent les dégoûts et l'ennui. Mais la mélancolie est amie de la volupté; l'attendrissement et les larmes accompagnent les plus douces jouissances, et l'excessive joie elle-même arrache plutôt des pleurs que des ris.

J.-J. Rousseau.

Le bonheur des méchans est une calamité pour les gens de bien. *Publius Syrus.*

Il n'est personne qui ne cherche à se rendre heu-

reux : mais parviendra-t-on au bonheur par tous les mouvemens qu'on se donne? Celui qui sait se contenter est bientôt satisfait. *Sentence chinoise.*

Il manque beaucoup au bonheur de celui qui n'a point été malheureux. *Bon Massias.*

Bonté.

La bonté est cette disposition aimante qui porte à contribuer au bonheur d'autrui. Elle est le germe de toute grandeur morale. *Weiss.*

Rien n'est plus rare que la véritable bonté; ceux mêmes qui croient en avoir, n'ont d'ordinaire que de la complaisance ou de la faiblesse.

La Rochefoucauld.

Bien qu'être bon soit une bonne chose, si est-ce que, quand la bonté est accompagnée de quelque autre vertu, comme de vaillance ou de justice; autrement c'est un corps sans âme, ou pour le moins tourne à mépris et à moquerie. *Montaigne.*

Celui-là est bon, qui fait du bien aux autres : s'il souffre pour le bien qu'il fait, il est très-bon; s'il souffre de ceux à qui il a fait ce bien, il a une si grande bonté qu'elle ne peut être augmentée que dans le cas où ses souffrances viendraient à croître; et, s'il en meurt, sa vertu ne saurait aller plus loin : elle est héroïque, elle est parfaite. *La Bruyère.*

La bonté est un goût à faire du bien et à pardonner le mal. *Vauvenargues.*

La vraie bonté est invincible, parce qu'elle ne se lasse point. *Sénèque.*

Il ne faut pas que la bonté se montre, mais il faut qu'elle se laisse voir. *Platon.*

Calomnie.

Celui dont la calomnie n'attaque que les discours est bien innocent dans ses actions. *Malesherbes.*

Il faut se résoudre à payer toute sa vie quelque tribut à la calomnie. *Voltaire.*

Tel trait de calomnie est plus cruel que le poignard d'un assassin ; et ce trait sans doute est d'autant plus redoutable, qu'il peut être lancé par la main du plus faible comme du plus puissant de vos ennemis. Les lois sont le plus souvent aussi impuissantes pour vous en venger que pour vous en défendre. Il n'est qu'un abri sûr, c'est l'obscurité qui vous cache aux regards de l'envie. Il en est un moins sûr peut-être, mais plus noble, plus digne d'un cœur généreux ; c'est une vertu active qui vous tienne sans cesse sous la garde de l'opinion publique. *Diderot.*

Nos institutions politiques et civiles n'auraient-elles gardé tant de ménagemens avec la calomnie, que pour laisser aux hommes vicieux un moyen de plus de la confondre avec cette espèce de censure dont ils ont tant de raisons d'attendre une trop juste sévérité? *Diderot.*

Tu prêtes une oreille crédule à la calomnie : tu as donc un méchant cœur, ou la simplicité d'esprit d'un enfant. *Ménandre.*

La calomnie blesse un noble caractère jusque dans sa modestie, dont elle le force de sortir. *M. Lacretelle aîné.*

On n'est pas à couvert de la calomnie, même par l'inviolabilité du malheur. *M. Lacretelle aîné.*

En fait de calomnie, tout ce qui ne nuit pas, sert à celui qui est attaqué. *Card[al] de Retz.*

La vertu elle-même n'échappe pas aux traits de la calomnie; l'insecte ronge les belles roses du printemps, souvent même avant que leur tendre bouton soit épanoui; c'est dans le matin de la jeunesse, à l'heure des douces rosées, que les souffles contagieux sont les plus fréquens. *Shakspeare.*

Caractère.

Il y a une différence frappante entre un bon caractère, un caractère moral, un beau caractère, et un grand caractère.

Un bon caractère est celui dont, par un bienfait de la nature, les goûts, les affections, les habitudes, n'ont rien de malfaisant; un caractère moral suppose que les sentimens, les idées, les ac-

tions d'un homme, ont une direction marquée et constante vers l'ordre et la règle. L'un a un mérite négatif, l'autre un mérite positif. On naît avec un bon caractère; on forme un caractère moral. Le premier est le résultat des circonstances; le second un effet de l'art : un bon caractère est souvent un caractère faible; un caractère moral peut fort bien ne pas être noble.

Un beau caractère est celui dont le désintéressement forme le trait distinctif. Un beau caractère est étranger à toutes les petites passions, à toutes les considérations personnelles; son mouvement naturel le porte toujours à s'oublier; il n'est sensible qu'à la beauté des actions; il vit de bienveillance; il consiste dans une harmonie ravissante des sentimens avec l'idéal de la générosité; mais un beau caractère peut être un caractère faible, et manquer de l'énergie nécessaire pour faire de belles actions.

Un grand caractère est ce qu'il y a de plus parfait et de plus rare. En lui se réunissent le beau et le sublime. La force de la volonté, fût-ce une force de fer, ne constitue pas le grand caractère; mais il n'y a pas de grand caractère sans la force de la volonté. L'énergie dans un homme ne garantit ni la nature de son but, ni celle de ses moyens. Un caractère élevé, noble, généreux, n'est pas encore un grand caractère, car il peut manquer de force et de fermeté; mais il n'y a pas de grand caractère

sans élévation d'âme, car elle seule décide de la grandeur du but et repousse la bassesse des moyens. *M. Ancillon.*

L'âge, la maladie, l'ivresse, changent, dit-on, le caractère : on se trompe ; la maladie et l'âge peuvent l'affaiblir, en suspendre les fonctions, quelquefois le détruire, sans jamais le dénaturer. Il ne faut pas confondre avec le caractère, ce qui part de la chaleur du sang, de la force du tempérament ; presque tous les hommes, quoique de caractères différens ou opposés, sont courageux dans le jeune âge, et timides dans la vieillesse. On ne prodigue jamais tant sa vie que lorsqu'on en a le plus à perdre. Que de guerriers dont le courage s'écoule avec le sang ! N'en a-t-on pas vu qui, après avoir mille fois bravé le trépas, tombés dans une maladie de langueur, éprouvaient dans un lit toutes les affres de la mort ? *Duclos.*

Le caractère est aux âmes ce que la physionomie et la variété dans les traits sont au visage. *Duclos.*

Ne pouvoir supporter tous les mauvais caractères qui sont dans le monde, c'est n'être pas d'un bon caractère ; il faut, dans le commerce, des pièces d'or et de la monnaie. *La Bruyère.*

Il y a, on ne peut le nier, quelques grands ca-

ractères dans l'histoire moderne; et l'on ne peut comprendre comment ils se sont formés. Ils y semblent comme déplacés; ils y sont comme des cariatides dans un entresol. *Chamfort.*

Rien n'est plus dangereux dans la société qu'un homme sans caractère, c'est-à-dire, dont l'âme n'a aucune disposition plus habituelle qu'une autre. On se fie à l'homme vertueux, on se défie du fripon. L'homme sans caractère est indifféremment l'un ou l'autre, sans qu'on puisse le deviner. Il ne peut être regardé comme ami ni comme ennemi; c'est une espèce d'anti-amphibie, s'il est permis de s'exprimer de la sorte, qui n'est bon à vivre dans aucun élément. Cela me rappelle cette loi de Solon, qui déclarait infâmes tous ceux qui ne prenaient point de parti dans les séditions : il sentait que rien n'était plus à craindre que les caractères et les hommes non décidés. *D'Alembert.*

Le défaut de caractère donne à l'esprit une facilité de conviction toujours prête, à l'humeur une sérénité singulière. Aussi les hommes aimables de la société sont-ils presque toujours des hommes sans caractère. Il n'y a de tempêtes que dans les âmes vastes et profondes; ces petits ruisseaux clairs et toujours guéables ne sauraient en éprouver. Mais dans les choses graves de la vie, cette médiocrité est funeste. Alors ces caractères doux et frivoles de-

viennent communs et incapables. Leur religion est de la dévotion, leur honneur du scrupule, leur politique de l'intrigue; le plaisir leur tient lieu de bonheur, et leur amour de la gloire n'est qu'un vain goût de renommée. *M. Valery.*

Il faut avoir un caractère. Si on en éprouve les inconvéniens, on en recueille aussi les avantages. Tout ce qui est sincère plaît dans un sens, même en choquant dans un autre. Tout ce qui est de nature a de la puissance; tout ce qui donne une physionomie attire et retient l'attention.

M. Lacretelle aîné.

Le rapport des caractères forme souvent la parenté la plus intime. *Publius Syrus.*

Il est rare qu'on fasse une peinture bien exacte des caractères extrêmement bons ou extrêmement mauvais : la faveur exalte les uns, et la haine déprime les autres. *Richardson.*

Célébrité.

Si l'on réduisait la célébrité à sa valeur réelle, on lui ferait perdre bien des sectateurs. *Duclos.*

Célébrité : l'avantage d'être connu de ceux qui ne vous connaissent pas. *Chamfort.*

Clémence.

La clémence des princes n'est souvent qu'une politique pour gagner l'affection des peuples.

La Rochefoucauld.

Cette clémence, dont on fait une vertu, se pratique tantôt par vanité, quelquefois par paresse, souvent par crainte, et presque toujours par tous les trois ensemble. *La Rochefoucauld.*

La clémence est la gloire d'un règne. La vie est si malheureuse d'elle-même, qu'il ne faut pas, s'il se peut, laisser passer dans l'accablement des jours si briefs. La mortalité nous rend faibles, et, dans cette fragilité, on fait aisément des fautes; il faut donc se porter à l'indulgence, et excuser les faiblesses du genre humain. *Bossuet.*

La clémence vaut mieux que la justice.

Vauvenargues.

La clémence enchaîne les cœurs avec des liens qui ne se rompent jamais. *Malesherbes.*

Les rois ont tant à gagner par la clémence, elle est suivie de tant d'amour, ils en tirent tant de gloire, que c'est presque toujours un bonheur pour eux d'avoir occasion de l'exercer. *Montesquieu.*

La vraie clémence consiste, non à pardonner,

mais à oublier : il y a des pardons qui offensent; ils gravent l'injure au lieu de l'effacer, et tuent la reconnaissance en l'exigeant. *Cte de Ségur.*

Cœur.

Chacun dit du bien de son cœur, et personne n'en ose dire de son esprit. *La Rochefoucauld.*

La langue du cœur est universelle; il ne faut que de la sensibilité pour l'entendre et la parler. *Duclos.*

L'esprit est toujours la dupe du cœur. *La Rochefoucauld.*

Tous ceux qui connaissent leur esprit ne connaissent pas leur cœur. *La Rochefoucauld.*

Si ce n'est point un crime de ne pouvoir régler les mouvemens de son cœur, c'est du moins un très-grand malheur. *Duclos.*

Il arrive bien difficilement qu'on soit malheureux pour ne pas savoir ce qui se passe dans le cœur des autres; mais il est impossible qu'on ne le soit, si l'on ignore ce qui se passe dans son propre cœur. *Marc-Aurèle.*

L'on est plus sociable et d'un meilleur commerce par le cœur que par l'esprit. *La Bruyère.*

Quelle mésintelligence entre l'esprit et le cœur ! le philosophe vit mal avec tous ses préceptes, et le politique, rempli de vues et de réflexions, ne sait pas se gouverner. *La Bruyère.*

Le cœur est la source de toutes les erreurs dont nous avons besoin; il ne nous refuse rien dans cette matière-là. *Fontenelle.*

Il ne faut pas s'étonner de l'avidité de notre cœur à désirer de nouvelles félicités. Comme le monde n'en a que de fausses, elles laissent toujours du vide dans nos âmes, afin que toujours elles aient quelque chose à souhaiter. *Pascal.*

L'on n'est estimable que par le cœur, et l'on n'est heureux que par lui; car notre bonheur ne dépend que de la manière de le sentir. *Saint-Évremont.*

Colère.

La colère, dans les vieillards, est le seul vice de la jeunesse qui se ranime par l'extinction des autres. *Duclos.*

Il n'y a point de passion qui ébranle tant la sincérité du jugement que la colère. *Fontenelle.*

La colère est un des principaux obstacles à la

tranquillité de la vie et à la santé du corps : elle offusque le jugement et aveugle la raison; elle fait perdre quelquefois, dans un moment, des amis qu'on a employé des années entières à acquérir; elle découvre bien souvent les pensées du cœur, et plus qu'on n'eût voulu. *Diderot.*

Il n'est passion qui nuise plus au raisonnement que la colère. Aucun ne ferait doute de punir de mort le juge qui par colère aurait condamné son criminel. Pourquoi est-il non plus permis aux pères et aux pédans de fouetter les enfans, et de les châtier étant en colère? Ce n'est plus correction, c'est vengeance. Le châtiment tient lieu de médecine aux enfans; et souffririons-nous un médecin qui fût animé et courroucé contre son patient?
Montaigne.

La colère est entièrement contre la nature; et il est aisé d'en être convaincu, si l'on prend garde que lorsqu'elle revient souvent et qu'on s'en fait une habitude, elle change tout le visage, et éteint et amortit si bien toute sa beauté, qu'il n'en reste plus aucune marque, et qu'elle ne revient plus.
Marc-Aurèle.

La colère n'est qu'une aversion subite et violente, enflammée d'un désir aveugle de vengeance.
Vauvenargues.

La colère est ce malaise ou ce désordre que nous

ressentons après avoir reçu quelque injure, et qui est accompagné d'un désir présent de nous venger.

Locke.

Complaisance.

La complaisance est nécessaire dans la société, mais elle doit avoir des bornes : elle devient une servitude quand elle est excessive.

La Rochefoucauld.

La complaisance est une monnaie à l'aide de laquelle tout le monde peut, au défaut de moyens essentiels, payer son écot dans la société. On vous en tient toujours compte ; mais l'excessive complaisance nous attire des mépris et nous fait passer pour des dupes. Il faut, afin que la complaisance ne perde rien de son mérite, lui associer le jugement et la prudence. *Voltaire.*

Les esprits légers sont disposés à la complaisance.

Vauvenargues.

Confiance.

Rien ne flatte plus notre orgueil que la confiance des grands, parce que nous la regardons comme un effet de notre mérite, sans considérer qu'elle ne vient souvent que de vanité ou d'impuissance de garder le secret. *La Rochefoucauld.*

L'envie d'être plaint ou d'être admiré, fait souvent la plus grande partie de notre confiance.

La Rochefoucauld.

La confiance plaît toujours à celui qui la reçoit : c'est un tribut que nous payons à son mérite, c'est un dépôt que l'on commet à sa foi; ce sont des gages qui lui donnent un droit sur nous, et une sorte de dépendance où nous nous assujettissons volontairement. *La Rochefoucauld.*

On se confie le plus souvent par vanité, par envie de parler, par le désir de s'attirer la confiance des autres, et pour faire échange de secrets.

La Rochefoucauld.

L'on peut avoir la confiance de quelqu'un sans en avoir le cœur : celui qui a le cœur n'a pas besoin de révélation ou de confiance ; tout lui est ouvert. *La Bruyère.*

Toute confiance est dangereuse si elle n'est pas entière : il y a peu de conjonctures où il ne faille tout dire ou tout cacher. On a déjà trop dit de son secret à celui à qui l'on croit devoir en dérober une circonstance. *La Bruyère.*

Conscience.

La conscience fournit une preuve de l'immortalité de notre âme. Chaque homme a au milieu du

cœur un tribunal où il commence par se juger soi-même, en attendant que l'arbitre souverain confirme la sentence. Si le vice n'est qu'une conséquence physique de notre organisation, d'où vient cette frayeur qui trouble les jours d'une prospérité coupable? Pourquoi le remords est-il si terrible, qu'on préfère souvent de se soumettre à la pauvreté et à toute la rigueur de la vertu, plutôt que d'acquérir des biens illégitimes? Pourquoi y a-t-il une voix dans le sang, une parole dans la pierre? Le tigre déchire sa proie et dort; l'homme devient homicide et veille. Il cherche les lieux déserts, et cependant la solitude l'effraie; il se traîne autour des tombeaux, et cependant il a peur des tombeaux. Son regard est inquiet et mobile; il n'ose fixer le mur de la salle du festin, dans la crainte d'y voir des caractères funestes. Tous ses sens semblent devenir meilleurs pour le tourmenter : il voit au milieu de la nuit des lueurs menaçantes; il découvre le goût du poison jusque dans les mets qu'il a lui-même apprêtés; son oreille, d'une étrange subtilité, trouve le bruit où tout le monde trouve le silence; et, en embrassant son ami, il croit sentir sous ses vêtemens un poignard caché.

M. de Châteaubriand.

C'est un grand pouvoir que celui de la conscience; il ne se fait pas moins sentir lorsqu'il ôte toute crainte à l'innocent, qu'en offrant sans cesse aux yeux du coupable tous les supplices qu'il a mérités. *Cicéron.*

La bonne conscience est seule au-dessus de la crainte. *Bias.*

Je préfère le témoignage de ma conscience à tous les discours qu'on peut tenir de moi. *Cicéron.*

Rien ne me paraît si louable que ce qui se fait sans ostentation et sans témoins : non que les regards du public soient à éviter, car les belles actions demandent à être connues; mais enfin, le plus grand théâtre qu'il y ait pour la vertu, c'est la conscience. *Cicéron.*

On parle souvent de la conscience : il serait peut-être plus à propos de parler des consciences; car on en voit de toutes sortes, de toutes tailles, de toutes qualités, de toutes saisons; il en est de sévères, de douces, de fières, de commodes, de clairvoyantes, d'aveugles, de larges, d'étroites, d'impérieuses, de silencieuses; elles varient comme les temps, les lieux, les lois, les intérêts, les circonstances et les partis; elles se ressemblent si peu qu'on conçoit à peine qu'elles soient de la même famille, et qu'elles portent le même nom.

Cte de Ségur.

Celui qui a une mauvaise conscience est souvent sans danger, mais jamais sans crainte.

Publius Syrus.

Une conscience trop coupable ne croit plus à la clémence. *Shakspeare.*

La conscience est la voix de l'âme, les passions sont la voix du corps. *J.-J. Rousseau.*

Le meilleur de tous les casuistes est la conscience, et ce n'est que quand on marchande avec elle, qu'on a recours aux subtilités du raisonnement. *J.-J. Rousseau.*

La conscience est un juge placé dans l'intérieur de notre être; il éclaire assez notre âme pour la mettre à portée de distinguer le bien du mal, la vertu du vice, et la vérité de l'erreur.

Cte de Ségur.

Il y a un juge plus éclairé, plus sévère et plus juste que les lois et les mœurs; c'est le sentiment intérieur qu'on appelle la conscience. Ce sentiment parle à tous les hommes qui ne se sont pas, à force de dépravation, rendus indignes de l'entendre.

Duclos.

La conscience des mourans calomnie leur vie.

Vauvenargues.

La conscience est le meilleur livre de morale que nous ayons; c'est celui que l'on doit consulter le plus souvent. *Pascal.*

Conseils.

Il faut autant de discrétion pour donner un conseil, que de docilité pour le suivre : rien n'est si tyran-

nique qu'un ami qui prend avantage de son expérience, qui propose tous ses avis comme des lois et d'un air de maître, et qui veut forcer l'esprit par l'autorité, plutôt que de le gagner par le discours. D'un autre côté, un bon conseil perd sa force dans la bouche d'un ami trop complaisant; quand il s'exprime avec force, il pique davantage notre cœur; il réveille mieux notre attention. Les remèdes salutaires sont rarement de bon goût, et les médecins les plus doux ne sont pas les meilleurs. Nous devons nous regarder comme des malades tant que nous avons besoin de conseil : eh! qui n'en a pas besoin? Si l'avis est bon, pourquoi le rejeter parce qu'il n'est pas donné de bonne grâce? il faut voir si l'on en peut tirer quelque avantage, avant que de le rejeter. Cependant la soumission aux conseils dautrui ne doit pas être aveugle, il est juste de se réserver la liberté de raisonner sur ce qu'il dit; mais il ne faut le contredire que pour nous instruire mieux; il faut se rendre à la raison dès qu'elle paraît. *Saint-Évremont.*

Les conseils durs ne font point d'effet : ce sont comme des marteaux qui sont toujours repoussés par l'enclume. *Helvétius.*

Ne donne pas à tes amis les conseils les plus agréables, mais les plus avantageux. *Solon.*

Les conseils faciles à pratiquer sont les plus utiles. *Vauvenargues.*

On ne donne rien si libéralement que ses conseils.
La Rochefoucauld.

Conseiller, c'est donner aux hommes des motifs d'agir qu'ils ignorent. *Vauvenargues.*

Rien n'est moins sincère que la manière de demander et de donner des conseils. Celui qui en demande paraît avoir une déférence respectueuse pour les sentimens de son ami, bien qu'il ne pense qu'à lui faire approuver les siens, et à le rendre garant de sa conduite; et celui qui conseille paie la confiance qu'on lui témoigne d'un zèle ardent et désintéressé, quoiqu'il ne cherche le plus souvent, dans les conseils qu'il donne, que son intérêt ou sa gloire.
La Rochefoucauld.

On ne fait pas beaucoup de grandes choses par conseil. *Vauvenargues.*

Il n'y a pas quelquefois moins d'habileté à savoir profiter d'un bon conseil, qu'à se bien conseiller soi-même. *La Rochefoucauld.*

Il est injuste d'exiger des hommes qu'ils fassent, par déférence pour nos conseils, ce qu'ils ne veulent pas faire pour eux-mêmes. *Vauvenargues.*

Il y a dans les meilleurs conseils de quoi déplaire: s'ils viennent d'ailleurs que de notre esprit, c'est assez pour être rejetés d'abord par présomption et par

humeur, et suivis seulement par nécessité ou par réflexion. *La Bruyère.*

On donne des conseils, mais on n'inspire point de conduite. *La Rochefoucauld.*

Les conseils qu'on croit les plus sages sont souvent les moins proportionnés à notre état.

Vauvenargues.

Le conseil, si nécessaire pour les affaires, est quelquefois, dans la société, nuisible à qui le donne, et inutile à celui à qui il est donné. Sur les mœurs, vous faites remarquer des défauts, ou que l'on n'avoue pas, ou que l'on croit des vertus; sur les ouvrages, vous rayez les endroits qui paraissent admirables à leur auteur, où il se complaît davantage, où il croit s'être surpassé lui-même. Vous perdez ainsi la confiance de vos amis, sans les avoir rendus ni meilleurs ni plus habiles. *La Bruyère.*

La jeunesse a besoin de conseils, et n'est pas toujours disposée à les bien recevoir. La vieillesse aime à donner des conseils, et n'est pas toujours attentive à les bien placer. *B. Franklin.*

J'ai souvent ouï dire qu'il est plus sûr d'écouter et de recevoir un conseil que de le donner.

Imitation de J.-C.

Les conseils qui flattent les passions sont presque toujours les seuls qu'on écoute. *Cte de Ségur.*

C'est une étrange sorte de biens que les conseils : l'avare même en est prodigue ; chacun les donne libéralement ; presque personne n'aime à les recevoir et encore moins à en profiter ; et si, parfois, on demande un conseil pour la forme, c'est au fond un compliment ou une approbation qu'on veut recevoir. *Cte de Ségur.*

On ne demande guère conseil que pour s'affermir dans une résolution qu'on a déjà prise.

Bon Massias.

Considération.

Un des spectacles les plus curieux serait de pénétrer les motifs secrets sur lesquels chacun appuie ses titres à la considération. *Weiss.*

Il est si vrai que la considération tient beaucoup plus à l'état social qu'aux talens, que de deux hommes de lettres même, celui qui est de beaucoup inférieur en mérite à l'autre, mais qui est en même temps le plus riche, est ordinairement celui à qui on marque le plus d'égards. *D'Alembert.*

La considération fait plus d'heureux que la gloire.

Duclos.

La considération n'enivre pas celui qui en jouit, et n'humilie pas celui qui l'accorde. *Fontenelle.*

Consolations.

Les consolations nous viennent plutôt des autres que de nos propres réflexions. *Duclos.*

Les consolations indiscrètes ne font qu'aigrir les violentes afflictions. *J.-J. Rousseau.*

Nous nous consolons souvent par faiblesse des maux dont la raison n'a pas la force de nous consoler. *La Rochefoucauld.*

Nos consolations sont une flatterie envers les affligés. *Vauvenargues.*

Quand nous sommes dans l'affliction à cause de la mort de quelque personne pour qui nous avons de l'affection, ou pour quelque autre malheur qui nous arrive, nous ne devons pas chercher de la consolation dans nous-mêmes, ni dans les hommes, ni dans tout ce qui est créé; mais nous devons la chercher en Dieu seul. *Pascal.*

Constance.

La constance des sages n'est que l'art de renfermer leur agitation dans leur cœur.
La Rochefoucauld.

Il y a deux sortes de constance en amour : l'une vient de ce que l'on trouve sans cesse dans la personne que l'on aime de nouveaux sujets d'aimer, et l'autre vient de ce que l'on se fait un honneur d'être constant. *La Rochefoucauld.*

La constance est une fermeté raisonnable dans nos sentimens. *Vauvenargues.*

Le don de souffrir avec constance les malheurs qui nous arrivent, est préférable à la faveur d'être toujours heureux. *Sénèque.*

La vraie constance ne consiste pas à vouloir fermement ce que nous avons justement et sagement résolu ; elle consiste à vouloir toujours ce que veulent la raison et la justice. *Saint-Évremont.*

Conversation.

Dans la conversation, on doit éviter l'affectation et encore plus la négligence. L'art de s'y bien conduire marque la décence des mœurs. L'abrégé de la bienséance et de la politesse consiste également à garder notre dignité et celle des personnes avec lesquelles nous conversons. *Bacon.*

La conversation est un bien particulier à l'homme, de même que la raison. C'est le lien de la société;

c'est par elle que s'entretient le commerce de la vie civile, que les esprits se communiquent leurs pensées, que les cœurs expriment leurs mouvemens, que les amitiés se commencent et se conservent. *Saint-Évremont.*

La conversation ressemble aux voyages qu'on fait sur l'eau : on s'écarte de la terre sans presque le sentir, et l'on ne s'aperçoit qu'on a quitté le bord que quand on en est déjà bien loin.
Chamfort.

Une des choses qui fait que l'on trouve si peu de gens qui paraissent raisonnables et agréables dans la conversation, c'est qu'il n'y a presque personne qui ne pense plutôt à ce qu'il veut dire, qu'à répondre précisément à ce qu'on lui dit. Bien écouter, et bien répondre, est une des plus grandes perfections qu'on puisse avoir dans la conversation.
La Rochefoucauld.

On parle peu, quand la vanité ne fait pas parler.
La Rochefoucauld.

L'art de la parenthèse est un des grands secrets de l'éloquence dans la conversation. *Chamfort.*

La confiance fournit plus à la conversation que l'esprit. *La Rochefoucauld.*

La plus charmante conversation lasse l'oreille d'un homme occupé de quelque passion.
Vauvenargues.

La conversation devient plate à proportion que ceux avec qui on la tient sont plus élevés en dignité. *Helvétius.*

Le talent de parler tient le premier rang dans l'art de plaire; c'est par lui seul qu'on peut ajouter de nouveaux charmes à ceux auxquels l'habitude accoutume les sens. C'est l'esprit qui non-seulement vivifie le corps, mais qui le renouvelle en quelque sorte; c'est par la succession des sentimens et des idées qu'il anime et varie la physionomie : et c'est par les discours qu'il inspire, que l'attention, tenue en haleine, soutient long-temps le même intérêt sur le même objet.

J.-J. Rousseau.

Le ton de la bonne conversation est coulant et naturel; il n'est ni pesant ni frivole; il est savant sans pédanterie, gai sans tumulte, poli sans affectation, galant sans fadeur, badin sans équivoque. Ce ne sont ni des dissertations, ni des épigrammes; on y raisonne sans argumenter; on y plaisante sans jeux de mots; on y associe avec art l'esprit et la raison, les maximes et les saillies, l'ingénieuse raillerie et la morale austère. On y parle de tout, pour que chacun ait quelque chose à dire; on n'approfondit point les questions, de peur d'ennuyer : on les propose comme en passant, on les traite avec rapidité : la précision mène à l'élégance; chacun dit son avis, et l'appuie en peu de mots; nul n'at-

taque avec chaleur celui d'autrui ; nul ne défend opiniâtrément le sien ; on discute pour s'éclairer, on s'arrête avec la dispute ; chacun s'instruit, chacun s'amuse, tous s'en vont contens ; et le sage même peut rapporter de ces entretiens des sujets dignes d'être médités en silence. *J.-J. Rousseau.*

La conversation ne doit être ni trop étudiée, ni trop négligée. Le pédantisme n'est pas moins dans l'affectation du style que dans l'étalage de l'érudition. C'est un abus de la conversation d'y raisonner de la plupart des choses sur les règles de l'art. Un grand parleur fatigue, un homme taciturne ennuie ; il faut saisir le moment de parler et non pas le chercher : cette inquiétude donne de la mauvaise grâce à tout ce que vous dites. *Bacon.*

La conversation est la communication de nos faiblesses. *Voltaire.*

Courage.

Le vrai courage est une des qualités qui supposent le plus de grandeur d'âme. J'en remarque de beaucoup de sortes : un courage contre la fortune, qui est philosophie ; un courage contre les misères, qui est patience ; un courage à la guerre, qui est valeur ; un courage dans les entreprises, qui

est hardiesse; un courage fier et téméraire, qui est audace; un courage contre l'injustice, qui est fermeté; un courage contre le vice, qui est sévérité; un courage de réflexion, de tempérament, etc.; mais il n'est pas ordinaire qu'un même homme assemble tant de qualités. *Vauvenargues.*

Un grand courage ne se dément jamais; sa force se connaît dans un lit aussi bien que dans une bataille. *Sénèque.*

Le véritable courage est très-opposé à la témérité qui n'examine rien. *Fontenelle.*

Le courage n'est pas un instinct aveugle : ce n'est pas l'amour du danger, ce n'est pas une manie qui fait chercher ce que tout le monde redoute; c'est la science de distinguer ce qui est mal d'avec ce qui ne l'est pas. Le courage s'occupe très-sérieusement de sa propre conservation; mais il sait souffrir ce qui n'a que l'apparence du mal. *Sénèque.*

C'est par le courage et la patience qu'on lasse la fortune qui se plaît à nous persécuter. *Fénélon.*

Le courage agrandit l'esprit. *Vauvenargues.*

Le vrai courage trouve toujours quelque ressource contre l'adversité. *Fénélon.*

Le courage a plus de ressources contre les disgrâces que la raison. *Vauvenargues.*

Le courage des nations policées paraît bien moins exalté que celui des peuples sauvages; l'on ne voit que chez ces derniers cette constance à souffrir, que les douleurs les plus atroces ne sauraient ébranler; cette fermeté qui les porte à défier les bourreaux, et à chanter au milieu des tourmens.
M. de Lévis.

Le terme du courage est l'intrépidité dans le péril. *Vauvenargues.*

Le courage de l'esprit, infiniment plus rare que la valeur, suppose des vertus bien plus éminentes.
Diderot.

Le plus terrible des courages est celui qu'impose la nécessité. *Bon Massias.*

Le courage n'est souvent que la peur, ou la victoire que la peur remporte sur elle-même.
Bon Massias.

Il vaut mieux se fier au courage qu'à la fortune.
Publius Syrus.

Le vrai courage consiste à résister à son ressentiment. *Fénélon.*

Quand on a un vrai courage, on est libre partout.
Fénélon.

Le courage est bon à quelque chose; il flatte l'amour-propre et diminue les maux. *Voltaire.*

Courtisan.

Les courtisans sont des pauvres enrichis par la mendicité. *Chamfort.*

La plupart des courtisans sont haïs sans profit, et pour le plaisir de l'être. Ce sont des lézards, qui, à ramper, n'ont gagné que de perdre leur queue. *Chamfort.*

Qu'un heureux courtisan possède la faveur de son roi, et jouisse tant qu'il lui plaira des délices de son bonheur; mais que l'exemple de tant de chutes le porte à se défier de la fermeté de son assiette; que pour être au haut de la roue, il ne lève pas toujours les yeux, mais qu'il les abaisse quelquefois; qu'il regarde le lieu auquel il a commencé de s'élever, et qu'il considère le premier degré de sa fortune comme un précipice où il peut à tous momens retomber. *Saint-Évremont.*

Qui est plus esclave qu'un courtisan assidu, si ce n'est un courtisan plus assidu? *La Bruyère.*

Les courtisans n'emploient pas ce qu'ils ont d'es-

prit, d'adresse et de finesse, pour trouver les expédiens d'obliger ceux de leurs amis qui implorent leur secours, mais seulement pour leur trouver des raisons apparentes, de spécieux prétextes, ou ce qu'ils appellent une impossibilité de le pouvoir faire; et ils se persuadent d'être quittes par là en leur endroit de tous les devoirs de l'amitié ou de la reconnaissance. *La Bruyère.*

Les courtisans ressemblent à ces jetons dont on se sert pour compter; ils changent de valeur au gré de celui qui les emploie. *Solon.*

Les courtisans sont toujours ennemis du mérite qui les blesse, et de la supériorité qui les humilie. *Cte de Ségur.*

Coutume.

L'empire de la coutume est bien plus vaste que celui de la nature : il s'étend sur les mœurs, sur tous les usages; il répand la variété sur la scène de l'univers : la nature y répand l'unité, elle établit partout un petit nombre de principes invariables; ainsi le fond est partout le même, et la culture produit des fruits divers. *Voltaire.*

La coutume fait tout, jusqu'en amour. *Vauvenargues.*

La coutume entraîne la nature; mais quelquefois aussi la nature la surmonte, et retient l'homme dans son instinct, malgré toute la coutume, bonne ou mauvaise. *Pascal.*

Les pères craignent que l'amour naturel des enfans ne s'efface. Quelle est donc cette nature sujette à être effacée? La coutume est une seconde nature qui détruit la première. Pourquoi la coutume n'est-elle pas naturelle? J'ai bien peur que cette nature ne soit elle-même qu'une première coutume, comme la coutume est une seconde nature. *Pascal.*

Crime.

Le crime n'est jamais plus dangereux que sous le masque de la vertu. *Duclos.*

Il faut demeurer d'accord, à l'honneur de la vertu, que les plus grands malheurs des hommes sont ceux où ils tombent par leurs crimes.

La Rochefoucauld.

Pour rendre les hommes meilleurs, il faut les éclairer; le crime est toujours un faux jugement. *Duclos.*

Il s'en faut bien que l'innocence trouve autant de protection que le crime. *La Rochefoucauld.*

Le crime a ses momens de bonheur, et la vertu ses jours de calamité. *M. Michaud.*

Le crime qu'on commet avec un sentiment de plaisir, est pire que celui qu'on commet avec un sentiment de douleur. *Marc-Aurèle.*

Les crimes sont les véritables malheurs : toutes les autres disgrâces sont de petites afflictions dont on peut être consolé. *Sénèque.*

Le méchant a beau fuir la peine de son crime, il la porte avec lui. *Fontenelle.*

Les hommes, sur la conduite des grands et des petits indifféremment, sont prévenus, charmés, enlevés par la réussite : il s'en faut peu que le crime heureux ne soit loué comme la vertu même. *La Bruyère.*

C'est une politique bien impie que de commettre hardiment les plus grands crimes, pourvu qu'ils soient utiles. *Fontenelle.*

Ceux qui sont incapables de commettre de grands crimes n'en soupçonnent pas facilement les autres. *Saint-Évremont.*

Nous oublions aisément nos crimes, lorsqu'ils ne sont sus que de nous. *Helvétius.*

Il y a des crimes dont la honte retombe sur celui même qui les punit. *Sénèque.*

La honte du crime diminue dans la même proportion que l'audace de le commettre s'accroît. *Sénèque.*

L'autorité doit punir le crime : elle le doit aux méchans plus encore qu'aux bons, parce qu'elle doit la justice avant la vengeance. *M. de Bonald.*

Qu'un crime ait ou non du succès, il est toujours un crime; mais s'il ne réussit pas, il est de plus une sottise. Que de sots, à ce compte, chez le peuple le plus renommé par son esprit !

M. de Bonald.

Laisser le crime en paix, c'est s'en rendre complice.

Crébillon.

Ainsi que la vertu, le crime a ses degrés.

Racine.

Quelque crime toujours précède les grands crimes.

Racine.

Défauts.

Si nous n'avions pas de défauts, nous ne prendrions pas tant de plaisir à en remarquer chez les autres. *La Rochefoucauld.*

Quelque aveugle que soit l'amour-propre, on connaît bientôt ses défauts quand l'intérêt s'en mêle. *Duclos.*

On peut aimer ceux en qui on reconnaît de grands défauts. Il y aurait de l'impertinence à croire que la perfection seule a le droit de nous plaire. Nos faiblesses nous attachent quelquefois les uns aux autres, autant que pourrait faire la vertu. *Vauvenargues.*

La fortune nous corrige de plusieurs défauts que la raison ne saurait corriger. *La Rochefoucauld.*

Nous avouons nos défauts pour réparer par notre sincérité le tort qu'ils nous font dans l'esprit des autres. *La Rochefoucauld.*

Le trop d'attention qu'on a à observer les défauts d'autrui, fait qu'on meurt sans avoir eu le temps de connaître les siens. *La Bruyère.*

Appliquez-vous à supporter patiemment les défauts et les infirmités des autres, quelles qu'elles soient, parce qu'il y a aussi bien des choses en vous que les autres ont à supporter. *Imitation de J. C.*

Les défauts des autres vous frappent : faites encore plus d'attention à leurs bonnes qualités. C'est ainsi que vous ménagerez l'amitié ; c'est ainsi que vous préviendrez la haine. *Maxime chinoise.*

Chacun a son défaut où toujours il revient;
Honte ni peur n'y remédie.
La Fontaine.

Il n'appartient qu'aux grands hommes d'avoir de grands défauts. *La Rochefoucauld.*

Désirs.

Les amans seraient trop heureux que leurs désirs fussent entretenus par des obstacles continuels ; il n'est pas moins essentiel pour le bonheur de conserver des désirs que de les satisfaire. *Duclos.*

Malheur à celui qui n'a plus de désirs ! il perd, pour ainsi dire, tout ce qu'il possède.
J.-J. Rousseau.

La nature nous rendant toujours malheureux en

tous états, nos désirs nous figurent un état heureux, parce qu'ils joignent à l'état où nous sommes les plaisirs de l'état où nous ne sommes pas; et quand nous arriverions à ces plaisirs, nous ne serions pas heureux pour cela, parce que nous aurions d'autres désirs conformes à notre nouvel état. *Pascal.*

Avant que de désirer fortement une chose, il faut examiner le bonheur de celui qui la possède.
Saint-Évremont.

Nous ne désirerions guère de choses avec ardeur, si nous connaissions parfaitement ce que nous désirons. *La Rochefoucauld.*

Devoirs.

Dans les mêmes positions, les devoirs ne sont pas les mêmes pour tous les hommes, et il est demandé davantage à celui qui a plus reçu.
M. de Bonald.

La passion du devoir, la plus rare de toutes les passions, est aussi la plus ardente et la plus active, parce qu'elle n'est pas, comme les autres, ralentie par les dégoûts, les incertitudes ou les remords : aussi la passion du devoir est la seule qui ait fait de grandes choses, des choses qui durent.
M. de Bonald.

Il est aisé pour tout le monde de faire son devoir, lorsqu'on n'est pas poussé à s'en écarter.

Richardson.

Dévotion.

La dévotion est une croyance qu'on vaut mieux qu'un autre. *Montesquieu.*

La dévotion trouve, pour faire de mauvaises actions, des raisons qu'un simple honnête homme ne saurait trouver. *Montesquieu.*

La plupart des amis dégoûtent de l'amitié, et la plupart des dévots dégoûtent de la dévotion.

La Rochefoucauld.

Approfondissez la plupart des dévots : vous trouverez des hommes inquiets, critiques, ardens, toujours occupés du dehors, âpres et roides dans tous leurs désirs, délicats par des réflexions excessives, pleins de leurs pensées, impatiens dans les moindres contradictions, en un mot des *ardélions* spirituels, incommodés de tout, et presque toujours incommodes. *Fénélon.*

J'appelle la dévotion une maladie du cœur, qui donne à l'âme une folie dont le caractère est le plus aimable de tous. *Montesquieu.*

La dévotion est un opium pour l'âme : elle égaie, anime et soutient quand on en prend peu ; une trop forte dose endort, ou rend furieux, si elle ne vous tue. *J.-J. Rousseau.*

Que d'abus dans la dévotion ! Les uns la font consister uniquement dans la multiplicité des prières, les autres dans le grand nombre des œuvres extérieures. Quelques-uns la mettent dans le dessein continuel de faire son salut, quelques autres dans de grandes austérités. Toutes ces choses sont bonnes ; elles sont même nécessaires jusqu'à un certain degré ; mais on se trompe si on y place le fonds et l'essentiel de la véritable piété. *Fénélon.*

Il n'y a rien de bien qui n'ait un excès blâmable, même la dévotion, qui peut tourner en délire.

J.-J. Rousseau.

Un homme qui se dit dévot ressemble à un roturier qui se dit marquis ; il s'arroge une qualité qu'il n'a pas ; il croit valoir mieux que son prochain.

Voltaire.

La dévotion est le dernier de nos amours.

Saint-Évremont.

Je ne doute point que la vraie dévotion ne soit la source du repos ; elle fait supporter la vie et rend la mort douce : on n'en tire pas tant de l'hypocrisie.

La Bruyère.

Douceur.

Il n'y a que les personnes qui ont de la fermeté, qui puissent avoir une véritable douceur; celles qui paraissent douces n'ont d'ordinaire que de la faiblesse, qui se convertit aisément en aigreur.
La Rochefoucauld.

La douceur est une vertu presque inconnue, parce qu'elle est humble sans éclat. *La Roche.*

La douceur se fait aimer dans les hommes comme dans les animaux. *Isocrate.*

La douceur n'est souvent qu'une vanité de se faire aimer de tout le monde. *La Roche.*

La douceur des formes n'exclut pas la force du caractère : ainsi le câble flexible résiste à la fureur des flots, et préserve du naufrage. *M. de Lévis.*

La douceur est un fond de complaisance et de bonté. *Vauvenargues.*

La douceur est une espèce de parfum qui plaît au cœur, mais qui l'affadit quelquefois. *Saadi.*

Il n'y a rien de plus intéressant que l'extrême douceur jointe à l'extrême souffrance.

J.-J. Barthélemy.

Plus fait douceur que violence.

La Fontaine.

Douleur.

La douleur muette médite des choses pires que la douleur plaintive. *Publius Syrus.*

La douleur est fière, et rend fier le cœur qu'elle remplit. *Shakspeare.*

Economie.

La trop grande économie fait plus de dupes que la profusion. *Vauvenargues.*

L'économie est fille de l'ordre et de l'assiduité. *M. de Lévis.*

L'économie est un grand revenu. *Cicéron.*

L'économie tient un milieu entre l'avarice et la prodigalité; mais elle doit l'y tenir si ferme qu'elle ne penche pas du côté de l'avarice, dont elle est proche parente. *La Bruyère.*

L'économie est la mère de la libéralité. *Sénèque.*

L'économie est vertu, besoin dans la pauvreté; elle est sagesse dans la médiocrité, et vice dans l'opulence. *Fontenelle.*

La sordide avarice et la folle prodigalité, tempérées l'une par l'autre, produisent la sage économie; c'est une vertu qui tire son origine de deux vices. *La Bruyère.*

L'homme sensé, quelque riche qu'il soit, a de l'économie. ***

Celui qui sait rendre son dérangement utile, est au-dessus de l'économie. *Vauvenargues.*

On fait mal sa cour aux économes par des présens. *Vauvenargues.*

Sans l'économie, il n'y a point de richesses assez grandes : avec elle, il n'y en a pas de trop petites. *Sénèque.*

Education.

Il n'est rien de plus important dans l'éducation que de chercher à ses enfans des maîtres irrépréhensibles dans leur conduite, au-dessus du reproche dans leurs mœurs, instruits par une grande expérience. Une bonne éducation est la source et la racine d'une vie vertueuse. *Plutarque.*

C'est la bonne éducation qui seule peut conduire à la vertu, qui seule est capable de procurer le bonheur. Les autres biens ont toute la fragilité de la nature humaine, et méritent bien peu d'être recherchés. Une brillante origine est un avantage, mais que l'on tient de ses pères; la richesse est

honorée, mais elle appartient à la fortune; souvent elle est enlevée à ceux qui la possèdent, et transportée à ceux qui ne songeaient pas même à l'espérer. *Plutarque.*

De tous nos biens l'éducation seule est divine, seule elle est immortelle. L'intelligence et la raison, voilà les deux choses qui, dans la nature de l'homme, tiennent le premier rang. L'intelligence a l'empire, la raison lui sert de ministre. La fortune ne peut la réduire aux fers, la délation ne saurait la perdre, la maladie la détruire, la vieillesse l'altérer. L'intelligence seule en vieillissant se rajeunit. Le temps, qui enlève tout, ne fait qu'ajouter à la vieillesse de nouvelles connaissances. Il n'est rien que la guerre ne ravage, n'entraîne comme un torrent : elle ne peut ravir l'éducation qu'on a reçue. *Plutarque.*

L'éducation demande le plus grand soin, parce qu'elle influe sur toute la vie : rien de plus facile que de façonner une âme encore tendre; rien de plus difficile que de déraciner des vices qui se sont accrus avec nous. *Sénèque.*

C'est un excès de confiance dans les parens d'espérer tout de la bonne éducation de leurs enfans, et une grande erreur de n'en attendre rien et de la négliger. *La Bruyère.*

L'éducation devrait être regardée partout comme une partie principale de la législation. Les peuples modernes s'occupent assez de l'instruction, qui ouvre l'esprit, et trop peu de l'éducation, qui forme le caractère. Les anciens y pensaient plus que nous : aussi chaque peuple avait un caractère national qui nous manque. Nous livrons l'esprit à l'école, et le caractère au hasard. *Cte de Ségur.*

L'éducation qu'on donne d'ordinaire aux jeunes gens, est un second amour-propre qu'on leur inspire. *La Rochefoucauld.*

Quand il serait vrai, ce que plusieurs disent, que l'éducation ne donne point à l'homme un autre cœur ni une autre complexion, qu'elle ne change rien dans son fond, et ne touche qu'aux superficies, je ne laisserais pas de dire qu'elle ne lui est pas inutile. *La Bruyère.*

L'éducation est à l'âme ce que la propreté est au corps. *Phocylide.*

L'éducation n'est qu'un exercice raisonné et suivi.
M. de Lévis.

Egoïsme. — Egoïste.

Gnathon ne vit que pour soi, et tous les hommes ensemble sont à son égard comme s'ils n'étaient

point. Non content de remplir à une table la première place, il occupe lui seul celle de deux autres : il oublie que le repas est pour lui et pour toute la compagnie ; il se rend maître du plat, et fait son propre de chaque service : il ne s'attache à aucun des mets, qu'il n'ait achevé d'essayer de tous ; il voudrait pouvoir les savourer tous tout à la fois ; il ne se sert à table que de ses mains ; il manie les viandes, les remanie, démembre, déchire, et en use de manière qu'il faut que les conviés, s'ils veulent manger, mangent ses restes : il ne leur épargne aucune de ses malpropretés dégoûtantes, capables d'ôter l'appétit aux plus affamés ; les jus et les sauces lui dégouttent du menton et de la barbe : s'il enlève un ragoût de dessus un plat, il le répand en chemin dans un autre plat et sur la nappe, on le suit à la trace : il mange haut et avec grand bruit, il roule les yeux en mangeant ; la table est pour lui un râtelier : il écure ses dents, et il continue à manger. Il se fait, quelque part où il se trouve, une manière d'établissement, et ne souffre pas d'être plus pressé au sermon ou au théâtre que dans sa chambre. Il n'y a dans un carrosse que les places du fond qui lui conviennent ; dans toute autre, si on veut l'en croire, il pâlit et tombe en faiblesse. S'il fait un voyage avec plusieurs, il les prévient dans les hôtelleries, et il sait toujours se conserver dans la meilleure chambre le meilleur lit : il tourne tout à son usage ; ses valets, ceux

d'autrui, courent dans le même temps pour son service : tout ce qu'il trouve sous sa main lui est propre, hardes, équipages : il embarrasse tout le monde, ne se contraint pour personne, ne plaint personne, ne connaît de maux que les siens, que sa réplétion et sa bile ; ne pleure point la mort des autres, n'appréhende que la sienne, qu'il rachèterait volontiers de l'extinction du genre humain. *La Bruyère.*

On entend et on doit entendre par égoïsme un continuel sacrifice des autres à soi ; mais ce sacrifice des autres à soi est le propre de toutes les passions, de tous les vices. Les passions, en nous faisant placer tout notre bonheur dans la possession de leur objet, nous font tout sacrifier pour l'obtenir. Les vices, qui sont des inclinations basses et déréglées de notre âme, nous font aussi tout immoler à nos goûts et à nos habitudes. Il semble donc que l'égoïsme fait le fonds de toutes les passions, de tous les vices, de toutes nos mauvaises actions et de tous les mouvemens coupables de notre cœur.

M. Lacretelle aîné.

L'égoïsme voit quelque avantage dans la probité, et il en a ; mais il en a tout juste ce qu'il en faut pour ne pas être réputé en manquer.

Il croit ses principes la sagesse même ; mais il sent qu'ils doivent être odieux, et il n'est empressé ni à les étaler ni à en affecter de contraires ; différent en ceci du cynique et de l'hypocrite.

Il n'a pas dans les manières la grossièreté que l'on devrait attendre d'un homme occupé de lui seul; il sent au contraire le besoin de cacher la dureté de son âme sous des dehors prévenans; mais sa politesse n'est ni l'envie de plaire, ni celle de servir; elle se réduit à ces frivoles attentions qui coûtent peu et qui n'engagent à rien.

Il aime les plaisirs, mais il en redoute les suites; il n'est pas débauché.

L'argent doit être sa passion dominante; mais il le recherche pour en user, et non pour l'accumuler et l'enfouir comme l'avare.

Ce qui le touche le plus dans les dignités et les places, ce sont les avantages réels qui en résultent; et il ne les recherche pas avec l'emportement de l'ambition.

Il est habituellement froid et indifférent pour tout ce qui ne le regarde pas; il devient cruel dès que son intérêt l'exige, mais sa cruauté éclate bien plus par des refus que par des violences; il use sans pitié de ses droits, mais il n'est pas sûr d'attaquer impunément ceux des autres.

Une seule pensée l'occupe dans tous les instans et dans toutes les circonstances; c'est l'utilité qu'il peut tirer des choses, des lieux et des hommes : elle l'occupe dans un désastre public; elle l'occupe au pied du lit de mort de son père; au moment où le vieillard expire, son imagination parricide entre en possession de l'hérédité.

L'égoïste peut prendre de l'amour, mais il ne se marie pas; il ne voit dans le mariage que des embarras qu'il redoute et des plaisirs qu'on trouve ailleurs. Il se mariera pourtant, si vous voulez le rendre riche et puissant; alors sa femme et ses enfans devront bien s'occuper de son bonheur; et pour récompense, ils lui deviendront si nécessaires, qu'il ne leur accordera aucune autre occupation.

Voilà comment il est père; voici comme il est ami. Vous épanchez dans son sein un cœur dévoré de chagrins; s'il a éprouvé quelques-uns de ces chagrins, il se dira, avec une satisfaction intime : J'ai été dans cette situation-là, et je n'y suis plus. C'est ainsi qu'il tirera un plaisir pour lui-même de la douleur dont il est confident. Et voilà tout ce que vos peines auront remué dans son âme.

Il ne voit dans tout ce qu'on appelle belles actions, que des traits de dupe, qu'un homme prudent ne fait pas, et dont celui qui les éprouve peut s'acquitter avec des mots; dans les parens, que des gens de qui on attend des successions, et avec qui malheureusement on les partage; dans tous les hommes, que des êtres plus ou moins semblables à lui, et par conséquent de qui il ne faut rien attendre: tel est l'égoïste. *M. Lacretelle aîné.*

La vieillesse de l'égoïste est triste; il n'a ni compagnon, ni successeur, ni espoir. Il remplit maus-

sadement son cercle étroit, comme le limaçon sa coquille; le passé est pour lui un vide, le présent un désert, et l'avenir le néant. *Cte de Ségur.*

L'égoïste est un triste fou qui se trompe; il s'isole, se prive d'appui et s'égare, sans compagnon, sans guide, dans le labyrinthe de la vie. *Cte de Ségur.*

Quand l'infortune est générale dans un pays, l'égoïsme devient universel. *Montesquieu.*

Quelquefois la destinée punit deux égoïstes en les liant l'un à l'autre. *M. de Lévis.*

La faiblesse est égoïste, ne comptez pas sur son assistance. *M. de Lévis.*

La femme égoïste est un monstre; la nature ne l'avait faite que pour autrui. *Fontenelle.*

Le plus parfait égoïsme est de n'en pas avoir; si ce n'est pas par vertu, que ce soit par calcul. Souvent un petit sacrifice qu'on fait, en rapporte un plus grand. On est humilié de la préférence qu'un homme se donne sur les autres : on cherche à s'en venger. N'épargnons pas, dira-t-on, cet homme qui ne songe qu'à lui; allons au secours, dira-t-on, de cet homme qui ne songe qu'aux autres. *Le prince de Ligne.*

Élévation.

Il y a une élévation qui ne dépend pas de la fortune : c'est un certain air qui nous distingue, et qui semble nous destiner aux grandes choses; c'est un prix que nous nous donnons imperceptiblement à nous-mêmes; c'est par cette qualité que nous usurpons les déférences des autres hommes, et c'est elle d'ordinaire qui nous met plus au-dessus d'eux que la naissance, les dignités et le mérite même. *La Rochefoucauld.*

Il y a du mérite sans élévation, mais il n'y a point d'élévation sans quelque mérite.

La Rochefoucauld.

L'élévation est au mérite ce que la parure est aux belles personnes. *La Rochefoucauld.*

Ce qui est arrogance dans les faibles est élévation dans les forts; comme la force des malades est frénésie, et celle des sains est vigueur.

Vauvenargues.

Il n'y a au monde que deux manières de s'élever : ou par sa propre industrie, ou par l'imbécillité des autres. *La Bruyère.*

Du même fond d'orgueil dont on s'élève fière-

ment au-dessus de ses inférieurs, l'on rampe vilement devant ceux qui sont au-dessus de soi.

La Bruyère.

La véritable élévation est une disposition sublime de l'âme; son effet est de donner de grandes vues à l'esprit, et d'inspirer au cœur de nobles sentimens. *Fénélon.*

Éloge.

Les contemporains prodiguent les éloges; la postérité seule fait justice. *Duclos.*

Rien ne flatte plus un homme faible et ne l'entretient mieux dans son état de faiblesse que les éloges qu'on lui donne sur sa fermeté. *Duclos.*

Il n'y a guère d'éloges dont on pût deviner le héros, si le nom n'était en tête. *Duclos.*

Qui peut se vanter des éloges qu'il reçoit, quand Homère a chanté les grenouilles et les rats; Virgile, le moucheron; Glaucus, l'injustice; le philosophe Favorin, la fièvre quarte; Sénèque, l'empereur Claude; et Lucien, l'âne? *Érasme.*

La vérité simple et exacte devrait être la base et l'âme de tous les éloges; ceux qui sont outrés et sans vraisemblance, font tort à celui qui les reçoit, et à celui qui les donne. *D'Alembert.*

L'on gagne à mourir d'être loué de ceux qui nous survivent, souvent sans autre mérite que celui de n'être plus : le même éloge sert alors pour Caton et pour Pison. *La Bruyère.*

Laisse les autres faire ton éloge, et si tu ne te connais pas les qualités qu'ils célèbrent en toi, sois convaincu que ce sont des flatteurs. *Démocrate.*

Aucun éloge ne doit paraître mieux mérité que celui qui sort de la bouche d'un ennemi.

Cte de Ségur.

On finit par croire aux éloges que l'on achète ou que l'on se fait. *Sénèque.*

Éloquence.

La véritable éloquence n'a rien d'enflé ni d'ambitieux ; elle se modère et se proportionne aux sujets qu'elle traite et aux gens qu'elle instruit ; elle n'est grande et sublime que quand il faut l'être.

Fénélon.

L'éloquence est très-bonne en elle-même ; il n'y a que l'usage qui peut en être mauvais, comme de flatter les passions du peuple, ou de contenter les nôtres. *Fénélon.*

Le véritable usage de l'éloquence est de mettre la vérité en son jour, et de persuader aux autres ce

qui leur est véritablement utile, c'est-à-dire la justice et la vertu. *Fénélon.*

Le but de l'éloquence est de persuader la vérité et la vertu. *Fénélon.*

L'éloquence produit la réputation, et la réputation attire la fortune. *Fénélon.*

Il ne faut pas faire à l'éloquence le tort de penser qu'elle n'est qu'un art frivole, dont un déclamateur se sert pour imposer à la faible imagination de la multitude et pour trafiquer de la parole : c'est un art très-sérieux qui est destiné à instruire, à réprimer les passions, à corriger les mœurs, à soutenir les lois, à diriger les délibérations publiques, à rendre les hommes bons et heureux. *Fénélon.*

L'éloquence est un art de dire les choses de telle façon, 1° que ceux à qui l'on parle puissent les entendre sans peine et avec plaisir; 2° qu'il s'y sentent intéressés, en sorte que l'amour-propre les porte plus volontiers à y faire réflexion. Elle consiste donc dans une correspondance qu'on tâche d'établir entre l'esprit et le cœur de ceux à qui l'on parle d'un côté, et de l'autre les pensées et les expressions dont on se sert; ce qui suppose qu'on aura bien étudié le cœur de l'homme pour en savoir tous les ressorts, et pour trouver ensuite les justes proportions du

discours qu'on veut y assortir. Il faut se mettre à la place de ceux qui doivent nous entendre, et faire essai sur son propre cœur du tour qu'on donne à son discours, pour voir si l'un est fait pour l'autre, et si l'on peut s'assurer que l'auditeur sera comme forcé de se rendre. Il faut se renfermer le plus qu'il est possible dans le simple naturel ; ne pas faire grand ce qui est petit, ni petit ce qui est grand. Ce n'est pas assez qu'une chose soit belle ; il faut qu'elle soit propre au sujet, qu'il n'y ait rien de trop, ni rien de manque.

L'éloquence est une peinture de la pensée ; et ainsi ceux qui, après avoir peint, ajoutent encore, font un tableau au lieu d'un portrait. *Pascal.*

L'éloquence est le médecin des esprits : c'est la lyre d'Amphion qui entraîne après lui les forêts et les rochers ; c'est le caducée de Mercure, qui lui donne l'empire sur le ciel, la terre et les enfers, par la force de la persuasion. Celui qui a le don de l'éloquence est un conquérant qui commande sans armes, et n'a pas besoin de gardes. *Thomas.*

L'éloquence agit plus sur le cœur que sur l'esprit ; elle gouverne les volontés, enflamme les désirs, maîtrise l'homme et le conduit à son gré ; elle éclaire moins qu'elle ne domine ; elle instruit moins qu'elle ne commande. *Le Batteux.*

L'éloquence est au sublime ce que le tout est à la partie. *La Bruyère.*

Il faut qu'il y ait dans l'éloquence de l'agréable et du réel; mais il faut que cet agréable soit réel. *Pascal.*

La véritable éloquence consiste à dire tout ce qu'il faut, et à ne dire que ce qu'il faut. *La Rochefoucauld.*

Deux études sont importantes, l'éloquence et la vérité; la vérité, pour donner un fondement solide à l'éloquence, et bien disposer notre vie; l'éloquence, pour diriger la conduite des autres hommes et défendre la vérité. *Vauvenargues.*

En la vraie éloquence, je veux que les choses surmontent, et qu'elles remplissent de façon l'imagination de celui qui écoute, qu'il n'ait aucune souvenance des mots. Un rhéteur du temps passé disait que son métier était, des choses petites les faire paraître et trouver grandes. *Montaigne.*

La nature rend les hommes éloquens dans les grands intérêts et les grandes passions. Quiconque est vivement ému voit les choses d'un autre œil que les autres hommes. Tout est pour lui objet de comparaison rapide et de métaphore, sans qu'il y prenne garde : il anime tout, et fait passer dans ceux qui l'écoutent une partie de son enthousiasme. *Voltaire.*

Celui qui séduit un juge par les prestiges de son éloquence, me paraît plus coupable que celui qui le corrompt à prix d'argent. *Cicéron.*

C'est en vain que l'orateur se flatte d'avoir le talent de persuader les hommes, s'il n'a acquis celui de les connaître. *D'Aguesseau.*

L'étude de la morale et celle de l'éloquence sont nées en même temps, et leur union est aussi ancienne dans le monde que celle de la pensée et de la parole.

On ne séparait point autrefois deux sciences qui, par leur nature, sont inséparables : le philosophe et l'orateur possédaient en commun l'empire de la sagesse; ils entretenaient un heureux commerce, une parfaite intelligence entre l'art de bien penser et celui de bien parler; et l'on n'avait pas encore imaginé cette distinction injurieuse aux orateurs, ce divorce funeste à l'éloquence, de l'esprit et de la raison, des expressions et des sentimens, de l'orateur et du philosophe.

S'il y avait quelque différence entre eux, elle était tout à l'avantage de l'éloquence : le philosophe se contentait de convaincre, l'orateur s'appliquait à persuader.

L'un supposait ses auditeurs attentifs, dociles, favorables; l'autre savait leur inspirer l'attention, la docilité, la bienveillance.

L'autorité des mœurs, la sévérité du discours, l'exacte rigueur du raisonnement, faisaient admirer le philosophe : la douceur d'esprit ou naturelle ou étudiée, les charmes de la parole, le talent de l'imagination, faisaient aimer l'orateur.

L'esprit était pour l'un, et le cœur était pour l'autre. Mais le cœur se révoltait souvent contre les vérités dont l'esprit était convaincu; l'esprit, au contraire, ne refusait jamais de se soumettre aux sentimens du cœur; et le philosophe, roi légitime, se faisait souvent craindre comme un tyran; au lieu que l'orateur exerçait une tyrannie si douce et si agréable, qu'on la prenait pour la domination légitime.

Ce fut dans le premier âge de l'éloquence, que la Grèce vit autrefois le plus grand de ses orateurs jeter les fondemens de l'empire de la parole sur la connaissance de l'homme et sur les principes de la morale. *D'Aguesseau.*

Les anciens n'ont connu que l'éloquence judiciaire et politique : l'éloquence morale, c'est-à-dire, l'éloquence de tout temps, de tout gouvernement, de tout pays, n'a paru sur la terre qu'avec la loi évangélique. Cicéron défend un client. Démosthène combat un adversaire, ou tâche de rallumer l'amour de la patrie chez un peuple dégénéré : l'un et l'autre ne savent que rallumer les passions, et fondent toutes leurs espérances de succès sur le trouble

qu'ils jettent dans les cœurs. L'éloquence de la chaire a cherché les siens dans une région plus élevée. C'est en combattant les mouvemens de l'âme qu'elle prétend séduire ; c'est en apaisant toutes les passions, qu'elle s'en veut faire écouter. Dieu et la charité, voilà son texte, toujours le même, toujours inépuisable. Il ne lui faut ni les cabales d'un parti, ni des émotions populaires, ni de grandes circonstances pour briller. Dans la paix la plus profonde, sur le cercueil du citoyen le plus obscur, elle trouvera ses mouvemens les plus sublimes ; elle saura intéresser pour une vertu ignorée ; elle fera couler des larmes pour un homme dont on n'a jamais entendu parler. Incapable de crainte et d'injustice, elle donne des leçons aux rois, mais sans les insulter ; elle console le pauvre, mais sans flatter ses vices. La politique et toutes les choses de la terre ne lui sont point inconnues ; mais ces choses qui faisaient les premiers motifs de l'éloquence antique, ne sont pour elle que des raisons secondaires ; elle les voit des hauteurs où elle domine, comme un aigle aperçoit, du sommet de la montagne, les objets abaissés de la plaine. *M. de Châteaubriand.*

Il y a deux sortes de beautés dans l'éloquence ; l'une consiste dans les pensées belles et solides, mais extraordinaires et surprenantes : Lucain, Sénèque et Tacite, sont remplis de ces sortes de beautés.

L'autre, au contraire, ne consiste nullement dans les pensées rares; mais dans un certain air naturel, dans une simplicité facile, élégante et délicate, qui ne bande point l'esprit, qui ne lui présente que des images communes, mais vives et agréables; et qui sait si bien le suivre dans ses mouvemens, qu'elle ne manque jamais de lui proposer sur chaque sujet les parties dont il peut être touché, et d'exprimer toutes les passions et les mouvemens que les choses qu'elle représente y doivent produire : cette beauté est celle de Térence et de Virgile, et l'on voit par là qu'elle est encore plus difficile que l'autre, puisqu'il n'y a point d'auteurs dont on ait moins approché que de ces deux-là.

Nicole.

L'éloquence est le talent de faire passer avec rapidité, et d'imprimer avec force dans l'âme le sentiment profond dont on est pénétré. Ce talent sublime a son germe dans une sensibilité rare pour le grand et pour le vrai.

Rien n'est plus favorable à l'éloquence que les vérités de la religion : elles nous offrent le néant et la dignité de l'homme; mais plus un sujet est grand, plus on exige de ceux qui le traitent; et les lois de l'éloquence de la chaire compensent par leur rigueur l'avantage de l'objet. La difficulté d'annoncer d'une manière frappante, et cependant naturelle, des vérités que leur importance a rendues communes; la forme sèche et didactique,

si ennemie des grands mouvemens et des grandes idées ; l'air d'apprêt qui décèle un orateur plus occupé de lui-même que du Dieu qu'il représente; enfin le goût des ornemens frivoles qui outragent la majesté du sujet; toutes ces choses sont autant d'écueils en ce genre. *D'Alembert.*

Pour acquérir la perfection de l'éloquence, il faut avoir un fonds de bon sens et de bon esprit, l'imagination vive, la mémoire fidèle, la prestance agréable, le son de la voix net, la prononciation correcte, le geste noble, une assurance honnête et une grande facilité de parler : les quatre dernières qualités se peuvent acquérir par les préceptes de l'art et par un long exercice ; les autres sont des dons de la nature que l'art peut polir, mais qu'il ne saurait donner. Ces talens, qui embrassent beaucoup de choses, n'achèvent pas néanmoins un orateur : l'étude et le commerce du monde peuvent faire tout le reste. Avant que d'entreprendre de parler en public, il faut que la lecture des auteurs qui ont quelque réputation, et particulièrement les originaux en chaque science, ait enrichi notre esprit : il faut que la conversation des savans et le conseil d'un censeur honnête, habile, et de nos amis, nous enseignent l'usage, et nous apprennent à le régler sur le goût de notre siècle. Il est bon aussi que l'entretien des personnes qui forment la bonne compagnie, et la lecture des meilleurs ou-

vrages du temps, aient poli nos mœurs et notre langage. Lorsqu'un homme possède ces avantages, il peut hasarder d'entrer dans la carrière des orateurs, et mettre leurs préceptes à exécution.

Lorsque le choix du sujet dépend de l'orateur, il le doit prendre susceptible de force et d'ornement; il doit mettre de l'ordre dans son dessein, et de la liaison dans ses pensées; et, s'il est possible, il ne faut pas que son discours dure plus d'une heure. Sa diction doit être pure, et propre à son sujet; riche et ornée sans fard; forte et serrée sans séche-resse; convenable à celui qui parle, au lieu, au temps et aux auditeurs. On ne saurait trop éviter les mots qui ne sont plus en usage. Ayons plus besoin de nous rendre intelligibles que de paraître doctes : parlons de sorte que le peuple nous entende : fuyons néanmoins les expressions populaires, aussi bien que celles qui sentent le phébus : évitons cette enflure asiatique ennemie du bon sens et de la vérité. Qu'un orateur se souvienne toujours que c'est à la vérité seule qu'il doit immoler les premières productions de la chaleur de l'esprit : qu'il surmonte un sot orgueil qui l'empêche de prendre de bons conseils, et qu'il se défie de l'amour aveugle que tous les hommes ont pour leurs propres ouvrages. Sa narration doit être exacte, claire, serrée; elle doit couler majestueusement comme les grands fleuves. La grandeur des choses qu'elle traite, et non pas la grandeur des mots dont elle

se sert, doit faire son élévation. Il lui est permis de s'écarter quelquefois de son sujet pourvu qu'il ne s'égare pas, et qu'il y revienne avec plus de force et d'agrément. Ses comparaisons doivent être justes et courtes; ses métaphores suivies et naturelles; ses citations choisies et peu fréquentes, et moins encore dans une langue étrangère que dans sa langue. Il doit éviter les équivoques, les pointes, les jeux de mots, comme des ornemens indignes de la véritable éloquence : il faut que les passions soient amenées, et que les mouvemens soient ménagés avec discrétion, et mêlés d'une grande variété : il faut enfin que les figures en soient disposées avec délicatesse, et que l'art en soit caché avec adresse. *Saint-Évremont.*

L'éloquence est née au sein de la liberté du besoin de la gloire. *M. Lacretelle aîné.*

L'éloquence n'est jamais plus imposante, que lorsqu'elle mêle les belles émotions de l'âme aux grandes pensées de l'ordre public.

M. Lacretelle aîné.

Il y a un art de manier la persuasion qui varie selon les caractères qu'il s'agit de gagner. On déploie les foudres de l'éloquence contre le peuple qu'il faut terrasser; on se munit de ses artifices contre des esprits insidieux. C'est l'éloquence de la politique et des affaires qui manque souvent aux

plus habiles orateurs; ils possèdent tous les tours, mais ils n'ont pas le manége qui est le talent de les appliquer. Au lieu de saisir le faible de leurs parties, ils s'attachent aux ressorts de leur art, puissans par eux-mêmes, mais trop usés pour réussir toujours. L'éloquence est bonne en public, et la raison suffit en particulier. Le succès de l'éloquence dépend des dispositions de l'auditeur qu'il faut toujours consulter. Des expressions synonymes dans leur sens naturel ne le sont pas dans leur effet : c'est ainsi que deux traits également aiguisés ne pénètrent pas aussi avant l'un que l'autre, quoiqu'ils soient lancés avec la même force, et d'une pareille distance. *Bacon.*

Enfant. — Enfance.

Les enfans sont hautains, dédaigneux, colères, envieux, curieux, intéressés, paresseux, volages, timides, intempérans, menteurs, dissimulés; ils rient et pleurent facilement; ils ont des joies immodérées et des afflictions amères sur de très-petits sujets; ils ne veulent point souffrir de mal, et aiment à en faire : ils sont déjà des hommes.

La Bruyère.

Les enfans n'ont ni passé ni avenir; et, ce qui ne nous arrive guère, ils jouissent du présent.

La Bruyère.

Le caractère de l'enfance paraît unique; les mœurs de cet âge sont assez les mêmes, et ce n'est qu'avec une curieuse attention qu'on en pénètre la différence : elle augmente avec la raison, parce qu'avec celle-ci croissent les passions et les vices, qui seuls rendent les hommes si dissemblables entre eux, et si contraires à eux-mêmes. *La Bruyère.*

Il n'y a nuls vices extérieurs et nuls défauts qui ne soient aperçus par les enfans; ils les saisissent d'une première vue, et ils savent les exprimer par des mots convenables; on ne nomme point plus heureusement : devenus hommes, ils sont chargés à leur tour de toutes les imperfections dont ils se sont moqués. *La Bruyère.*

La paresse, l'indolence et l'oisiveté, vices si naturels aux enfans, disparaissent dans leurs jeux, où ils sont vifs, appliqués, exacts, amoureux des règles et de la symétrie, où ils ne se pardonnent nulle faute les uns aux autres, et recommencent eux-mêmes plusieurs fois une seule chose qu'ils ont manquée : présages certains qu'ils pourront un jour négliger leurs devoirs, mais qu'ils n'oublieront rien pour leurs plaisirs. *La Bruyère.*

Les enfans commencent entre eux par l'état populaire, chacun y est le maître; et, ce qui est bien naturel, ils ne s'en accommodent pas long-temps,

et passent au monarchique. Quelqu'un se distingue-t-il, ou par une plus grande vivacité, ou par une meilleure disposition du corps, ou par une connaissance plus exacte des jeux différens et des petites lois qui les composent; les autres lui défèrent, et il se forme alors un gouvernement absolu qui ne roule que sur le plaisir. *La Bruyère.*

C'est perdre toute confiance dans l'esprit des enfans, et leur devenir inutile, que de les punir des fautes qu'ils n'ont point faites, ou même sévèrement de celles qui sont légères. Ils savent précisément et mieux que personne ce qu'ils méritent, et ils ne méritent guère que ce qu'ils craignent : ils connaissent si c'est à tort ou avec raison qu'on les châtie, et ne se gâtent pas moins par des peines mal ordonnées que par l'impunité. *La Bruyère.*

Notre tendresse pour nos enfans est indépendante de la réflexion; nous les aimons parce qu'ils sont nos enfans : leur existence fait partie de la nôtre, ou c'est plus que la nôtre. Le bonheur qu'on leur doit résulte de tout ce qui leur est utile, de tout ce qui les intéresse; il naît de leur santé, de leur gaîté, de leurs amusemens; on leur sait gré de leurs plaisirs. *M. Droz.*

J'ai vu des pères qui, à force d'aimer leurs enfans, ne les aimaient pas. Que veux-tu dire? me deman-

dera-t-on. Je vais me faire entendre. Ils veulent que leurs enfans soient tout de suite des merveilles en tout; ils les accablent de travaux excessifs. Les petits malheureux, excédés de fatigue, rejettent cet excès d'instruction et n'en profitent pas. Distribuée avec modération, l'eau nourrit les plantes; prodiguée avec excès, elle les étouffe. Il en est de même de l'esprit : un travail mesuré contribue à son accroissement; il est abattu par l'excès du travail. Donnez du relâche aux enfans, et songez que notre vie entière est une succession de travail et de repos. *Plutarque.*

Qu'on fasse horreur aux enfans de prononcer des paroles indécentes. « Le discours, disait Démocrite, est l'ombre des actions. » *Plutarque.*

Je crois que les pères ne doivent pas être trop durs et trop revêches. Il est bon qu'ils aient souvent de l'indulgence pour les fautes de leurs enfans. Ils ne doivent pas oublier qu'ils ont été jeunes eux-mêmes. *Plutarque.*

On instruit les enfans à craindre et à obéir : l'avarice, ou l'orgueil, ou la timidité des pères, leur enseignent l'économie et la soumission. On les excite encore à être copistes; à quoi ils ne sont déjà que trop enclins : nul ne songe à les rendre originaux, entreprenans, indépendans. *Vauvenargues.*

Ennemis.

Les ennemis ont leur utilité, ils vous montrent vos fautes, ils vous disent des vérités; ce sont des maîtres qu'on ne paie pas. *Plutarque.*

Les bons ménagers font profit de tout, de leurs ennemis comme de leurs amis. *Xénophon.*

Votre plus grand ennemi n'est pas toujours celui à qui vous avez fait le plus de mal; il peut être généreux : mais si vous avez été offensé par un lâche, soyez sûr qu'il voudra éternellement votre perte; car il craint votre ressentiment, et la crainte ne pardonne pas. *M. de Lévis.*

Nos véritables ennemis sont avec nous. Déracinons de nos cœurs l'ambition, l'avarice et la jalousie; nous rétablirons l'ordre et l'harmonie qui doivent régner dans la société, et tous les hommes seront amis. *Fénélon.*

Nos ennemis approchent plus de la vérité dans les jugemens qu'ils portent de nous, que nous n'en approchons nous-mêmes. *La Rochefoucauld.*

Il n'y a personne qui ait plus d'ennemis dans le

monde qu'un homme droit, fier et sensible, disposé à laisser les personnes et les choses pour ce qu'elles sont, plutôt qu'à les prendre pour ce qu'elles ne sont pas. *Chamfort.*

Vivre avec ses ennemis comme s'ils devaient être un jour nos amis, et vivre avec nos amis comme s'ils pouvaient devenir nos ennemis, n'est ni selon la nature de la haine, ni selon les règles de l'amitié; ce n'est point une maxime morale, mais politique.

La Bruyère.

Ennui.

L'ennui est entré dans le monde par la paresse ; elle a beaucoup de part dans la recherche que font les hommes des plaisirs, du jeu, de la société. Celui qui aime le travail a assez de soi-même.

La Bruyère.

L'ennui est une espèce de déplaisir qu'on ne saurait définir : ce n'est ni chagrin, ni tristesse; c'est une privation de tout plaisir, causé par je ne sais quoi dans nos organes ou dans les objets du dehors, qui, au lieu d'occuper notre âme, produit un malaise ou dégoût, auquel on ne peut s'accoutumer. L'ennui est l'ennemi le plus dangereux de notre être et le tombeau de nos passions : la douleur a quelque chose de moins accablant, parce que, dans

les intervalles, elle ramène le bonheur et l'espérance d'un meilleur état : en un mot, l'ennui est un mal si singulier, si cruel, que l'homme entreprend souvent les travaux les plus pénibles, afin de s'épargner la peine d'en être tourmenté.

Le chevalier de Jaucourt.

C'est un grand tort à un écrivain d'être ennuyeux. On ennuie dans un ouvrage d'esprit, de morale ou de raisonnement, toutes les fois qu'on ne réveille pas l'esprit par des idées neuves. Dans les histoires et les romans, les faits tiennent lieu de pensées et d'esprit. *Helvétius.*

La vraie philosophie nous met au-dessus des grandeurs; mais rien ne nous met au-dessus de l'ennui qu'elles causent. ***

C'est un des grands secrets de la vie que de savoir adoucir nos ennuis; et si nous ne pouvons nous défaire de nos douleurs, d'en affaiblir au moins les atteintes. *Saint-Évremont.*

L'ennui est une maladie dont le travail est le remède; le plaisir n'est qu'un palliatif.

M. de Lévis.

L'honnête homme ennuyeux l'est bien plus qu'un autre; car non-seulement il faut qu'on le supporte, mais encore qu'on prenne sur soi de l'écouter avec des égards, et même avec l'air de la bienveillance.

Anonyme.

L'ennui est une maladie inconnue à nos petites villes, parce que chacun y est pressé et entassé dans sa condition, et n'a pas moyen d'être mieux. Souvent on s'ennuie parce que l'on ne sait ce que l'on a à faire. *Nicole.*

On ne s'ennuie jamais de son état quand on n'en connaît pas de plus agréable. De tous les hommes du monde, les sauvages sont les moins curieux, tout leur est indifférent : ils ne jouissent pas des choses, mais d'eux ; ils passent leur vie à ne rien faire, et ne s'ennuient jamais. *J.-J. Rousseau.*

On s'ennuie presque toujours avec les gens avec qui il n'est pas permis de s'ennuyer.

La Rochefoucauld.

On se plaint de l'ennui, et tout le monde envie le sort des hommes les plus sujets à cette espèce de malheur. L'ennui est la maladie des gens heureux, des hommes riches, puissans, inoccupés ; or il est évident qu'on ne cherche, toute sa vie, que le moyen de parvenir à un tel état, et que le repos est toujours l'espoir et le but du travail.

Cte de Ségur.

Nous pardonnons souvent à ceux qui nous ennuient ; mais nous ne pouvons pardonner à ceux que nous ennuyons. *La Rochefoucauld.*

Si l'on examine bien les effets de l'ennui, on trou-

vera qu'il fait manquer à plus de devoirs que l'intérêt. *La Rochefoucauld.*

L'ennui est le mal contre lequel on cherche le plus de médecins et de remèdes; mais on ne peut que pallier les effets de son poison par le secours d'autrui : pour en guérir, il faut porter en soi l'antidote. *Cte de Ségur.*

Envie.

L'homme de bien voit l'envie, s'attend à l'ingratitude, et suit sa conscience et son cœur.

Malesherbes.

On fait souvent vanité des passions, même les plus criminelles; mais l'envie est une passion timide et honteuse que l'on n'ose jamais avouer.

La Rochefoucauld.

L'envie qui parle et qui crie, est toujours maladroite; c'est l'envie qui se tait qu'on doit craindre.

Rivarol.

Ceux qui font bien mériteraient seuls d'être enviés, s'il n'y avait encore un meilleur parti à prendre, qui est de faire mieux; c'est une douce vengeance contre ceux qui nous donnent cette jalousie.

La Bruyère.

L'envie est plus irréconciliable que la haine.

La Rochefoucauld.

Le bonheur dont nous jouissons dans autrui, est peut-être le seul qui n'excite point l'envie.

La Harpe.

Sur toutes les scènes du monde, les spectateurs envient les acteurs, et les acteurs les spectateurs.

***

L'envieux est malheureux de son malheur, et du bonheur d'autrui. *Fontenelle.*

Notre envie dure toujours plus long-temps que le bonheur de ceux que nous envions.

La Rochefoucauld.

La vanité peut se rencontrer avec un bon naturel, mais l'envie suppose toujours de la méchanceté dans le cœur. *Young.*

L'envie ne saurait se cacher. Elle accuse et juge sans preuve; elle grossit les défauts; elle a des qualifications énormes pour les moindres fautes; son langage est rempli de fiel, d'exagération et d'injure; elle s'acharne avec opiniâtreté et avec fureur contre le mérite éclatant. En un mot elle est aveugle, emportée, insensée et brutale. *Vauvenargues.*

L'envie punit toujours le cœur qui la conçoit, elle l'afflige d'une inquiétude continuelle, sans espérance de soulagement. *Saint-Évremont.*

L'envie décèle la médiocrité; les grands caractères ne connaissent que les rivalités. *M. de Lévis.*

L'envie, toujours maligne et haineuse, n'est jamais bonne à rien; ou plutôt il n'est aucun bien à quoi elle ne mette obstacle : mais surtout elle est une bien fâcheuse compagne, une bien mauvaise conseillère pour celui qui l'écoute. Elle lui rend tristes, désagréables, odieuses, les choses les plus utiles qu'il entend; car c'est toujours ce qu'il y a de mieux dit qui plaît le moins à l'envieux. Celui qui porte envie à la richesse, à la réputation, à la beauté, n'est envieux que des avantages d'autrui : mais porter envie à des choses bien dites, c'est s'envier à soi-même son propre bien et s'en affliger; car la lumière appartient à ceux qui la voient; et les bons discours à ceux qui les écoutent, s'ils veulent les recevoir. *Plutarque.*

Les envieux sont les plus malheureux des hommes; on ne sent ordinairement que les maux qu'on éprouve soi-même; mais l'envieux s'afflige également de ses propres malheurs, et du bien qui arrive aux autres. *Théophraste.*

Évite de rien faire qui puisse t'attirer l'envie. *Pythagore.*

L'envie est le ver rongeur du mérite et de la gloire : on l'étouffe en cherchant moins la réputation de la vertu que la vertu même, en cédant au hasard ou à la Providence le succès de nos actions. Le moyen encore d'imposer silence à la

jalousie, c'est de ne rechercher que des dignités onéreuses. Il se mêle alors un peu de compassion à la malignité du public. Aussi les bons politiques ne parlent-ils que des peines attachées à leur ministère; ces plaintes affectées apaisent les cris de l'envie. *Bacon.*

L'envie est une peine de l'âme, causée par la considération d'un bien que nous désirons, lequel est possédé par une autre personne qui, à notre avis, n'aurait pas dû l'avoir préférablement à nous. *Locke.*

L'envie est la rouille des vertus; elle les ternit et les ronge. *Bon Massias.*

L'envie, qui a des yeux louches pour voir le bien, a des poumons d'airain pour publier le mal. *M. Lemontey.*

Erreur.

Une erreur source de toutes les erreurs, et qui semble commune à tous les hommes, c'est de juger le mot au lieu de la chose : ce qu'ils ont condamné sous une dénomination, ils l'approuvent sous une autre. *Malesherbes.*

Il semble que l'esprit humain ne peut contenir

qu'un certain nombre de vérités, mais qu'il a toujours une place pour l'erreur. *Malesherbes.*

Personne ne veut être plaint de ses erreurs. *Vauvenargues.*

Il n'y a peut-être point de vérité qui ne soit à quelque esprit faux matière d'erreur. *Vauvenargues.*

L'erreur est la nuit de l'esprit, et le piége de l'innocence. *Vauvenargues.*

Les demi-philosophes ne louent l'erreur que pour faire les honneurs de la vérité. *Vauvenargues.*

Quelque temps après qu'une erreur a disparu, les hommes ne conçoivent pas comment on l'a pu croire. On se moque aujourd'hui des Égyptiens qui adoraient leur dieu sous la figure d'un oignon; on rit de la sottise de ces moines qui se disputaient entre eux sur la propriété et l'usufruit de la soupe qu'ils mangeaient : nous apprêtons à rire à nos neveux sur bien d'autres absurdités pour le moins aussi ridicules ! Cependant il vient à la tête de peu de gens sensés de se demander : « Que croyons-nous « de plus raisonnable que les Égyptiens, ou les na- « tions les plus barbares ? » *Helvétius.*

Il est de l'homme de se tromper, et d'un fou de persévérer dans son erreur. *Cicéron.*

Les hommes sentent mieux le besoin de guérir leurs maladies que leurs erreurs. *Cte de Ségur.*

Espérance.

L'homme ne se rebute point de l'espérance : toujours crédule et toujours trompé, il ne sort d'une erreur que pour retomber dans une autre ; l'expérience ne le corrige point : il veut voir l'instant qu'il n'a point vu. *Young.*

L'espérance anime le sage, et leurre le présomptueux et l'indolent qui se reposent témérairement sur ses promesses. *Vauvenargues.*

L'espérance est le seul bien qui reste aux malheureux. *Ménandre.*

L'espérance est le seul bien qui soit commun à tous les hommes : ceux qui n'ont plus rien la possèdent encore. *Thalès.*

L'espérance est une excellente compagne. Si elle ne nous conduit pas toujours où elle nous a promis, néanmoins elle ne nous abandonne point, et elle ne cesse de nous prodiguer des paroles consolantes. *Saadi.*

L'espérance est le pain des malheureux. *D'jamy.*

On vante les temps passés, parce que l'imagination se nourrit de regrets comme d'espérance. ***

L'espérance, toute trompeuse qu'elle est, sert au moins à nous mener à la fin de la vie par un chemin agréable. *La Rochefoucauld.*

Les espérances les plus ridicules et les plus hardies ont été quelquefois la cause de succès extraordinaires. *Vauvenargues.*

L'espérance est le plus utile ou le plus pernicieux des biens. *Vauvenargues.*

Celui qui vit d'espérance, court risque de mourir de faim : il n'y a point de profit sans peine. *B. Franklin.*

L'espérance fait plus de dupes que l'habileté. *Vauvenargues.*

L'espérance est une divinité qui n'a ni temples ni autels que dans nos cœurs. *Fénélon.*

L'espérance est un emprunt fait au bonheur. *Rivarol.*

L'espérance est le songe d'un homme éveillé; c'est le pavot qui endort nos peines : c'est une jeune étourdie qui n'a que de l'imagination sans jugement, et qui croit tout ce qu'on lui dit, pourvu qu'il lui plaise. *J.-J. Rousseau.*

L'espérance est la plus utile de toutes les affections de l'âme, parce qu'elle entretient la santé par le repos de l'imagination. Un homme qui a des espérances pour de longues années, fournit ordinairement une grande carrière : s'il n'avait sans cesse devant les yeux un projet à remplir, son terme serait proche, et sa vie s'éteindrait avec ses désirs. L'espérance est une espèce de joie qui, semblable à l'or en feuilles, se développe et s'étend sur tous les momens de la vie. *Bacon.*

L'espérance est ce contentement de l'âme que chacun trouve en soi-même, lorsqu'il pense à la jouissance qu'il doit probablement avoir d'une chose qui est propre à lui donner du plaisir.
Locke.

L'homme qui se laisse conduire par l'espérance voyage avec la pauvreté. *D'jamy.*

L'espérance est la rêverie d'un homme qui veille.
Aristote.

On peut tout enlever aux hommes, pourvu qu'on leur laisse l'espérance. *Cte de Ségur.*

Esprit.

Il est bon, plus souvent qu'on ne pense, de savoir ne pas avoir d'esprit. *Malesherbes.*

La beauté ne fait pas toujours naître l'amour, et peut n'exciter qu'une admiration froide; l'esprit, joint à une figure piquante, est toujours sûr de son effet. *Duclos.*

L'esprit s'use comme toutes choses : les sciences sont son aliment; elles le nourrissent et le consument. *La Bruyère.*

L'esprit s'aiguise à la ville, il s'attendrit aux champs. *Malesherbes.*

On peut déplaire avec beaucoup d'esprit, lorsqu'on ne s'applique qu'à le faire briller aux dépens des autres. ***

Les gens d'esprit n'en ont jamais moins que lorsqu'ils veulent en avoir. *Duclos.*

L'esprit devient subtil quand l'âme est petite. *Malesherbes.*

Les gens d'esprit seraient presque seuls, sans les sots qui s'en piquent. *Vauvenargues.*

L'esprit ne saurait jouer long-temps le personnage du cœur. *La Rochefoucauld.*

Les défauts de l'esprit augmentent en vieillissant comme ceux du visage. *La Rochefoucauld.*

Ce n'est point un grand avantage d'avoir l'esprit vif, si on ne l'a juste. La perfection d'une pendule n'est pas d'aller vite, mais d'être réglée.

Vauvenargues.

On ne plaît pas long-temps quand on n'a qu'une sorte d'esprit. *La Rochefoucauld.*

L'esprit sert quelquefois à faire hardiment des sottises. *La Rochefoucauld.*

On est quelquefois un sot avec de l'esprit, mais on ne l'est jamais avec du jugement.

La Rochefoucauld.

L'esprit est à la raison ce qu'est le fard à la beauté; il frappe au premier coup d'œil, déplaît au second, et flétrit à la longue. *Weiss.*

Lorsqu'on ne veut rien perdre ni cacher de son esprit, on en diminue quelquefois la réputation.

Vauvenargues.

L'esprit est une finesse de raison qui s'évapore, et qui est d'autant plus faible et plus sujette à s'évanouir, qu'elle est plus délicate et plus épurée.

Fléchier.

L'esprit consiste bien moins à en montrer beaucoup qu'à en faire trouver aux autres : qui sort de votre entretien content de soi, l'est de vous parfaitement. Les hommes n'aiment point à admirer; ils veulent l'être : ils cherchent moins à être

instruits et même réjouis, qu'à être goûtés et applaudis. *La Bruyère.*

Le meilleur usage qu'on puisse faire de son esprit est de s'en défier. *Fénélon.*

L'esprit ne consiste que dans le bon sens. *Fénélon.*

Peu d'esprit avec la droiture ennuie moins à la longue, que beaucoup d'esprit avec des travers. *La Rochefoucauld.*

Les hommes d'une imagination forte parlent avec une autorité despotique; les ignorans et les faibles écoutent avec une admiration servile; les bons esprits examinent. *Voltaire.*

Le bon esprit consiste à faire valoir celui des autres. *La Bruyère.*

Il est encore plus facile de juger de l'esprit d'un homme par ses questions que par ses réponses. *M. de Lévis.*

L'esprit est un talent précieux, lorsqu'il sert d'organe à la raison : mais s'il usurpe sa place, c'est une vraie maladie de l'âme. *Young.*

L'esprit est la connaissance des causes, des rapports et des effets. L'esprit de profondeur remonte aux causes; celui d'étendue embrasse les rapports; celui de finesse consiste à juger promptement des

effets. L'esprit est l'aptitude à penser, et la pensée elle-même. *Duclos.*

L'esprit consiste à distinguer en quoi les objets qui diffèrent se ressemblent, et le jugement en quoi les objets qui se ressemblent diffèrent. *Locke.*

Il n'y a qu'un imprudent qui risque d'avoir de l'esprit devant les gens qu'il ne connaît pas. *Helvétius.*

Les hommes laids, en général, ont plus d'esprit; parce qu'ils ont eu moins d'occasions de plaisirs, et plus de temps pour étudier. *Helvétius.*

Les gens du monde aiment les gens qui ont plusieurs sortes d'esprit, parce qu'ils croient avoir plus d'analogie avec eux. *Helvétius.*

L'esprit a ses besoins, qui sont peut-être plus étendus que ceux du corps. Il veut savoir, et tout ce qui peut être connu lui est nécessaire. *Fontenelle.*

A mesure qu'on a plus d'esprit, on trouve qu'il y a plus d'hommes originaux. Les gens du commun ne trouvent pas de différence entre les hommes. *Pascal.*

Comme notre esprit se fortifie par la communication des esprits vigoureux et réglés, il ne se peut dire combien il perd et s'abâtardit, par le con-

tinuel commerce en fréquentations que nous avons avec les esprits bas et maladifs. Il n'est contagion qui s'épande comme celle-là. *Montaigne.*

Quand on court après l'esprit, on attrape souvent la sottise. *Montesquieu.*

Les gens qui ont beaucoup d'esprit tombent souvent dans le dédain de tout. *Montesquieu.*

On peut avoir l'esprit très-juste, très-raisonnable, très-agréable, et très-faible en même temps. *Nicole.*

L'extrême délicatesse de l'esprit est une espèce de faiblesse; on sent vivement les choses, et l'on succombe à ce sentiment si vif. *Nicole.*

Il y a des esprits qui n'ont que de la surface sans fond; il y en a qui ont du fond sans surface; il y en a enfin chez lesquels ces deux avantages sont réunis. Les premiers trompent le monde et se trompent souvent eux-mêmes. Le monde se trompe dans les seconds, mais ils ne se trompent pas eux-mêmes : il n'y a que les derniers qui ne trompent ni les autres, ni eux-mêmes. *Nicole.*

Un homme qui n'a de l'esprit que dans une certaine médiocrité, est sérieux et tout d'une pièce : il ne rit point, il ne badine jamais, il ne tire aucun

fruit de la bagatelle; aussi incapable de s'élever aux grandes choses que de s'accommoder même par relâchement des plus petites, il sait à peine jouer avec ses enfans. *La Bruyère.*

Estime.

Il faut qu'un honnête homme ait l'estime publique sans y avoir pensé, et pour ainsi dire, malgré lui. Celui qui l'a cherchée donne sa mesure.
Champfort.

Il n'y a point d'homme qui se croie, en chacune de ses qualités, au-dessous de l'homme qu'il estime le plus. *La Rochefoucauld.*

J'ai vu, dans le monde, qu'on sacrifiait sans cesse l'estime des honnêtes gens à la considération, et le repos à la célébrité. *Champfort.*

L'estime est un aveu intérieur du mérite de quelque chose; le respect est le sentiment de la supériorité d'autrui. *Vauvenargues.*

Non-seulement on s'estime avant tout; mais on estime encore toutes les choses que l'on aime, comme la chasse, la musique, les chevaux, etc.; et ceux qui méprisent leurs propres passions ne le font que par réflexion, et par un effort de raison; car l'instinct les porte au contraire. *Vauvenargues.*

On est rarement maître de se faire aimer; on l'est toujours de se faire estimer. Cette estime est le vrai principe de la considération qui n'est pas toujours attachée aux dignités. *Fontenelle.*

On n'est jamais autant estimé par un autre que par soi-même. *Sénèque.*

Nul ne peut être heureux, s'il ne jouit de sa propre estime. *J.-J. Rousseau.*

Celui qui ne désire pas l'estime de ses contemporains en est indigne. *Le grand Frédéric.*

L'estime que les talens font naître, fortifie la haine ou l'amour. *De Lingré.*

L'estime de soi-même est une des premières conditions du bonheur. *Duclos.*

L'estime de ses contemporains est un bien plus réel que l'admiration de la postérité.
N. Bonaparte.

Les sots admirent tout dans un auteur estimé.
Voltaire.

L'amour de soi est un sentiment; l'amour-propre une opinion; par l'un on s'aime, par l'autre on s'estime. *J.-J. Rousseau.*

Plus l'homme vain s'estime lui-même, moins il estime ses semblables, qui le lui rendent bien.

Chamfort.

Etude.

Un des grands avantages de l'étude est de suppléer à la stérilité de l'esprit qui se rencontre en bien des hommes. Elle lui fait tirer d'ailleurs ce qui lui manque : elle étend ses connaissances et ses lumières par des secours étrangers, porte plus loin ses vues, multiplie ses idées, les rend plus variées, plus distinctes, plus vives. Elle lui apprend à envisager les vérités par plusieurs faces; lui découvre la fécondité des principes, et l'aide à en tirer les conséquences les plus éloignées : car enfin, nous naissons dans les ténèbres de l'ignorance, et la mauvaise éducation y ajoute beaucoup de faux préjugés. L'étude dissipe les premiers et corrige les autres : elle donne à nos pensées et à nos raisonnemens de la justesse et de l'exactitude : elle nous accoutume à mettre de l'ordre et de l'arrangement dans toutes les matières dont nous avons à parler ou à écrire : l'étude nous présente pour guides et pour modèles les hommes les plus éclairés et les plus sages de l'antiquité, qu'on peut appeler en ce sens, avec Sénèque, les maîtres et les précepteurs du genre humain. En nous prêtant leur discerne-

ment et leurs yeux, elle nous fait marcher avec sûreté à la lumière que portent devant nous ces guides choisis, qui, après avoir passé par l'examen rigoureux de tant de siècles et de tant de peuples, et avoir survécu à la ruine de tant d'empires, ont mérité, par un suffrage unanime, d'être pour tous les âges suivans les arbitres souverains du bon goût, et les modèles achevés de ce que la littérature a de plus parfait. Mais l'utilité de l'étude ne se borne pas à ce qu'on appelle science : elle donne aussi de la capacité pour les affaires et pour les emplois.

De plus, l'étude fait acquérir l'amour du travail : elle en adoucit la peine ; elle sert à arrêter et à fixer la legèreté de l'esprit, à vaincre l'aversion pour une vie sédentaire et appliquée, et pour tout ce qui assujettit ; elle retire de l'oisiveté et de la débauche ; elle remplit utilement les vides de la journée qui pèsent si fort à tant de personnes : elle met en état de juger sainement des ouvrages qui paraissent, de lier société avec des gens d'esprit, de prendre part aux entretiens les plus savans, de fournir de son côté à la conversation, ou sans cela on demeurerait muet ; de la rendre plus utile et plus agréable, en mêlant les faits aux réflexions, et relevant les uns par les autres. *Rollin.*

L'étude est la nourriture des jeunes gens et la consolation des vieillards. Elle est un sûr préservatif contre l'ennui, parce que le temps s'écoule

agréablement avec elle : elle nous empêche d'être à charge à nous-mêmes et inutiles aux autres ; elle nous procure la compagnie des gens de bien, et beaucoup d'amis. *Sénèque.*

Regarder la jeunesse non comme un âge destiné par la nature au plaisir et au relâchement, mais comme un temps que la vertu consacre au travail et à l'application ; négliger le soin de ses biens, de sa fortune, et faire de tout ce que les hommes chérissent le plus, un digne sacrifice à l'amour de la science et à l'ardeur de s'instruire ; devenir invisible pour un temps, se réduire à une captivité volontaire, et s'ensevelir tout vivant dans une profonde retraite, pour y préparer de loin des armes victorieuses : voilà ce qu'ont fait les Démosthène et les Cicéron. *D'Aguesseau.*

Apprenez comme si vous ne saviez rien, et craignez surtout d'oublier ce que vous avez appris. *Confucius.*

L'étude la plus utile est celle de soi-même : les peines et les travaux des écoles ne doivent servir à cette dernière étude que comme des degrés. *J.-J. Rousseau.*

Étudiez, non pour savoir plus, mais pour savoir mieux que les autres. *Sénèque.*

L'étude est, par elle-même, de toutes les occupations, celle qui procure à ceux qui s'y attachent

les plaisirs les plus attrayans, les plus doux et les plus honnêtes de la vie; plaisirs uniques, propres en tout temps, à tout âge et en tous lieux.

Le chevalier de Jaucourt.

Les lettres n'embarrassent jamais dans la vie: elles forment la jeunesse, servent dans l'âge mûr, et réjouissent dans la vieillesse; elles consolent dans l'adversité, et elles rehaussent le lustre de la fortune dans la prospérité; elles nous entretiennent la nuit et le jour; elles nous amusent à la campagne, et nous délassent dans les voyages. *Cicéron.*

L'étude est la plus solide nourriture de l'esprit. C'est la source de ses plus belles lumières; c'est l'étude qui augmente les talens de la nature, mais c'est la conversation qui les met en œuvre et qui les polit; c'est le grand livre du monde qui apprend le bon usage des autres livres, et qui peut faire d'un homme savant un homme aimable et utile à la société. *Saint-Évremont.*

L'étude réunit tous ces avantages qu'elle distrait des peines, adoucit les souffrances, diminue les besoins, console des pertes, en même temps qu'elle augmente les jouissances de l'amour-propre.

M. de Lévis.

Ceux qui ont consacré leur vie à l'étude, et qui en ont employé tous les instans à s'enrichir de nouvelles connaissances, ne peuvent être accusés d'avoir

abandonné l'utilité commune. La patrie leur doit au contraire de grands avantages : les lumières qu'ils ont communiquées ont éclairé leurs concitoyens, les ont rendus meilleurs et plus propres à servir l'état. *Cicéron.*

Exemple.

Rien n'est si persuasif que l'exemple d'un prince; il fait en quelque sorte disparaître le péril quand il le partage. *Duclos.*

La route des préceptes est longue; celle des exemples est plus courte et plus sûre. *Sénèque.*

L'exemple est un corrupteur qui met adroitement notre raison dans ses intérêts. *Young.*

Rien n'est si contagieux que l'exemple, et nous ne faisons jamais de grands biens ni de grands maux qui n'en produisent de semblables. Nous imitons les bonnes actions par émulation, et les mauvaises par la malignité de notre nature, que la honte retenait prisonnière, et que l'exemple met en liberté. *La Rochefoucauld.*

Le mauvais exemple des grands est contagieux aux petits. *Fontenelle.*

La leçon des exemples instruit beaucoup plus que celle des préceptes. *Saint-Évremont.*

Les mauvais princes nuisent plus par l'exemple que par leurs fautes mêmes. *Cicéron.*

Expérience.

L'expérience tient une école où les leçons coûtent cher; mais c'est la seule où les insensés peuvent s'instruire. *B. Franklin.*

Combien les meilleurs conseils sont-ils peu utiles, si nos propres expériences nous instruisent si rarement! *Vauvenargues.*

La raison a besoin de l'expérience; mais l'expérience est inutile sans la raison. *Le roi Stanislas.*

L'expérience raisonnée est la seconde et la meilleure éducation. *Lamotte.*

Il faut que la jeunesse achète son expérience. ***

L'expérience ne nous éclaire souvent que pour nous donner des regrets : c'est un trésor que nous amassons, sans en jouir. *M. Lacretelle aîné.*

La misanthropie et l'égoïsme sont ordinairement les tristes fruits de l'expérience ; mais lorsqu'on les a recueillis, on doit être assez sage pour se retirer dans la solitude. On n'est plus fait dès-lors pour la société. *Anonyme.*

Faiblesse.

La faiblesse est le seul défaut que l'on ne saurait corriger. *La Rochefoucauld.*

Les personnes faibles ne peuvent être sincères. *La Rochefoucauld.*

La faiblesse est plus opposée à la vertu que le vice. *La Rochefoucauld.*

Ce qui m'étonne le plus, est de voir que tout le monde n'est pas étonné de sa faiblesse. On agit sérieusement, et chacun suit sa condition, non pas parce qu'il est bon en effet de la suivre, mais comme si chacun savait certainement où est la raison et la justice. *Pascal.*

La raison est presque inutile à la faiblesse. *Vauvenargues.*

Il y a plus de faiblesse que de raison à être humilié de ce qui nous manque, et c'est la source de toute bassesse. *Vauvenargues.*

Nul homme n'est faible par choix. *Vauvenargues.*

Il y a des faiblesses, si on l'ose dire, inséparables de notre nature. *Vauvenargues.*

La plus grande de toutes les faiblesses est de craindre de paraître faible. *Bossuet.*

Il faut avoir bien de la vanité pour ne pas connaître sa faiblesse. *Saint-Évremont.*

La faiblesse a bien des étages. Il y a très-loin, chez les gens faibles, de la velléité à la volonté; de la volonté à la résolution; de la résolution au choix des moyens; du choix des moyens à l'application. *Card[al] de Retz.*

Les effets de la faiblesse sont inconcevables, et je maintiens qu'ils sont plus prodigieux encore que ceux des passions. Il n'en est pas qui assemble plus souvent les contradictoires. *Card[al] de Retz.*

Rien n'est si commun que d'ériger sa faiblesse en système, et de mettre ses goûts sur le compte de sa raison. *M. Lemontey.*

La faiblesse aime les partis mitoyens, qui cependant offrent toujours le plus de périls. *C[te] de Ségur.*

On fait d'un homme faible tout ce qu'on veut, en frappant son imagination, ou en touchant son cœur. *Duclos.*

La force des femmes est dans leur faiblesse. *Fontenelle.*

L'orgueil et la vanité ne pardonnent pas à l'amitié

la connaissance qu'elle acquiert de leurs faiblesses.
Saint-Évremont.

Ce qui caractérise le mieux la faiblesse, c'est l'extrême mobilité avec laquelle on la voit passer successivement de la peur à l'espérance, et de l'espoir au découragement. *Cte de Ségur.*

Les faiblesses des grands hommes sont celles de l'humanité. *Plutarque.*

Les hommes faibles sont plus dangereux que les méchans. ***

L'homme puissant a-t-il des faiblesses, personne n'ose prendre sur soi de lui en parler, et dès-lors il se persuade facilement que tout le monde les ignore.
Anonyme.

Rien de plus impérieux que la faiblesse qui se sent appuyée de la force. *N. Bonaparte.*

Fat.

Un fat est celui que les sots croient un homme de mérite. *La Bruyère.*

L'impertinent est un fat outré. Le fat lasse, ennuie, dégoûte, rebute : l'impertinent rebute, aigrit, irrite, offense; il commence où l'autre finit.
La Bruyère.

Le fat est entre l'impertinent et le sot : il est composé de l'un et de l'autre. *La Bruyère.*

Si le fat pouvait craindre de mal parler, il sortirait de son caractère. *La Bruyère.*

Il y a des hommes qui, sans y penser, se forment une idée de leur figure, qu'ils empruntent du sentiment qui les domine; et c'est peut-être par cette raison qu'un fat se croit toujours beau.

Vauvenargues.

Tout le monde dit d'un fat qu'il est un fat, personne n'ose le lui dire à lui-même : il meurt sans le savoir, et sans que personne se soit vengé.

La Bruyère.

Tu te trompes, Philémon, si avec ce carrosse brillant, ce grand nombre de coquins qui te suivent, et ces six bêtes qui te traînent, tu penses que l'on t'en estime davantage. L'on écarte tout cet attirail, qui t'est étranger, pour pénétrer jusqu'à toi, qui n'es qu'un fat. *La Bruyère.*

Fautes.

Nous oublions aisément nos fautes, lorsqu'elles ne sont sues que de nous. *La Rochefoucauld.*

Ne dites jamais : Cette faute est légère, je puis me la permettre sans danger. Ne dites jamais : Cet acte de vertu est peu considérable, je puis l'omettre sans inconvénient. *Sénèque.*

Ce qui fait voir que les hommes connaissent mieux leurs fautes qu'on ne pense, c'est qu'ils n'ont jamais tort quand on les entend parler de leur conduite : le même amour-propre qui les aveugle d'ordinaire, les éclaire alors, et leur donne des vues si justes, qu'il leur fait supprimer ou déguiser les actions qui peuvent être condamnées.

La Rochefoucauld.

On ne vit point assez pour profiter de ses fautes : on en commet pendant tout le cours de sa vie ; et tout ce que l'on peut faire à force de faillir, c'est de mourir corrigé. *La Bruyère.*

Les fautes des sots sont si lourdes quelquefois, et si difficiles à prévoir, qu'elles mettent les sages en défaut, et ne sont utiles qu'à ceux qui les font.

La Bruyère.

C'est raison qu'on fasse si grande différence entre les fautes qui viennent de notre faiblesse, et celles qui viennent de notre malice : car en celles-ci, nous nous sommes bandés en notre escient contre les règles de la raison que nature a empreintes en nous ; et en celles-là, il semble que nous puissions appeler à garant cette même nature, pour nous avoir laissés en telle imperfection et défaillance. *Montaigne.*

On devient en fort peu de temps maître de soi, lorsqu'on se sert des fautes et des imperfections

des autres, comme d'un miroir fidèle pour découvrir les siennes. *Oxenstiern.*

La haine a sans cesse les yeux ouverts sur nos fautes, mais l'amour et l'amitié sont toujours aveugles sur nos imperfections. *Richardson.*

Il ne faut pas être timide de peur de faire des fautes; la plus grande faute de toutes est de se priver de l'expérience. *Vauvenargues.*

Qui voudra se former au grand, doit risquer de faire des fautes, et ne pas se laisser abattre, ni craindre de se découvrir; ceux qui pénètreront ses faibles, tâcheront de s'en prévaloir, mais ils le pourront rarement. *Vauvenargues.*

Personne n'est sujet à plus de fautes que ceux qui n'agissent que par réflexion. *Vauvenargues.*

Il faudrait qu'on nous pardonnât au moins les fautes qui n'en seraient pas sans nos malheurs. *Vauvenargues.*

Ce n'est pas aux fautes qu'en veulent la plupart des hommes, mais à ceux qui les commettent. *Sénèque.*

Quand on voit quelqu'un faire des fautes, il faut toujours se demander à soi-même, comme Platon: « Ne lui ressemblé-je pas? » *Plutarque.*

Il y a des fautes qui n'excluent pas les meilleurs

sentimens, et qui ne s'allient pas avec les mauvaises actions. Les personnes à qui il échappe beaucoup de fautes, ne sont ni les plus estimables ni les moins aimables. *M. Lacretelle aîné.*

Quand vous verrez votre frère commettre une faute, même une faute grave, ne pensez pas cependant être meilleur que lui; car vous ignorez combien de temps vous persévèrerez dans le bien.
Imitation de J.-C.

Il est, à mon sens, d'un plus grand homme de savoir avouer sa faute, que de savoir ne la pas faire. *Card[al] de Retz.*

On recommence ses fautes quand on les oublie.
C[te] de Ségur.

Faveur.

Tout est grand dans le temple de la faveur, excepté les portes, qui sont si basses qu'il faut y entrer en rampant. *M. de Lévis.*

Il y a des gens à qui la faveur arrive comme aux autres un accident : ils en sont surpris les premiers. *Rivarol.*

L'on voit des hommes que le vent de la faveur

pousse d'abord à pleines voiles; ils perdent en un moment la terre de vue, et font leur route; tout leur rit, tout leur succède; action, ouvrage, tout est comblé d'éloges et de récompenses; ils ne se montrent que pour être embrassés et félicités. Il y a un rocher immobile qui s'élève sur une côte, les flots se brisent au pied; la puissance, les richesses, la violence, la flatterie, l'autorité, la faveur, tous les vents ne l'ébranlent pas; c'est le public où ces gens échouent. *La Bruyère.*

La faveur met l'homme au-dessus de ses égaux, et sa chute au-dessous. *La Bruyère.*

La santé, comme la fortune, retirent leurs faveurs à ceux qui en abusent. *Saint-Évremont.*

La faveur fait rarement de bons choix.

Marmontel.

Les femmes s'attachent aux hommes par les faveurs qu'elles leur accordent, et les hommes guérissent par ces mêmes faveurs. *La Bruyère.*

On acquiert la faveur du prince avec peine; on la conserve avec inquiétude; on la perd avec désespoir. *Montesquieu.*

L'homme en faveur est toujours agonisant.

Sénèque.

Femme.

Les femmes guérissent de leur paresse par la vanité ou par l'amour. La paresse, au contraire, dans les femmes vives, est le présage de l'amour.

La Bruyère.

Une femme insensible est celle qui n'a point encore vu celui qu'elle doit aimer. *La Bruyère.*

Je requiers d'une femme mariée, au-dessus de toute autre vertu, la vertu économique. C'est la maîtresse qualité, et qu'on doit chercher avant toute autre chose comme le seul douaire qui sert à ruiner ou à sauver nos maisons. Je vois avec dépit en plusieurs ménages, monsieur revenir tout maussade, et tout marmiteux du tracas des affaires environ midi, que madame est encore à se coiffer et attifer en son cabinet. C'est à faire aux reines, et encore ne sais-je. *Montaigne.*

Il est ridicule et injuste que l'oisiveté de nos femmes soit entretenue de notre sueur et travail.

Montaigne.

La plus utile et la plus honorable science et occupation à une mère de famille, c'est la science du ménage. *Montaigne.*

Je ne décide point quel est le premier mérite

d'une femme; mais, dans l'usage ordinaire, la première question que l'on fait sur une femme que l'on ne connaît point, c'est, *est-elle belle?* La seconde, *a-t-elle de l'esprit?* Il arrive rarement qu'on fasse une troisième question. *Fontenelle.*

Les femmes sont comme les princes; souvent elles accordent à l'importunité ce que la faveur n'aurait pas obtenu. *M. de Lévis.*

Sans la femme, l'homme serait rude, grossier, solitaire, et il ignorerait la grâce, qui n'est que le sourire de l'amour. La femme suspend autour de lui les fleurs de la vie, comme ces lianes des forêts qui décorent le tronc des chênes de leurs guirlandes parfumées. *M. de Châteaubriand.*

Les femmes n'ont point de plus grands ennemis que les femmes. *Duclos.*

Le moindre défaut des femmes qui se sont abandonnées à faire l'amour, c'est de faire l'amour.
La Rochefoucauld.

Plus les femmes ont hasardé, plus elles sont prêtes à sacrifier encore. *Duclos.*

La sévérité des femmes est un ajustement et un fard qu'elles ajoutent à leur beauté.
La Rochefoucauld.

Les caractères sérieux, chez les femmes, suppléent quelquefois à l'âge. *Duclos.*

Les femmes et les jeunes gens ne séparent pas leur estime de leurs goûts. *Vauvenargues.*

Les femmes ne peuvent pas comprendre qu'il y ait des hommes désintéressés à leur égard. *Vauvenargues.*

Les femmes n'ont point de sévérité complète sans aversion. *La Rochefoucauld.*

L'esprit de la plupart des femmes sert plus à fortifier leur esprit que leur raison. *La Rochefoucauld.*

La plupart des honnêtes femmes sont des trésors cachés, qui ne sont en sûreté que parce qu'on ne les cherche pas. *La Rochefoucauld.*

Les femmes qui aiment, pardonnent plus aisément les grandes indiscrétions que les petites infidélités. *La Rochefoucauld.*

Ce qui fait que les femmes sont peu touchées de l'amitié, c'est qu'elle leur paraît fade après l'amour. *La Rochefoucauld.*

De toutes les passions violentes, celle qui sied le moins mal aux femmes, c'est l'amour. *La Rochefoucauld.*

La femme, chez les sauvages, est une bête de

somme, dans l'Orient un meuble, et chez les Européens un enfant gâté. *Duclos.*

Une belle femme qui a les qualités d'un honnête homme est ce qu'il y a au monde d'un commerce plus délicieux : l'on trouve en elle tout le mérite des deux sexes. *La Bruyère.*

Les femmes sont extrêmes; elles sont meilleures ou pires que les hommes. *La Bruyère.*

A un homme d'esprit il ne faut qu'une femme de sens : c'est trop de deux esprits dans une maison. *M. de Bonald.*

Peu de femmes ont assez de raison pour sentir le besoin qu'elles ont d'être gouvernées; et ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que ce sont celles qui le sentent qui pourraient le plus s'en passer. Les enfans ne savent pas qu'ils ont besoin de lisières, lors même qu'ils sont tombés. *M. de Lévis.*

Pourquoi les femmes ne cultiveraient-elles pas les arts et les sciences? elles perfectionnent la raison, et l'esprit donne des grâces. Il a été un temps en France où les hommes pensaient déroger, et les femmes sortir de leur état, en osant s'instruire : les uns ne se croyaient nés que pour la guerre ou pour l'oisiveté, et les autres que pour la coquetterie. Eh! pourquoi rougiraient-elles du mérite de la science?

l'esprit orné est une beauté de plus : c'est un nouvel empire. *Voltaire.*

Les femmes sont des maîtresses pour les jeunes gens, des compagnes pour les hommes mûrs, et des nourrices pour les vieillards. *Oxenstiern.*

Rien n'est plus triste que la vie des femmes qui n'ont su être que belles, car rien n'est plus court que le règne de la beauté; il n'y a qu'un fort petit nombre d'années de différence entre une belle femme, et une qui ne l'est plus. *Fontenelle.*

La société dépend des femmes. Tous les peuples qui ont le malheur de les enfermer sont insociables. *Voltaire.*

La nature, en donnant tant de grâces et de finesse aux femmes, a voulu leur accorder une indemnité pour le génie, qu'elle a exclusivement réservé à l'homme. *M. de Lévis.*

Les vertus des femmes sont difficiles, parce que la gloire n'aide pas à les pratiquer. Vivre chez soi; ne régler que soi et sa famille; être simple, juste et modeste, sont des vertus pénibles, parce qu'elles sont obscures : il faut avoir bien du mérite pour n'être vertueuse qu'à ses propres yeux. *Fontenelle.*

Les femmes sont semblables à la vigne; elles ne

sauraient se tenir debout ni subsister par elles-mêmes ; elles ont besoin d'un appui, encore plus pour leur esprit que pour leur corps ; mais souvent elles entraînent cet appui et le font tomber.

Nicole.

L'esprit de société et d'agrément est communément le partage des femmes. Il semble, généralement parlant, qu'elles soient faites pour adoucir les mœurs des hommes. *Voltaire.*

Tous les raisonnemens des hommes ne valent pas un sentiment d'une femme. *Voltaire.*

La femme doit se renfermer dans son ménage, doit plaire à son mari, gagner sa confiance, et le charmer, moins par sa beauté que par sa vertu.

Fénélon.

La science des femmes, comme celle des hommes, doit se borner à s'instruire par rapport à leurs fonctions : la différence de leurs emplois doit faire celle de leurs études. *Fénélon.*

La femme a tout contre elle : nos défauts, sa timidité, sa faiblesse ; elle n'a pour elle que son art et sa beauté. N'est-il pas juste qu'elle cultive l'un et l'autre ? Mais la beauté n'est pas générale ; elle périt par mille accidens ; elle passe avec les années ; l'habitude en détruit l'effet. L'esprit seul est la véritable ressource du sexe ; non ce bon esprit auquel

on donne tant de prix dans le monde, et qui ne sert à rien pour rendre la vie heureuse ; mais l'esprit de son état, l'art de tirer parti du nôtre, et de se prévaloir de nos propres avantages. *J.-J. Rousseau.*

Le monde est le livre des femmes ; quand elles y lisent mal, c'est leur faute, ou que quelque passion les aveugle. *J.-J. Rousseau.*

La présence d'esprit, la pénétration, les observations fines, sont la science des femmes ; l'habileté de s'en prévaloir est leur talent. *J.-J. Rousseau.*

Femme, amante, fille, sœur, épouse, mère, aïeule : dans ces six mots est ce que le cœur humain renferme de plus doux, de plus extatique, de plus sacré, de plus pur, de plus ineffable.

Bon Massias.

La femme est un mets digne des dieux, quand le diable ne l'assaisonne pas. *Shakspeare.*

Les femmes ne sont si malheureuses au déclin de leurs charmes, qu'en oubliant que la dignité de mère est destinée à remplacer la beauté d'épouse.

M. Lacretelle aîné.

Ce n'est pas dans les affaires d'état, c'est dans celles de sa famille qu'une femme doit montrer son esprit et sa prudence. *Théophraste.*

Après avoir bien dit, lu, écrit et entendu sur les

femmes, quel est le résultat de bien et de mal sur leur compte, sans vouloir être piquant ou galant? Le voici, de bien bonne foi : elles sont plus aimables que nous, plus jolies, plus sensibles, plus essentielles, et valent mieux que nous. Toutes les imperfections que nous leur reprochons, ne font pas autant de mal qu'un seul de nos défauts; et encore nous en sommes la cause par notre despotisme, notre injustice et notre amour-propre.

Le prince de Ligne.

Fierté.

La fierté prend sa source dans la médiocrité; c'est une ruse qui la cache. *Massillon.*

La fierté dans l'extérieur, dans la société, est l'expression de l'orgueil; la fierté dans l'âme est de la grandeur. *Voltaire.*

La fierté du cœur est l'attribut des honnêtes gens; la fierté des manières est celle des sots; la fierté de la naissance et du rang est souvent la fierté des dupes. *Duclos.*

Notre vanité, et la trop grande estime que nous avons de nous-mêmes, nous fait soupçonner dans les autres une fierté à notre égard qui existe quelque-

fois, et qui souvent n'y est pas : une personne modeste n'a point cette délicatesse. *La Bruyère.*

La fierté dans les manières est le vice des sots. *Boileau.*

On ne peut avoir à la fois la connaissance de soi-même et la fierté. *Saint-Évremont.*

La fierté vient de l'âme ; elle est plus souvent un mérite qu'un défaut : c'est une compagne assez ordinaire des grandes vertus ; elle sied au malheur, et relève le courage ; elle est ennemie de toute bassesse ; et si on l'aime rarement, au moins on l'admire presque toujours, lorsqu'elle ne se montre ni trop raide ni trop âpre. *Cte de Ségur.*

La fierté résiste plus que l'orgueil. *Cte de Ségur.*

Finesse.

La plus subtile de toutes les finesses, est de savoir bien feindre de tomber dans les piéges qu'on nous tend ; et l'on n'est jamais si aisément trompé que quand on songe à tromper les autres. *La Rochefoucauld.*

Les plus habiles affectent toute leur vie de blâmer

les finesses, pour s'en servir en quelque grande occasion, et pour quelque grand intérêt.

La Rochefoucauld.

L'usage ordinaire de la finesse est la marque d'un petit esprit; et il arrive presque toujours que celui qui s'en sert pour couvrir un endroit, se découvre en un autre. *La Rochefoucauld.*

Les finesses et les trahisons ne viennent que du manque d'habileté. *La Rochefoucauld.*

C'est avoir fait un grand pas dans la finesse, que de faire penser de soi que l'on n'est que médiocrement fin. *La Bruyère.*

La finesse n'est ni une trop bonne ni une trop mauvaise qualité; elle flotte entre le vice et la vertu : il n'y a point de rencontre où elle ne puisse, et peut-être où elle ne doive être suppléée par la prudence. *La Bruyère.*

La finesse emploie des termes qui laissent beaucoup à entendre. *Vauvenargues.*

Un homme sensé méprise les petites finesses dont on s'aide pour en imposer. Il les laisse à ceux qui craignent d'être approfondis, qui cherchent à se maintenir par des amitiés ménagées, ou par des froideurs concertées, et attendent toujours qu'on les prévienne. *Vauvenargues.*

La finesse est l'occasion prochaine de la fourberie ; de l'une à l'autre le pas est glissant : le mensonge seul en fait la différence ; si on l'ajoute à la finesse, c'est fourberie. *La Bruyère.*

Ce qui nous donne tant d'aigreur contre ceux qui nous font des finesses, c'est qu'ils croient être plus habiles que nous. *La Rochefoucauld.*

On peut être plus fin qu'un autre, mais non pas plus fin que tous les autres. *La Rochefoucauld.*

Il s'en faut bien que ceux qui s'attrapent à nos finesses, ne nous paraissent aussi ridicules que nous nous le paraissons à nous-mêmes, quand les finesses des autres nous ont attrapés. *La Rochefoucauld.*

Flatterie.

Les hommes sont si sensibles à la flatterie, que, lors même qu'ils la reconnaissent, ils ne laissent pas d'en être dupes. *Vauvenargues.*

Si nous ne nous flattions pas nous-mêmes, la flatterie des autres ne nous pourrait nuire. *La Rochefoucauld.*

La flatterie est une fausse monnaie qui n'a de cours que par notre vanité. *La Rochefoucauld.*

La flatterie est l'écueil contre lequel viennent se briser les maximes les plus sages, les principes les plus vrais, les conseils les plus utiles. *Fénélon.*

On croit quelquefois haïr la flatterie, quand on ne hait que la manière de flatter.

La Rochefoucauld.

La flatterie n'a tant de charmes que parce qu'elle nous paraît confirmer le jugement de notre amour-propre. *M. de Lévis.*

Le flatteur dit à la colère, venge-toi : à la passion, jouis : à la peur, fuyons : au soupçon, crois tout. *Plutarque.*

Quand, par hasard, la flatterie ne réussit pas, ce n'est pas sa faute; c'est celle du flatteur.

M. de Lévis.

Les flatteurs trouvent leur compte avec les grands, comme les médecins auprès des malades imaginaires. Ceux-ci paient pour des maux qu'ils n'ont pas; ceux-là pour des vertus qu'ils devraient avoir.

La Rochefoucauld.

Nous nous perdons autant par nos propres flatteries que par celles des autres. *Sénèque.*

Se livrer aux perfides insinuations du flatteur, c'est boire du poison dans une coupe d'or.

Démophile.

La flatterie est un commerce honteux qui n'est utile qu'au flatteur. *Théophraste.*

Le flatteur n'a pas assez bonne opinion de soi ni des autres. *La Bruyère.*

Une des punitions de la flatterie envers les grands, est d'en faire une servitude. *M. Lacretelle aîné.*

La flatterie est de tous les poisons celui qui donne le plus de vertiges. *Cte de Ségur.*

La flatterie grossière offense un homme délicat au lieu de lui plaire, et elle est ordinairement punie par le mépris; mais quand c'est une main habile qui l'a préparée, et qui a su épargner la pudeur de celui qui est flatté et contenter sa vanité, il faut avoir beaucoup d'esprit pour la rejeter. *Fontenelle.*

De tous les usuriers, la flatterie est celui qui fait les plus gros profits; quand les grands manquent de vertus, elle leur en prête, et se voit payée largement en pensions, en faveurs, en places et en cordons. *Cte de Ségur.*

La flatterie était autrefois un vice, à présent elle est du bon ton. *Publius Syrus.*

Le flatteur n'adresse point la louange de droit fil;

mais il vient de loin, tournant à l'entour, en faisant ses approches pas à pas, et sans bruit, tant qu'il vient à manier son homme, comme l'on fait une bête sauvage qu'on veut apprivoiser. *Plutarque.*

La flatterie produit quelquefois ce bien, qu'en louant les grands des vertus qu'ils n'ont pas, elle leur impose, pour ainsi dire, l'obligation de les acquérir, ou du moins d'en prendre le masque.

Anonyme.

Fortune.

Le grand avantage des talens paraît, en ce que la fortune sans mérite est presque inutile.

Vauvenargues.

Moins on veut mériter sa fortune, plus il faut se donner de peine pour la faire. *Vauvenargues.*

La fortune tourne tout à l'avantage de ceux qu'elle favorise. *La Rochefoucauld.*

Non-seulement la fortune est aveugle, mais elle rend souvent aveugles ceux qu'elle caresse.

Cicéron.

La fortune ne paraît jamais si aveugle qu'à ceux à qui elle ne fait pas de bien. *La Rochefoucauld.*

Il faut gouverner la fortune comme la santé; en

jouir quand elle est bonne, prendre patience quand elle est mauvaise, et ne faire jamais de grands remèdes sans un extrême besoin. *La Rochefoucauld.*

L'on voit des hommes tomber d'une haute fortune, par les mêmes moyens qui les y avaient fait monter. *La Bruyère.*

La fortune se sert quelquefois de nos défauts pour nous élever, et il y a des gens incommodes dont le mérite serait mal récompensé, si on ne voulait acheter leur absence. *La Rochefoucauld.*

C'est lorsqu'un homme jouit de toutes les faveurs de la fortune qu'il devrait songer comment il en supportera les revers. *Térence.*

La fortune semble avoir fait une société cruelle avec la mort : elle nourrit délicatement les victimes qu'elle lui destine ; quand elle les a engraissées de ses dons, elle les envoie parées de fleurs au sacrifice. *Young.*

La fortune et le cortége qui l'entoure, fait de la vie une représentation au milieu de laquelle il faut qu'à la longue l'homme le plus honnête devienne comédien malgré lui. *Champfort.*

Il y a une sorte de plaisir attaché au courage qui

se met au-dessus de la fortune : mépriser l'argent, c'est détrôner un usurpateur. *Chamfort.*

Les fortunes promptes en tout genre sont les moins solides, parce qu'il est rare qu'elles soient l'ouvrage du mérite. Les fruits mûrs, mais laborieux de la prudence, sont toujours tardifs.

Vauvenargues.

Il faut une sorte d'esprit pour faire fortune, et surtout une grande fortune. Ce n'est ni le bon, ni le bel esprit, ni le grand, ni le sublime, ni le fort, ni le délicat : je ne sais précisément lequel c'est, et j'attends que quelqu'un veuille m'en instruire.

La Bruyère.

Faire sa fortune n'est pas le synonyme de faire son bonheur; l'un peut cependant s'accroître avec l'autre. *Helvétius.*

Conduisez-vous avec la fortune comme avec les mauvaises payes; ne dédaignez pas les plus faibles à-comptes. *M. de Lévis.*

Se contenter d'une fortune médiocre est la meilleure preuve de philosophie; toutes les autres semblent douteuses. Celui qui sait vivre de peu, donne seul une haute garantie de la probité et du courage qu'il saurait conserver dans des situations difficiles. Celui-là seul a mis, autant qu'il est possible, sa

vertu, son repos, son bonheur, à l'abri des vicissitudes du sort et des caprices de ses semblables.

M. Droz.

La fortune met au jour nos vertus et nos vices, comme la lumière fait paraître les objets.

Sénèque.

On ne saurait prévoir les coups de la fortune. Ce qu'on a pris long-temps bien de la peine à amasser, elle l'enlève en un instant. Elle détruit la prospérité qui semblait la mieux établie, et n'a pas d'époque marquée pour exercer ses caprices. *Plutarque.*

Tant que nous jouissons d'une vie paisible, tant que nous ne sommes agités d'aucune crainte, nous n'attribuons pas à la fortune notre prospérité ; mais dès que nous sommes tombés dans le malheur, c'est elle que nous accusons de tous nos maux.

Ménandre.

L'intérêt des hommes a fait une déesse de la fortune. *Publius Syrus.*

Une grande fortune est pour son possesseur un grand esclavage. *Publius Syrus.*

Il est plus facile d'acquérir de la fortune que de la conserver. *Publius Syrus.*

La fortune est semblable au verre : plus elle est brillante, plus elle est fragile. *Publius Syrus.*

Les fortunes sont inégales, parce que les hommes ont reçu de la nature des facultés différentes, et en ont tiré parti plus différemment encore. De cette inégalité de fortunes résultent des intérêts distincts et des fonctions diverses; les avantages de la richesse, l'aiguillon de la pauvreté, l'émulation réciproque, et l'harmonie du tout. *B. Franklin.*

Comme la fortune a l'éclat du verre, elle en a la fragilité. *P. Corneille.*

La fortune ne donne rien, elle ne fait que prêter pour un temps. *La Bruyère.*

La fortune est inconstante; elle redemande à ses favoris ce qu'elle semble leur donner pour toujours. *La Bruyère.*

La fortune est inconstante, elle redemande bientôt ce qu'elle a donné. *Publius Syrus.*

La fortune ne viendra-t-elle jamais les deux mains pleines? Ne fera-t-elle jamais un don qu'elle ne le fasse acheter par un revers? Tantôt elle donne l'appétit à l'homme, et lui refuse l'aliment : c'est le sort du pauvre en santé. Tantôt elle le place au milieu d'un festin et lui ôte le désir : c'est le sort du riche, qui possède l'abondance et n'en jouit pas. *Shakspeare.*

La fortune, insensiblement, aveugle les hommes, et les met dans l'impossibilité de résister aux revers qui les attendent tôt ou tard. De là ces catastrophes et ces chutes terribles dont l'histoire nous offre tant d'exemples. *Anonyme.*

Les hommes d'une trempe assez forte pour résister aux revers de la fortune sont assez rares; mais il en est bien moins encore que la fortune n'ait pas corrompus. *Anonyme.*

Tout le monde adore la fortune, et tout le monde s'en plaint. Nous attribuons ses faveurs à notre mérite; nous la rendons coupable de nos fautes.

Cte de Ségur.

Générosité.

S'il est vrai, comme on se plaît à le dire, que la générosité n'ait d'autre principe que l'intérêt, il faut convenir que c'est un intérêt bien entendu que d'acquérir, au prix de quelques morceaux de métal, la jouissance profonde, ineffable, qu'on goûte en consolant un malheureux. *Malesherbes.*

La générosité souffre des maux d'autrui, comme si elle en était responsable. *Vauvenargues.*

Le pauvre qui se montre reconnaissant d'un bienfait laisse croire que s'il eût été riche, il se fût montré généreux. ***

Lorsqu'on est officieux et bienfaisant pour ses parens ou ses amis, on se croit généreux; quoique d'ailleurs dur et indifférent pour le reste des hommes : et l'on n'est pas même charitable; qualité cependant bien en-deçà de la générosité, qui est le comble et la perfection de toutes les vertus sociales. La générosité est un degré de perfection ajouté aux vertus par-dessus celui que prescrit indispensablement la loi : ce n'est pas être généreux; c'est simplement remplir son devoir. *L'abbé Yvon.*

Ce qui paraît générosité n'est souvent qu'une ambition déguisée qui méprise de petits intérêts, pour aller à de plus grands. *La Rochefoucauld.*

La générosité consiste à se priver soi-même pour donner aux autres. *T. Moore.*

Qui n'est pas généreux est bien près d'être injuste. *M. Royou.*

La générosité est la plus belle et la plus aimable des qualités dont l'âme humaine puisse être ornée; c'est ce besoin d'estime et d'amour, et cette passion des hauts faits qui font que nous mettons notre bonheur à nous sacrifier pour les autres, et à donner toujours à nos bienfaits et à nos services un caractère particulier de grandeur ou de délicatesse. *M. Lacretelle aîné.*

La générosité de certaines gens consiste à donner, avec l'arrière-pensée de recevoir au double. *M. Lacretelle aîné.*

On n'est entièrement généreux que lorsqu'on est entièrement désintéressé. *Bon Massias.*

Il faut être juste avant d'être généreux. *Bon Massias.*

Génie.

Le génie consiste, en tout genre, à concevoir

plus vivement et plus parfaitement son objet ; et de là vient qu'on trouve dans les bons auteurs quelque chose de si net et de si lumineux, qu'on est d'abord saisi de leurs idées. *Vauvenargues.*

Dans les arts, dans les sciences, dans les affaires, le génie semble changer la nature des choses ; son caractère se répand sur tout ce qu'il touche, et ses lumières s'élançant au-delà du passé et du présent, éclairent l'avenir : il devance son siècle, qui ne peut le suivre ; il laisse loin de lui l'esprit qui le critique quelquefois avec raison, mais qui, dans sa marche égale, ne sort jamais de l'uniformité de la nature. *Diderot.*

Le génie est une sorte d'inspiration fréquente, mais passagère ; et son attribut est le don de créer. Il s'ensuit que l'homme de génie s'élève et s'abaisse tour à tour, selon que l'inspiration l'anime ou l'abandonne. Il est souvent inculte, parce qu'il ne se donne pas le temps de perfectionner ; il est grand dans les grandes choses, parce qu'elles sont propres à réveiller cet instinct sublime, et à le mettre en activité ; il est négligé dans les choses communes, parce qu'elles sont au-dessous de lui, et n'ont pas de quoi l'émouvoir. Si cependant il s'en occupe avec une attention forte, il les rend nouvelles et fécondes, parce que cette attention qui couve les idées, les pénètre, si j'ose le dire, d'une chaleur

qui les vivifie et les fait germer, comme le soleil fait germer l'or dans les veines du rocher.

Marmontel.

Le génie ressemble à ces terres vastes où il y a des endroits peu soignés et peu cultivés ; dans une si grande étendue tout ne peut être peigné. Il n'y a que les petits esprits qui prennent garde à tout ; c'est un petit jardin qu'ils tiennent aisément peigné.

Helvétius.

Ce sont les grands génies qui enfantent les grands desseins. *Fontenelle.*

On ne peut contrefaire le génie.

Vauvenargues.

La nature forme les hommes de génie comme elle forme au sein de la terre les métaux précieux, bruts, informes, pleins d'alliage et de matières étrangères. L'art ne fait pour le génie que ce qu'il fait pour ces métaux : il n'ajoute rien à leur substance ; il les dégage de ce qu'ils ont d'étranger, et découvre l'ouvrage de la nature. *D'Alembert.*

Une expression de génie n'est pas un mot nouveau dicté par la singularité ou par la paresse ; c'est la réunion nécessaire et adroite de quelques termes connus pour rendre avec énergie une idée nouvelle ; c'est la seule manière d'innover qui soit permise en écrivant. *D'Alembert.*

Un homme peut avoir une littérature immense,

avoir du goût, et être un critique des plus éclairés; il y a une grande distance de tout cela au génie. La science et l'esprit conduisent un artiste, mais ne le forment en aucun genre. *Voltaire.*

Il sera difficile désormais qu'il s'élève des génies nouveaux, à moins que d'autres mœurs, une autre sorte de gouvernement, ne donnent un tour nouveau aux esprits. Il sera impossible qu'il se forme des savans universels, parce que chaque science est devenue immense : il faudra nécessairement que chacun se réduise à cultiver une petite partie du vaste champ que le siècle de Louis XIV a défriché. *Voltaire.*

Si le génie était toujours accompagné de la patience et de l'amour du travail, les sciences et les arts feraient bien plus de progrès parmi nous. *Anonyme.*

Comme toutes les forces de la nature, le génie n'a qu'une énergie relative; tout dépend du point de comparaison : on peut déterminer en quoi consiste la perfection absolue de la volonté; on ne peut et l'on ne doit pas affirmer qu'il soit impossible d'y atteindre. *M. Ancillon.*

Gloire.

La gloire est l'unique récompense des belles actions; tous les autres avantages passent, ou même

sont mêlés d'amertume : la gloire reste, quand elle est pure. *Voltaire.*

La gloire ne consiste pas à éterniser son nom, mais ses vertus; un nom qui passe à la postérité la plus reculée n'est qu'une longue infamie, s'il y transmet la mémoire des vices et des crimes de celui qui l'a porté : un grand nom n'est une véritable gloire que quand il rappelle avec lui le souvenir, l'admiration, le respect et l'amour que mérite celui qui a su l'illustrer. *Sacy.*

On doit entendre par la véritable gloire, l'honneur qui se forme de la constante admiration que tous les hommes, même les plus vicieux, témoignent pour les vertus éminentes et pour les talens extraordinaires et utiles à la société, et l'hommage sincère qu'ils sont forcés de leur rendre. Il n'y a point de nations policées qui n'aient été touchées de la gloire : elles n'auraient pas pris tant de soin de conserver dans leur histoire la mémoire de leurs exploits, si elles n'avaient été persuadées que par là elles augmentaient l'estime et la considération des autres peuples. C'est donc une erreur manifeste que de la faire naître de l'orgueil, de l'ambition, du faste, de la puissance ou de l'intrigue. Si ces choses imposent quelquefois aux hommes jusqu'à leur arracher quelques démonstrations d'admiration et de respect, ces démonstrations sont vaines, elles sont

forcées et passagères. En un mot, la gloire pure et légitime dont brillent la plupart des grands hommes pendant leur vie, et qui immortalise leur mémoire; cette gloire naît du suffrage public, c'est-à-dire, du concours de tous les témoignages que chacun rend aux vertus distinguées et aux talens reconnus. La gloire est l'éclat qui est propre et essentiel à la vertu, sitôt qu'elle est en état de briller à nos yeux : aussi un grand homme qui sait qu'elle est inséparable de la vertu connue, acquiert la gloire sans la rechercher, et la possède sans la mépriser : il fait tout ce qu'il peut pour la mériter, et rien pour l'obtenir. L'ambitieux court sans cesse après la gloire qui le fuit · le héros et le sage ne courent qu'après la seule vertu. *Sacy.*

La gloire est une récompense morale accordée par la société aux actions et aux vertus d'éclat. *Duclos.*

L'amour de la gloire fait les grandes fortunes entre les peuples. *Vauvenargues.*

La gloire des grands hommes se doit toujours mesurer aux moyens dont ils se sont servis pour l'acquérir. *La Rochefoucauld.*

Nous avons si peu de vertu, que nous nous trouvons ridicules d'aimer la gloire. *Vauvenargues.*

Celui qui recherche la gloire par la vertu, ne demande que ce qu'il mérite. *Vauvenargues.*

Le malheur ajoute un nouveau lustre à la gloire des grands hommes. *Fénélon.*

La gloire met souvent un honnête homme aux mêmes épreuves que la fortune ; c'est-à-dire, que l'une et l'autre l'obligent, avant de le laisser parvenir jusqu'à elles, à faire ou à souffrir des choses indignes de son caractère. L'homme intrépidement vertueux les repousse alors également l'une et l'autre, et s'enveloppe ou dans l'obscurité ou dans l'infortune, et quelquefois dans l'une et dans l'autre. *Chamfort.*

La gloire serait la plus vive de nos passions sans son incertitude. *Vauvenargues.*

La gloire remplit le monde de vertus, et, comme un soleil bienfaisant, elle couvre toute la terre de fleurs et de fruits. *Vauvenargues.*

On a beaucoup déclamé contre la gloire ; cela est naturel : il est beaucoup plus aisé d'en dire du mal que de la mériter. *Thomas.*

Voulez-vous savoir ce que peut le sentiment de la gloire? ôtez-la de dessus la terre; tout change : le regard de l'homme n'anime plus l'homme; il est seul dans la foule : le passé n'est rien, le présent se

resserre, l'avenir disparaît; l'instant qui s'écoule périt éternellement, sans être d'aucune utilité pour l'instant qui doit suivre. *Thomas.*

De toutes les rêveries du monde, la plus reçue et la plus universelle est le soin de la réputation et de la gloire que nous éprouvons jusqu'à quitter les richesses, le repos, la vie, la santé, qui sont biens effectuels et substantiaux, pour suivre cette vaine image et cette simple voix qui n'a ni esprit ni prise. *Montaigne.*

La gloire et l'intérêt, quelquefois tous les deux ensemble, quelquefois l'un aux dépens de l'autre, sont les deux grands ressorts qui font mouvoir les hommes, et les gens de lettres ne sont pas exempts de payer ce tribut à l'humanité. Quoique leurs travaux mènent rarement à la fortune, plusieurs d'entre eux ne laissent pas de s'y méprendre, et de s'engager dans une carrière si noble par un motif qui ne l'est pas. *D'Alembert.*

Nous sommes tous entraînés par l'amour de la gloire, et les plus estimables des hommes en sont le plus vivement pénétrés. Les philosophes eux-mêmes ont soin de mettre leur nom à la tête des ouvrages qu'ils écrivent sur le mépris de la gloire : ils veulent être loués, ils veulent être célébrés, lors même qu'ils paraissent mépriser la louange et l'estime des hommes. *Cicéron.*

C'est par un amour désordonné de la gloire que certaines gens la calomnient auprès de leurs rivaux. Ils veulent les en dégoûter, et jouir seuls de ses charmes sans combattre pour elle. *Plutarque.*

Quand un guerrier souhaite la gloire, c'est la guerre qu'il désire. *Sénèque.*

L'indifférence pour la gloire ne peut être que jouée. Elle est incompatible avec l'élan du génie qui fait voler à la victoire. *Le prince de Ligne.*

La véritable gloire est comme le vrai mérite : celle qui s'ignore est ordinairement la plus grande et la plus solide. *M. Valery.*

Il y a des hommes sur qui la gloire ne tient pas. *M. Necker.*

Goût.

Le goût peut se gâter chez une nation ; ce malheur arrive d'ordinaire après les siècles de perfection. Les artistes, craignant d'être imitateurs, cherchent des routes écartées ; ils s'éloignent de la belle nature que leurs prédécesseurs ont saisie ; il y a du mérite dans leurs efforts ; ce mérite couvre leurs défauts : le public, amoureux des nouveautés, court après eux ; il s'en dégoûte bientôt, et il en

paraît d'autres qui font de nouveaux efforts pour plaire ; ils s'éloignent de la nature encore plus que les premiers : le goût se perd, on est entouré de nouveautés qui sont rapidement effacées les unes par les autres ; le public ne sait plus où il en est, et il regrette en vain le siècle du bon goût qui ne peut plus revenir ; c'est un dépôt que quelques bons esprits conservent alors loin de la foule.

Il est de vastes pays où le goût n'est jamais parvenu : ce sont ceux où la société ne s'est point perfectionnée ; où les hommes et les femmes ne se rassemblent point ; où certains arts, comme la sculpture ; la peinture des êtres animés, sont défendus par la religion. Quand il y a peu de société, l'esprit est rétréci, sa pointe s'émousse, il n'a pas de quoi se former le goût. Quand plusieurs beaux-arts manquent, les autres ont rarement de quoi se soutenir, parce que tous se tiennent par la main, et dépendent les uns des autres. C'est une des raisons pourquoi les Asiatiques n'ont jamais eu d'ouvrages bien faits presque en aucun genre, et que le goût n'a été le partage que de quelques peuples de l'Europe.
Voltaire.

Le goût est un heureux don de la nature, qui se perfectionne par l'étude et l'exercice. *Duclos.*

La jeunesse change ses goûts par l'ardeur du sang, et la vieillesse conserve les siens par l'accoutumance. *La Rochefoucauld.*

Le goût est le sentiment du beau. *Duclos.*

Il est aussi ordinaire de voir changer les goûts, qu'il est extraordinaire de voir changer les inclinations. *La Rochefoucauld.*

Il y a beaucoup plus de vivacité que de goût parmi les hommes; ou, pour mieux dire, il y a peu d'hommes dont l'esprit soit accompagné d'un goût sûr et d'une critique judicieuse. *La Bruyère.*

Le bon goût vient plus du jugement que de l'esprit. *La Rochefoucauld.*

On renonce plus aisément à son intérêt qu'à son goût. *La Rochefoucauld.*

Il y a dans l'art un point de perfection, comme de bonté ou de maturité dans la nature : celui qui le sent et qui l'aime a le goût parfait; celui qui ne le sent pas et qui aime en-deçà ou au-delà, a le goût défectueux. Il y a donc un bon et un mauvais goût, et l'on dispute des goûts avec fondement. *La Bruyère.*

Les hommes qui ne cherchent dans les plaisirs du goût que des sensations physiques, dégradent leur âme, et finissent leur inutile existence dans les infirmités et l'abrutissement. Il faut que les plaisirs du goût servent à rendre plus vifs d'autres plaisirs. *M. Droz.*

Le goût, ce bon sens de l'éloquence, n'est point aussi vulgaire qu'on l'a prétendu ; il peut être exercé, mais il ne saurait s'apprendre ; car il tient, comme la raison, à quelques facultés élevées de l'âme. Aussi chez les premiers peuples littéraires, à Athènes, à Rome, en France, le goût et les mœurs se sont-ils toujours corrompus aux mêmes époques.

M. Valery.

Le bon n'est que le beau mis en action ; l'un tient intimement à l'autre, et ils ont tous deux une source commune dans la nature bien ordonnée. Il s'ensuit que le goût se perfectionne par les mêmes moyens que la sagesse, et qu'une âme bien touchée des charmes de la vertu doit à proportion être aussi sensible à tous les genres de beautés.

J.-J. Rousseau.

Le goût est en quelque manière le microscope du jugement ; c'est lui qui met les petits objets à sa portée, et ses opérations commencent où s'arrêtent celles du dernier. Que faut-il donc pour le cultiver? s'exercer à voir ainsi qu'à sentir, et à juger du beau par inspection, comme du bon par sentiment. *J.-J. Rousseau.*

C'est surtout dans le commerce des deux sexes que le goût, bon ou mauvais, prend sa forme ; sa culture est un effet nécessaire de l'objet de cette société. Mais quand la facilité de jouir attiédit le désir de plaire, le goût doit dégénérer ; et c'est là,

ce me semble, une raison des plus sensibles pourquoi le bon goût tient aux bonnes mœurs.

J.-J. Rousseau.

Grandeur.

Il y a dans le monde deux sortes de grandeurs : il y a des grandeurs d'établissement, et des grandeurs naturelles. Les grandeurs d'établissement dépendent de la volonté des hommes, qui ont cru avec raison devoir honorer certains états, et y attacher certains respects; les dignités et la noblesse sont de ce genre. Les grandeurs naturelles sont celles qui sont indépendantes de la fantaisie des hommes, parce qu'elles consistent dans des qualités réelles et affectives de l'âme ou du corps, qui rendent l'un ou l'autre plus estimable; comme les sciences, la lumière, l'esprit, la vertu, la santé, la force.

Nous devons quelque chose à l'une et à l'autre de ces grandeurs; mais comme elles sont de nature différente, nous leur devons aussi différens respects. Aux grandeurs d'établissement, nous leur devons des respects d'établissement, c'est-à-dire de certaines cérémonies extérieures, qui doivent néanmoins être accompagnées d'une reconnaissance intérieure de la justice de l'ordre politique; et ce serait une petitesse d'esprit, et une espèce de folie, que de refuser ces devoirs. Mais pour les respects

naturels, qui consistent dans l'estime, nous ne les devons qu'aux grandeurs naturelles, et nous devons, au contraire, le mépris et l'aversion aux qualités contraires à ces grandeurs naturelles. Il n'est pas nécessaire parce qu'un tel homme est un grand seigneur, que je l'estime, mais il est nécessaire que je le salue. S'il est en même temps rempli de probité, je rendrai ce que je dois à l'une et à l'autre de ces qualités. *Fontenelle.*

Un homme de mérite élevé aux grandeurs, tâche de consoler l'envie et d'échapper à la malignité. Mais malheureusement celui qui a le moins à prétendre, est toujours celui qui exige le plus. Moins il soutient la grandeur par lui-même, plus il l'appesantit sur les autres. Il s'incorpore ses terres, ses équipages, ses aïeux et ses valets, et, sous cet attirail, il se croit un colosse. Proposez-lui de sortir de son enveloppe, de se dépouiller de ce qui n'est pas à lui, osez le distinguer de sa naissance et de sa place, c'est lui arracher la plus chère partie de son existence; réduit à lui-même, il n'est plus rien. Étonné de se voir si haut, il prétend vous inspirer le respect qu'il s'inspire à lui-même. Il s'habitue avec ses valets à humilier des hommes libres, et tout le monde est peuple à ses yeux. *Marmontel.*

La grandeur n'est jamais absolue; elle ne croît et ne décroît que par comparaison : le même bâti-

ment, sur un fleuve, est un vaisseau ; sur la mer, il n'est plus qu'une barque. *Sénèque.*

La servitude la plus gênante de la grandeur, est de ne pouvoir en descendre. *Sénèque.*

Pour se désabuser de la grandeur, il faut la voir de près : on cesse bientôt de la désirer et de la craindre. La vraie grandeur de l'homme est dans le cœur. *Thomas.*

C'est une marque certaine de grandeur d'âme, lorsque les honneurs rendent un homme meilleur. *Saadi.*

Il n'y a de vraie grandeur pour le souverain que celle qui est fondée sur ses propres forces. *Voltaire.*

On peut se faire aimer de tous en ne perdant rien de sa grandeur, et l'on peut au contraire s'en attirer la haine, en ne pensant qu'à être grand. *Fénélon.*

Rien n'est parfait sur la terre, et toute grandeur a son côté faible. *M. Lemontey.*

Il est bien rare que les grands n'abusent pas de leur grandeur. *Duclos.*

La grandeur est comme certains verres qui grossissent tous les objets. *Fénélon.*

La grandeur morale est la seule véritable; la mort, qui détruit tout, la conserve et la couronne.

Young.

Les grands dédaignent les gens d'esprit qui n'ont que de l'esprit; les gens d'esprit méprisent les grands qui n'ont que de la grandeur; les gens de bien plaignent les uns et les autres, qui ont ou de la grandeur ou de l'esprit sans nulle vertu.

La Bruyère.

Habitude.

L'HABITUDE, qui flétrit certaines impressions, en rend d'autres infiniment plus vives. *Diderot.*

Beaucoup d'habitudes sont essentielles, utiles, qui n'ont cependant en elles-mêmes que peu ou point d'intérêt. De ce nombre sont certaines habitudes d'exercice, d'ordre, de propreté, de soin, de complaisance, qui tiennent à des détails ou pénibles, ou monotones, ou minutieux. Il est bon de s'habituer à faire machinalement tout ce qu'il est utile de faire, et qu'on ne ferait point d'ailleurs sans peine ou sans effort. *Diderot.*

L'attrait de l'habitude vient de la paresse naturelle à l'homme, et cette paresse augmente en s'y livrant; on fait plus aisément ce qu'on a déjà fait; la route, étant frayée, devient plus facile à suivre. Aussi on peut remarquer que l'empire de l'habitude est très-grand sur les vieillards et sur les gens indolens, très-petit sur la jeunesse et sur les gens vifs. Ce régime n'est bon qu'aux âmes faibles, et les affaiblit davantage de jour en jour. La seule habitude utile aux enfans, est de s'asservir sans peine à la

nécessité des choses; et la seule habitude utile aux hommes, est de s'asservir sans peine à la raison. Toute autre habitude est un vice.

J.-J. Rousseau.

On commence à pratiquer la vertu par amour-propre, on continue par honneur, on persévère par habitude. *Charron.*

Un homme n'est pas vicieux parce qu'il a eu une faiblesse; il n'est pas vertueux parce qu'il a fait une bonne action : c'est l'habitude des vertus ou des vices qui imprime le caractère de sagesse ou de libertinage, de crime ou de probité.

Cte de Ségur.

L'habitude inspire à la longue l'amour du vice comme de la vertu. *Sénèque.*

L'habitude se change en nature, et l'on fait à la longue avec plaisir ce qu'on faisait d'abord par nécessité. *Sénèque.*

L'habitude des penchans bons ou mauvais fait le caractère, comme l'habitude des mouvemens gracieux ou désagréables fait la physionomie.

Cte de Ségur.

L'habitude nous poursuit dans toutes les positions; elle ne nous quitte quelquefois pas même à l'approche de la mort. *Cte de Ségur.*

Ce sont les souvenirs qui donnent tant de prix à l'habitude. *Duclos.*

Haine.

La haine se condamne quelquefois à louer, pour acquérir le droit de déchirer. *Malesherbes.*

La haine des faibles n'est pas si dangereuse que leur amitié. *Vauvenargues.*

La haine n'est pas moins volage que l'amitié. *Vauvenargues.*

La haine fait tout blâmer dans les personnes qu'on hait, et y noircit jusqu'aux vertus. *Duclos.*

Plus notre haine est injuste, plus elle est opiniâtre. *Sénèque.*

Lorsque notre haine est trop vive, elle nous met au-dessous de ceux que nous haïssons. *La Rochefoucauld.*

Il est indigne d'un honnête homme de se servir des débris d'une amitié qui finit, pour satisfaire une haine qui commence. *Fénélon.*

Se regarder scrupuleusement soi-même, ne regarder que légèrement les autres, c'est le moyen d'éviter la haine. *Confucius.*

Le terme où la haine meurt dans le cœur d'un honnête homme, est l'instant où l'infortune fond sur celui qui en est l'objet. *La Rochefoucauld.*

Les haines sont si longues et si opiniâtres, que le plus grand signe de mort dans un homme malade, c'est la réconciliation. *La Bruyère.*

Il n'y a pas de haine plus dangereuse que celle que produit la honte d'un bienfait qui rend insolvable. *Sénèque.*

Il y a des gens qui haïssent, non pour le mal qu'ils ont reçu, mais pour celui qu'ils ont fait; et dont la haine se nourrit du mal qu'ils veulent faire encore. *M. Lacretelle aîné.*

Nous sommes presque toujours coupables de la haine qu'on nous porte. *Sénèque.*

Histoire.

Une des choses les plus capables d'intéresser l'homme et de l'instruire en charmant ses loisirs, c'est bien sans doute la lecture des ouvrages historiques. En liant le présent au passé, en développant la chaîne des nations et des siècles, l'histoire fait passer en quelque sorte sous nos yeux les peuples

divers avec leurs mœurs et leurs lois, leurs époques de gloire et leurs époques de décadence. Nous aimons à remonter à leur origine, à connaître leurs fondateurs, à les suivre dans leurs progrès, à rechercher les causes de leur élévation comme celles de leur chute, à comparer les rôles qu'ils sont venus jouer chacun à leur tour sur le théâtre du monde; et, lorsqu'il est témoin de toutes ces scènes si variées, si rapides et souvent si tragiques, le lecteur réfléchi, le chrétien surtout, s'élève naturellement vers celui qui, du trône immobile de son éternité, tient dans ses mains les rênes du monde, marque à chaque nation sa place comme à chaque individu, fait mourir les empires les plus anciens pour en créer de nouveaux, et seul est immuable au milieu de ces perpétuelles agitations.

M. Frayssinous.

L'histoire n'est trop souvent que l'oraison funèbre des peuples morts, et la satire ou le panégyrique des peuples vivans. *M. de Bonald.*

Beaucoup de gens lisent dans l'histoire et écrivent sur l'histoire; très-peu lisent et écrivent l'histoire.

M. de Bonald.

L'histoire est la science des faits. L'histoire naturelle comprend les faits de la matière. L'histoire civile contient les actions des hommes, les exemples mémorables et les vicissitudes des choses hu-

maines. Supputer les époques et concilier les faits avec les temps, dévoiler le caractère et les mouvemens des passions, rapporter les succès et les obstacles des grandes entreprises, suivre le fil des actions et leurs secrets ressorts, développer ce chaos nettement et d'un style simple ou énergique, sans aucun soupçon de crainte ou de partialité, tel est le rôle d'un historien, qui est peut-être encore à remplir; tant il y a d'obscurité sur les temps passés, et de danger à traiter les affaires de son siècle. *Bacon.*

Les premiers fondemens de toute histoire sont les récits des pères aux enfans, transmis ensuite d'une génération à une autre; ils ne sont, tout au plus, que probables dans leur origine, quand ils ne choquent pas le sens commun; ils perdent un degré de probabilité à chaque génération. Avec le temps, la fable se grossit et la vérité se perd. *Voltaire.*

Tous les faits principaux de l'histoire doivent être appliqués à la morale et à l'étude du monde; sans cela, la lecture est inutile. *Voltaire.*

Un des grands vices de l'histoire est qu'elle peint beaucoup plus les hommes par leurs mauvais côtés que par les bons; comme elle n'est intéressante que par les révolutions, les catastrophes : tant qu'un peuple croît et prospère dans le calme d'un paisible gouvernement, elle n'en dit rien; elle ne com-

mence à en parler que quand, ne pouvant plus se suffire à lui-même, il prend part aux affaires de ses voisins, ou les laisse prendre part aux siennes; elle ne l'illustre que quand il est déjà sur son déclin : toutes nos histoires commencent où elles devraient finir. Nous avons fort exactement celles des peuples qui se détruisent; ce qui nous manque est celle des peuples qui se multiplient; ils sont assez heureux et assez sages pour qu'elle n'ait rien à dire d'eux : et en effet, nous voyons, même de nos jours, que les gouvernemens qui se conduisent le mieux, sont ceux dont on parle le moins. *J.-J. Rousseau.*

L'histoire montre bien plus les actions que les hommes, parce qu'elle ne saisit ceux-ci que dans certains momens choisis, dans leurs vêtemens de parade. Elle n'expose que l'homme public qui s'est arrangé pour être vu. Elle ne le suit point dans sa maison, dans son cabinet, dans sa famille, au milieu de ses amis; elle ne le peint que quand il représente; c'est bien plus son habit que sa personne qu'elle peint. *J.-J. Rousseau.*

L'étude de l'histoire ne peut être que pour quelques savans privilégiés, l'art de vérifier les dates; mais elle doit être pour tous l'art d'observer et de juger les hommes. *Cte Ferrand.*

L'histoire renferme l'expérience du monde et la raison des siècles; c'est un maître impartial dont

nous ne pouvons réfuter les raisonnemens, appuyés sur des faits ; il nous montre le passé pour nous annoncer l'avenir : c'est le miroir de la vérité.

Cte de Ségur.

L'histoire est le roman des faits, et le roman l'histoire des sentimens. L'histoire apprend que la vertu n'a rien à gagner avec les hommes ; que sur cent, à peine s'en trouve-t-il un vertueux par inclination ; qu'ils sont tous faux, perfides, etc. Le roman nous présente des modèles de fidélité, de droiture. *Helvétius.*

L'histoire est le témoin des temps, la lumière de la vérité, la vie de la mémoire, l'école de la vie, la messagère de l'antiquité. *Cicéron.*

Partout l'histoire s'est pliée aux mœurs et à l'esprit des temps. Un peuple a-t-il voulu primer dans son pays comme les Athéniens ; se rendre uniquement guerrier comme les Spartiates, conquérant comme les Romains, maître de la mer et du commerce comme les Carthaginois ; l'histoire a trouvé juste et grand tout ce qu'il a fait pour atteindre au but de son ambition. Le système de son gouvernement, ses lois, sa politique, sa morale même, tout a été soumis à la raison d'état. Les crimes nécessaires ou seulement utiles à sa grandeur, à sa puissance, se sont érigés en vertus. L'histoire, ainsi que les nations déprédatrices et conquérantes, semble avoir pris

pour règle d'équité le mot de Brennus: *væ victis!*
Marmontel.

La vie des héros a enrichi l'histoire, et l'histoire a embelli la vie des héros : ainsi je ne sais qui sont plus redevables, ou ceux qui ont écrit l'histoire à ceux qui leur ont fourni une si noble matière, ou ces grands hommes à leurs historiens.
La Bruyère.

L'histoire des nations est un ramas de crimes, de folies et de malheurs, parmi lesquels on voit quelques vertus, quelques temps heureux ; comme on découvre des habitations répandues çà et là dans des déserts sauvages. *Voltaire.*

L'histoire est un appel des erreurs contemporaines aux jugemens de la postérité. *Cte de Ségur.*

Homme.

Les hommes ne vivraient pas long-temps en société, s'ils n'étaient les dupes les uns des autres.
La Rochefoucauld.

Combien d'hommes ressemblent à ces arbres déjà forts et avancés, que l'on transplante dans les jardins, où ils surprennent les yeux de ceux qui les voient placés dans de beaux endroits où ils ne les ont point vus croître, et qui ne connaissent ni leurs commencemens ni leurs progrès! *La Bruyère.*

Les hommes et les affaires ont leur point de pers-

pective. Il y en a qu'il faut voir de près pour en bien juger, et d'autres dont on ne juge jamais si bien que lorsqu'on est éloigné. *La Rochefoucauld.*

Il arrive souvent qu'un homme ne l'emporte sur les autres que parce que la fortune le favorise, et nous attribuons ses succès à son mérite; si la fortune lui eût été contraire, nous l'eussions regardé comme un sot. *Plaute.*

Il est plus aisé de connaître l'homme en général, que de connaître un homme en particulier.

La Rochefoucauld.

L'homme passe sa vie à raisonner sur le passé, à se plaindre du présent, à trembler pour l'avenir.

Rivarol.

L'homme s'ennuie du bien, cherche le mieux, trouve le mal, et s'y soumet, crainte de pire.

M. de Lévis.

L'homme ne peut trop se mépriser, l'homme ne peut trop s'estimer. Le secret est de ne pas se méprendre, et de placer à propos le mérite et l'estime.

Young.

Les fils dont l'industrieuse araignée ourdit sa toile, sont des câbles auprès des liens qui attachent l'homme au bonheur et à la vie. *Young.*

Un mécontentement éternel poursuit et tourmente l'homme. Le monarque et le berger se plai-

gnent également de leur sort, et du trône à la chaumière les soupirs se répondent. *Young*.

Les plus grands hommes ont leur côté faible: *summi homines, homines tamen*. Il ne faut les juger que par leurs qualités supérieures, comme, en littérature, nous jugeons Corneille par *Cinna*, et non par *Agésilas*; Racine par *Phèdre* et *Athalie*, et non par *Alexandre*; et Voltaire par *OEdipe*, et non par *les Lois de Minos*. ***

Il y a une grande différence entre la connaissance de l'homme et la connaissance des hommes. Pour connaître l'homme, il suffit de s'étudier soi-même; pour connaître les hommes, il faut les pratiquer. *Duclos*.

Les hommes sont si accoquinés à leur être misérable, qu'il n'est si rude condition qu'ils n'acceptent pour s'y conserver. *Montaigne*.

Quand je me confesse à moi religieusement, je trouve que la meilleure bonté que j'aie a quelque teinture vicieuse. L'homme en tout et partout, n'est que rapiècement et bigarrure. *Montaigne*.

Les hommes sont nés les uns pour les autres. Il faut donc ou les enseigner ou les souffrir.

Marc-Aurèle.

Il ne faut point juger des hommes par ce qu'ils ignorent, mais par ce qu'ils savent, et par la manière dont ils le savent. *Vauvenargues.*

Il ne faut pas juger des hommes comme d'un tableau ou d'une figure, sur une seule et première vue : il y a un intérieur et un cœur qu'il faut approfondir : le voile de la modestie couvre le mérite, et le masque de l'hypocrisie cache la malignité. Il n'y a qu'un très-petit nombre de connaisseurs qui discerne, et qui soit en droit de prononcer. Ce n'est que peu à peu, et forcés par le temps et les occasions, que la vertu parfaite et le vice consommé viennent enfin à se déclarer. *La Bruyère.*

L'homme honnête peut seul aimer les hommes en sûreté, peut seul en sûreté les haïr.

Confucius.

L'homme est immortel selon l'institution de sa nature, il est mortel selon sa corruption.

Sa crainte prouve sa misère et sa mortalité; ses désirs sans bornes prouvent son immortalité.

Nicole.

Quand l'homme honnête voit un homme vertueux, il cherche à se conformer à ce modèle : il sait même profiter du spectacle du méchant, en cherchant s'il n'a pas avec lui quelque ressemblance.

Confucius.

L'homme est si misérable, que l'inconstance avec

laquelle il abandonne ses desseins, est, en quelque sorte, sa plus grande vertu; parce qu'il témoigne par là qu'il y a encore en lui quelque reste de grandeur qui le porte à se dégoûter des choses qui ne méritent pas son amour et son estime. *Nicole.*

A voir comment en usent les hommes, on serait porté quelquefois à penser que la vie humaine et les affaires du monde sont un jeu sérieux, où toutes les finesses sont permises pour usurper le bien d'autrui, à nos périls et fortunes ; et où l'heureux dépouille en tout honneur le plus malheureux ou le moins habile. *Vauvenargues.*

Quand on connaît bien les hommes et qu'on veut les faire servir à ses desseins, on ne doit pas compter sur un appui aussi frivole que celui des discours et des promesses. *Vauvenargues.*

Honneur.

Ce qu'on appelle honneur en général, n'a presque point d'objet certain : les hommes le placent où ils veulent, selon leur fantaisie, et il y a peu de choses honorables qui ne puissent devenir honteuses par un autre tour d'imagination; de sorte que quoiqu'il ne dépende pas de l'opinion de nous faire aimer l'honneur, et que cette inclination soit

naturelle, il dépend néanmoins de l'opinion de l'attacher à une chose plutôt qu'à une autre. *Nicole.*

On peut distinguer dans ce qu'on appelle honneur, celui qui se tire de l'opinion publique, et celui qui dérive de l'estime de soi-même. Le premier consiste en vains préjugés plus mobiles qu'une onde agitée; le second a sa base dans les vérités éternelles de la morale. L'honneur du monde peut être avantageux à la fortune; mais il ne pénètre point dans l'âme, et n'influe en rien sur le vrai bonheur. L'honneur véritable, au contraire, en forme l'essence; parce qu'on ne trouve qu'en lui ce sentiment permanent de satisfaction intérieure, qui seul peut rendre heureux un être pensant.

J.-J. Rousseau.

L'honneur qui se vend est toujours payé plus cher qu'il ne vaut. *Duclos.*

Le trafic de l'honneur n'enrichit pas.

Vauvenargues.

L'honneur est l'instinct de la vertu, et il en fait le courage. *Voltaire.*

Une fois que l'on a rompu la barrière de l'honneur et de la bonne foi, cette perte est irréparable.

Fénélon.

L'honneur acquis est caution de celui qu'on doit acquérir. *La Rochefoucauld.*

Il en est de l'honneur comme de la neige, qui ne peut jamais reprendre son éclat, quand elle l'a perdu. *Duclos.*

L'honneur est comme l'œil, qui ne saurait souffrir la moindre impureté sans s'altérer; c'est une pierre précieuse, dont le moindre défaut diminue beaucoup le prix. *Bossuet.*

Ce qu'est le salut pour l'autre vie, l'honneur l'est pour celle-ci; il est la ressource du sage dans les disgrâces qui lui arrivent. *Duclos.*

L'honneur gâte tout, en amour, dès qu'il y entre. D'abord c'est l'honneur des femmes qui est contraire aux intérêts des amans; et puis du débris de cet honneur-là les amans s'en composent un autre qui est fort contraire aux intérêts des femmes. Voilà ce que c'est que d'avoir mis l'honneur d'une partie dont il ne devait pas être. *Fontenelle.*

L'honneur se sent, et ne se raisonne pas : encore moins peut-il se commander. *Cte Ferrand.*

L'honneur des hommes et celui des femmes sont deux plantes d'espèces tout-à-fait différentes : l'une croît au grand jour, l'autre ne fleurit qu'à l'ombre. *M. Jouy.*

Le véritable honneur n'est autre chose que la géné-

reuse résolution de faire en toute occurrence ce qui peut distinguer avantageusement du commun des hommes. L'honneur affecte les hommes de tous les états : celui qui ne désire pas s'élever au-dessus de sa sphère, désire au moins s'attirer de la considération entre ses égaux. *B. Franklin.*

Le sentiment de l'honneur est le besoin de l'estime des hommes avec qui l'on vit. L'institution de l'honneur est née de l'insuffisance des lois, pour remplir le but de la société. *M. Lacretelle aîné.*

L'honneur (non pas celui des monarchies, mais celui de la société humaine) veut que les hommes s'imposent, entre eux, de ces actions où la loi craindrait de se compromettre, en les prescrivant. *M. Lacretelle aîné.*

Les honneurs deviennent une flétrissure, lorsqu'un indigne en est revêtu. *Publius Syrus.*

Humanité.

L'humanité est un sentiment réfléchi; l'éducation seule le développe et le fortifie. *Helvétius.*

On ne peut être juste, si l'on est humain. *Vauvenargues.*

L'humanité est la première des vertus.

Vauvenargues.

Il n'y a ni vertu, ni vrai courage, ni gloire solide, sans l'humanité. *Fénélon.*

Malheur à qui ne sait pas sacrifier un jour de plaisir aux devoirs de l'humanité ! *J.-J. Rousseau.*

Une femme et des enfans augmentent l'humanité chez les hommes. *Bacon.*

Humeur.

Notre humeur met le prix à tout ce qui nous vient de la fortune. *La Rochefoucauld.*

Le caprice de notre humeur est encore plus bizarre que celui de la fortune. *La Rochefoucauld.*

Il y a plus de défauts dans l'humeur que dans l'esprit. *La Rochefoucauld.*

On peut dire de l'humeur des hommes comme de la plupart des bâtimens, qu'elle a diverses faces, les unes agréables, et les autres désagréables.

La Rochefoucauld.

Les fous et les sottes gens ne voient que par leur humeur. *La Rochefoucauld.*

La fortune et l'humeur gouvernent le monde.

La Rochefoucauld.

Le calme ou l'agitation de notre humeur ne dépend pas tant de ce qui nous arrive de plus considérable dans la vie, que d'un arrangement commode ou désagréable de petites choses qui arrivent tous les jours. *La Rochefoucauld.*

L'humeur est comme la mauvaise herbe qui mange tout, et empêche tout ce qui est bon, en plantes et en semences, de se produire, et, par conséquent, de se reproduire et de profiter. Cette comparaison est si juste, que je vois les gens les meilleurs, les plus justes, quelquefois les plus aimables, les plus délicats, les plus honnêtes, hors de la possibilité de paraître ce qu'ils sont. Toutes leurs bonnes qualités sont interceptées par leur humeur; c'est comme s'ils n'en avaient pas.

Le prince de Ligne.

Ce qu'on appelle humeur est une chose trop négligée parmi les hommes; ils devraient comprendre qu'il ne leur suffit pas d'être bons, mais qu'ils doivent encore paraître tels, du moins s'ils tendent à être sociables, capables d'union et de commerce, c'est-à-dire être des hommes. L'on n'exige pas des âmes malignes qu'elles aient de la douceur et de la souplesse; elle ne leur manque jamais, et elle leur sert de piége pour surprendre les simples et pour faire valoir leurs artifices : l'on désirerait de ceux qui

ont un bon cœur, qu'ils fussent toujours plians, faciles, complaisans, et qu'il fût moins vrai quelquefois que ce sont les méchans qui nuisent, et les bons qui font souffrir. *La Bruyère.*

L'esprit ne nous garantit pas des sottises de notre humeur. *Vauvenargues.*

L'humeur est une inégalité qui dispose à l'impatience. *Vauvenargues.*

Hypocrisie.

L'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu ; oui, comme celui des assassins de César, qui se prosternaient à ses pieds pour l'égorger plus sûrement. Couvrir sa méchanceté du dangereux manteau de l'hypocrisie, ce n'est point honorer la vertu, c'est l'outrager en profanant ses enseignes ; c'est ajouter la lâcheté et la fourberie à tous les autres vices ; c'est se fermer pour jamais tout retour vers la probité. Il y a des caractères élevés qui portent jusque dans le crime je ne sais quoi de fier et de généreux, et qui laissent voir au dedans encore quelque étincelle de ce feu céleste, fait pour animer les belles âmes. Mais l'âme vile et rampante de l'hypocrite est semblable à un cadavre où l'on ne retrouve plus ni feu, ni chaleur, ni retour à la vie.

J.-J. Rousseau.

L'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu. *La Rochefoucauld.*

L'hypocrisie n'est pas une passion, mais le masque de toutes les passions. *B[on] Massias.*

Idées.

La manière de former les idées est ce qui donne un caractère à l'esprit humain. L'esprit qui ne forme ses idées que sur des rapports réels est un esprit solide; celui qui se contente des rapports apparens est un esprit superficiel; celui qui voit les rapports tels qu'ils sont est un esprit juste; celui qui les apprécie mal, est un esprit faux; celui qui controuve des rapports imaginaires qui n'ont ni réalité ni apparence, est un fou; celui qui ne compare point est un imbécile. L'aptitude plus ou moins grande à comparer des idées et à trouver des rapports, est ce qui fait dans les hommes le plus ou moins d'esprit.

Les idées simples ne sont que des sensations comparées. Il y a des jugemens dans les simples sensations, aussi bien que dans les sensations complexes, que j'appelle des idées simples. Dans la sensation, le jugement est purement passif; il affirme qu'on sent ce qu'on sent. Dans la perception ou idée, le jugement est actif; il rapproche, il compare, il détermine des rapports que le sens ne détermine pas. Voilà toute la différence, mais elle est grande. Jamais la nature ne nous trompe; c'est toujours nous qui nous trompons. *J.-J. Rousseau.*

Nos idées ne viennent pas des sens, mais par les sens. Cette distinction est capitale. A ceux qui me demanderont d'où elles viennent, je demanderai à mon tour d'où part la voix de la conscience. Peut-être faudra-t-il reconnaître qu'il y a un autre monde que l'univers physique, et que de cet univers où habite la vérité même, descend une lumière qui éclaire l'intelligence de tout homme venant en ce monde. Or, les idées ne sont que les rayons de cette clarté divine. Les sensations représentent les matériaux d'un monument; la réflexion, le temps pendant lequel l'architecte les examine; et la pensée, le trait de génie qui les place dans l'édifice. Lorsque les pierres tirées des entrailles de la terre sont accumulées devant la place qui attend le monument futur, ne faut-il pas que l'image du palais tout construit existe déjà dans l'esprit de l'architecte pour qu'il puisse ranger ces pierres dans l'ordre qui leur convient, les faire monter en colonnes, les arrondir en voûtes, et deviner les proportions de l'ordre ionique ou corinthien? Deux pierres élevées l'une auprès de l'autre dans les airs, et formant un angle, annoncent une idée. Le temple ne pourrait pas être construit sans les pierres; mais ce ne sont pas les pierres qui font le temple, c'est la pensée.

Éd. Alletz, Essai sur l'homme.

Nos idées sont plus imparfaites que la langue.

Vauvenargues.

Une nouvelle idée vient de la comparaison de deux choses que l'on n'a pas encore comparées.
Helvétius.

Les hommes ont les mêmes idées dans les situations semblables. *Lévesque.*

L'art de conduire les hommes n'est autre que celui d'associer leurs idées. *Card[al] de Retz.*

Les idées gouvernent le monde. *Bacon.*

La mesure du bonheur ou du malheur de l'homme, c'est l'idée qu'il en a. *Oxenstiern.*

Ignorance.

L'ignorance n'est un obstacle ni au bien ni au mal; elle est seulement l'état naturel de l'homme.
J.-J. Rousseau.

L'ignorance n'a jamais fait de mal, l'erreur seule est funeste; et l'on ne s'égare point parce qu'on ne sait pas, mais parce qu'on croit savoir.
J.-J. Rousseau.

L'ignorance et le mépris des devoirs produisent le même effet : l'une part d'une éducation fausse, l'autre vient du défaut absolu d'éducation. *Duclos.*

Notre ignorance nous ferait pitié, si notre vanité ne nous en dérobait la connaissance. *Fontenelle.*

Il y a trois sortes d'ignorance : ne rien savoir, savoir mal ce qu'on sait, et savoir autre chose que ce qu'on doit savoir. *Duclos.*

C'est la profonde ignorance qui inspire le ton dogmatique. Celui qui ne sait rien croit enseigner aux autres ce qu'il vient d'apprendre lui-même; celui qui sait beaucoup pense à peine que ce qu'il dit doit être ignoré, et parle plus indifféremment. *La Bruyère.*

La cause la plus ordinaire et la plus naturelle de l'ignorance est l'amour du repos; car il en coûte pour devenir habile, et il n'y a que l'ignorance qui soit aisée. Une seconde cause est le défaut d'émulation : ce défaut peut venir de ce que les personnes distinguées par le rang et par la naissance ne mettent point les sciences en honneur. Les suites de l'ignorance sont d'une extrême conséquence; l'oisiveté en est le premier fruit, et de l'oisiveté naissent tous les vices. *Saint-Évremont.*

L'ignorance est incapable d'entendre les choses élevées; on n'est propre à rien quand on n'a pas cultivé son esprit. *Phocylide.*

Les grands crimes n'ont guère été commis que par de célèbres ignorans. *Voltaire.*

C'est le comble de l'ignorance que d'être orgueilleux. *Fontenelle.*

L'ignorance vaut mieux que cette fausse science qui fait que l'on s'imagine savoir ce qu'on ne sait pas. *Arnauld* de Port-Royal.

L'ignorance est la plus grande maladie du genre humain. *Voltaire.*

Nous préférons l'ignorance qui précède la science, à l'ignorance qui la suit. *Montaigne.*

L'esprit aime à s'abandonner à ses ignorances. *Bossuet.*

Le plus noble prix de la science est le plaisir d'éclairer l'ignorance. *L'abbé de Saint-Pierre.*

Il n'y a d'ignorans que ceux qui veulent l'être. *Platon.*

Sous la constitution la plus libre, un peuple ignorant est toujours esclave. *Condorcet.*

Dieu, et les rois, sont mal loués et mal servis par les ignorans. *Voltaire.*

L'entière ignorance s'ignore elle-même. *Montaigne.*

Notre première et notre plus grande ignorance est de nous ignorer. *Plutarque.*

Il y a deux sortes d'ignorance : nous commençons par la première, nous finissons par la seconde. *M. Ancillon.*

L'ignorance raisonnée, ou la conviction de l'impossibilité où se trouve l'esprit humain de dépasser certaines limites, est la science de l'homme.

M. Ancillon.

Illusions.

Le moment où l'on perd les illusions de la jeunesse, laisse souvent des regrets; mais quelquefois on hait le prestige qui vous a trompé. C'est Armide qui brûle et détruit le palais où elle fut enchantée.

Chamfort.

La nature a voulu que les illusions fussent pour les sages comme pour les fous, afin que les premiers ne fussent pas trop malheureux par leur propre sagesse. *Chamfort.*

On se livre aux illusions sans danger, si l'on a formé sa raison, si l'on pense avec sagesse que la situation où l'on est placé par le sort a des avantages que nulle autre ne pourrait offrir. L'imagination embellit alors quelques heures de la vie sans la troubler jamais. *M. Droz.*

Celui qui souhaiterait réellement des illusions aurait au-delà de ses vœux. *Fontenelle.*

De toutes les illusions, la plus agréable, c'est l'espoir d'occuper de soi après qu'on n'existe plus.

Cette fumée de gloire n'est pas déraisonnable, et peut faire faire de grandes choses.

Le prince de Ligne.

Les illusions superstitieuses ne conviennent ni à nos mœurs ni à nos lumières; c'est sur des bases plus solides qu'il faut fonder la société humaine, et c'est dans la nature et la vérité qu'il faut chercher les principes des lois d'où dépendent le bonheur des hommes. Mais ne nous y trompons pas; tant que les lumières ne seront pas généralement répandues, et que toutes les vérités utiles ne seront pas devenues les préjugés des peuples, il se mêlera toujours quelques superstitions dans les opinions comme dans les affections de la multitude. Tâchons au moins que ces illusions soient utiles. *M. Suard.*

Le cœur est la source ordinaire des illusions de l'esprit. *Nicole.*

On se fait des illusions pour jouir, sans vertus, du calme de la conscience. *Saint-Lambert.*

Tant que le cœur conserve des désirs, l'esprit garde des illusions. *Châteaubriand.*

Le philosophisme, qui détruit toutes les illusions, est une mort anticipée. *La Harpe.*

Nos sages et doctes aïeux ont brûlé religieuse-

ment des gens dont le crime était d'avoir eu des illusions, et de le dire. *Condorcet.*

Ayons recours aux illusions pour nous défendre contre les vérités affligeantes, comme nous prenons un manteau pour nous garantir des frimas.

Anonyme.

On a grand tort de blâmer les illusions du bel âge. Passe encore si la vérité les remplaçait; mais non : de tristes erreurs leur succèdent pour l'ordinaire. Si nous voyons, à vingt-cinq ans, tout en beau, si nous croyons tous les hommes bons et vertueux, nous en sommes quelquefois dupes, j'en conviens; mais aussi nous faisons plus de frais pour leur plaire, nous tenons davantage à leur estime, notre conduite en vaut mieux, et en général nous avons moins à nous en plaindre. A quarante ans, au contraire, nous nous exagérons presque toujours les torts de la société, et des individus qui la composent; notre confiance est détruite; mais si nous avons lieu d'être mécontens des autres, oserions-nous répondre que nous ne les avons jamais repoussés par nos manières dédaigneuses, ou par notre excessive réserve? Oserions-nous répondre que nous n'avons pas, de notre côté, des reproches graves à nous faire? *Anonyme.*

Imagination.

Malheur à qui n'a plus rien à désirer! Il perd,

pour ainsi dire, tout ce qu'il possède. On jouit moins de ce qu'on obtient que de ce qu'on espère, et l'on n'est heureux qu'avant d'être heureux. En effet, l'homme avide et borné, fait pour tout vouloir et peu obtenir, a reçu du ciel une force consolante qui rapproche de lui tout ce qu'il désire, qui le soumet à son imagination, qui le lui rend présent et sensible, qui le lui livre en quelque sorte, et, pour lui rendre cette imaginaire propriété plus douce, le modifie au gré de sa passion. Mais tout ce prestige disparaît devant l'objet même : rien n'embellit plus cet objet aux yeux du possesseur; on ne se figure point ce qu'on voit; l'imagination ne pare plus rien de ce qu'on possède; l'illusion cesse où commence la jouissance. *J.-J. Rousseau.*

L'imagination est le don de concevoir les choses d'une manière figurée, et de rendre ses pensées par des images. Ainsi l'imagination parle toujours à nos sens; elle est l'invention des arts et l'ornement de l'esprit. *Vauvenargues.*

L'imagination est le meilleur et le plus utile de nos sens; celui-là fait la fonction des autres; il commence là où les autres finissent, et va beaucoup au-delà. Il n'a pas besoin que l'objet vienne le chercher : il va le saisir où il est, même où il n'est pas; il le trouve toujours, il se moque de la nature, et fait toucher et voir dans les plus grandes distances.

Thomas.

C'est le lot des esprits rares d'allier la justesse avec l'imagination. *Helvétius.*

Respecte et cultive ton imagination, car tout dépend d'elle; afin qu'elle n'engendre point dans ton esprit des opinions contraires à la nature, et indignes de la raison. *Marc-Aurèle.*

Tous nos plaisirs sont fugitifs, et tous sont réels. Faculté merveilleuse, l'imagination réveille les plaisirs passés, charme l'instant qui s'écoule, et voile l'avenir, ou l'embellit d'espérances. *M. Droz.*

L'imagination ressemble tantôt à ces magiciennes qui transportaient sur des bords enchantés les héros objets de leur amour, tantôt à leurs ennemies, qui multipliaient autour de lui les périls. Livrée à ses caprices, peut-être nous ferait-elle redouter mille maux chimériques, aussi féconde pour enfanter des tourmens qu'elle est ingénieuse à créer des plaisirs. La raison, qui ne peut la suivre toujours, doit lui montrer du moins quels sentiers le bonheur l'invite à parcourir. *M. Droz.*

Les imaginations fortes sont contagieuses. *Mallebranche.*

L'imagination des sots n'atteint pas à l'esprit, celle des sages n'atteint pas au génie. *Condorcet.*

L'imagination est comme la messagère qui entretient la correspondance de l'entendement et de la volonté. Les sens sont à ses ordres pour lui rapporter les objets; elle en rend compte à la raison qui, après les avoir examinés, les renvoie à la volonté, pour en décider en dernier ressort. Il ne faut donc pas s'étonner si l'imagination a tant d'empire sur nos pensées et nos actions. Comme elle a des ministres infidèles, et qu'elle-même est une interprète fort équivoque, elle devient la source de nos erreurs et de nos crimes. *Bacon.*

L'imagination agit sur nos sens; elle tient les rênes du mécanisme de l'homme, en sorte que tel mouvement doit cesser, dès que l'image qui l'a occasioné disparaît : l'homme qui se promenait s'arrête tout à coup, parce qu'il est saisi d'une idée qui enchaîne, pour ainsi dire, ses pas, en captivant son imagination. *Bacon.*

Sans l'imagination, de quoi l'homme jouirait-il, puisque le passé n'est plus, que le présent coule incessamment de l'avenir dans le passé, et que l'avenir n'est point encore? Du passé, du présent et de l'avenir, cette fée bienfaisante crée une réalité mensongère sur laquelle repose et se berce doucement la frêle humanité. *Bon Massias.*

Le grand secret de ceux qui entrent dans les

emplois est de saisir d'abord l'imagination des hommes par une action que quelques circonstances leur rendent particulières. *Card*[al] *de Retz.*

Les imaginations vives aiment mieux de loin que de près. *Duclos.*

Les personnes qui ont l'imagination vive grossissent les objets ; elles prennent les saillies de leur imagination, ou les sentimens qu'elles ont de leurs dispositions, pour le fond de leur cœur. Ainsi, quelque sincères qu'elles soient, elles se trompent souvent elles-mêmes : il n'y a que la connaissance du détail de leurs actions qui puisse donner une véritable idée de leur caractère. *Nicole.*

L'imagination est la folle de la maison ; elle ne cesse de faire du bruit et d'étourdir ; l'esprit même est entraîné par elle ; il ne peut s'empêcher de voir les images qu'elle lui présente. *Fénélon.*

Les hommes d'une imagination forte parlent avec une autorité despotique ; les ignorans et les faibles écoutent avec une admiration servile ; les bons esprits examinent. *Voltaire.*

En toute chose l'habitude tue l'imagination, il n'y a que les objets nouveaux qui la réveillent. Dans ceux que l'on voit tous les jours, ce n'est plus

l'imagination qui agit, c'est la mémoire ; et voilà la raison de l'axiome : *ab assuetis non fit passio*, car ce n'est qu'au feu de l'imagination que les passions s'allument. *J.-J. Rousseau.*

Rien ne nuit tant à l'imagination que de lui donner un but, de la soumettre à un système. Elle en contracte de la froideur et de l'affectation.

M. de Barante.

L'imagination va toujours plus loin que la réalité.

Cte de Ségur.

Il est nécessaire de se tenir en garde contre l'imagination : elle nuit presque toujours au jugement et à la mémoire. Par elle, les chimères remplacent les réalités, et trop souvent nous entraînent, d'erreur en erreur, de folie en folie, jusqu'à notre ruine totale.. *Anonyme.*

Ingratitude.

Tel homme est ingrat, qui est moins coupable de son ingratitude que celui qui lui a fait du bien.

La Rochefoucauld.

L'ingratitude doit exciter plus de mépris que de chagrin ; la plus cruelle situation pour une âme élevée, est d'avoir à se plaindre de ceux à qui l'on doit. *Duclos.*

L'ingratitude la plus odieuse, mais cependant

la plus commune et la plus ancienne, est celle des enfans envers leurs pères. *Vauvenargues.*

Le trop grand empressement qu'on met à s'acquitter d'une obligation, est une espèce d'ingratitude. *La Rochefoucauld.*

On ne trouve guère d'ingrats tant qu'on est en état de faire du bien. *La Rochefoucauld.*

L'ingratitude consiste à oublier, à méconnaître, ou reconnaître mal les bienfaits; et elle a sa source dans l'insensibilité, l'orgueil ou l'intérêt. *Duclos.*

On s'irrite contre les ingrats, parce que l'on veut de la reconnaissance par amour-propre. *Fénélon.*

Il vaut mieux s'exposer à l'ingratitude que de manquer au malheur. *La Bruyère.*

L'ingratitude ne décourage pas la bienfaisance, mais elle sert de prétexte à l'égoïsme. *M. de Lévis.*

Il y a beaucoup moins d'ingrats qu'on ne croit, car il y a bien moins de généreux qu'on ne pense. Celui qui tait la grâce qu'il a reçue, est un ingrat qui ne la méritait pas; celui qui publie celle qu'il a faite la tourne en injure. *Saint-Évremont.*

Tout le monde déteste l'ingrat; chacun se croit

offensé par sa conduite ; parce qu'elle tend à refroidir la générosité, et on le regarde comme l'ennemi commun de tous ceux qui ont besoin de secours.

Cicéron.

L'ingratitude est le crime des sociétés comme des individus. *Sénèque.*

Une erreur des ingrats, c'est de croire que l'usufruit d'un bienfait doit être gratuit, tandis qu'ils paient à leurs créanciers des intérêts, sans préjudice du capital. Les bienfaits ont aussi leurs intérêts : on a plus à payer quand on paie plus tard. Il y a de l'ingratitude à rendre un bienfait sans arrérages.

Sénèque.

L'ingratitude serait plus rare, si les bienfaits à usure étaient moins communs. On aime ce qui nous fait du bien ; c'est un sentiment si naturel ! L'ingratitude n'est pas dans le cœur de l'homme, mais l'intérêt y est : il y a moins d'obligés ingrats, que de bienfaiteurs intéressés. Si vous me vendez vos dons, je marchanderai sur le prix ; mais si vous feignez de donner pour vendre à votre mort, vous usez de fraude. C'est d'être gratuits qui les rend inestimables. *J.-J. Rousseau.*

L'ingratitude est une furie au cœur de marbre.

Shakspeare.

L'ingratitude de nos propres enfans, n'est-ce pas comme si la bouche mordait la main qui lui porte la nourriture ? *Shakspeare.*

Le plus ingrat des hommes est celui qui n'a jamais fait d'ingrats. *Naudé.*

L'orgueil et la vanité sont ingrats. ***

L'ingratitude, fille de l'intérêt et de la vanité, est le vice des petites âmes. *Condorcet.*

On se plaint des ingrats qu'on n'a pas faits, pour se défendre des ingrats que l'on ne veut pas faire. *Naudé.*

Injustice.

Ceux qui commettent une injustice, seraient les premiers à la détester s'ils en souffraient. *Publius Syrus.*

On n'est pas moins injuste en ne faisant pas ce qu'on doit faire, qu'en faisant ce qu'on ne doit pas faire. *Marc-Aurèle.*

Même aux yeux de l'injuste, un injuste est horrible. *Boileau.*

Les hommes sont si injustes, qu'à leurs yeux, être malheureux, c'est avoir tort. *La Harpe.*

Faire une injustice, c'est être impie. *Marc-Aurèle.*

Une injustice qu'on voit et qu'on tait, on la commet soi-même. *J.-J. Rousseau.*

Toutes les injustices ont été mises en lois.

M. Lanjuinais.

En politique, l'injustice est dangereuse par elle-même. *Cte Ferrand.*

On supporte la rigueur, on se révolte contre l'injustice. *Lévesque.*

Les caractères les plus doux, lorsqu'ils sont persécutés par l'injustice, deviennent souvent les plus intraitables : la raison en est, sans doute, que leur résolution ayant été mûrie par la réflexion, devient par cela même inébranlable. *Richardson.*

Une injustice faite à un seul, est une menace faite à tous. *La Harpe.*

De la force à l'injustice, il n'y a qu'un pas.

Condorcet.

Se plaindre d'une injustice, c'est presque toujours en provoquer une nouvelle. *Anonyme.*

Innocence.

L'innocence est le premier charme de la beauté, et rien ne retrace l'innocence comme le remords.

Duclos.

L'innocence est une santé précieuse de l'âme;

c'est une ressource et une consolation dans les plus affreuses douleurs. *Fénélon.*

C'est le dernier degré de l'opprobre, de perdre avec l'innocence le sentiment qui la fait aimer. *J.-J. Rousseau.*

C'est enhardir et absoudre le crime, que de condamner l'innocence. *Bossuet.*

L'accord de l'amour et de l'innocence semble être le paradis sur la terre. C'est le bonheur le plus doux, et l'état le plus délicieux de la vie. *J.-J. Rousseau.*

L'innocence est la félicité du malheureux. *Publius Syrus.*

L'innocence est toujours environnée de son propre éclat. *Publius Syrus.*

Il s'en faut bien que l'innocence trouve autant de protecteurs que le crime. *La Harpe.*

Un coupable puni est un exemple pour la multitude, un innocent condamné est l'affaire de tous les honnêtes gens. *Mirabeau.*

Insensibilité.

L'excès de la douleur produit quelquefois l'insensibilité, surtout dans les premiers momens. Le cœur,

trop vivement frappé, est étourdi de la grandeur de ses blessures ; il demeure d'abord sans mouvement, et, s'il est permis de s'exprimer ainsi, le sentiment se trouve noyé pendant quelque temps dans le déluge de maux dont l'âme est inondée. Mais, le plus souvent, l'espèce d'insensibilité que quelques personnes font paraître, au milieu des souffrances les plus grandes, n'est simplement qu'extérieure. Le préjugé, la coutume, l'orgueil, ou la crainte de la honte, empêchent la douleur d'éclater au dehors, et la renferment tout entière dans le cœur. Nous voyons par l'histoire, qu'à Lacédémone, les enfans fouettés au pied des autels jusqu'à effusion de sang, et même quelquefois jusqu'à la mort, ne laissaient pas échapper le moindre gémissement. Il ne faut pas croire que ces efforts fussent réservés à la constance des Spartiates. Les barbares et les sauvages, avec lesquels ce peuple si vanté avait plus d'un trait de ressemblance, ont souvent montré une pareille force, ou, pour mieux dire, une semblable insensibilité apparente. *Diderot.*

Celui que l'expérience a rendu insensible, prouve assez qu'elle n'a fait que développer une disposition qui d'avance existait en lui. *De Lingrée.*

L'insensibilité à la vue des misères est dureté ; s'il y entre du plaisir, c'est cruauté. *Vauvenargues.*

On est ordinairement insensible quand on veut

paraître plus compatissant pour les autres que pour soi-même. *Duclos.*

On ne peut être sensible au plaisir, et insensible à la douleur. *Oxenstiern.*

L'insensibilité de l'égoïsme prend souvent le nom de philosophie. *Condorcet.*

L'âme déchirée d'une vive douleur, se réjouit de nouvelles douleurs ; elle espère que leur excès lui donnera la mort ou l'insensibilité. *J.-J. Rousseau.*

Nous honorons quelquefois l'insensibilité du nom de courage. ***

Intérêt.

L'intérêt parle toutes sortes de langues, et joue toutes sortes de personnages, même celui de désintéressé. *La Rochefoucauld.*

L'intérêt, qui aveugle les uns, fait la lumière des autres. *La Rochefoucauld.*

L'intérêt ferait nier les propositions de géométrie les plus évidentes, et croire les contes religieux les plus absurdes. *Helvétius.*

Nous nous persuadons souvent d'aimer les gens

plus puissans que nous, et néanmoins c'est l'intérêt seul qui produit notre amitié; nous ne nous donnons pas à eux pour le bien que nous leur voulons faire, mais pour celui que nous en voulons recevoir. *La Rochefoucauld.*

L'intérêt met en œuvre toutes sortes de vertus et de vices. *La Rochefoucauld.*

Le bon naturel qui se vante d'être si sensible, est souvent étouffé par le moindre intérêt. *La Rochefoucauld.*

L'intérêt, que l'on accuse de tous nos crimes, mérite souvent d'être loué de nos bonnes actions. *La Rochefoucauld.*

L'intérêt bien entendu, c'est-à-dire guidé par la raison, est plus favorable à la vertu qu'au vice; parce que les vices lui sont moins utiles que les vertus. *Anonyme.*

L'intérêt est la fin de l'amour-propre; la générosité en est le sacrifice. *Vauvenargues.*

C'est à notre cœur à régler le rang de nos intérêts, et à notre raison de les conduire. *Vauvenargues.*

Comptez rarement sur l'estime et sur la confiance d'un homme qui entre dans tous vos intérêts, s'il ne vous parle aussitôt des siens. *Vauvenargues.*

L'intérêt nous console de la mort de nos proches, comme l'amitié nous consolait de leur vie.

Vauvenargues.

L'intérêt est la règle de la prudence.

Vauvenargues.

L'intérêt général de la société est la loi des souverains. *Fénélon.*

Aucune passion n'aveugle autant que l'intérêt : il empêche de voir l'évidence. *Cte de Ségur.*

Les intérêts particuliers font aisément oublier l'intérêt public. *Montesquieu.*

Intolérant. — Intolérance.

L'intolérant est celui qui oublie qu'un homme est son semblable, et qui le traite comme une bête cruelle, parce qu'il a une opinion différente de la sienne. La religion sert de prétexte à cette injuste tyrannie, dont l'effet est de ne pouvoir souffrir une façon de penser différente de la sienne; tandis que sa véritable source vient de l'aveuglement, de la présomption, et de la méchanceté du cœur humain. Elle est si grande cette méchanceté, que tout homme de lettres, qui cherche ici-bas le repos, doit sans cesse prier Dieu de lui faire trouver grâce auprès des intolérans; ceux de cet ordre ne sont pas d'ordinaire les plus habiles, et les plus zélés ne sont pas toujours

les plus gens de bien ; mais les gouverneurs des États doivent tenir pour bons sujets tous les habitans pacifiques. Un seul est notre docteur, savoir, Jésus-Christ ; et nous sommes tous frères, dit l'Écriture.

L'intolérant doit être regardé dans tous les lieux du monde comme un homme qui sacrifie l'esprit et les préceptes de sa religion à son orgueil; c'est le téméraire qui croit que l'arche doit être soutenue par ses mains; c'est presque toujours un homme sans religion, et à qui il est plus facile d'avoir du zèle que des mœurs. *Le Chev^er^ de Jaucourt.*

L'intolérance est une passion féroce qui porte à haïr et à persécuter ceux qui sont dans l'erreur. Mais, pour ne pas confondre des choses fort diverses, il faut distinguer deux sortes d'intolérance : l'ecclésiastique et la civile.

L'intolérance ecclésiastique consiste à regarder comme fausse toute autre religion que celle que l'on professe, et à le démontrer sur les toits, sans être arrêté par aucune terreur, par aucun respect humain ; au hasard même de perdre la vie.

L'intolérance civile consiste à rompre tout commerce et à poursuivre, par toutes sortes de moyens violens, ceux qui ont une façon de penser sur Dieu, et sur son culte, autre que la nôtre.

Le Chev^er^ de Jaucourt.

Une déclaration de tolérance n'est au fond qu'un

acte d'intolérance ; il ne faut pas plus de permission pour penser que pour respirer. *T. Payne.*

Il faut être tolérant pour les intolérans mêmes, et ne haïr que les persécuteurs.

Le Card[al] de Belloy.

Si je faisais une religion, je mettrais l'intolérance au rang des sept péchés mortels. *Voltaire.*

Si un intolérant s'expliquait nettement sur ce qu'il est, quel est le coin de la terre qui ne lui fût fermé? et quel est l'homme sensé qui osât aborder le pays qu'habite l'intolérant?

Le Chev[er] de Jaucourt.

L'intolérance est une faiblesse d'esprit.

Vauvenargues.

Il faut être bien fort, ou bien fou, pour oser être intolérant. *Voltaire.*

Si l'on rompt tout lien avec celui qu'on appelle impie, on rompra aussi avec celui qu'on appellera avare, impudique, ambitieux, colère, vicieux. On conseillera une rupture aux autres, et trois ou quatre intolérans suffiront pour déchirer toute la société.

Le Chev[er] de Jaucourt.

Jalousie.

La jalousie est l'aliment et le poison de l'amour. C'est elle qui fait les amans délicats et les maîtresses emportées. Quand elle est douce et modérée, on ne l'entend se plaindre qu'avec retenue, on ne la voit soupçonner qu'avec précaution : aussi enfant que l'amour, elle se joue avec lui, et le corrige en badinant : c'est sous cette forme, c'est sous ces traits, qu'il faut l'admettre dans un commerce tendre. Fuyez-la quand, sur les pas des furies, elle se précipite un poignard à la main, quand elle gémit, quand elle crie auprès du tombeau qu'elle a creusé, et qu'elle mêle son sang avec celui qu'elle a fait répandre. Astrée inquiète, est bien plus aimable que Médée furieuse. Il faut être délicat, et jamais jaloux. La délicatesse est toujours tendre; la jalousie est souvent cruelle. *Le Card^al de Bernis.*

Quelle passion, quelle triste et cruelle passion que celle de la jalousie! D'abord ressemblante à l'amour dont elle a reçu la naissance, elle est douce, tendre et timide; honteuse d'elle-même, elle se cache et dévore en secret le fiel qui la consume. Mais tout à coup elle se dresse et s'élance, comme un serpent gonflé de son propre venin. Et qu'est-ce qui l'irrite?

bien souvent on l'ignore. D'autant plus redoutable que l'apparence la plus faible et l'indice le plus léger en est le germe le plus imperceptible ; et qu'une fois jeté dans l'âme, ce germe empoisonné change tout en poison. *Marmontel.*

Il faut plus craindre la jalousie de ses amis, que les ruses de ses adversaires. *Publius Syrus.*

Dans les hommes, la jalousie est plus sombre, plus fière et plus humiliante : dans les femmes d'un caractère superbe et violent, elle éclate par des fureurs ; mais c'est pour les femmes timides, tendres et délicates, qu'elle est un supplice cruel et digne de pitié. *Marmontel.*

La jalousie est, parmi les passions, ce qu'est parmi les maladies la rage, la plus inconcevable dans son principe, la plus difficile à guérir, la plus terrible dans ses effets.

Ce n'est que d'un extrême amour que peut naître une extrême jalousie. L'homme qui aime ainsi, abandonne à l'objet qu'il adore toutes les affections, toutes les facultés, tout le bonheur de son être. Le soupçon ou la certitude, pour lui c'est la même chose ; le soupçon ou la certitude qui lui ravit cet objet l'arrache à lui-même, et par le plus profond, le plus sensible de tous les déchiremens. La vengeance de Nessus, le supplice de Prométhée, en offrent à peine une assez vive image. *Diderot.*

Le tempérament a beaucoup de part à la jalousie, et elle ne suppose pas toujours une grande passion : c'est cependant un paradoxe qu'un violent amour sans délicatesse. *La Bruyère.*

Celles qui ne nous ménagent sur rien, et ne nous épargnent nulles occasions de jalousie, ne mériteraient de nous aucune jalousie ; si l'on se réglait plus par leurs sentimens et leur conduite, que par son cœur. *La Bruyère.*

L'émulation et la jalousie ne se rencontrent guère que dans les personnes de même art, de mêmes talens et de même condition. Les plus vils artisans sont les plus sujets à la jalousie. Ceux qui font profession des arts libéraux ou des belles-lettres ; les peintres, les musiciens, les orateurs, les poëtes, tous ceux qui se mêlent d'écrire, ne devraient être capables que d'émulation. *La Bruyère.*

La jalousie dure plus long-temps que l'amour. On est déjà bien détaché l'un de l'autre ; on est déjà attaché ailleurs ; on s'imagine avoir encore des droits. C'est que l'amour-propre est le dernier qui s'en va. *Le prince de Ligne.*

La jalousie, quand elle est furieuse, produit plus de crimes que l'intérêt et l'ambition. *Voltaire.*

La jalousie se nourrit dans le doute ; elle de-

vient fureur, ou elle finit, sitôt qu'on passe du doute à la certitude. *La Rochefoucauld.*

On croit que la jalousie marque beaucoup d'amour, mais l'expérience prouve que l'amour le plus violent est ordinairement le moins soupçonneux.
Duclos.

Il y a une certaine sorte d'amour, dont l'excès empêche la jalousie. *La Rochefoucauld.*

Il n'y a que les personnes qui évitent de donner de la jalousie, qui méritent qu'on en ait pour elles.
La Rochefoucauld.

La jalousie ne prouve qu'un amour faible, un sot orgueil, le sentiment forcé de son peu de mérite, et quelquefois un mauvais cœur. *Duclos.*

La jalousie naît toujours avec l'amour, mais elle ne meurt pas toujours avec lui.
La Rochefoucauld.

Il y a dans la jalousie plus d'amour-propre que d'amour. *La Rochefoucauld.*

Jeu.

C'est au besoin d'intérêt que tient le charme qu'aura toujours le jeu pour les hommes désœuvrés, pour les âmes oisives ; et, soyons vrais, s'il est contre l'ennui de meilleur spécifique, il n'en est

pas au moins qui soit tout à la fois d'un usage plus facile, et d'un effet plus merveilleux.

Cette lutte d'adresse et d'attention, cette lutte ingénieuse contre les coups du hasard; que tantôt l'on prévient, que tantôt l'on répare; cette lutte enfin, où les succès et les revers se succèdent et se renouvellent si souvent, n'est-elle pas comme un abrégé de toutes les agitations de la vie? On y passe sans cesse de la crainte à l'espérance, et l'on conçoit que la succession rapide de ces sentimens, peut bercer très-long-temps l'activité naturelle de notre imagination, et qu'elle la berce d'autant plus agréablement, qu'il ne lui en coûte, pour ainsi dire, ni peine ni fatigue.

Montrer l'attrait du jeu, n'est-ce pas en faire voir tout le danger? Il n'est point d'habitude plus entraînante que celle d'un amusement tout à la fois si attachant et si frivole. Un joueur commence par se dégoûter de toute autre occupation, et finit, le plus souvent, par se rendre incapable de tout autre intérêt. *Diderot.*

Une tenue d'États, ou les chambres assemblées pour une affaire très-capitale, n'offrent point aux yeux rien de si grave et de si sérieux qu'une table de gens qui jouent un grand jeu : une triste sévérité règne sur leurs visages; implacables l'un pour l'autre, et irréconciliables ennemis pendant que la séance dure, ils ne reconnaissent plus ni liaisons,

ni alliance, ni naissance, ni distinctions. Le hasard seul, aveugle et farouche divinité, préside au cercle, et y décide souverainement : ils l'honorent tous par un silence profond, et par une attention dont ils sont partout ailleurs incapables; toutes les passions, comme suspendues, cèdent à une seule : le courtisan alors n'est ni doux, ni flatteur, ni complaisant, ni même dévot. *La Bruyère.*

Mille gens se ruinent au jeu, et vous disent froidement qu'ils ne sauraient se passer de jouer : quelle excuse ! Y-a-t-il une passion, quelque violente ou honteuse qu'elle soit, qui ne pût tenir ce même langage ? Serait-on reçu à dire qu'on ne peut se passer de voler, d'assassiner, de se précipiter ? Un jeu effroyable, continuel, sans retenue, sans bornes, où l'on n'a en vue que la ruine totale de son adversaire; où l'on est transporté du désir du gain, désespéré sur la perte, consumé par l'avarice; où l'on expose sur une carte, ou à la fortune du dé, la sienne propre, celle de sa femme et de ses enfans; est-ce une chose qui soit permise, ou dont l'on doive se passer ? Ne faut-il pas quelquefois se faire une plus grande violence, lorsque, poussé par le jeu jusques à une déroute universelle, il faut même que l'on se passe d'habits et de nourriture, et de les fournir à sa famille ? *La Bruyère.*

Le jeu nous plaît, en général, parce qu'il attache

notre avarice, c'est-à-dire l'espérance d'avoir plus. Il flatte notre vanité par l'idée de la préférence que la fortune nous donne, et de l'attention que les autres ont sur notre bonheur. Il satisfait notre curiosité, en nous procurant un spectacle. Enfin, il nous donne les plaisirs différens de la surprise. Les jeux de hasard nous intéressent plus particulièrement, parce qu'ils nous présentent sans cesse des événemens nouveaux, prompts et inattendus. Les jeux de société nous plaisent encore, parce qu'ils ont une suite d'événemens imprévus, qui ont pour cause l'adresse jointe au hasard. *Montesquieu.*

Le jeu occupe et flatte l'esprit par un usage facile de ses facultés; il amuse par l'espérance du gain. Pour l'aimer avec passion, il faut être avare ou accablé d'ennui; il n'y a que peu d'hommes qui aient une aversion sincère pour le jeu. La bonne compagnie prétend que la conversation, sans le secours du jeu, empêche de sentir le poids du désœuvrement : on ne joue pas assez.

Le Chev^er de Jaucourt.

L'intérêt du jeu manquant de motif dans l'opulence, ne peut jamais se changer en fureur, que dans un esprit mal fait. *J.-J. Rousseau.*

Le goût du jeu, fruit de l'avarice et de l'ennui, ne prend que dans un esprit et dans un cœur vides.

J.-J. Rousseau.

Le jeu est pour la société ce que les spectacles sont pour une grande ville; il y a trois heures dans la journée qu'on pourrait employer plus mal. Que de gens sans mérite et sans occupation, qui ne tiendraient à rien dans la société, si le jeu ne les y introduisait pas! *Fontenelle.*

L'amour du jeu vient d'une ridicule confiance aux événemens de la fortune : il y a cependant des joueurs avares, et qui ne sont confians qu'au jeu; mais ils ont, comme on dit, un jeu timide et serré. *Vauvenargues.*

Des commencemens souvent heureux remplissent l'esprit des joueurs de l'idée d'un gain très-rapide, qui paraît toujours sous leurs mains: cela détermine. *Vauvenargues.*

Joie.

La joie est un plaisir que l'âme goûte, lorsqu'elle considère la possession d'un bien présent ou à venir comme assurée; et nous sommes en possession d'un bien, lorsqu'il est de telle sorte en notre puissance que nous pouvons en jouir quand nous voulons. Un homme blessé ressent de la joie lorsqu'il lui arrive le secours qu'il désire, avant même qu'il en éprouve l'effet. Le père qui chérit vivement la prospérité de ses enfans, est en possession de ce bien, aussi long-temps que ses enfans prospèrent;

car il lui suffit d'y penser pour ressentir de la joie.
Locke.

Il n'y a point de joie humaine qui soit durable; la grandeur, les richesses, les victoires, et tout ce qui excite les plus violens désirs, n'est pas capable, après quelque temps, de surmonter les moindres chagrins. Ce n'est qu'une émotion passagère qui est bientôt suivie d'insensibilité, et souvent même de dégoût. *Essais de Morale.*

La joie du cœur est la vie de l'homme, la joie de l'homme rend sa vie plus longue. *Ecclésiaste.*

La joie de l'âme fait les beaux jours de la vie, en quelque saison qu'on soit. *Socrate.*

Une joie tumultueuse annonce un bonheur médiocre et court. *Plutarque.*

La première joie est celle du cœur. *Sénèque.*

On s'accoutume à sa félicité propre, on y devient comme insensible; mais on éprouve toujours de la joie d'être cause de celle d'autrui.
Massillon.

Ne faites pas votre joie du malheur d'autrui.
Max. latine.

La joie est une agréable émotion de l'âme qui jouit d'un bien qu'elle croit le sien. *Descartes.*

Jugement.

Il semble, à nous entendre parler, qu'il y ait comme trois classes de sentimens, les uns justes, les autres injustes, et les autres humains; trois classes de jugemens, les uns faux, les autres vrais, et les derniers humains. Cependant il n'en est point ainsi : tout jugement est vrai ou faux; tout sentiment juste ou injuste; et il faut nécessairement que ce que nous appelons jugement ou sentiment se réduise à l'une ou l'autre de ces classes. *Nicole.*

Ceux qui veulent tout définir ne confondent pas le jugement et l'esprit juste; ils rapportent à ce dernier l'exactitude dans le raisonnement, dans la composition, dans toutes les choses de pure spéculation; la justesse dans la conduite de la vie, ils l'attachent au jugement. *Vauvenargues.*

C'est mal juger, dans bien des cas, que de juger seulement d'après soi. *Condillac.*

Tout le monde se plaint de sa mémoire, et personne ne se plaint de son jugement.

La Rochefoucauld.

On s'est trompé lorsqu'on a cru que l'esprit et le jugement étaient deux choses différentes; le juge-

ment n'est que la grandeur de la lumière de l'esprit.
La Rochefoucauld.

Qu'il est difficile de proposer une chose au jugement d'un autre sans corrompre son jugement par la manière de la lui proposer! Si l'on dit : Je le trouve beau, je le trouve obscur, on entraîne l'imagination à ce jugement, ou on l'irrite au contraire. Il vaut mieux ne rien dire; car alors il juge selon ce qu'il est, c'est-à-dire selon ce qu'il est alors, et selon que les autres circonstances dont on n'est pas auteur l'auront disposé; si ce n'est que ce silence ne fasse aussi son effet, selon le tour et l'interprétation qu'il sera en humeur d'y donner, ou selon qu'il conjecturera de l'air du visage ou du ton de la voix : tant il est aisé de démonter un jugement de son assiette naturelle, ou plutôt tant il y en a peu de fermes et de stables. *Pascal.*

Le jugement n'est autre chose que la faculté de connaître en quoi les objets semblables diffèrent.
Locke.

Le crime provient d'un faux jugement. *Duclos.*

Tout jugement, quand il est universel, est nécessairement vrai. *Cicéron.*

On montre moins d'esprit que peu de jugement, lorsqu'on veut disputer sur tout. *Bacon.*

Les hommes de jugement ont souvent beaucoup

d'esprit, et les hommes d'esprit ont parfois peu de jugement. *M. Lacretelle aîné.*

C'est le caractère d'un esprit libre de juger ce qu'il honore. *La Harpe.*

La charité consiste à juger bonnement d'autrui, sévèrement de soi-même. *Nicole.*

On ne peut juger du mérite d'un homme qu'après sa mort. *Solon.*

C'est le jugement qui nous fait apercevoir les ressemblances et les différences. *Condillac.*

Le jugement fait la gloire de l'homme. Cette qualité est indispensable dans le chef de famille, pour se conserver le respect qu'une honnête femme doit lui rendre, et qu'elle doit souhaiter de lui voir rendre par tout le monde. *Richardson.*

Justice.

Le nom sacré de la justice, qu'un magistrat hypocrite met à la tête de ses discours, n'est regardé que comme une vaine préface qui ne sert qu'à annoncer qu'il va être injuste. *D'Aguesseau.*

C'est une entreprise téméraire de prétendre allier

une justice apparente, avec une justice véritable.
D'Aguesseau.

Le principal avantage de la justice et de la bonne foi, c'est de rendre la force inutile. *Plutarque.*

On déshonore la justice quand on n'y joint pas la douceur, les égards et la condescendance : c'est mal faire le bien. *Fénélon.*

Pour se soustraire à la force, on a été obligé de se soumettre à la justice. La justice ou la force, il a fallu opter entre ces deux maîtres, tant nous étions peu faits pour être libres. *Vauvenargues.*

Faire dépendre la justice des conventions humaines, c'est détruire toute morale. *Cicéron.*

La justice est un rapport des actions des particuliers au bien public. *Helvétius.*

L'amour de la justice n'est, chez la plupart des hommes, que la crainte de souffrir l'injustice.
La Rochefoucauld.

La justice n'a plus lieu quand la force lui manque.
Helvétius.

Il est juste que ce qui est juste soit suivi : il est nécessaire que ce qui est le plus fort soit suivi. La justice sans la force est impuissante. La puissance sans la justice est tyrannique. La justice sans la force

est contredite, parce qu'il y a toujours des méchans : la force sans la justice est accusée. Il faut donc mettre ensemble la justice et la force, et pour cela faire, que ce qui est juste soit fort, et que ce qui est fort soit juste. *Pascal.*

Une circonstance essentielle à la justice que l'on doit aux autres, c'est de la faire promptement et sans différer : la faire attendre c'est injustice.

La Bruyère.

Il faut convenir que de toutes les règles de la morale, celles qui concernent la justice ont été le plus altérées par l'influence des opinions reçues; et la raison en est simple : ce sont les premiers principes moraux dont nos institutions sociales durent s'emparer, et il n'est point de législateur qui ne les ait fait plus ou moins plier au système particulier de ses vues, de ses projets, de son ambition personnelle.

Ce que le vulgaire des hommes entend aujourd'hui par justice, n'est que l'obligation positive de ne jamais s'écarter des lois convenues ou formellement établies. *Diderot.*

Tu veux qu'on te rende justice; sois juste.

Ménandre.

Toutes les vertus sont comprises dans la justice; si tu es juste, tu es homme de bien. *Théognis.*

Pourquoi représente-t-on toujours la justice avec

une épée et même une balance? Je voudrais qu'on lui mît quelquefois un voile. Il est souvent de la justice de ne pas faire justice.

Le prince de Ligne.

On ne persuade pas aux hommes d'être justes, on les y contraint. La justice est un combat : elle ne s'établit pas sans effort, et c'est pour cette raison qu'il a été dit : « Heureux ceux qui souffrent persé-« cution pour la justice ! » *M. de Bonald.*

La justice est avant l'utilité; ou plutôt il n'y a point d'utilité sans la justice. *M. Lacretelle aîné.*

Le premier prix de la justice est de sentir qu'on la pratique. *J.-J. Rousseau.*

La justice, en général, est une vertu qui nous fait rendre à Dieu, à nous-mêmes, et aux autres hommes ce qui leur est dû à chacun; elle comprend tous nos devoirs; et être juste de cette manière, ou être vertueux, ne font qu'une même chose.

Le Chev^er de Jaucourt.

La justice est la bienfaisance des rois.

Card^al Maury.

Une âme noble rend justice même à ceux qui la lui refusent. *Condorcet.*

Libéralité.

Il n'y a rien qui convienne mieux à la vie de l'homme que la libéralité, notamment aux princes, lesquels doivent moins craindre d'être vaincus par les armes, que par la magnificence. *Cicéron.*

La libéralité, dont la bonté n'est pas la source, est une profusion qui conduit à l'avarice, et qui ne peut subsister que par elle : mais quand elle naît de la bonté, elle ne connaît point de voies légitimes pour fournir à ses désirs, qu'une sage économie. *Fontenelle.*

Il y a je ne sais quoi d'héroïque dans la plus grande libéralité aussi bien que dans la plus grande valeur; et ces deux vertus ont de la conformité, en ce que la première élève l'âme au-dessus de la considération du bien; comme la seconde pousse le courage au-delà du ménagement de la vie : mais avec ces beaux et généreux mouvemens, si elles ne sont toutes deux bien conduites, l'une deviendra ruineuse, et l'autre funeste. *Oxenstiern.*

Il ne faut pas confondre la libéralité avec la pro-

digalité, quoiqu'elles paraissent avoir ensemble un grand rapport; l'une est une vertu, et l'autre un excès vicieux. La prodigalité consiste à répandre, sans choix, sans discernement, sans égard à toutes les circonstances. Cet homme prodigue, qu'on appelle d'ordinaire généreux, trouvera bientôt qu'il a sacrifié en vaines dépenses, à des sots, des fripons, des flatteurs, et même à des malheureux volontaires, tous les moyens d'assister à l'avenir d'honnêtes gens. S'il est beau de donner, quel soin ne doit-on pas prendre de se conserver en situation de faire toute sa vie des actes de libéralité?

Le Chev[er] *de Jaucourt.*

De toutes les affectations, la plus difficile est celle de la libéralité. *Oxenstiern.*

La libéralité de l'indigent est nommée prodigalité.

Vauvenargues.

La libéralité consiste moins à donner beaucoup, qu'à donner à propos. *La Bruyère.*

A le prendre exactement, un roi, en tant que roi, n'a rien proprement; il se doit soi-même à autrui. Le prince ayant à donner, ou pour mieux dire à payer, et à rendre à tant de gens, selon qu'ils ont desservi, il en doit être loyal dispensateur. Mais si la libéralité d'un prince est sans discrétion et sans mesure, je l'aime mieux avare. L'immodérée largesse est un moyen faible à lui acquérir bien-

veillance ; car elle rebute plus de gens qu'elle n'en pratique ; et si elle est employée sans respect de mérite, fait vergogne à qui la reçoit, et se reçoit sans grâce. Les sujets d'un prince excessif en dons, se rendent excessifs en demandes ; ils se taillent non à la raison, mais à l'exemple, et qui a sa pensée à prendre, ne l'a plus à ce qu'il a prins.

Montaigne.

Ce qu'on nomme libéralité n'est le plus souvent que la vanité de donner, que nous aimons mieux que ce que nous donnons. *La Rochefoucauld.*

La libéralité est une branche de la générosité ; la bonté, un goût à faire du bien et à pardonner le mal ; la clémence une bonté envers nos ennemis.

Vauvenargues.

Lorsque la libéralité n'est que l'envie de se montrer libéral, ou de se délivrer d'une compassion importune, elle manque le plus souvent au devoir qu'elle croit remplir. *Marmontel.*

Liberté.

La liberté politique bien analysée, est une fable convenue, imaginée par les hommes qui gouvernent, pour endormir les gouvernés.

N. Bonaparte.

La liberté est vraiment le seul bien ; si on le

perd, tout est perdu avec lui; si on le conserve, tout est sauvé. *La Harpe.*

La liberté est incompatible avec la faiblesse. *Vauvenargues.*

Le premier soupir de l'enfance est pour la liberté. *Vauvenargues.*

Les Romains pouvaient ôter la vie à leurs enfans, mais non la liberté. *Helvétius.*

L'amour de la liberté est une des plus dangereuses passions du cœur humain, et il arrive de cette passion comme de toutes les autres; elle trompe ceux qui la suivent, et au lieu de la liberté véritable, elle leur fait trouver le plus dur et le plus honteux esclavage. *Fénélon.*

Il en est de la liberté comme de l'innocence et de la vertu, dont on ne connaît le prix qu'autant qu'on en jouit soi-même, et dont le goût se perd sitôt qu'on les a perdues. *J.-J. Rousseau.*

Est-ce un bien pour l'homme que la liberté, si elle peut être trop grande et trop étendue, telle enfin qu'elle ne serve qu'à lui faire désirer quelque chose, qui est d'avoir moins de liberté? *La Bruyère.*

La liberté n'est pas oisiveté, c'est un usage libre

du temps, c'est le choix du travail et de l'exercice; être libre, en un mot, n'est pas ne rien faire, c'est être seul arbitre de ce qu'on fait, ou de ce qu'on ne fait point; quel bien en ce sens que la liberté?

La Bruyère.

L'amour de la liberté est un sentiment si naturel, que de toutes les injustices auxquelles nous sommes si sensibles, la plus cruelle de toutes est celle qui ose attaquer ce reste de liberté que nous ont laissé nos institutions sociales. *Diderot.*

L'amour de la liberté rend les hommes indomptables et les peuples invincibles. *B. Franklin.*

La liberté se détruit plus souvent par ses excès, que par ses ennemis. *Cte de Ségur.*

Des âmes faibles peuvent regretter la liberté, mais les âmes fortes peuvent seules la conserver.

Cte de Ségur.

La liberté est au-dessus de toutes les richesses.

Goldoni.

Par le degré de liberté se mesure la richesse d'un État. *M. Villemain.*

Lois.

Les lois absurdes s'abolissent d'elles-mêmes.

D'Aguesseau.

Les lois inutiles affaiblissent les lois nécessaires, celles que l'on peut éluder, la législation.

Montesquieu.

Le plus grand vice des lois, c'est qu'elles puissent rester sans exécution. *Duclos.*

Les faibles veulent dépendre afin d'être protégés. Ceux qui craignent les hommes aiment les lois.

Vauvenargues.

Il ne faut point faire par les lois ce qu'on peut faire par les mœurs. *Montesquieu.*

La vieillesse des lois est sacrée, comme celle des hommes est vénérable. *Malesherbes.*

Le renversement des lois peut être nécessaire pour le maintien de l'autorité royale ; à combien de monarchies cette terrible maxime n'a-t-elle pas été funeste ! *Malesherbes.*

Les lois, qui sont la plus belle invention de la raison, n'ont pu rendre les peuples plus tranquilles et plus polis, sans diminuer leur liberté.

Vauvenargues.

Il n'y a point de violence ni d'usurpation qui ne s'autorise de quelques lois. *Vauvenargues.*

L'homme est un être borné, sujet à l'ignorance et à l'erreur, comme toutes les intelligences finies.

Les faibles connaissances qu'il a, il les perd encore comme créature sensible; il devient sujet à mille passions. Un tel être pouvait à tous les instans oublier son Créateur; Dieu l'a rappelé à lui par les lois de la religion. Un tel être pouvait à chaque instant s'oublier lui-même; les philosophes l'ont averti par les lois de la morale: fait pour vivre dans la société, il y peut oublier les autres: les législateurs l'ont rendu à ses devoirs, par les lois politiques et civiles.
Montesquieu.

Recommandez au peuple l'observation des lois, et non l'étude des sciences. *Confucius.*

Pour bien gouverner un peuple, il faut peu de juges et peu de lois. Il y a peu d'hommes capables d'être juges. La multitude des lois est pernicieuse; on ne les entend plus, on ne les garde plus. Dès qu'il y en a tant, on s'accoutume à les révérer en apparence, et à les violer sous de beaux prétextes. La vanité les fait faire avec faste, l'avarice et les autres passions les font mépriser. On s'en joue par la subtilité des sophistes qui les expliquent comme chacun le demande pour son argent. De là naît la chicane, qui est un monstre né pour dévorer le genre humain. *Fénélon.*

Le courage, l'habileté et le besoin, font toutes les lois. *Voltaire.*

La multitude des lois est, dans un État, ce qu'est

le grand nombre de médecins, signe de maladie et de faiblesse. *Voltaire.*

Le dernier degré de la perversité est de faire servir les lois à l'injustice. *Voltaire.*

La loi dont on abuse, sert à la fois au puissant d'arme offensive et de bouclier contre le faible, et le prétexte du bien public est toujours le plus dangereux fléau du peuple. Ce qu'il y a de plus nécessaire, et peut-être de plus difficile, dans le gouvernement, c'est une intégrité sévère à rendre justice à tous, et surtout à protéger le pauvre contre la tyrannie du riche. Le plus grand mal est déjà fait, quand on a des pauvres à défendre et des riches à contenir. C'est sur la médiocrité seule que s'exerce toute la force des lois; elles sont également impuissantes contre les trésors du riche et contre la misère du pauvre; le premier les élude, le second leur échappe; l'un brise la toile, et l'autre passe au travers. *J.-J. Rousseau.*

Interpréter la loi, c'est presque toujours la corrompre. *Voltaire.*

Des lois sont justes, non quand elles sont observées par tous, mais quand elles ont été faites pour tous. *Sénèque.*

Il faut peu de lois pour les hommes vertueux.

Ce n'est pas la loi qui règle leur conduite; mais leur conduite qui sert de modèle à la loi.

Théophraste.

Il manque toujours aux lois des hommes ce qui appartient à celles de la nature, l'inflexibilité.

J.-J. Rousseau.

L'esprit universel des lois de tous les pays est de favoriser toujours le fort contre le faible, et celui qui a, contre celui qui n'a rien. *J.-J. Rousseau.*

Mettre la loi au-dessus de l'homme est un problème insoluble en politique. *J.-J. Rousseau.*

L'effet de la multiplicité des lois, est que l'on juge comme s'il n'y en avait pas : c'est-à-dire suivant le bon sens et l'équité, quand on est encore conduit ou inspecté par les mœurs publiques; suivant l'intrigue ou l'intérêt, quand il n'y a plus de mœurs publiques. *Cte Ferrand.*

Là où les lois n'ont été que la volonté des plus forts, toutes les volontés des hommes puissans peuvent devenir des lois. *M. de Bonald.*

Il y a des lois pour la société des fourmis et pour celle des abeilles; comment a-t-on pu penser qu'il n'y en avait pas pour la société des hommes, et qu'elle était livrée au hasard de leurs inventions? Ces lois, quand elles sont oubliées de la société pu-

blique, se retrouvent dans la constitution de la société domestique. *M. de Bonald.*

La loi est la reine de tous les mortels et immortels. *Plutarque.*

Toute loi équivoque est injuste, parce qu'elle frappe sans avertir. Toute loi qui n'est pas claire, nette, précise, est vicieuse. *Le Chevr de Jaucourt.*

La nécessité fait la loi, et ne la reçoit pas. *Max. latine.*

La vertu est pour l'homme la véritable loi de la nature. *L'abbé de St.-Pierre.*

A quoi servent les lois sans les mœurs? *Horace.*

Si les lois sont mauvaises, l'homme social est plus méchant et plus malheureux que l'homme de la nature. *Diogène.*

Ce que l'on appelle loi naturelle, n'est que celle de l'intérêt et de la raison. *N. Bonaparte.*

Louange.

Les louanges sont une espèce de marchandise qu'il faut bien peser avant que d'en accepter ; c'est un commerce où l'adulation s'enrichit : elles sont triviales, quand celle-ci est basse ; elles sont déli-

cates, quand celle-ci est adroite et subtile. Un adulateur ingénieux épiera les traces de votre amour-propre, qui est le plus grand de tous les flatteurs, et ne manquera pas de vous louer, par le titre qui vous chatouille davantage. *Bacon.*

Une louange peu commune et placée à propos, a toujours un grand sel, et flatte bien agréablement celui qui la mérite. *Bacon.*

La louange et le blâme sortent souvent par la même bouche, pour la même personne, et sur le même objet. *Addisson.*

Les louanges que nous donnons, se rapportent toujours par quelque chose à nous-mêmes. *Massillon.*

Il y a des gens dont la haine et le mépris font plus d'honneur que les louanges et l'amitié. *Oxenstiern.*

C'est le mérite de ceux qui louent qui fait le prix des louanges. ***

La forme des louanges est souvent aussi dégoûtante que le fond; c'est toujours la même matière jetée dans le même moule. *Duclos.*

C'est offenser les hommes que de leur donner des louanges qui marquent les bornes de leur mé-

rite; peu de gens sont assez modestes pour souffrir sans peine qu'on les apprécie. *Vauvenargues.*

La louange est une flatterie délicate, habile et cachée; qui satisfait différemment celui qui la donne et celui qui la reçoit. *La Rochefoucauld.*

Nous aimons quelquefois jusqu'aux louanges que nous ne croyons pas sincères. *Vauvenargues.*

On ne loue, d'ordinaire, que pour être loué. *La Rochefoucauld.*

Il y a des reproches qui louent, et des louanges qui médisent. *La Rochefoucauld.*

C'est une maxime inventée par l'envie, et trop légèrement adoptée, qu'il ne faut point louer les hommes avant leur mort. *Vauvenargues.*

La modestie qui semble refuser les louanges, n'est en effet qu'un désir d'en obtenir de plus délicates. *La Rochefoucauld.*

Il faut mériter les louanges et les fuir. *Fénélon.*

Nous recevons de grandes louanges avant d'en mériter de raisonnables. *Vauvenargues.*

Le désir de mériter les louanges qu'on nous donne fortifie notre vertu; et celles que l'on donne à l'es-

prit, à la valeur et à la beauté, contribuent à l'augmenter. *La Rochefoucauld.*

Les hommes ne louent que malgré eux, et ils mêlent toujours à la louange le plus de blâme qu'ils peuvent. *Young.*

Il y a tant de bassesse dans la plupart des louanges, qu'elles avilissent plus ceux qui les donnent, qu'elles n'honorent ceux qui les reçoivent. *M. de Lévis.*

La louange, si désirée et si prodiguée sur la terre, n'est point, et ne peut être, une chose indifférente ; elle est ou utile ou funeste; elle est tour à tour ce qu'il y a de plus noble, ou de plus vil. *Thomas.*

Peu de gens sont assez sages pour préférer le blâme qui leur est utile, à la louange qui les trahit. *La Rochefoucauld.*

Il y aurait une espèce de férocité à rejeter indifféremment toutes sortes de louanges : l'on doit être sensible à celles qui nous viennent des gens de bien, qui louent en nous sincèrement des choses louables. *La Bruyère.*

On ne loue point une femme ni un auteur médiocre, comme eux-mêmes se louent. *Vauvenargues.*

Les hommes ne louent jamais gratuitement et sans intérêt. *Saint-Évremont.*

Que veulent dire les hommes? Ils refusent les louanges à ceux qui vivent en même temps qu'eux, et ils désirent avec empressement d'être loués de ceux qui vivront après, et qu'ils ne verront jamais. C'est comme si nous nous affligions de n'avoir pas été loués de ceux qui sont morts long-temps avant que nous soyons venus au monde. *Marc-Aurèle.*

Il ne faut pas se hâter de regarder comme un flatteur celui qui donne des louanges. La louange convient à l'amitié, elle sait l'employer dans l'occasion, comme elle sait aussi faire usage du reproche ; ou plutôt l'humeur chagrine, le penchant à blâmer, est contraire à l'amitié, et empoisonne le commerce de la vie. L'ami qui voit avec quelle bienveillance on le loue sans réserve sur ce qu'il a fait de bien, prend ensuite en bonne part les conseils de son ami. Il n'a pas de peine à lui laisser la permission de le reprendre, assuré que c'est par nécessité qu'il lui fait des reproches, et que c'est avec plaisir qu'il lui accorde des louanges. *Plutarque.*

La louange languit auprès des grands noms.
Bossuet.

Luxe.

Une méprise très-commune, c'est de confondre le luxe avec le goût. Aussitôt que celui-ci se fait

remarquer et s'attire des éloges dans une nation puissante, le luxe vient en usurper le nom. Certains riches se l'attribuent naïvement, sans en donner d'autres preuves que des dépenses magnifiquement bizarres. Il n'est pas rare de voir dans des appartemens surchargés de dorures, au lieu de tableaux de choix, de misérables copies qui en occupent richement la place; car le luxe s'allie et compose souvent avec l'avarice. Le luxe stupide est la manie des petites âmes; manie si forte, qu'ayant une fois éclaté, elle ne disparaît que lorsqu'une ruine absolue l'y force. C'est le dernier sacrifice de la vanité, car il est au-dessous de l'orgueil. Sans vouloir prendre parti entre les adversaires et les apologistes du luxe, il faut qu'il soit bien pernicieux de sa nature, puisqu'il est aussi dangereux de le proscrire d'un État, que de l'y faire naître. Une loupe est une difformité; mais on ne l'extirpe pas sans danger pour la vie. *Duclos.*

Le luxe n'est pas aisé à définir; mais ses effets sont faciles à reconnaître. L'état florissant d'un peuple, sa considération au dehors, la prospérité de son commerce, l'activité et le succès de ses manufactures, peuvent nous éblouir, et nous faire confondre les limites qui séparent un luxe condamnable, d'avec les commodités honnêtes. Les malheurs des peuples, la chute des empires, prouvent les dangers qui menacent toute société où le luxe aug-

mente. Le luxe serait incontestablement funeste chez une nation où la science de l'économie est toute nouvelle; mais il s'accorderait avec les véritables intérêts du pays, s'il ne se montrait que chez ceux dont la fortune est véritablement augmentée : alors l'argent entre en circulation, l'industrie est excitée, le bien-être se partage également entre tous les citoyens. Malheureusement le luxe ne s'arrête point dans la maison des riches. Il se répand comme une maladie contagieuse. Il infeste la capitale et les provinces, et il corrompt jusqu'aux générations futures. *M. Suard.*

Le luxe des grands corrompt le peuple dans l'abondance, et l'aigrit dans la misère.

Montesquieu.

Toute espèce de luxe est un crime envers la société, tant qu'il existe un homme dans le besoin.

D'Alembert.

Le luxe est une divinité bizarre à laquelle on sacrifie le nécessaire, pour en obtenir le superflu.

Duclos.

C'est pour les autres, et non pour soi, qu'on aime le luxe; on ne se revêt de pourpre que pour se montrer : personne ne mangerait seul dans de la vaisselle d'or. Il faut à ces folies des témoins et des admirateurs. Elles veulent un théâtre; les cacher, c'est les guérir. *Sénèque.*

Le luxe, la magnificence, les arts, tout ce qui fait la splendeur d'un État, en fait la richesse; et ceux qui crient contre ce qu'on appelle le luxe, ne sont guère que des pauvres de mauvaise humeur.

Voltaire.

Le luxe, disent certaines gens, fait la splendeur des États; mais peut-on nier que les bonnes mœurs ne soient essentielles à la durée des empires, et que le luxe ne soit diamétralement opposé aux bonnes mœurs? Que le luxe soit un signe certain des richesses; qu'il serve même, si l'on veut, à les multiplier : que faudra-t-il conclure de ce paradoxe si digne de nos jours, et que deviendra la vertu quand il faudra s'enrichir à quelque prix que ce soit?

J.-J. Rousseau.

Le luxe, dans nos sociétés vaines, est un moyen d'égalité ou de rapprochement entre les diverses classes, et son action paisible, et pour ainsi dire domestique, est plus puissante que l'autorité des lois, ou les combinaisons de la politique.

M. Valery.

Le luxe n'est souvent qu'une recherche inquiète de perfection; le faste, au contraire, est un étalage insolent et sans goût de la richesse; voilà pourquoi le faste se trouve presque toujours avec la sottise, et le luxe avec les délicatesses de l'esprit, et l'élévation des sentimens. *M. de Bonald.*

La nature ne nous laisse manquer de rien; mais,

par notre luxe, nous nous sommes fait plus de besoins, et conséquemment plus de misères, qu'elle ne nous a fait de présens. *Le roi Stanislas.*

Le luxe engendre plus de besoins qu'il n'en peut satisfaire. *M. Labouisse.*

L'expérience des siècles prouve que le luxe annonce la décadence des empires. *Bacon.*

Le luxe, fils de l'orgueil et de la vanité, est indestructible comme eux. *Mirabeau.*

Nous mettons du luxe jusque dans notre misère. *Massillon.*

Puisque le désir de s'enrichir, et celui de jouir de ses richesses, sont dans la nature humaine dès qu'elle est en société; puisque ces désirs soutiennent, enrichissent, vivifient toutes les grandes sociétés; puisque le luxe est un bien, et que par lui-même il ne fait aucun mal, il ne faut donc, ni comme philosophe, ni comme souverain, attaquer le luxe en lui-même. *Le Chev^er^ de Jaucourt.*

Le luxe n'est excusable, que dans un pays où personne ne peut mourir de faim, ou de froid. *J.-J. Rousseau.*

Malheur.

Les malheurs sont tout l'apanage de l'humanité. Il y en a pour tous les états de la vie ; personne ne peut s'y soustraire, ni se flatter de s'en mettre à l'abri ; il est peut-être même plus sage de préparer son âme à l'adversité, que de s'occuper à la prévenir. On voit des gens des plus estimables, sur la liste de ces noms sacrés que l'envie a persécutés, que leur mérite a perdus, et qui ont laissé aux remords de leurs persécuteurs le soin de leur propre vengeance. Les malheurs développent souvent en nous des sentimens, des lumières, des forces, que nous ne connaissions pas, faute d'en avoir eu besoin. L'infortune fait sur les grandes âmes, ce que la rosée fait sur les fleurs, si je puis me servir de cette comparaison; elle anime leurs parfums ; elle tire de leur sein les odeurs qui embaument l'air.

Le Chev^er de Jaucourt.

La plus affreuse situation n'est pas tant d'avoir épuisé le malheur, que d'y être plongé, et de n'oser recourir à la plainte. *Duclos.*

On a mille remèdes pour consoler un honnête

homme et pour adoucir son malheur, mais on n'en trouve pas un, pour alléger celui du méchant.

La Bruyère.

Le malheur est une chose sacrée; on ne devrait permettre qu'à la bienveillance et à l'amitié d'approcher des malheureux pour adoucir leurs peines; il faudrait, surtout, éloigner l'infortune des regards de l'envie, car le malheur d'autrui est le seul bonheur de l'envieux. *Cte de Ségur.*

Le malheur est moins difficile à supporter que l'extrême bonheur : l'un vous fortifie, et l'autre vous énerve. *Cte de Ségur.*

Si chacun faisait tout le bien qu'il peut faire, sans s'incommoder, il n'y aurait pas de malheureux.

Duclos.

Ceux qui croient avoir du mérite, se font un honneur d'être malheureux; pour persuader aux autres, et à eux-mêmes, qu'ils sont dignes d'être en butte à la fortune. *La Rochefoucauld.*

Nous querellons les malheureux, pour nous dispenser de les plaindre. *Vauvenargues.*

Le malheur dépend moins de ce qu'on souffre, que de l'impatience avec laquelle on augmente son malheur. *Fénélon.*

Le mortel heureux contracte une dette avec le malheur. *Young.*

En plaignant les autres, nous nous consolons nous-mêmes : en partageant leurs malheurs, nous sentons moins les nôtres. *Young.*

Il faut de la prudence pour éviter le malheur, et du courage pour le soutenir. *J.-J. Rousseau.*

Né dans une condition obscure, élevé dans l'humiliation, j'ai eu pour maître le malheur; et il m'a beaucoup appris. *Confucius.*

L'avantage qu'il y a d'être malheureux, c'est qu'on sait compatir aux maux d'autrui. *Fénélon.*

Quelques hommes sont doués d'une telle fermeté, que le malheur ne peut les ébranler. Il glisse, pour ainsi dire, sur leurs âmes stoïques; et le choc des événemens contre eux, leur fait peut-être éprouver une sorte de volupté, en leur donnant le sentiment de leur force et de leur indépendance. Plus souvent, on voit des hommes dont l'imagination mobile échappe aux idées tristes; oubliant sans regret, espérant sans effort, toujours légers, toujours frivoles, ils éloignent le malheur, par l'insouciance et la gaîté. *M. Droz.*

Le malheur nous rend plus sages : on dirait que

le bon sens et la bonne fortune sont incompatibles; la prospérité ôte à l'homme le jugement. *Sénèque.*

Le sage prévoit tous les malheurs qui lui peuvent arriver. Quand ils surviennent, il travaille à les alléger, autant qu'il est possible; et, s'il ne peut en diminuer le poids, il se résigne à les supporter. *Plutarque.*

Tu es homme, et tu tombes dans le malheur! Qu'y a-t-il d'étonnant? N'est-ce pas un événement auquel tous les hommes sont exposés? *Plutarque.*

Accuser les autres de ses malheurs, c'est le fait d'un ignorant : les rejeter sur soi, c'est commencer à s'instruire : n'en accuser, ni les autres, ni soi-même c'est être sage. *Épictète.*

Le plus malheureux des hommes est celui qui ne sait pas supporter le malheur. *Bias.*

Le malheur est bon à deux choses : à éprouver les amis, et à épurer la vertu. Il en est de l'homme de bien comme des plantes aromatiques : plus elles sont broyées, plus elles exhalent leurs parfums. *B. Franklin.*

Le malheur trouve à la fin celui devant qui il a souvent passé. *Publius Syrus.*

La crainte d'un malheur incertain fait souvent

une impression plus funeste, que la certitude d'un malheur arrivé. *Shakspeare.*

Se ressouvenir d'un malheur, c'est l'éprouver une seconde fois. *Publius Syrus.*

Il est quelque chose de plus cruel que le malheur; c'est de se l'entendre reprocher. *Publius Syrus.*

Il n'est pas un mortel qui n'ait son malheur, et son défaut. *Simonide.*

Le malheur et la pauvreté ramènent à l'égalité.
Cte Daru.

Malheur à celui qui fait payer à ses semblables le tribut qu'ils doivent à la douleur, à la mort!
Lord Chesterfield.

Pour l'homme vertueux, le malheur même a des charmes... Eh! n'est-ce donc rien que le baume des consolations de l'amitié, et le calme ineffable d'une bonne conscience? *Anonyme.*

Mariage.

Rien de plus contraire à l'esprit du mariage, que de s'imaginer qu'on se marie pour son plaisir. Le plaisir est sans doute un attrait que la nature attache au devoir qu'elle impose. C'est par là qu'elle invite

tous les êtres vivans à régénérer leur espèce. L'amour est le réparateur des ravages de la mort ; et ce n'est pas la moindre des merveilles qui éclatent dans l'ordre universel.

Mais, dans cet ordre sublime et sage, l'erreur, l'égarement du vice, est de prendre pour l'intention finale, et pour l'objet de la nature, ce qui n'en est que le moyen. On se marie pour être père et mère, et non pour être amans ; en cessant d'être amans, on ne cesse donc pas de devoir être père et mère.

Heureux cependant les époux, dont le chaste et fidèle amour ne cesse de prêter à leur devoir de nouveaux charmes ! Mais il faut bien entendre quel est cet amour vertueux ; car celui qui n'est qu'une fièvre, un délire, une frénésie, ou celui qui, moins insensé, mais plus dissolu, ne connaît la pudeur que pour l'insulter, l'innocence que pour se faire un triomphe de la séduire ; l'amour d'Ovide ou celui de Sapho, n'est pas digne d'entrer dans le lit nuptial ; pour lui, ce qui est permis et légitime est sans attraits ; l'hymen n'a pas de plus dangereux ennemi ; aussi chez les anciens l'avait-on banni de son temple.

Marmontel.

Le meilleur mariage expose à des hasards, et comme une eau pure et calme commence à se troubler aux approches de l'orage ; un cœur timide et chaste ne voit point sans quelque alarme le prochain changement de son état. *J.-J. Rousseau.*

C'est l'âme, et non pas le corps, qui rend le mariage indissoluble. *Publius Syrus.*

Deux époux destinés par la nature à vivre ensemble, doivent se convenir, et ne voir l'un dans l'autre rien qui répugne au sentiment affectueux et tendre qui naturellement doit naître de leur union. Mais ils ne se flatteront pas d'une harmonie inaltérable sans dessein de s'en imposer; la seule envie de se plaire aura dissimulé, avant le mariage, bien des diversités de goûts, d'humeur, de caractère. Aucun des deux n'est constamment égal et semblable à lui-même; aucun des deux n'est toujours complaisant. Tant pis même si l'un d'eux avait cet excès de mollesse. Rien de plus méprisable dans un homme, rien de plus insipide dans une femme, quelquefois même rien de plus dangereux, qu'une volonté sans ressort. Mais si les contrariétés en étaient dures et tranchantes, l'un ou l'autre en serait blessé. Ils doivent donc s'attendre que pour émousser les pointes, pour en adoucir l'âpreté, la complaisance d'un côté, l'indulgence de l'autre, seront des conciliatrices habituellement nécessaires. Ce sont les compagnes inséparables de l'hymen; et c'est à les entretenir, que doit contribuer surtout la nécessité d'être perpétuellement et indissolublement unis.

Marmontel.

Une femme, des enfans, autant d'ôtages qu'un homme donne à la fortune; un père de famille ne

peut être méchant ni vertueux impunément. Celui qui vit dans le célibat, devient aisément philosophe et indifférent sur l'avenir qui ne doit point l'intéresser; mais un père qui doit se survivre dans sa race, tient à cet avenir par des liens éternels.

Bacon.

Dieu lui-même a ordonné le mariage, et a béni les époux. Il n'a pas trouvé bon que l'homme fût seul; plus l'homme et la femme s'attacheront l'un à l'autre, plus l'un et l'autre seront heureux.

B. Franklin.

La plus douce des sociétés devrait être celle du mariage, auquel la religion même imprime son caractère pour en rendre les nœuds plus forts et plus heureux; rien cependant n'est plus ordinaire que de voir des personnes, qui ne pouvaient vivre sans s'unir, se négliger, s'oublier, se haïr même, lorsque leur union est formée. *Le roi Stanislas.*

La puissance des maris est une puissance de protection et d'amour; on en abuse, quand elle dégénère en tyrannie. *M. Labouisse.*

Ce n'est point se marier, c'est négocier, que de prendre une femme pour son bien; ce n'est point se marier, c'est se contenter, que de prendre une femme pour sa beauté; ce n'est point se marier, c'est radoter, à certain âge, que de prendre une jeune femme pour avoir de la société; se marier, c'est

choisir avec discernement, à loisir, par inclination, et sans intérêt, une femme qui vous choisisse de même. *Dufresny.*

Les aigreurs, comme les douceurs du mariage, se tiennent secrètes par les sages. *Montaigne.*

Lorsqu'il y a dans le monde peu de nations barbares, et que presque toutes sont policées, les hommes y regardent à deux fois avant de se marier, et ne veulent point avoir des enfans, à moins qu'ils ne prévoient qu'ils auront de quoi fournir à leur subsistance. *Bacon.*

Il y a de bons mariages, mais il n'y en a point de délicieux. *La Rochefoucauld.*

Comme un des grands objets du mariage, est d'ôter toutes les incertitudes des conjonctions illicites, la religion y imprime son caractère, et les lois civiles y joignent le leur, afin qu'il ait toute l'authenticité possible. *Montesquieu.*

Ce qu'il se voit si peu de bons mariages est signe de son prix et de sa valeur; à le bien façonner et le bien prendre, il n'est point de plus belle pièce en notre société. Nous ne pouvons nous en passer, et l'allons avilissant; il en advient ce qui se voit aux cages; les oiseaux qui en sont dehors n'y veulent

plus rentrer, et d'un pareil soin, en sortir ceux qui sont dedans. *Montaigne.*

Un homme libre et qui n'a point de femme, s'il a quelque esprit, peut s'élever au-dessus de sa fortune, se mêler dans le monde, et aller de pair avec les honnêtes gens; cela est moins facile à celui qui est engagé; il semble que le mariage met tout le monde dans son ordre. *La Bruyère.*

Le mariage est le bien le plus général et le plus étendu de la société; mais il s'en faut bien que ce soit toujours celui qui unit le plus sincèrement un homme avec une femme. *J.-J. Rousseau.*

Médisance.

La médisance est un mal inquiet qui trouble la société, qui jette la dissension dans les cités, qui désunit les amitiés les plus étroites, qui est la source des haines et des vengeances, qui remplit tous les lieux où elle entre de désordres et de confusion; partant ennemie de la paix, de la douceur et de la politesse. Enfin c'est une source pleine d'un venin mortel : tout ce qui en part en est infecté, et infecte tout ce qui l'environne; ses louanges même sont empoisonnées, ses applaudissemens malins, son silence criminel, ses gestes, ses mouvemens, ses re-

gards, tout a son poison, et le répand à sa manière.
Massillon.

La médisance est une petitesse dans l'esprit, ou une noirceur dans le cœur; elle doit toujours sa naissance à la jalousie, à l'envie, à l'avarice, ou à quelque autre passion; elle est la preuve de l'ignorance et de la malice. Médire sans dessein, c'est bêtise; médire avec réflexion, c'est noirceur. Que le médisant choisisse, qu'il opte, il est insensé ou méchant. *Duclos.*

On est d'ordinaire plus médisant par vanité, que par malice. *La Rochefoucauld.*

La plus haute vengeance de la médisance est le mépris ou l'oubli. *Bacon.*

On répète les médisances, en citant leur auteur, pour s'en donner le plaisir sans danger. *Voltaire.*

La haine impuissante se soulage par la médisance.
Lamothe-Le-Vayer.

Témoigner publiquement son repentir d'une médisance, c'est lui donner plus de force et de publicité. *Fontenelle.*

La médisance est une pente secrète de l'âme à penser mal de tous les hommes, laquelle se manifeste par les paroles. *Théophraste.*

Mémoire.

Un homme qui n'a que de la mémoire, est comme celui qui possède une palette et des couleurs; mais qui pour cela n'est pas peintre. *Malesherbes.*

La mémoire est le dépôt universel des pensées et des paroles; quelques trésors qu'on amasse, si l'on manque de mémoire pour les conserver, ils sont perdus. *Thomas.*

Quel trésor que la mémoire! Elle rend l'existence aux siècles qui ne sont plus, donne un nouveau corps aux êtres évanouis, ranime leurs fantômes, et fait passer dans l'imagination les couleurs et la vie de l'objet; fait redire au présent les destins du passé. Que l'univers s'anéantisse, et laisse l'homme seul dans un espace désert, l'homme, par la force de cette faculté merveilleuse, pourra retirer l'univers de la nuit des temps, et de l'abîme du néant.
Le Tourneur.

La mémoire, comme les livres qui restent longtemps renfermés dans la poussière, demande à être déroulée de temps en temps; il faut, pour ainsi dire, en secouer les feuillets, afin de la trouver en état au besoin. *Sénèque.*

Il n'est pas au pouvoir des hommes de perdre la mémoire. *Tacite.*

La vie à venir pourrait n'être que la mémoire de la vie présente ; elle se composerait de souvenirs délicieux, ou d'amers repentirs. *Voltaire.*

Une mémoire active et fidèle double la vie. *Mirabeau.*

On tirerait des conséquences utiles, de savoir que la mémoire est la même chose que le jugement et l'imagination. On pourrait déterminer quelles réflexions ou jugemens ferait un homme en conséquence des faits qu'il a dans la mémoire, et quelle sorte de réflexions arriverait en conséquence d'une érudition vaste et profonde. *Helvétius.*

La mémoire conserve le précieux dépôt de l'imagination et de la réflexion. Il serait superflu de s'attacher à peindre son utilité non contestée. Nous n'employons dans la plupart de nos raisonnemens, que des réminiscences, c'est sur elles que nous bâtissons : elles sont le fondement et la matière de tous nos discours. L'esprit que la mémoire cesse de nourrir, s'éteint dans les efforts laborieux de ses recherches. S'il y a un ancien préjugé contre les gens d'une heureuse mémoire, c'est parce qu'on suppose qu'ils ne peuvent embrasser et mettre en ordre tous leurs souvenirs, parce qu'on présume

que leur esprit, ouvert à toutes sortes d'impressions, est vide, et ne se charge de tant d'idées empruntées, qu'autant qu'il en a peu de propres : mais l'expérience a contredit ces conjectures par de grands exemples. Et tout ce qu'on en peut conclure avec raison, est qu'il faut avoir de la mémoire en proportion de son esprit, sans quoi, on se trouve nécessairement dans un de ces deux vices, le défaut, ou l'excès. *Vauvenargues.*

Ce n'est pas seulement pour acquérir de l'érudition que la mémoire est utile; elle l'est encore pour la conduite de la vie. C'est le souvenir des événemens passés, qui fournit des exemples pour délibérer sagement sur les événemens à venir. *Plutarque.*

Il y a beaucoup de profit à vivre avec des gens qui n'ont pas de mémoire. Chaque fois qu'on leur dit quelque chose d'agréable, ils l'oublient; l'impression reste : elle redouble toutes les fois qu'on recommence, et l'on recommence autant de fois qu'on veut. *Le prince de Ligne.*

Mensonge.

Le mensonge consiste à s'exprimer, de propos délibéré, en paroles ou en signes, d'une manière fausse, en vue de faire du mal, ou de causer du

dommage, tandis que celui à qui on parle a droit de connaître nos pensées, et qu'on est obligé de lui en fournir les moyens, autant qu'il dépend de nous. Il paraît de là, que l'on ne ment pas toutes les fois qu'on parle d'une manière qui n'est pas conforme, ou aux choses, ou à nos propres pensées, et qu'ainsi la vérité logique, qui consiste dans une simple conformité de paroles avec les choses, ne répond pas toujours à la vérité morale. Il s'ensuit encore, que ceux-là se trompent beaucoup, qui ne mettent aucune différence entre mentir, et dire une fausseté. Mentir, est une action déshonnête et condamnable; mais on peut dire une fausseté indifférente : on en peut dire une qui soit permise, louable, et même nécessaire : par conséquent une fausseté que les circonstances rendent telle, ne doit pas être confondue avec le mensonge, qui décèle une âme faible, ou un caractère vicieux.

Il ne faut donc point accuser de mensonge, ceux qui emploient des fictions ou des fables ingénieuses pour l'instruction, et pour mettre à couvert l'innocence de quelqu'un, comme aussi pour apaiser une personne furieuse, prête à nous blesser; pour faire prendre quelques remèdes utiles à un malade; pour cacher les secrets de l'État, dont il importe de dérober la connaissance à l'ennemi; et autres cas semblables, dans lesquels on peut se procurer à soi-même, ou procurer aux autres, une utilité légitime, et entièrement innocente.

Concluons que si le mensonge, les équivoques, et les restrictions mentales, sont odieuses; il y a dans le discours des faussetés innocentes que la prudence exige ou autorise; car de ce que la parole est l'interprète de la pensée, il ne s'ensuit pas toujours qu'il faille dire tout ce que l'on pense. Il est, au contraire, certain, que l'usage de cette faculté doit être soumis aux lumières de la droite raison, à qui il appartient de décider quelles choses il faut découvrir ou non. Enfin, pour être tenu de déclarer naïvement ce qu'on a dans l'esprit, il faut que ceux à qui l'on parle aient droit de connaître nos pensées. *Le Chev^er de Jaucourt.*

Quoique les personnes n'aient point d'intérêt à ce qu'elles disent, il ne faut pas conclure de là absolument, qu'elles ne mentent point; car il y a des gens qui mentent simplement pour mentir. *Pascal.*

L'aversion du mensonge, est souvent une imperceptible ambition de rendre nos témoignages considérables, et d'attirer à nos paroles un respect de religion. *La Rochefoucauld.*

Nous nous persuadons quelquefois nos propres mensonges, pour n'en avoir pas le démenti; et nous nous trompons nous-mêmes, pour tromper les autres. *Vauvenargues.*

Celui qui a besoin d'un motif pour être engagé à mentir, n'est pas né menteur. *Vauvenargues.*

En vérité, le mentir est un maudit vice. Nous ne sommes hommes, et nous ne tenons les uns aux autres que par la parole; si nous en connaissions l'horreur et le poids, nous le poursuivrions à feu, plus justement que d'autres crimes. *Montaigne.*

Quiconque est capable de mentir, est indigne d'être compté au nombre des hommes. *Fénélon.*

Le mensonge n'est un vice que quand il fait du mal; c'est une très-grande vertu, quand il fait du bien. *Voltaire.*

Le mensonge est un vice de l'esprit et du cœur. *Lord Chesterfield.*

Comme rien n'est plus beau que de connaître la vérité, rien n'est plus honteux que d'approuver le mensonge, et de le prendre pour elle. *Cicéron.*

Combien de gens mentent pour tromper! Combien d'autres, parce qu'ils ont été trompés! *Sénèque.*

L'homme est de glace aux vérités;
Il est de feu pour les mensonges.
La Fontaine.

Le mensonge est, en général, une chose odieuse,

avilissante, et malhonnête; mais la vérité ne serait-elle pas souvent un plus grand mal que le mensonge?

Dans le commerce de la vie, la vérité est comme une monnaie qu'il n'est pas permis d'altérer. La nature a voulu que la parole fût l'image de la pensée; et dans l'ordre social, on y attache l'idée de la sincérité. Celui qui imprime le symbole de la vérité au mensonge, est donc un falsificateur qui abuse de la foi publique; et sous ce rapport général, le menteur est un homme infâme. *Marmontel.*

Il n'y a pas de mensonges qui nous soient plus nuisibles, que ceux que nous nous faisons à nous-mêmes. ***

Un livre curieux, serait celui dans lequel on ne trouverait pas de mensonge. *N. Bonaparte.*

Il y a des femmes en qui l'art surmonte la nature, et que l'on peut appeler de beaux mensonges.

Lamothe-Le-Vayer.

Mépris.

Un homme assez vain pour croire qu'il ne peut jamais être l'objet du mépris, y est d'autant plus sensible, lorsqu'il ne peut plus se le dissimuler.

Duclos.

Il n'y a que ceux qui sont méprisables, qui craignent d'être méprisés. *La Rochefoucauld.*

Celui qui s'estime lui-même, est peu sensible à l'injuste mépris des autres, et ne craint que de le mériter; car le juste et l'honnête, ne dépendent point du jugement des hommes, mais de la nature des choses. *Duclos.*

Le mépris est un sentiment mêlé de haine et d'orgueil. *Vauvenargues.*

Nous sommes moins offensés du mépris des sots, que d'être médiocrement estimés des gens d'esprit. *Vauvenargues.*

Nous méprisons beaucoup de choses, pour ne pas nous mépriser nous-mêmes. *Vauvenargues.*

L'homme pardonne quelquefois la haine, jamais le mépris. *Cte Ferrand.*

On n'est méprisé par les autres, que lorsqu'on a commencé par se mépriser soi-même. *Sénèque.*

Il y a des gens qui font du mépris leur sauvegarde. On foule aux pieds celui qu'on méprise : mais on passe outre; on ne s'acharne pas contre lui; on ne se donne pas la peine de méditer sa ruine. Sur le champ de bataille même on passe à côté de

l'ennemi couché par terre, pour attaquer celui qui est debout. *Sénèque.*

Du mépris de la réputation naît celui de la vertu. *Tacite.*

Mérite.

C'est le caractère d'un mérite consommé, de pouvoir vivre dans la retraite avec dignité, après avoir paru dans le monde avec éclat. *Saint-Évremont.*

Tout ce qui est mérite se discerne, se sent, se devine réciproquement : si l'on voulait être estimé, il faudrait vivre avec des personnes estimables. *La Bruyère.*

Une grande naissance, ou une grande fortune, annonce le mérite, et le fait plus tôt remarquer. *La Bruyère.*

La faveur des princes n'exclut pas le mérite, et ne le suppose pas aussi. *La Bruyère.*

Un grand mérite doit faire pardonner de grandes fautes. *Fontenelle.*

Il n'y a que le temps qui décide du mérite des ouvrages. *Voltaire.*

Les hommes d'un grand mérite et d'une grande

vertu, s'attirent quelquefois de la part des personnes du premier rang, qui viennent à les connaître, une sorte de respect, qui n'a point été établi par les lois de la société, et dont la nature s'est réservée le droit de disposer en faveur de la vertu.

Montesquieu.

Tant qu'on peut se parer de son propre mérite, on n'emprunte point celui de ses ancêtres.

Saint-Évremont.

Le titre seul d'homme de mérite, désigne sa signification. C'est celui, dont les qualités utiles lui donnent droit de prétendre à l'estime, et à la considération de ses semblables. *Weiss.*

Quelque vanité qu'on nous reproche, nous avons besoin quelquefois qu'on nous assure de notre mérite. *Vauvenargues.*

Rien n'est si utile que la réputation, et rien ne donne la réputation comme le mérite.

Vauvenargues.

Cet empressement qui cherche à faire valoir son mérite, sans aucun égard pour celui des autres; cet étalage de son esprit et de ses talens les discrédite, quelque distingués qu'ils puissent être; parce qu'il met à découvert l'excès de bonne opinion qu'on a de soi-même, et l'intention de s'arroger une espèce de supériorité. *Moncrif.*

La marque d'un mérite extraordinaire, est de voir que ceux qui l'envient le plus, sont contraints de le louer. *La Rochefoucauld.*

Le monde récompense plus souvent les apparences du mérite, que le mérite même. *La Rochefoucauld.*

C'est l'effet d'un mérite extraordinaire, d'être dans tout son jour auprès d'un mérite aussi grand. *Montesquieu.*

On ne doit pas juger du mérite d'un homme par ses grandes qualités, mais par l'usage qu'il en sait faire. *La Rochefoucauld.*

Les hommes sont trop occupés d'eux-mêmes, pour avoir le loisir de pénétrer ou de discerner les autres; de là vient, qu'avec un grand mérite, et une plus grande modestie, l'on peut être long-temps ignoré. *La Bruyère.*

Il y a une classe de gens à qui l'on n'accorde du mérite, que parce qu'on est las de leur en avoir refusé : ils obtiennent leur réputation, comme certains pauvres obtiennent l'aumône, à force d'importunité. *Rivarol.*

Personne presque ne s'avise de lui-même du mérite d'un autre. *La Bruyère.*

Modération.

La modération est l'égide protectrice de notre repos, de notre bonheur; elle conserve toutes nos facultés; elle en maintient la force et l'équilibre. Mais n'est-elle pas également à l'usage du méchant et de l'homme de bien? Ne nous éloigne-t-elle pas également des dangers qui doivent effrayer le vice, et de ceux que doit braver la vertu?

Les Catons, les Gracques, les Brutus, les hommes les plus vertueux de l'histoire ancienne et de l'histoire moderne, étaient-ils, en effet, des hommes fort distingués par leur modération? Je vois que cette qualité, tout estimable qu'elle est en elle-même, s'allie difficilement à de hautes vertus, à une grande élévation de talent ou de génie; elle n'est, le plus souvent, que l'humble compagne de l'impuissance et de la médiocrité.

Peut-être est-ce de toutes les vertus, celle qu'il est le moins à désirer de tenir de la nature même; elle n'est précisément pour nous ce qu'elle doit être, que lorsque nous l'avons acquise à force de peines, de combats et de sacrifices. Alors, loin d'y voir un caractère de faiblesse, on y reconnaît le plus sublime effort de l'empire que l'homme peut prendre sur lui-même. Telle fut la modération d'un Aristide, d'un Camille, d'un Scipion. *Diderot.*

Heureux celui qui peut modérer ses désirs et ses affections ; il n'est alarmé, ni par les mugissemens d'une mer courroucée, ni par le lever ou le coucher des constellations orageuses ; que ses vignes soient maltraitées par la grêle, que ses espérances soient trompées par une moisson infidèle, il n'en est point troublé ; que les pluies, la sécheresse, la rigueur des hivers, portent la stérilité dans ses vergers, ces sortes de malheurs ne le jettent point dans le désespoir. *Horace.*

La sagesse n'a pas moins besoin de modération que la folie. *Montaigne.*

J'appelle modération tout ce qui n'engendre pas la douleur. *Pythagore.*

La modération des désirs enrichit. *Tacite.*

La modération des personnes heureuses, vient du calme que la bonne fortune donne à leur humeur. *La Rochefoucauld.*

La modération est une crainte de tomber dans l'envie et le mépris que méritent ceux qui s'enivrent de leur bonheur ; c'est une vaine ostentation de la force de notre esprit. *La Rochefoucauld.*

La modération des hommes dans leur plus haute élévation, est un désir de paraître plus grands que leur fortune. *La Rochefoucauld.*

La modération, et le désintéressement qui en est la suite, sont, dans quelque position qu'on se trouve, les plus sûrs garans de la probité. *Weiss.*

On a fait une vertu de la modération, pour borner l'ambition des grands hommes, et pour consoler les gens médiocres de leur peu de fortune, ou de leur peu de mérite. *La Rochefoucauld.*

La modération trouve encore à glaner dans le champ du bonheur, lorsque les favoris de la fortune semblent avoir tout moissonné. *M. de Lévis.*

La modération des grands hommes ne borne que leurs vices. *Vauvenargues.*

La modération des faibles est médiocrité. *Vauvenargues.*

Le faible s'applaudit lui-même de sa modération, qui n'est que paresse et vanité. *Vauvenargues.*

La modération est l'état d'une âme qui se possède; elle naît d'une espèce de médiocrité dans les désirs et de satisfaction dans les pensées, qui dispose aux vertus civiles.

L'immodération, au contraire, est une ardeur insatiable et sans délicatesse, qui mène quelquefois à de grands vices. *Vauvenargues.*

Rien ne décrie davantage la violence des méchans, que la modération des gens de bien.

Saint-Évremont.

L'esprit de modération, et une certaine sagesse dans la conduite, laissent les hommes dans l'obscurité ; il leur faut de grandes vertus pour être connus et admirés, ou peut-être de grands vices.

Fontenelle.

Modestie.

La modestie des hommes supérieurs vient de ce que, par l'étendue de leurs lumières dans les sciences et dans les arts qu'ils cultivent, ils voient toujours au-delà du terme où ils atteignent par leurs ouvrages ; de sorte qu'ils se trouvent encore inférieurs, quoiqu'ils ne le soient qu'à leur propre génie. Si l'on en voit, dans cet ordre, quelques-uns avantageux et jaloux, c'est toujours par un vice de cœur qui les égare : ils ambitionnent une célébrité exclusive, qui les écarte de la vraie gloire. La modestie n'empêche pas un homme supérieur de sentir son mérite. Elle ne consiste pas à l'ignorer, mais à n'en pas avertir les autres ; on le laisse voir sans le montrer, à moins qu'on n'y soit forcé par l'injustice ouverte : alors l'homme supérieur, par un intérêt légitime, par égard, par reconnaissance pour ses approbateurs, par respect pour le public, se fait justice à lui-même, sans chercher à déprimer ses

inférieurs; il se compare, il se juge : c'est ainsi que Corneille, naturellement modeste, si éloigné de l'intrigue, se vit obligé de se défendre contre les manœuvres d'une cabale puissante, et osa dire avec raison :

« Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée. »

Duclos.

La modestie est le seul éclat qu'il soit permis d'ajouter à la gloire. *Duclos.*

La modestie est un voile transparent qui attire et fixe les regards. *Duclos.*

Un fond de modestie rapporte un très-grand fond d'intérêt. *Montesquieu.*

La modestie est au mérite, ce que les ombres sont aux figures dans un tableau; elle lui donne de la force et du relief. *La Bruyère.*

L'excès de modestie, est un excès d'orgueil.

Chénier.

La modestie donne du relief à tous les talens; elle rehausse l'éclat des vertus qu'elle accompagne.

Duclos.

Le langage de l'homme modeste donne du lustre à la vérité : la timidité de ses assertions absout ses erreurs. *Rivarol.*

Certains hommes, contens d'eux-mêmes, de quel-

que action, ou de quelque ouvrage qui ne leur a pas mal réussi, et ayant ouï dire que la modestie sied bien aux grands hommes, osent être modestes, contrefont les simples et les naturels, semblables à ces gens d'une taille médiocre qui se baissent aux portes de peur de se heurter. *La Bruyère.*

Je ne vois jamais un homme modeste, sans être persuadé que c'est uniquement l'occasion qui lui manque, et qu'il renferme des trésors qui n'ont besoin que d'une clé pour s'ouvrir; c'est-à-dire d'un juste encouragement pour paraître avec éclat.

Pascal.

La fausse modestie est le plus décent de tous les mensonges. *Chamfort.*

Chez les femmes, la modestie a de grands avantages; elle augmente la beauté, et sert de voile à la laideur. *Fontenelle.*

La modestie, ce doute aimable de son mérite, est dans la nature aussi bien que l'amour-propre; mais l'humilité n'est qu'une pénitence que la religion impose à l'orgueil. *M. de Lévis.*

Parmi les vertus qui doivent attirer la bienveillance, la modestie tient un rang éminent. L'homme simple et modeste vit ignoré, jusqu'au moment où des circonstances, qu'il ne prévoyait pas, relèvent

ses qualités estimables, ses actions généreuses. On peut le comparer à ces fleurs qui, naissant sur d'humbles tiges, échappent à la vue, et que leur parfum seul fait découvrir. *M. Droz.*

J'ai vu des hommes du plus rare mérite, l'allier à la plus touchante modestie; d'autres au plus noble orgueil; et je n'ai pas moins pu croire à la vertu des uns, qu'à la vertu des autres. La modestie pourrait donc bien n'être qu'un résultat du caractère, de l'habitude, de l'éducation, assez indifférente dans le fond au mérite réel. *Diderot.*

La modestie, est comme une ombre dans la peinture; elle nuit aux yeux du stupide vulgaire, mais les connaisseurs en tiennent bon compte. Lorsqu'une grande modestie est jointe à un grand mérite, celui-ci perce tôt ou tard, et le public lui paie alors, par son enthousiasme, les arrérages de sa reconnaissance. *B. Franklin.*

La modestie, est une espèce de vernis qui relève les talens naturels. Elle est à la vertu, ce que le voile est à la beauté; ou, pour me servir d'une autre similitude, elle est au mérite ce que les ombres sont aux figures dans un tableau; elle lui donne du relief. Quoique son avantage se borne au sujet qui la possède, en contribuant à sa perfection,

il faut avouer qu'elle est pour les autres un objet digne de leurs applaudissemens.

Le Chev^er de Jaucourt.

La modestie extrême a ses dangers, ainsi que l'orgueil. *Voltaire.*

Mœurs.

Les mœurs d'un peuple font le principe actif de sa conduite, les lois n'en sont que le frein ; celles-ci n'ont donc pas sur lui le même empire que les mœurs. On suit les mœurs de son siècle, on obéit aux lois ; c'est l'autorité qui les fait et qui les abroge. Les mœurs d'une nation lui sont plus sacrées et plus chères que ses lois. Comme elle n'en connaît pas l'auteur, elle les regarde comme son ouvrage, et les prend toujours pour la raison. *Duclos.*

On ne peut réfléchir sur les mœurs, qu'on ne se plaise à se rappeler la simplicité des premiers temps. C'est un beau rivage paré des seules mains de la nature, vers lequel on tourne incessamment les yeux, et dont on se sent éloigner à regret.

J.-J. Rousseau.

La liberté, sans les mœurs, n'est qu'une anarchie.

Mirabeau.

Aussitôt que les mœurs se perdent, tous les défauts d'un gouvernement paraissent au grand jour.

Rulhière.

Les lois doivent être faites pour les mœurs, parce que les mœurs ne se font pas par les lois.

Toulongeon.

Il y a de mauvais exemples qui sont pires que les crimes ; et plus d'États, ont péri, parce qu'on a violé les mœurs, que parce qu'on a violé les lois.

Montesquieu.

La religion est toujours le meilleur garant qu'on puisse avoir des mœurs des hommes.

Montesquieu.

Les mœurs, plus que les lois, font et caractérisent une nation. *Duclos.*

Toute la doctrine des mœurs, tend uniquement à nous rendre heureux. *Bossuet.*

L'homme de bien, et régulier dans ses mœurs, pardonne tout aux autres, comme s'il faisait tous les jours des fautes, et s'abstient d'en faire, comme s'il ne pardonnait rien à personne. Il n'ajoute pas même foi aux discours scandaleux sur la réputation des autres, parce qu'il ne peut leur imputer les vices dont il est incapable. *Duclos.*

Les mœurs sont l'ouvrage des lois, et le bonheur public l'ouvrage des mœurs. *Malesherbes.*

Les mœurs se gâtent plus facilement qu'elles ne se redressent. *Vauvenargues.*

La science des mœurs ne donne pas celle des hommes. *Vauvenargues.*

Les mœurs sont si corrompues, que le mot même de chasteté est devenu suranné, et presque ridicule. *M. de Lévis.*

Obéir aux magistrats, respecter les lois, aimer la patrie, n'avoir qu'une ambition honnête, ignorer le luxe et tous les vices qu'il engendre : voilà sans doute ce qui fait les bonnes mœurs. *Condillac.*

Monde.

L'étude du monde est remplie de difficultés, et il est difficile de savoir quelle place il faut occuper pour le bien connaître. Le philosophe en est trop loin, l'homme du monde en est trop près. L'un voit trop, pour pouvoir réfléchir, l'autre trop peu, pour juger du tableau total. Chaque objet qui frappe le philosophe, il le considère à part, et, n'en pouvant discerner ni les liaisons, ni les rapports avec d'autres objets qui sont hors de sa portée, il ne le voit jamais à sa place, et n'en sent ni la raison ni les vrais effets. L'homme du monde voit tout, et n'a le temps de penser à rien. La mobilité des objets ne lui permet que de les apercevoir, et non de les observer : ils s'effacent mutuellement avec rapidité, et il ne lui reste du tout, que des impressions confuses qui ressemblent au chaos.

On ne peut pas, non plus, voir et méditer alternativement, parce que le spectacle exige une continuité d'attention, qui interrompt la réflexion. Un homme qui voudrait diviser son temps par intervalles entre le monde et la solitude, toujours agité dans sa retraite et toujours étranger dans le monde, ne serait bien nulle part. Il n'y aurait d'autre moyen que de partager sa vie entière en deux grands espaces, l'un pour voir, l'autre pour réfléchir : mais cela même est presque impossible; car la raison n'est pas un meuble qu'on pose et qu'on reprenne à son gré; et quiconque a pu vivre dix ans sans penser, ne pensera de sa vie. *J.-J. Rousseau.*

Si nous connaissions le fond et l'intérieur du monde; si nous pouvions entrer dans le détail secret de ses soucis et de ses noires inquiétudes; si nous pouvions percer cette première écorce qui n'offre aux yeux que joie, que plaisirs, que pompe et magnificence, que nous le trouverions différent de ce qu'il paraît! Le père divisé d'avec l'enfant, l'époux d'avec l'épouse; le secret des familles ne cache aux yeux du public que des antipathies, des jalousies, des murmures, des dissensions éternelles. Les amitiés y sont troublées par les soupçons, par les intérêts, par les caprices; les liaisons les plus étroites y sont refroidies par l'inconstance; les engagemens les plus tendres y finissent par la haine et la perfidie; les fortunes les plus brillantes y per-

dent tout leur agrément, par les assujettissemens qu'elles exigent; les places les plus honorables n'y font sentir que le chagrin de ne pouvoir monter plus haut, chacun s'y plaint de sa destinée; les plus élevés n'y sont pas les plus heureux, ils montent par leur rang et par leur fortune jusqu'au-dessus des nuées; on les perd de vue, si haut ils sont placés; ils paraissent au-dessus du reste des hommes par les hommages qu'on leur rend, par l'éclat qui les environne, par les grâces qu'ils distribuent, par les adulations éternelles dont la prospérité et la puissance sont toujours accompagnées, et par la satiété même des plaisirs, et par la bizarrerie de leurs désirs, et par l'amertume de leurs jalousies, et par la bassesse qu'ils emploient pour plaire au maître, et par les dégoûts qu'ils en essuient; ils sont plus bas que le peuple, et plus malheureux que lui.

Massillon.

Le monde est un vaisseau pompeux, flottant sur une mer dangereuse : on le regarde avec plaisir; mais on ne l'aborde pas sans péril. *Young.*

Quand on veut plaire dans le monde, il faut se résoudre à se laisser apprendre beaucoup de choses qu'on sait, par des gens qui les ignorent.

Chamfort.

Sachez précisément ce que vous pouvez attendre des hommes en général, et de chacun d'eux en par-

ticulier, et jetez-vous ensuite dans le commerce du monde. *La Bruyère.*

Celui qui fuit le monde en disant qu'il ne lui convient pas, d'ordinaire est peu fait pour le monde. *Malesherbes.*

Le monde est une servitude éternelle, où nul ne vit pour soi, et où, pour vivre heureux, il faut pouvoir baiser ses fers, et aimer son esclavage. *Massillon.*

Le monde est avare et réservé dans ses dons; il n'accorde que ce qu'il ne peut refuser. *Young.*

Le monde et la société ressemblent à une bibliothèque où, au premier coup d'œil, tout paraît en règle, parce que les livres y sont placés suivant le format et la grandeur des volumes; mais où, dans le fond, tout est en désordre, parce que rien n'y est rangé suivant l'ordre des sciences, des matières, ni des auteurs. *Chamfort.*

Les gens les plus aimables dans le monde, sont ceux qui choquent le moins l'amour-propre des autres. *La Bruyère.*

Le monde physique paraît l'ouvrage d'un être puissant et bon, qui a été obligé d'abandonner à un être malfaisant l'exécution d'une partie de son plan; mais le monde moral paraît être le produit des caprices d'un diable devenu fou. *Chamfort.*

Pour être heureux en vivant dans le monde, il y a des côtés de son âme qu'il faut paralyser.

Chamfort.

Morale.

En morale, il est plus aisé de donner le mouvement, que de le régler. *Malesherbes.*

La morale élève un tribunal plus haut et plus redoutable que celui des lois. Elle veut, non-seulement que nous évitions le mal, mais que nous fassions le bien : non-seulement que nous paraissions vertueux, mais que nous le soyons; car elle ne se fonde pas sur l'estime publique, qu'on peut surprendre, mais sur notre propre estime, qui ne nous trompe jamais. *Rivarol.*

Un cœur parfaitement droit, n'admet pas plus d'accommodemens en morale, qu'une oreille juste n'en admet en musique. *M. de Lévis.*

Ce qui fait que la plupart des livres de morale sont si insipides, et que leurs auteurs ne sont pas sincères, c'est que, faibles échos les uns des autres, ils n'oseraient produire leurs propres maximes et leurs secrets sentimens. Ainsi, non-seulement dans la morale, mais en quelque sujet que ce puisse être,

presque tous les hommes passent leur vie à dire et à écrire ce qu'ils ne pensent point; et ceux qui conservent encore quelque amour de la vérité, excitent contre eux la colère et les préventions du public.

Vauvenargues.

Quelques auteurs traitent la morale comme on traite aujourd'hui la nouvelle architecture, où l'on cherche, avant toutes choses, la commodité.

Vauvenargues.

Nos erreurs et nos divisions, dans la morale, viennent quelquefois, de ce que nous considérons les hommes, comme s'ils pouvaient être tout-à-fait vicieux, ou tout-à-fait bons. *Vauvenargues.*

La morale n'est propre qu'à former méthodiquement une bonne conscience. Les vrais honnêtes gens n'ont que faire de ses leçons; ils connaissent le bien par la seule justesse de leur goût, et s'y portent de leur propre mouvement. *Saint-Évremont.*

Morale, est un mot qu'on a trop souvent employé pour propager des principes exagérés et faux. A ce mot usé, et d'un sens équivoque, on devrait substituer une dénomination qui montrât nettement le but vers lequel il faut se diriger. La morale est l'art d'être heureux; ou la morale n'est qu'une science de convention, tantôt inutile, et tantôt dangereuse.

M. Droz.

Mort.

Être ou ne pas être, c'est là la question... S'il est plus noble à l'âme de souffrir les traits poignans de l'injuste fortune, ou, se révoltant contre cette multitude de maux, de s'opposer au torrent et les finir? Mourir... dormir... rien de plus; et par le sommeil dire : nous mettons un terme aux angoisses du cœur et à cette foule de plaies et de douleurs, l'héritage naturel de cette masse de chair... Ce point, où tout est consommé, devrait être désiré avec ferveur. — Mourir.... dormir. — Dormir? rêver peut-être : oui, voilà le grand obstacle; car de savoir quels songes peuvent survenir dans ce sommeil de la mort, après que nous nous sommes dépouillés de cette enveloppe mortelle, c'est de quoi nous faire faire une pause.

Voilà l'idée que donne une si longue vie à la calamité. Car quel homme voudrait supporter les traits et les injures du temps, les injustices de l'oppresseur, les outrages de l'orgueilleux, les tortures de l'amour méprisé, les longs délais de la loi, l'insolence des gens en place, et les avilissans rebuts que le mérite patient essuie de l'homme sans âme, lorsqu'avec un poinçon il pourrait lui-même se procurer le repos? Qui voudrait porter tous ces fardeaux, et suer et gémir sous le poids d'une laborieuse vie, si ce n'est

la crainte de quelque avenir après la mort..... Cette contrée ignorée dont nul voyageur ne revient, plonge la volonté dans une affreuse perplexité, et nous fait préférer de supporter les maux que nous sentons, plutôt que de fuir vers d'autres maux, que nous ne connaissons pas. Ainsi, la conscience fait de nous tous des poltrons; ainsi, tout le feu de la résolution la plus déterminée, se décolore devant la pâle lueur de cette pensée.

Shakspeare, monologue d'Hamlet.

Nul n'est heureux avant la mort. *Sénèque.*

Si la mort était la fin de tout, ce serait un grand avantage pour les méchans. *Socrate.*

Le perpétuel ouvrage de la vie, c'est de bâtir la mort. *Montaigne.*

Peu de gens connaissent la mort: on ne la souffre pas ordinairement par résolution, mais par stupidité et par coutume; et la plupart des hommes meurent, parce qu'on ne peut s'empêcher de mourir.

La Rochefoucauld.

Le soleil ni la mort ne se peuvent regarder fixement. *La Rochefoucauld.*

Il faut ôter à la mort son estrangeté, et la domestiquer à force d'y penser. *Montaigne.*

Si la vie est un bien, la mort est son fruit; si la vie est un mal, la mort est son terme.

Cte de Ségur.

Par un sentiment que je ne puis définir, mon âme, prenant l'essor vers la postérité, semble n'envisager dans la mort que le commencement de la vie. S'il était faux que nos âmes fussent immortelles, les plus belles et les plus grandes ne tendraient pas à l'immortalité. *Cicéron.*

La mort donne les plus grandes leçons pour désabuser de tout ce que le monde croit merveilleux. *Fénélon.*

La plus vive jeunesse, le plus robuste tempérament, ne sont que des ressources trompeuses. Elles servent moins à éloigner de nous la mort, qu'à rendre sa surprise plus imprévue et plus funeste. *Fénélon.*

La pensée de la mort nous trompe; car elle nous fait oublier de vivre. *Vauvenargues.*

La mort est plus aisée à supporter sans y penser, que la pensée de la mort sans péril. *Pascal.*

C'est diminuer la crainte de la mort, que de rabaisser le prix de la vie. *Young.*

La mort n'arrive qu'une fois, et se fait sentir à

tous les momens de la vie; il est plus dur de l'appréhender, que de la souffrir. *La Bruyère.*

Les peines de la vie doivent nous consoler de la mort. *Socrate.*

La mort n'est terrible que pour le crime : c'est de lui qu'elle emprunte son masque effrayant, c'est lui qui aiguise le tranchant de son glaive. *Young.*

Une longue maladie semble être placée entre la vie et la mort, afin que la mort même devienne un soulagement et à ceux qui meurent et à ceux qui restent. *La Bruyère.*

La mort qui prévient la caducité, arrive plus à propos que celle qui la termine. *La Bruyère.*

La mort, ce moment fatal qui désespère les autres hommes, parce qu'il est le terme de leurs plaisirs et le commencement de leurs douleurs, n'est pour l'homme vertueux qu'un passage à une vie plus heureuse. *L'abbé Yvon.*

Les hommes craignent la mort comme les enfans craignent l'obscurité : c'est une faiblesse de la craindre, si on la regarde seulement comme le tribut dû à la nature; l'appareil de la mort effraie plus que la mort même. *Bacon.*

Il est d'un homme sage de n'être ni léger, ni emporté, ni fier et dédaigneux sur la mort, mais de l'attendre comme une des fonctions de la nature. Attends donc le moment où ton âme éclora de son enveloppe, comme tu attends que l'enfant dont ta femme est enceinte vienne au monde.

Marc-Aurèle.

La mort, comme la naissance, est un mystère de la nature. L'une est le mélange et l'union, et l'autre la dissolution et la séparation des mêmes principes. *Marc-Aurèle.*

La vie des morts consiste dans le souvenir des vivans. *Cicéron.*

Un effet des calomnies que l'on débite contre la mort, c'est que, par lâcheté, bien des gens meurent pour ne pas mourir. *Plutarque.*

Aucun de ceux qui disent du mal de la mort n'en a fait l'épreuve. *Sénèque.*

Invoquer la mort, c'est mentir. *Sénèque.*

Que la mort, l'exil, et tout ce qui effraie le plus les hommes, soient sans cesse devant tes yeux; mais surtout la mort. Par ce moyen, tu n'auras aucune pensée basse et lâche, et tu ne désireras rien avec trop d'ardeur. *Épictète.*

Apprends à bien vivre, tu sauras bien mourir.
Confucius.

La nécessité de mourir n'est, à l'homme sage, qu'une raison pour supporter les peines de la vie. Si l'on n'était pas sûr de la perdre une fois, elle coûterait trop à conserver. *J.-J. Rousseau.*

Si nous étions immortels, nous serions des êtres bien misérables. Il est dur de mourir; mais il est doux d'espérer qu'on ne vivra pas toujours, et qu'une meilleure vie finira les peines de celle-ci.
J.-J. Rousseau.

Les hommes ne sont-ils pas assez mortels, sans se donner encore les uns aux autres une mort précipitée? La vie est si courte! et il semble qu'elle leur paraisse trop longue. *Fénélon.*

On vit, en général, comme si l'on devait toujours vivre. *Fénélon.*

Qui ne craint point la mort, est au-dessus de tout.
Fénélon.

La mort est un bienfait pour celui qu'elle délivre des maux de la vie. *Publius Syrus.*

Qui désire la mort laisse une tache à sa vie.
Publius Syrus.

A l'heure de la mort, c'est une ressource bien consolante que le souvenir d'une belle vie. En quel-

que temps que meure un homme qui a fait tout le bien qu'il a pu, il n'a point à se plaindre de n'avoir pas assez vécu. *Cicéron.*

L'homme faible craint la mort, le malheureux l'appelle, le brave la provoque, et le sage l'attend. Celle à laquelle on se dévoue pour la patrie n'est jamais prématurée, à quelque âge que l'on meure. *B. Franklin.*

Le matin, pensez que vous n'atteindrez pas le soir; le soir, n'osez pas vous promettre de voir le lendemain matin. Soyez donc toujours prêt, et vivez de telle sorte, que la mort ne vous surprenne jamais. *Imitation de J.-C.*

Puisque la vie a pour but la mort, apprendre à vivre n'est qu'apprendre à mourir. *Bon Massias.*

Notre plus grand bien, c'est le sommeil : nous l'invoquons souvent, et nous craignons la mort qui n'est rien de plus. *Shakspeare.*

Connaître le moment de sa mort, c'est mourir à chaque instant. *Publius Syrus.*

La mort ne surprend point le sage;
Il est toujours prêt à partir.

La Fontaine.

Noblesse.

Il y a peu d'hommes assez sages pour regarder la noblesse comme un avantage, et non pas comme un mérite; pour se borner à en jouir, sans en tirer vanité. *Duclos.*

Le seul avantage de la noblesse, c'est de ne pas manquer d'exemples dans sa maison, et d'être dans la nécessité de les imiter, dans la crainte de ne pas être reconnu pour légitime héritier.

Pétrarque.

La noblesse qui flatte l'orgueil des hommes n'est rien; c'est le mérite de vos ancêtres, qui n'est point le vôtre : c'est se parer des biens d'autrui, que de vouloir être estimé par là. De plus, ce n'est presque jamais qu'un vieux nom oublié dans le monde, et avili par beaucoup de gens sans mérite, qui n'ont pu le soutenir. La noblesse n'est souvent qu'une pauvreté vaine, ignorante, oisive, grossière, qui se pique de mépriser tout ce qui lui manque.

Fénélon.

Si la distinction de la naissance n'est point une chimère, si elle a quelque chose de réel, c'est lorsque les ancêtres ont été vertueux : car la succession des dignités n'est rien, si on la compare à celle du mérite. *Thomas.*

S'il y a du faux dans l'origine des grandes noblesses, du moins il y a une sorte de fabuleux qui n'appartient qu'à elles, et qui devient lui-même un titre. *Fontenelle.*

Les grands noms abaissent, au lieu d'élever ceux qui ne les savent pas soutenir.

La Rochefoucauld.

C'est un grand avantage que la qualité, qui, dès dix-huit ou vingt ans, met un homme en passe, connu et respecté, comme un autre pourrait avoir mérité à cinquante ans : ce sont trente ans gagnés sans peine. *Pascal.*

Noblesse oblige. *M. de Lévis.*

La grande naissance est un présent de la fortune, qui ne devrait attirer aucune estime à ceux qui le reçoivent, puisqu'il ne leur coûte ni étude ni travaux. Loin d'être le prix du mérite, elle est souvent un obstacle à en acquérir. Si la gloire de nos ancêtres illustra notre naissance, la gloire de nos actions doit illustrer notre vie. *La Bruyère.*

On peut se glorifier d'avoir pris un bon billet à la loterie, avec autant de raison que de sa naissance.

***

S'il est heureux d'avoir de la naissance, il ne l'est pas moins d'être tel, qu'on ne s'informe pas si vous en avez. *La Bruyère.*

La noblesse est un héritage, comme l'or et les diamans. Ceux qui regrettent que la considération des grands emplois et des services passe au sang des hommes illustres, accordent davantage aux hommes riches ; puisqu'ils ne contestent pas à leurs neveux la possession de leur fortune bien ou mal acquise. Mais le peuple en juge autrement ; car au lieu que la fortune des gens riches se détruit par la dissipation de leurs enfans, la considération de la noblesse se conserve après que la mollesse en a souillé la source. Sage institution qui, pendant que le prix de l'intérêt se consume et s'appauvrit, rend la récompense de la vertu éternelle et ineffaçable !

Qu'on ne nous dise donc plus que la mémoire d'un mérite doit céder à des vertus vivantes. Qui mettra le prix au mérite ? C'est sans doute à cause de cette difficulté que les grands, qui ont de la hauteur, ne se fondent que sur leur naissance, quelque opinion qu'ils aient de leur génie. Tout cela est très-raisonnable, si l'on excepte, de la loi commune, de certains talens qui sont trop au-dessus des règles. *Vauvenargues.*

La noblesse est un monument de la vertu, immortelle comme la gloire. *Vauvenargues.*

C'est en vain qu'on tire sa noblesse de l'ancienneté du nom qu'on porte ; tous les hommes raisonnables sont de la race des dieux. *Sénèque.*

Pourquoi les gens de bien témoignent-ils du respect à la noblesse? C'est pour avertir les hommes d'une naissance illustre de ne pas se montrer indignes de leurs ancêtres; c'est aussi, parce que nous révérons encore après leur mort la mémoire des grands hommes qui ont bien servi l'État. *Cicéron.*

La noblesse politique des États libres est une amélioration importante de l'ordre social : récompense des services publics, elle est accessible à tous; elle détruit cette fatale infériorité de rang qui produit l'envie dans les âmes communes, et le désespoir dans les âmes généreuses : mal singulier que l'opinion fait, et qu'elle ne saurait changer. Si la noblesse politique a peu de droits, de titres, et point de priviléges; dans sa simplicité, elle n'est pas moins puissante : arbitre indépendante et suprême, elle juge et punit les attentats contre le trône et la patrie; elle s'unit au monarque dans le travail des lois; et sa dignité, comme celle de la plupart des corps et des ordres, n'est point oisive et vaine.

M. Valery.

La noblesse n'a soigné que le moral de son institution, et en a abandonné au caprice des hommes et au hasard des événemens, le matériel; fortune, races, alliances, etc. : c'est ce qui l'a perdue.

M. de Bonald.

Les titres honorifiques accordés à la noblesse, depuis qu'ils ne sont plus, comme au temps des grands

fiefs, des titres de souveraineté, ont commencé sa ruine, et les décorations l'ont achevée.

M. de Bonald.

La noblesse peut être considérée comme une condition de l'homme, ou comme une portion de l'état politique. Une monarchie sans noblesse, est une véritable tyrannie. La noblesse tempère le pouvoir du monarque, et par sa propre splendeur, accoutume les yeux du peuple à fixer et à soutenir l'éclat de la royauté, sans en être effrayé. *Bacon.*

Une nouvelle noblesse, est comme une monnaie dont l'empreinte est toute fraîche, et qui commence à être mise en circulation. *Shakspeare.*

Il vaut mieux déroger à la noblesse qu'à la vertu.

J.-J. Rousseau.

Il n'y a point de noblesse où manque la vertu.

Crébillon.

La vertu est la vraie noblesse de l'homme de bien.

Saint Ambroise.

La noblesse et la vertu étant la même chose, il n'y a pas d'autre noblesse que la vertu.

Antisthène.

Il est plus honorable d'être noble par soi-même, que par autrui. *Fléchier.*

Quel heureux préjugé que celui de la noblesse, lorsqu'il force à vivre noblement ! *Mirabeau.*

Si la noblesse est fille de la vertu, trop souvent elle a tué sa mère. *Voltaire.*

Une noblesse instruite et vertueuse fait la gloire d'un État. ***

Oisiveté.

L'oisiveté est comme la rouille, elle use beaucoup plus que le travail : la clef dont on se sert est toujours claire. *B. Franklin.*

L'oisiveté nous lasse plus promptement que le travail, et nous rend à l'action, détrompés du néant de ses promesses. *Vauvenargues.*

Une erreur bien grossière, c'est de croire que l'oisiveté puisse rendre les hommes plus heureux. Il n'y a qu'une vie laborieuse qui puisse amortir les passions, dont le joug est si rigoureux ; c'est elle qui retient sous les cabanes le sommeil fugitif des riches palais. *Vauvenargues.*

La noblesse et l'oisiveté, corrompent les plus beaux naturels. *Fénélon.*

Il ne manque à l'oisiveté du sage qu'un meilleur nom ; c'est que méditer, parler, lire, et être tranquille, s'appelât travailler. *La Bruyère.*

L'oisiveté est la rouille de l'âme. *M. de Lévis.*

L'amour cause une oisiveté inquiète.

Publius Syrus.

L'oisiveté est la mère de tous les vices.

Proverbe.

Si l'indolente oisiveté n'engendre que la paresse et l'ennui, le charme des doux loisirs est le fruit d'une vie laborieuse. *J.-J. Rousseau.*

Dieu n'a pas établi les rois seulement pour recevoir, comme des idoles, les écus et les vœux de leurs sujets dans une oisiveté superbe.

Fléchier.

L'oisiveté est également funeste aux hommes et aux empires; et multiplier dans un État les genres d'occupations, c'est s'assurer du bonheur, des richesses et de la tranquillité des sujets.

Chev[er] de Jaucourt.

Il y a des créatures de Dieu qu'on appelle des hommes, dont toute la vie est occupée, et toute l'attention réunie à scier du marbre; c'est très-peu de chose. Il y en a beaucoup d'autres qui s'en étonnent, mais qui sont entièrement inutiles, et qui passent les jours à ne rien faire; c'est bien moins que de scier du marbre. *La Bruyère.*

L'oisiveté est aussi fatigante que le repos est doux.

M. de Lévis.

L'oisiveté qui, en physique, ne présente que l'idée

du repos, est un volcan furieux dans l'ordre politique. *M. Lemontey.*

Opinion.

Un des bienfaits de la nature, est d'avoir placé une grande partie de notre bonheur dans l'opinion d'autrui. Cela établit une dépendance mutuelle, qui porte à se complaire réciproquement, et donne aux autres une espèce de pouvoir de punir et récompenser nos actions, par leurs louanges, ou leur blâme. *Weiss.*

C'est plus souvent par orgueil que par défaut de lumières, qu'on s'oppose avec opiniâtreté aux opinions les plus suivies; on trouve les premières places prises dans le bon parti, et l'on ne veut pas des dernières. *La Rochefoucauld.*

On ne doit combattre l'opinion que par le raisonnement; on ne tire point de coups de fusil aux idées. *Rivarol.*

Le choc des opinions contraires fait jaillir l'étincelle de la vérité. *Young.*

L'opinion est la reine du monde, parce que la sottise est la reine des sots. *Chamfort.*

Il y a des siècles où l'opinion publique est la plus mauvaise des opinions. *Chamfort.*

Il faut être plus lent à condamner l'opinion d'un grand homme, que celle d'un peuple entier.

Helvétius.

Est-il vrai que rien ne suffise à l'opinion, et que peu de chose suffise à la nature ? Mais l'amour des plaisirs, mais la soif de la gloire, mais l'avidité des richesses, en un mot toutes les passions, ne sont-elles pas insatiables ? Qui donne l'essor à nos projets ? Qui borne ou étend nos opinions, sinon la nature ? N'est-ce pas encore la nature qui nous pousse même à sortir de la nature, comme le raisonnement nous écarte quelquefois de la raison, ou comme l'impétuosité d'une rivière rompt ses digues et la fait sortir de son lit ? *Vauvenargues.*

Les maux de la nature ne sont que les maux du corps, et les maux de l'opinion ne sont que les maux de l'esprit. *Saint-Évremont.*

Deux sortes de maux de l'opinion, nous exposent aux maux de la nature. L'une est la perte des personnes chères, l'autre est la perte des biens. Le dernier de ces maux nous expose à la pauvreté, mais le premier nous expose à tous les maux de la nature ; c'est pourquoi nous lui pouvons donner le premier rang entre les maux de l'opinion.

Saint-Évremont.

Il y a des opinions et des passions de jeunes gens, des opinions et des passions de personnes plus avancées en âge, des opinions et des passions de

vieillards. On passe d'opinions en opinions, comme on passe d'âge en âge. Ainsi la plupart des hommes n'arrivent jamais à vivre selon la vérité. S'ils l'entrevoient de loin, elle a trop peu de force sur leur esprit pour les redresser, parce qu'elle les trouve liés à des opinions qui leur sont devenues comme naturelles, et qui forment en eux des impressions qui les dominent. *Nicole.*

Le sceptre de l'opinion n'est jamais tout entier dans les mêmes mains; les plus beaux génies, aux époques les plus différentes, tentent vainement de le porter seuls; ils trouvent toujours des rivaux d'une égale puissance pour le disputer : l'esprit humain, malgré son orgueil, n'a point encore régné d'une manière absolue. *M. Valery.*

L'opinion fait les braves, la nature fait les intrépides. *N. Bonaparte.*

Les malheureux ont mauvaise opinion de leur fortune. *Marivaux.*

Nos opinions ne sont pas en notre pouvoir. *B. Franklin.*

L'opinion qui rencontre le moins d'obstacles, est l'opinion des baïonnettes. *M. Bignon.*

Le faible craint l'opinion, le fort la brave, le sot en est esclave. ***

L'opinion, reine du monde, n'est point soumise au pouvoir des rois ; ils sont eux-mêmes ses premiers esclaves. *J.-J. Rousseau.*

Pour ne rien donner à l'opinion, il ne faut rien donner à l'autorité ; et la plupart de nos erreurs nous viennent bien moins de nous, que des autres. *J.-J. Rousseau.*

On gouverne les hommes par l'opinion régnante, et l'opinion change quand la lumière s'étend. *Voltaire.*

On nomme l'opinion la reine du monde : elle l'est si bien, que, quand la raison vient la combattre, la raison est condamnée à la mort ; il faut qu'elle renaisse vingt fois de ses cendres pour chasser l'usurpatrice. *Voltaire.*

Quand les esprits sont échauffés, plus une opinion est impertinente, plus elle a de crédit. *Voltaire.*

Presque toutes les opinions humaines sont des passions. *Dussault.*

Les hommes, sages ou fous, commencent par adopter une opinion, et finissent par la défendre. *La Harpe.*

Il est permis d'avoir mauvaise opinion de celui qui n'a bonne opinion de personne. *Duclos.*

Tout devient facile quand on suit l'opinion.
N. Bonaparte.

Les opinions ne sont, assez généralement, que le sophisme de l'intérêt. *Dussault.*

L'opinion publique pénètre dans les cabinets où la politique s'enferme. *Raynal.*

Il y a une grande différence entre le prix que l'opinion donne aux choses, et celui qu'elles ont réellement. *J.-J. Rousseau.*

Le monde, malgré la malignité qu'on lui attribue, est, en général, plus juste qu'on ne le croit dans l'opinion qu'il se fait de nous; et tel qui se plaint de sa censure, trouverait peut-être que le tort est de son côté, s'il s'examinait lui-même avec impartialité. *Richardson.*

Orgueil.

On pardonne tout, hors l'orgueil. *Voltaire.*

L'orgueil s'avise aussi quelquefois d'être modeste : le calcul est adroit, mais il ne trompe pas long-temps. *Malesherbes.*

Si nous n'avions point d'orgueil, nous ne nous plaindrions pas de celui des autres.
La Rochefoucauld.

Il semble que la nature, qui a si sagement disposé les organes de notre corps pour nous rendre heureux, nous ait aussi donné l'orgueil, pour nous épargner la douleur de connaître nos imperfections.

La Rochefoucauld.

L'orgueil a souvent plus de part que la bonté, aux remontrances que nous faisons à ceux qui commettent des fautes; et nous ne les reprenons pas tant pour les en corriger, que pour leur persuader que nous en sommes exempts. *La Rochefoucauld.*

L'orgueil, dans une belle âme, a ses scrupules comme la vertu, et produit souvent les mêmes effets.

Duclos.

L'orgueil ne veut pas devoir, et l'amour-propre ne veut pas payer. *La Rochefoucauld.*

L'orgueil est le premier des tyrans, ou des consolateurs. *Duclos.*

L'orgueil est un mendiant qui crie aussi haut que le besoin, et qui est plus insatiable.

B. Franklin.

L'orgueil est incompatible avec l'orgueil; de là naissent toutes les divisions qui troublent le monde.

Fénélon.

Ce serait être très-avancé dans l'étude de la morale, que de savoir distinguer tous les traits qui différencient l'orgueil et la vanité. Le premier est haut,

calme, fier, tranquille, inébranlable. La seconde est vile, incertaine, mobile, inquiète et chancelante. L'un grandit l'homme, l'autre le gonfle. Le premier est la source de mille vertus; l'autre, celle de presque tous les vices et de tous les travers. Il y a un genre d'orgueil dans lequel sont compris tous les commandemens de Dieu, et un genre de vanité qui contient les sept péchés capitaux. *Chamfort.*

Notre orgueil s'augmente souvent de ce que nous retranchons de nos autres défauts.

La Rochefoucauld.

C'est une maxime certaine; l'orgueil est toujours dans la même proportion que la misère, et rien ne marque plus une extrême faiblesse qu'une grande présomption. *Nicole.*

Il y a bien de la différence entre l'orgueil tel qu'il est, quand il se produit au dehors par des paroles, et le même orgueil caché dans le fond du cœur.

Nicole.

L'orgueil se cache ordinairement en paraissant au dehors, de peur de choquer le monde; mais ces déguisemens n'ont point de lieu dans le cœur, où les mouvemens sont purs et sans mélanges, et où ils ne sont pas revêtus de ces voiles qu'ils empruntent lorsqu'ils deviennent extérieurs. *Nicole.*

Quand on fait de l'orgueil la base de sa vertu,

qu'on se croit dégagé des règles qui gouvernent les hommes, on ne suit pas une route certaine. Celui qui se fait sa propre conscience, ne saurait être vertueux d'une manière assurée. Ses passions peuvent l'entraîner, sans qu'il perde cette bonne opinion de lui-même, première source de ses erreurs. L'orgueil n'est pas un méprisable conseiller, comme l'intérêt personnel ; mais il entraîne facilement dans les fautes. C'est de là que vient l'avantage de la religion sur la morale humaine. *M. de Barante.*

De tous les orgueils, c'est l'orgueil philosophique qui est le pire. Je n'aime pas la philosophie de bas en haut ; c'est le contraire que j'aime.

Le prince de Ligne.

Il n'est point de sentiment et de position, quelque purs et élevés qu'ils soient, où l'orgueil et la vanité ne puissent entrer : la religion, la vertu, le malheur, ont leur orgueil. *M. Valery.*

L'orgueil, est un effet de la complaisance qu'on a dans soi-même. Comme on n'estime généralement les choses qu'autant qu'elles plaisent, et que nous nous plaisons si souvent à nous-mêmes devant toutes choses ; de là, ces comparaisons, toujours injustes, qu'on fait de soi-même à autrui, et qui fondent tout notre orgueil. *Vauvenargues.*

Du même fond d'orgueil, dont on s'élève fière-

ment au-dessus de ses inférieurs, l'on rampe vilement devant ceux qui sont au-dessus de soi. C'est le propre de ce vice, qui n'est fondé ni sur le mérite personnel, ni sur la vertu, mais sur les richesses, les postes, le crédit, et sur de vaines sciences; de nous porter également à mépriser ceux qui ont moins que nous de cette espèce de biens, et à estimer trop, ceux qui en ont une mesure qui excède la nôtre. *La Bruyère.*

Par orgueil, l'homme exige au-delà de ce qui lui est dû, et ne rend pas ce qu'il doit; il est dur dans ses manières et ses discours; il écrase le faible, et s'indigne de la résistance la plus légitime. Par orgueil, l'homme voit des vertus dans ses vices, et des vices dans les vertus d'autrui, des outrages sanglans dans des manquemens légers; il appelle ennemi tout ce qui ne l'admire pas, demande des réparations, quand il devrait peut-être des excuses, et se livre, pour des riens, à tous les emportemens de la haine et de la fureur. Par orgueil, l'homme se préfère à tous, se sent humilié du mérite d'autrui, aspire à la domination, voudrait occuper seul la renommée, et se présente aux yeux de ses semblables comme l'idole qu'ils doivent encenser. Par orgueil enfin, l'homme ne voit, n'aime, n'adore que lui dans cet univers; il est à lui-même son dieu.

M. Frayssinous.

L'orgueil est une folie de l'esprit, et je crois qu'il

peut être une cause de démence, même physique. Ce qui semble le prouver, c'est que les fous rêvent presque toujours le pouvoir, et s'imaginent tous être de grands personnages, même rois ou papes.

M. de Bonald.

Il faut définir l'orgueil, une passion qui fait que de tout ce qui est au monde, l'on n'estime que soi.

Théophraste.

On peut sacrifier toutes les jouissances de la vie, la vie même, à l'orgueil. *Bon Massias.*

Notre orgueil nous met à la merci de quiconque veut prendre la peine de nous flatter.

Bon Massias.

L'homme orgueilleux se dévore lui-même. L'orgueil est son miroir, son héraut, son historien, son panégyriste; et toute belle action qu'il vante lui-même, il en détruit et anéantit le mérite par sa propre louange. *Shakspeare.*

L'orgueil se tourne aisément en cruauté.

Bossuet.

L'orgueil, qui est presque inséparable de la faveur, est un poison pénétrant et subtil, qui se glisse insensiblement dans l'âme des grands.

Fléchier.

Un noble orgueil, doit nous empêcher de donner à nos ennemis le plaisir d'entendre nos plaintes.

Chénier.

L'orgueil est un sot. L'un des mélanges les plus dangereux dans l'esprit humain est celui de l'orgueil et de la bêtise. *Rulhière.*

Ce qui paraît le plus choquer l'orgueil, c'est l'égalité : c'est précisément ce qui le rend à la fois si ridicule et si haïssable ; il révolte, par ses superbes dédains, les vanités de tous les hommes, et soulève d'innombrables légions d'ennemis contre lui.

Cte de Ségur.

Paresse.

La paresse rend tout difficile, le travail rend tout aisé : celui qui se lève tard s'agite tout le jour, et commence à peine ses affaires quand il est déjà nuit.

B. Franklin.

La paresse va si lentement, que la pauvreté l'atteint bientôt. *B. Franklin.*

La paresse engendre les soucis, et le loisir sans nécessité, produit des peines fâcheuses.

B. Franklin.

L'ennui est entré dans le monde par la paresse.

La Bruyère.

Il n'y en a point qui pressent plus les autres, que les paresseux lorsqu'ils ont satisfait à leur paresse, afin de paraître diligens. *La Rochefoucauld.*

On souhaite la paresse d'un méchant, et le silence d'un sot. *Chamfort.*

Les paresseux ne font jamais que des gens médiocres, en quelque genre que ce puisse être.

Voltaire.

De tous nos défauts, celui dont nous demeurons

aisément d'accord, c'est de la paresse : nous nous persuadons qu'elle tient à toutes les vertus paisibles, et que, sans détruire entièrement les autres, elle en suspend seulement les fonctions.

La Rochefoucauld.

La paresse n'est pas une jouissance, elle n'est qu'une exemption de peine; et le repos n'est vraiment désirable, que pour conserver les forces que nous avons acquises, ou pour réparer sans effort celles que nous avons perdues. Ce que le sommeil est au corps, le repos l'est à l'âme : il ranime d'abord nos facultés; prolongé trop long-temps, il les accable, il les éteint. *Diderot.*

La paresse donne entrée à tous les vices.

Mallebranche.

La paresse est l'oubli de la vie. *M. de Lingré.*

La paresse fait avorter la gloire.

Le grand Frédéric.

Les hommes de la nature sont paresseux ; les hommes civilisés sont turbulens : les premiers jouissent de la vie; les autres courent après.

Montesquieu.

Tous les hommes tendent à la paresse. *Buffon.*

L'esprit contracte aussi facilement l'habitude de la paresse que le corps. *Raynal.*

La paresse de l'esprit et du corps, est un vice que les hommes surmontent bien quelquefois, mais qu'ils n'étouffent jamais. *Diderot.*

La paresse peut conduire à tout ; elle ferait aimer l'esclavage, s'il ne condamnait pas les esclaves aux travaux les plus pénibles. *M. Ancillon.*

Passions.

Les passions ont toutes, sans en excepter celles qui nous inquiètent et nous tourmentent le plus, une sorte de douceur qui les justifie à elles-mêmes. L'expérience et le sentiment intérieur nous le disent sans cesse. Si l'on peut trouver douces la tristesse, la haine, la vengeance, quelle passion sera exempte de douceur ? D'ailleurs, chacune emprunte, pour se fortifier, le secours de toutes les autres ; et cette ligue est réglée de la manière la plus propre à affermir leur empire. Le simple désir d'un objet, ne nous entraînerait pas avec tant de force dans tant de faux jugemens ; il se dissiperait même bientôt aux premières lueurs du bon sens ; mais quand ce désir est animé par l'amour, augmenté par l'espérance, renouvelé par la joie, fortifié par la crainte, excité par le courage, l'émulation, la colère, et par mille passions qui attaquent tour à tour et de tous côtés la raison ; alors il la dompte, il la subjugue, il la rend esclave. *Diderot.*

Il n'y a que les grandes passions qui fassent les grandes nations. *Carnot.*

Les passions, sont des désirs violens causés par des besoins de l'âme, avec souffrance jusqu'à ce qu'ils soient satisfaits. *Rivarol.*

Réglons nos passions; ne les étouffons pas.

Lamotte.

Celui qui a du goût pour tout, n'a de passion pour rien. *Trublet.*

Le bon ou le mauvais usage des passions, en fait des vices ou des vertus. *Cicéron.*

Il y a des hommes dont toute la passion est dans les oreilles, les yeux, ou la bouche : ils sont amans de la musique, de l'art, ou de la nature.

Saint-Lambert.

Plus les désirs sont vifs, plus les passions sont violentes. *Condillac.*

On étouffe les grandes passions, rarement on les épure. *J.-J. Rousseau.*

Le germe des passions est naturel à l'homme, ou plutôt il est sa nature même. Sans cesse il tend à se produire par ses actions. Mais le sage impose à ses

passions le frein que lui présente aussi la nature, en tant qu'elle est le principe de la raison.

Confucius.

L'entendement humain doit beaucoup aux passions, qui, d'un commun aveu, lui doivent beaucoup aussi. C'est par leur activité que notre raison se perfectionne; nous ne cherchons à connaître, que parce que nous désirons de jouir; et il n'est pas possible de concevoir pourquoi celui qui n'aurait ni désir ni crainte, se donnerait la peine de raisonner. Les passions, à leur tour, tirent leur origine de nos besoins, et leurs progrès de nos connaissances; car on ne peut désirer ou craindre les choses, que sur les idées qu'on en peut avoir, ou par la simple impulsion de la nature.

J.-J. Rousseau.

Il ne faut attaquer les passions des hommes pour les réduire à la raison, que quand elles commencent à s'affaiblir par une espèce de lassitude. *Fénélon.*

La défense irrite la passion. Il vaut mieux donner un cours réglé à ce torrent, que d'entreprendre de l'arrêter. *Fénélon.*

Les passions des hommes, sont autant de chemins ouverts pour aller à eux. *Vauvenargues.*

Nous devons, peut-être, aux passions les plus grands avantages de notre esprit.

Vauvenargues.

Le philosophe qui veut éteindre ses passions, ressemble au chimiste qui voudrait éteindre son feu.
Chamfort.

Tout le monde connaît les passions des hommes jusqu'à un certain point; au-delà, c'est un pays inconnu à la plupart des gens, mais où tout le monde est bien aise de faire des découvertes. Combien les passions ont-elles d'effets délicats et fins qui n'arrivent que rarement, ou qui, quand ils arrivent, n'ont pas d'observateurs assez habiles? Il suffit de plus qu'elles soient extrêmes, pour nous être nouvelles. Nous ne les voyons presque jamais que médiocres. Où sont les hommes parfaitement amoureux, ou ambitieux, ou avares? Nous ne sommes parfaits sur rien, pas même sur le mal.
Fontenelle.

Les passions diminuent, ou même s'éteignent, lorsque les moyens physiques de les satisfaire, s'affaiblissent; mais l'amour-propre, toujours aux aguets, cherche à faire attribuer à la sagesse, ce qui n'est que l'effet de l'impuissance ou de l'âge.
M. de Lévis.

On n'accorde rien aux passions d'autrui, tandis qu'on ne refuse rien aux siennes. *Sénèque.*

Pour être heureux avec les passions, il faut que toutes celles que l'on a, s'accommodent les unes avec les autres. *Fontenelle.*

La durée de nos passions, ne dépend pas plus de

nous que la durée de notre vie. *La Rochefoucauld.*

Il y a dans le cœur humain une génération perpétuelle de passions, en sorte que la ruine de l'une est presque toujours l'établissement d'une autre.
La Rochefoucauld.

Les passions en engendrent toujours qui leur sont contraires : l'avarice produit quelquefois la prodigalité, et la prodigalité l'avarice : on est souvent ferme par faiblesse, et audacieux par timidité.
La Rochefoucauld.

Les grandes passions usées dégoûtent des autres : la paix de l'âme qui leur succède, est le seul sentiment qui s'accroît par la jouissance.
J.-J. Rousseau.

Les grandes passions ne germent guère chez les hommes faibles. *J.-J. Rousseau.*

On étouffe de grandes passions ; rarement on les épure. *J.-J. Rousseau.*

Une passion naissante et combattue éclate, un amour satisfait sait se cacher. *Voltaire.*

Les passions les plus dangereuses sont, pour la jeunesse, l'inflexibilité et l'indolence ; pour l'adolescent, l'amour et la vanité ; pour l'homme fait, l'ambition et la vengeance ; pour le vieillard, l'égoïsme et l'avarice. *Weiss.*

Les passions sont au goût, ce que la faim canine est à l'appétit. *Voltaire.*

On cherche avec subtilité toutes les raisons qui favorisent ses passions, et l'on se détourne de peur de voir celles qui les condamnent. *Fénélon.*

Toutes les passions sont menteuses : elles se déguisent autant qu'elles le peuvent aux yeux des autres ; elles se cachent à elles-mêmes. Il n'y a point de vice qui n'ait une fausse ressemblance avec quelque vertu, et qui ne s'en aide.

La Bruyère.

Lorsque les passions meurent, les goûts en héritent. *M. de Lévis.*

La conformité des passions unit quelquefois les hommes. *Duclos.*

Toutes les passions sont exagératrices ; elles ne sont des passions que parce qu'elles exagèrent.

Chamfort.

Patience.

La patience unie au courage, se rend elle-même heureuse. *Publius Syrus.*

La patience est l'art d'espérer. *Vauvenargues.*

L'homme heureux n'a jamais de patience dans l'infortune. *Publius Syrus.*

La patience obtient quelquefois des hommes, ce qu'ils n'ont jamais eu l'intention d'accorder. L'occasion peut même obliger les plus trompeurs à effectuer de fausses promesses. *Vauvenargues.*

Il n'y a point de chemin trop long à qui marche lentement et sans se presser : il n'y a point d'avantages trop éloignés à qui s'y prépare par la patience. *La Bruyère.*

La patience est pour l'âme comme un trésor caché. *Publius Syrus.*

La patience est amère, mais son fruit est doux. *J.-J. Rousseau.*

La patience doit être l'une des premières vertus des juges. *Cicéron.*

La patience est une vertu qui nous fait supporter un mal qu'on ne saurait empêcher. Or, on peut réduire à quatre classes les maux dont notre vie est traversée : 1° Les maux naturels, c'est-à-dire ceux auxquels notre qualité d'hommes et d'animaux périssables nous assujettit. 2° Ceux dont une conduite vertueuse et sage nous aurait garantis, mais qui sont des suites inséparables de l'imprudence, ou du vice ; on les appelle châtimens. 3° Ceux par lesquels la constance de l'homme de bien est exercée ; telles

sont les persécutions qu'il éprouve de la part des méchans. 4° Joignez enfin les contradictions que nous avons sans cesse à essuyer, par la diversité de sentimens, de mœurs et de caractères, des hommes avec qui nous vivons. A tous ces maux, la patience est non-seulement nécessaire, mais utile : elle est nécessaire, parce que la loi naturelle nous en fait un devoir, et que murmurer des événemens, c'est outrager la Providence; elle est utile, parce qu'elle rend les souffrances plus légères, moins dangereuses et plus courtes. *Diderot.*

La patience épure le sang et calme l'esprit.
Rulhière.

La patience est le courage de la vertu.
L'abbé de Saint-Pierre.

On prend souvent l'indolence pour la patience.
Le card[al] de Retz.

Patrie.

La patrie est une terre que tous les habitans sont intéressés à conserver, que personne ne veut quitter, parce qu'on n'abandonne pas son bonheur, et où les étrangers cherchent un asile. C'est une nourrice qui donne son lait avec autant de plaisir qu'on le reçoit. C'est une mère qui chérit tous ses enfans, qui ne les distingue qu'autant qu'ils se distinguent eux-mêmes; qui veut bien qu'il y ait de l'opulence

et de la médiocrité, mais point de pauvres; des grands et des petits, mais personne d'opprimé; qui, même dans ce partage inégal, conserve une sorte d'égalité, en ouvrant à tous le chemin des premières places; qui ne souffre aucun mal dans sa famille que ceux qu'elle ne peut empêcher, la maladie et la mort; qui croirait n'avoir rien fait en donnant l'être à ses enfans, si elle n'y ajoutait le bien-être. C'est une puissance aussi ancienne que la société, fondée sur la nature et l'ordre; une puissance supérieure à toutes les puissances qu'elle établit dans son sein, archontes, suffètes, éphores, consuls ou rois; une puissance qui soumet à ses lois ceux qui commandent en son nom, comme ceux qui obéissent. C'est une divinité qui n'accepte des offrandes que pour les répandre, qui demande plus d'attachement que de crainte, qui sourit en faisant du bien, et qui soupire en lançant la foudre.

Telle est la patrie. L'amour qu'on lui porte conduit à la bonté des mœurs, et la bonté des mœurs conduit à l'amour de la patrie; cet amour est l'amour des lois et du bonheur de l'État, amour singulièrement affecté aux démocraties : c'est une vertu politique, par laquelle on renonce à soi-même, en préférant l'intérêt public au sien propre; c'est un sentiment, et non une suite de connaissances; le dernier homme de l'État peut avoir ce sentiment, comme le chef de la république.

Le chev^er de Jaucourt.

Il est si naturel à l'homme de s'attacher à sa patrie, d'affectionner le lieu de sa naissance, l'air même de son pays, les alimens, les mœurs et les usages de ses proches; qu'on ne peut s'en détacher qu'à force de mauvais traitemens, d'injustices et d'indignités. *B. Franklin.*

La patrie est plus digne de respect et de vénération qu'un père, qu'une mère, et que tous les parens ensemble; puisqu'elle embrasse tout ce que la nature a de plus cher et de plus sacré. *Socrate.*

Le mot de patrie est à peu près illusoire dans un pays comme l'Europe, où il est égal au bonheur d'appartenir à un maître ou à un autre.

Montesquieu.

Dans les révolutions et les guerres civiles, on se trouve exilé dans sa propre patrie.

N. Bonaparte.

Chacun se fait une patrie de son parti; il se croit un héros en lui sacrifiant la véritable patrie.

Montesquieu.

Il n'est point de patrie sous le joug du despotisme.

Raynal.

On agit contre la nature, toutes les fois que l'on combat contre sa patrie. *Fénélon.*

Il n'y a jamais d'excuse pour ceux qui s'élèvent contre leur patrie. On peut se retirer, céder à l'in-

justice, attendre des temps moins rigoureux ; mais c'est une impiété que de prendre les armes contre la mère qui nous a fait naître. *Fénélon.*

L'amour de la patrie est commun à tous les hommes ; et le pays natal, quel qu'il soit, est toujours celui qu'on préfère à tous les autres. Non-seulement cet amour est naturel, mais encore il est si puissant, qu'il n'y a rien qu'on ne fasse lorsqu'il commande. A quoi n'a-t-il pas porté les Grecs et les Romains? *Montesquieu.*

L'amour de la patrie est un composé d'amour-propre et de préjugés, dont le bien de la société fait la plus grande des vertus. *Voltaire.*

Les plus grands prodiges de vertu ont été produits par l'amour de la patrie : ce sentiment doux et vif, qui joint la force de l'amour-propre à toute la beauté de la vertu, lui donne une énergie qui, sans la défigurer, en fait la plus heroïque de toutes les passions. *J.-J. Rousseau.*

On n'aime point sa patrie comme grande, mais comme patrie. *Sénèque.*

Pauvre. — Pauvreté.

Phédon a les yeux creux, le teint échauffé, le corps sec, et le visage maigre : il dort peu, et d'un

sommeil fort léger; il est abstrait, rêveur, et il a, avec de l'esprit, l'air d'un stupide; il oublie de dire ce qu'il sait, ou de parler d'événemens qui lui sont connus; et s'il le fait quelquefois, il s'en tire mal. Il croit peser à ceux à qui il parle; il conte brièvement, mais froidement; il ne se fait pas écouter, il ne fait point rire; il applaudit, il sourit à ce que les autres lui disent, il est de leur avis; il court, il vole pour leur rendre de petits services; il est complaisant, flatteur, empressé; il est mystérieux sur ses affaires, quelquefois menteur; il est superstitieux, scrupuleux, timide; il marche doucement et légèrement; il semble craindre de fouler la terre; il marche les yeux baissés, et il n'ose les lever sur ceux qui passent; il n'est jamais du nombre de ceux qui forment un cercle pour discourir; il se met derrière celui qui parle, recueille furtivement ce qui se dit, et il se retire si on le regarde. Il n'occupe point de lieu, il ne tient point place; il va les épaules serrées, le chapeau abaissé sur ses yeux pour n'être point vu; il se replie et se renferme dans son manteau; il n'y a point de rues ni de galeries si embarrassées, et si remplies de monde, où il ne trouve moyen de passer sans effort, et de se couler sans être aperçu. Si on le prie de s'asseoir, il se met à peine sur le bord d'un siége; il parle bas dans la conversation, et il articule mal; libre néanmoins sur les affaires publiques, chagrin contre le siècle, médiocrement prévenu des ministres et du ministère, il n'ouvre la

bouche que pour répondre ; il tousse, il se mouche sous son chapeau ; il crache presque sur soi, et il attend qu'il soi seul pour éternuer, ou, si cela lui arrive, c'est à l'insu de la compagnie ; il n'en coûte à personne ni salut ni compliment : il est pauvre.

La Bruyère.

Si la pauvreté est la mère des crimes, le défaut d'esprit en est le père. *La Bruyère.*

La pauvreté est un fardeau, qui nous fait traîner péniblement, où d'autres volent, et louvoyer, où ils voguent de pleines voiles. *Weiss.*

La pauvreté n'a rien de plus fâcheux, que de rendre les hommes ridicules. *Juvénal.*

Il est bien difficile de ne pas haïr la pauvreté, mais on peut être riche sans être orgueilleux.

Confucius.

Il ne dépend pas de nous de n'être pas pauvre ; mais il dépend toujours de nous de faire respecter notre pauvreté. *Voltaire.*

La pauvreté, contre laquelle nous sommes si prévenus, n'est pas telle que nous pensons : elle rend les hommes plus tempérans, plus laborieux, plus modestes ; elle les maintient dans l'innocence, sans laquelle il n'y a ni repos, ni bonheur réel sur la terre. *Vauvenargues.*

Celui qui ne désire, ne demande, ne craint rien, est sans doute le plus libre des hommes; et cette indépendance absolue ne peut trouver d'asile que dans la pauvreté : mais un tel homme est l'œuvre des philosophes, ou plutôt leur chimère; ce n'est pas là l'homme de la nature. *Diderot.*

La pauvreté rend vicieux bien des gens qui n'ont pas la fermeté de la supporter avec patience : outre cela, elle prive l'homme des moyens de réussir dans les choses auxquelles la nature l'a rendu propre : elle obscurcit encore les vertus les plus éclatantes : elle étouffe, dans leur naissance, les plus belles pensées, et couvre de mépris le sentiment de l'âme la plus belle. *Oxenstiern.*

La pauvreté est le plus grand des maux qui soient sortis de la boîte de Pandore, et l'on hait autant l'haleine d'un homme qui n'a rien, que celle d'un pestiféré. *Saint-Évremont.*

Il y a une manière noble d'être pauvre; et qui ne la connaît pas, ne saurait pas être riche. *Sénèque.*

La pauvreté n'est pas une vertu; mais c'en est une que de savoir la supporter noblement. *Lévesque.*

S'accommoder avec la pauvreté, c'est être riche :

l'on est pauvre, non pour avoir peu, mais pour désirer beaucoup. *Sénèque.*

La pauvreté devrait être le plus faible des maux, puisqu'elle peut être, à l'instant, soulagée par un ami. *Ménandre.*

Préfère la pauvreté dans le sein de la justice, à l'abondance que produit l'iniquité. *Théognis.*

La pauvreté la plus pénible, est celle où nous réduit notre imagination. *Saint-Lambert.*

Partout, la pauvreté sert à peu de frais la richesse. *Voltaire.*

S'il est vrai que l'on soit pauvre par toutes les choses que l'on désire, l'ambitieux et l'avare languissent dans une extrême pauvreté. *La Bruyère.*

Pensée.

La première qualité logique essentielle de la pensée, c'est qu'elle soit vraie, c'est-à-dire, qu'elle représente la chose telle qu'elle est. A cette première qualité tient la justesse. Une pensée parfaitement vraie, est juste. Cependant, l'usage met quelque différence entre la vérité et la justesse de la pensée : la vérité, signifie plus précisément la conformité de

la pensée avec l'objet; la justesse marque plus expressément l'étendue. La pensée est donc vraie, quand elle représente l'objet; et elle est juste, quand elle n'a ni plus ni moins d'étendue que lui.

La seconde qualité est la clarté. Peut-être même est-ce la première; car une pensée qui n'est pas claire, n'est pas proprement une pensée. La clarté consiste dans la vue nette et distincte de l'objet qu'on se représente, et qu'on voit sans nuage, sans obscurité : c'est ce qui rend la pensée nette. On le voit séparé de tous les autres objets qui l'environnent : c'est ce qui la rend distincte.

La première chose qu'on doit faire, quand il s'agit de rendre une pensée, est donc de la bien reconnaître, de la démêler d'avec tout ce qui n'est point elle, d'en saisir les contours et les parties. C'est à quoi se réduisent les qualités logiques des pensées; mais, pour plaire, ce n'est pas assez d'être sans défaut, il faut avoir des grâces, et c'est le goût qui les donne. Ainsi, tout ce que les pensées peuvent avoir d'agrément dans un discours, vient de leur choix et de leur arrangement. Toutes les règles de l'élocution se réduisent à deux points, choisir et arranger. *Le chev[er] de Jaucourt.*

Il nous est impossible d'apercevoir notre âme, autrement que par la pensée. *Buffon.*

Il a fallu qu'il s'écoulât des siècles pour faire

soupçonner que la pensée peut être assujettie à des lois; et aujourd'hui, le plus grand nombre pense encore, sans former de pareils soupçons.

Condillac.

Une belle pensée perd tout son prix si elle est mal exprimée ; elle vous ennuie, si elle est répétée.

Voltaire.

La pensée est la première faculté de l'homme, et l'art d'exprimer les pensées, le premier des arts.

Condillac.

Il est plus facile de concevoir la prolongation infinie de la pensée, que sa cessation. *Rulhière.*

Dieu connaît les pensées des sages du monde, et sait combien elles sont vaines. *De Torcy.*

La puissance de la pensée ne détruira jamais le fléau de la guerre, parce que la pensée n'éteindra jamais le foyer des passions; mais d'un autre côté la guerre, et en général l'abus de la force physique, n'empêchera pas l'action de la pensée, et ne détruira pas sa puissance. Il en est de la pensée comme de la terre: la guerre peut ravager les moissons, et arrêter quelque temps les travaux de la culture; mais la nature et l'âme conservent leur fécondité, et recommencent toujours à produire.

M. Ancillon.

Les grandes pensées viennent du cœur.

Vauvenargues.

Pour savoir si une pensée est nouvelle, il n'y a qu'à l'exprimer bien simplement. *Vauvenargues.*

Lorsqu'un bon esprit ne voit pas qu'une pensée puisse être utile, il y a grande apparence qu'elle est fausse. *Vauvenargues.*

Le corps de l'homme, qui paraît le chef-d'œuvre de la nature, n'est point comparable à la pensée. *Fénélon.*

La pensée console de tout, et remédie à tout. Si quelquefois elle vous fait du mal, demandez-lui le remède du mal qu'elle vous a fait, elle vous le donnera. *Chamfort.*

Certaines plantes ne peuvent croître que dans un bon terrain, comme il y a des pensées qui ne peuvent germer que dans un bon cœur. *M. de Lévis.*

Les pensées du sage précèdent ses actions, et celles de l'insensé, sont à la suite de ses entreprises. *Duclos.*

Il y a dans la méditation des pensées honnêtes, une sorte de bien-être que les méchans n'ont jamais connu ; c'est celui de se plaire avec soi-même. *J.-J. Rousseau.*

Péril.

Quand le péril est passé, la présomption revient presque toujours. *Fénélon.*

On a beau aller loin pour éviter le péril : si on n'est modeste et sensé, on va chercher le malheur bien loin ; autant vaudrait-il l'attendre chez soi.
Fénélon.

La bravoure évite plus de périls que la peur.
Cte de Ségur.

Le désespoir nous montre, dans le péril même, un moyen de salut. *Lamotte.*

Le Français passe toujours du côté du péril, parce qu'il est sûr d'y trouver la gloire.
M. de Châteaubriand.

Avant que de se jeter dans le péril, il faut le prévoir et le craindre ; mais quand on y est, il ne reste plus qu'à le mépriser. *Fénélon.*

On ne peut répondre de son courage, quand on n'a jamais été dans le péril. *La Rochefoucauld.*

Braver des périls où l'on a déjà succombé, n'est-ce pas vouloir succomber encore?
J.-J. Rousseau.

Philosophe.

Tu veux passer pour philosophe, et tu n'as pas le courage de cultiver la véritable sagesse : de quel droit t'arroges-tu ce titre ? *Confucius.*

Qu'il y a de différence entre être philosophe, et parler de philosophie! *Voltaire.*

Un philosophe fait son devoir d'aimer son prince et sa patrie : il est attaché à sa religion, sans s'élever outrageusement contre celles des autres peuples. Le fanatique allume la discorde, le philosophe l'éteint : il étudie en paix la nature, et paie gaîment les contributions nécessaires à l'État; il regarde ses maîtres comme les députés de Dieu sur la terre, et ses concitoyens comme ses frères : bon mari, bon père, bon maître, il cultive l'amitié comme le plus noble besoin de l'âme : il sait que c'est un contrat entre les cœurs, contrat plus sacré que s'il était écrit, et qui nous impose les obligations les plus chères; il est persuadé que les méchans ne peuvent aimer. Ainsi le philosophe, fidèle à tous ses devoirs, se repose sur l'innocence de sa vie. S'il est pauvre, il rend la pauvreté respectable; s'il est riche, il fait de ses richesses un usage utile à la société. S'il fait des fautes, comme tous les hommes en font, il s'en repent et il se corrige. S'il a écrit librement dans sa jeunesse, comme Platon, il cultive la sagesse, comme lui, dans un âge avancé; il meurt en pardonnant à ses ennemis, et en implorant la miséricorde de l'Être suprême. *Voltaire.*

Celui-là philosophe sans tunique, couvert d'un simple manteau; celui-ci philosophe sans livres.

L'un demi-nu dit, je manque de pain, et je ne laisse pas de philosopher ; l'autre, je manque de tous les secours que donnent les sciences, et je philosophe pourtant toujours. *Marc-Aurèle.*

Les grands philosophes sont les génies de la raison. *Vauvenargues.*

La clarté est la bonne foi des philosophes.
Vauvenargues.

Ce qui fait qu'on goûte médiocrement les philosophes, c'est qu'ils ne nous parlent pas assez des choses que nous savons. *Vauvenargues.*

Il est bon d'être philosophe, il n'est guère utile de passer pour tel. Il n'est pas permis de traiter quelqu'un de philosophe ; ce sera toujours lui dire une injure, jusqu'à ce qu'il ait plu aux hommes d'en ordonner autrement, et, en restituant à un si beau nom son idée propre et convenable, de lui concilier toute l'estime qui lui est due.
La Bruyère.

Qu'est-ce qu'un philosophe ? C'est un homme qui oppose la nature à la loi, la raison à l'usage, sa conscience à l'opinion, et son jugement à l'erreur. *Chamfort.*

On peut être philosophe sans avoir une philoso-

phie ; on peut avoir une philosophie sans être philosophe. *M. Ancillon.*

Philosophie.

Le flambeau de la philosophie blesse les yeux de ceux qu'elle n'éclaire pas. *Duclos.*

De la philosophie à l'impiété, il y a aussi loin que de la religion au fanatisme. *Diderot.*

La philosophie ne serait bonne à rien, si elle ne nous apprenait pas à nous soutenir contre les caprices du sort et contre l'injustice des hommes. *Cte de Ségur.*

Les hautes spéculations de la philosophie ne prouvent que l'esprit ; la conduite seule prouve le philosophe. Son objet doit être de rectifier les idées, d'épurer les sentimens, régler les mœurs, et par là conduire au bonheur. *Duclos.*

La philosophie triomphe aisément des maux passés et des maux à venir ; mais les maux présens triomphent d'elle. *La Rochefoucauld.*

Le commencement de la philosophie, c'est de connaître notre faiblesse et notre ignorance, dans les devoirs dont la pratique est indispensable. *Épictète.*

La philosophie, ainsi que la médecine, a beaucoup de drogues, très-peu de bons remèdes, et presque point de spécifiques. *Chamfort.*

Il y a une philosophie qui nous élève au-dessus de l'ambition et de la fortune; qui nous égale, que dis-je? qui nous place plus haut que les riches, que les grands, et que les puissans, qui nous fait négliger les places et ceux qui les procurent, qui nous exempte de désirer, de demander, de prier, de solliciter, d'importuner, et qui nous sauve même l'émotion et l'excessive joie d'être exaucés. Il y a une autre philosophie qui nous soumet à toutes ces choses en faveur de nos proches ou de nos amis; c'est la meilleure. *La Bruyère.*

La philosophie, étant le fruit d'une longue méditation, et le résultat de la vie entière, ne peut et ne doit jamais être présentée au peuple, qui est toujours au début de la vie. *Rivarol.*

La meilleure philosophie, relativement au monde, est d'allier, à son égard, le sarcasme de la gaîté, avec l'indulgence du mépris. *Chamfort.*

La philosophie n'exempte pas des fautes, mais elle enseigne à les connaître, et à s'en corriger. *Thomas.*

La plus solide philosophie n'est que la science

de l'ignorance des hommes; elle est bien plus propre à détromper ceux qui se flattent de leur science, qu'à instruire ceux qui désirent d'apprendre quelque chose de certain. *Nicole.*

La philosophie est bonne à quelque chose ; elle console. *Voltaire.*

La philosophie n'a jamais fait faire de bons marchés ; mais elle fait supporter les pertes. *Voltaire.*

Qu'entendez-vous par philosophie ? J'entends l'amour éclairé de la sagesse, soutenu par l'amour éclairé de l'Être éternel, rémunérateur de la vertu, et vengeur du crime. *Voltaire.*

La philosophie, ni le sceptre, n'empêchent qu'on ne soit homme. *Marc-Aurèle.*

La philosophie est une espèce de sacerdoce respecté des gens de bien, respecté même de ceux qui ne sont méchans qu'à demi. Tous les arts, tous les hommes, même les pervers, lui rendent hommage. Non, jamais la dépravation ne sera assez forte, ni la ligue contre la vertu assez puissante, pour empêcher la philosophie d'être vénérable et sacrée. *Sénèque.*

Il n'est point de philosophie sans vertu, ni de

vertu sans philosophie. La philosophie est la recherche de la vertu, mais par le moyen de la vertu même : or, on ne peut ni avoir la vertu, sans l'aimer, ni l'aimer sans l'avoir. *Sénèque.*

Depuis que le titre de philosophe tient lieu de profession, la philosophie est devenue un art, dont tout le secret aboutit moins à subjuguer ouvertement les passions, qu'à esquiver les surprises du vice.
Bacon.

La philosophie est une science encore très-imparfaite, et qui ne sera jamaïs complète ; car qui est-ce qui pourra rendre raison de tous les possibles? L'être, qui a tout fait par poids et par mesure, est le seul qui ait une connaissance philosophique, mathématique, et parfaite de ses ouvrages ; mais l'homme n'en est pas moins louable d'étudier le grand livre de la nature, et d'y chercher des preuves de la sagesse et de toutes les perfections de son auteur : la société retire aussi de grands avantages des recherches philosophiques, qui ont occasioné et perfectionné plusieurs découvertes utiles au genre humain. *Diderot.*

La philosophie est peut-être moins une science qu'un procédé de l'esprit humain ; elle est le but de la raison, mais elle est surtout le mouvement de la raison. *M. Ancillon.*

Piété.

Ce qui décrie la piété parmi les gens du monde, c'est que beaucoup d'esprits mal faits la réduisent à des pratiques basses et superflues, et abandonnent l'essentiel. *Fénélon.*

La piété est différente de la superstition. Pousser la piété jusqu'à la superstition, c'est la détruire. Les hérétiques nous reprochent cette soumission superstitieuse. C'est faire ce qu'ils nous reprochent, que d'exiger cette soumission dans les choses qui ne sont pas matières de soumission. *Pascal.*

La piété chrétienne anéantit le *moi* humain, et la civilité humaine le cache et le dissimule. *Pascal.*

La véritable piété s'accorde avec tous les plaisirs raisonnables. *Bourdaloue.*

Il est naturel de penser que le contentement de soi-même et le bonheur, soient les suites de la vraie piété. *Bouhours.*

Plaisir.

On ne définit point le plaisir, on le sent : son empire est le plus absolu; vouloir s'y soustraire

absolument, c'est une chimère : lui obéir en esclave, c'est se dégrader. Malheur à ceux qui, par le mot de plaisir, n'imaginent que ceux des sens! ils les mènent loin, et ne les satisfont jamais pleinement. Les hommes n'entendent point leurs intérêts en ne se faisant pas, sur les plaisirs, des principes plus certains : faute de connaître les plaisirs de l'âme qui durent, ils courent après des plaisirs passagers, qui ne dépendent pas d'eux, et qui finissent précisément, dans le temps qu'ils en auraient le plus de besoin pour adoucir l'amertume de leur vie. Il n'y a que l'étude, les connaissances, les réflexions, qui élèvent les hommes à l'heureux état de goûter des plaisirs parfaits. Pour peu qu'on connaisse ses semblables, on s'aperçoit que la gaîté, la bonne humeur, les douceurs de la vie finissent avec ce qu'on appelle les plaisirs. A quelque différence près, les hommes sont touchés des mêmes choses : le plaisir n'est étranger qu'à ceux qui n'ont jamais su qu'il existât. Les livres sont à l'âme ce que la nourriture est au corps. La vue des belles choses, l'admiration qu'elles excitent, les réflexions qu'elles produisent, les connaissances qu'elles donnent, la sensibilité qu'elles causent, les découvertes qu'on y ajoute, deviennent des sources intarissables de plaisirs. L'esprit est en quelque sorte infini : il ne s'use pas, il se perfectionne par l'usage qu'on en fait. Les hommes seront toujours plus insensés que méchans. Par vanité, ils se croient indépendans des sens, et quand

il s'agit de plaisirs, ils ne sont que terrestres, grossiers et matériels. *Saint-Évremont.*

Les plaisirs honteux, coûtent toujours davantage que les amusemens honnêtes. *Lord Chesterfield.*

En courant après le plaisir, souvent on n'attrape que la douleur. *Montesquieu.*

Le plaisir embellit, et l'amour éclaire. *Duclos.*

On n'aurait guère de plaisir, si l'on ne se flattait jamais. *La Rochefoucauld.*

Le plaisir n'est qu'une situation, le bonheur est un état. *Duclos.*

Les plaisirs enseignent aux princes à se familiariser avec les hommes. *Vauvenargues.*

Les gens qui ne sont liés que par les plaisirs, se rencontrent avec plus de vivacité, qu'ils n'ont d'empressement à se rechercher; ils se prennent sans se choisir, se perdent sans se quitter, jouissent du plaisir de se voir sans jamais se désirer, et s'oublient parfaitement dans l'absence. *Duclos.*

Lorsque les plaisirs nous ont épuisés, nous

croyons avoir épuisé les plaisirs; et nous disons que rien ne peut remplir le cœur de l'homme.

Vauvenargues.

Les hommes simples et vertueux, mêlent de la délicatesse et de la probité, jusque dans leurs plaisirs.

Vauvenargues.

On pourrait mettre au rang des plaisirs, cette mélancolie que cause le premier amour, quoiqu'elle en fasse désirer de plus vifs. *Duclos.*

Le sentiment de la fausseté des plaisirs présens, et l'ignorance de la vanité des plaisirs absens, causent l'inconstance. *Pascal.*

Les plaisirs, pris sans modération, abrégent plus les jours des hommes, que les remèdes ne peuvent les prolonger. *Fénélon.*

Le ciel nous vend tous les biens : le plaisir n'est point donné à l'homme gratuitement; il n'en jouit que par droit de conquête. Le travail est le prix que le Créateur y a mis. *Young.*

Il n'y a ni plaisir ni volupté mondaine, tant grande soit-elle, qu'à la longue nous vienne à dédain et contre-cœur. *Plutarque.*

La plus nécessaire disposition, pour goûter les plaisirs, est de savoir s'en passer. *Saint-Lambert.*

Les plaisirs qui viennent des faiblesses du cœur, troublent le repos de la vie, gâtent le goût, et rendent insipides tous les plaisirs simples : il faut ménager ses goûts, nous ne tenons à la vie que par eux. C'est l'innocence qui les conserve : c'est le déréglement qui les corrompt. *Saint-Évremont.*

Le fond de notre être est l'amour du plaisir; il n'y a que le sentiment ou l'espérance de ce plaisir, qui nous rende la vie précieuse ou supportable : nous ne saurions arrêter en nous ce mouvement invincible pour le plaisir, à moins que nous ne nous efforcions à le réprimer par la raison et la religion.

Lamotte.

Tel est le sort de la condition humaine, qu'il faut presque toujours renoncer aux plaisirs, pour éviter les maux qui en sont la suite ordinaire.

D'Alembert.

Il n'y a pas de travail plus fatigant, que celui de se procurer sans cesse des plaisirs. ***

Les grands plaisirs changent les heures en momens, mais l'art des sages peut changer les momens en heures, par l'industrie avec laquelle ils savent distribuer le temps et le mettre à profit.

Fontenelle.

Le plus grand plaisir qu'un honnête homme puisse ressentir, est celui de faire plaisir à ses amis.

Voltaire.

Toutes les créatures que l'homme veut faire servir à ses plaisirs, deviennent l'instrument de ses peines. *Massillon.*

Il y a peu d'hommes qui fassent le mal pour le plaisir de le faire; mais beaucoup le font pour se procurer le plaisir. *Mirabeau.*

Par l'attrait du plaisir, les bêtes conservent leur être particulier; et, par le même attrait, elles conservent leur espèce. *Montesquieu.*

Les plaisirs de l'esprit et du cœur, sont bien supérieurs à ceux du corps. *Bouhours.*

Un faux goût de grandeur, qui n'est point fait pour l'esprit, empoisonne tous nos plaisirs.
J.-J. Rousseau.

Il y a des plaisirs qui effacent ou affaiblissent toutes les douleurs, comme il y a des douleurs qui effacent ou affaiblissent tous les plaisirs.
M. Ancillon.

Politesse.

La politesse, pour un peuple, est la perfection des arts; la civilisation, la perfection des lois. Il y a eu dans l'antiquité, des peuples polis par les arts; il n'y a de civilisation que chez les peuples chrétiens. Être policé, pour un peuple, n'est pas la même chose

qu'être poli. Tous les peuples sont policés, plus ou moins, selon leurs progrès dans la vie sociale. Les sauvages qui ne sont ni polis ni civilisés, ont leur police, et une association, même de brigands, se soumet à quelques règles. *M. de Bonald.*

On peut définir l'esprit de politesse, l'on ne peut en fixer la pratique; elle suit l'usage et les coutumes reçues; elle est attachée aux temps, aux lieux, aux personnes, et n'est point la même dans les deux sexes, ni dans les différentes conditions : l'esprit lui-même ne la fait pas aimer; il fait qu'on la suit par imitation, et que l'on s'y perfectionne.

La Bruyère.

La politesse, n'est souvent qu'une démonstration extérieure d'une bienfaisance qui n'est pas dans le cœur. *J.-J. Rousseau.*

La politesse n'inspire pas toujours la bonté, l'équité, la complaisance, la gratitude; elle en donne du moins les apparences, et fait paraître l'homme au dehors, comme il devrait être intérieurement.

La Bruyère.

La politesse de l'esprit, consiste à penser des choses honnêtes et délicates. *La Rochefoucauld.*

La véritable politesse, consiste à marquer de la bienveillance aux hommes. *J.-J. Rousseau.*

La politesse d'usage n'est qu'un jargon fade, plein

d'expressions exagérées, aussi vide de sens que de sentiment. *Duclos.*

La politesse est de toutes les nations; les manières de l'exprimer sont différentes, mais indifférentes de leur nature. *Fénélon.*

Les personnes de mérite ont une politesse qui leur est particulière; leur but est moins d'être applaudis, que de faire naître chez les autres des impressions agréables; c'est une espèce de bonté qui s'exerce en petites choses, et qui invente des attentions d'une délicatesse, que tout l'esprit et l'usage du monde essaieraient vainement d'imiter. *Weiss.*

L'esprit de politesse est une certaine attention à faire, que par nos paroles et par nos manières, les autres soient contens de nous, et d'eux-mêmes.

La Bruyère.

La politesse est l'expression ou l'imitation des vertus sociales; elle en est l'expression, si elle est vraie, et l'imitation si elle est fausse, et les vertus sociales sont celles qui nous rendent utiles et agréables à ceux avec qui nous avons à vivre. *Duclos.*

C'est parce que l'or est rare, que l'on a inventé la dorure, qui, sans en avoir la solidité, en a tout le brillant. Ainsi, pour remplacer la bonté qui nous manque, nous avons imaginé la politesse, qui en a toutes les apparences. *M. de Lévis.*

La politesse est souvent une vertu de mine et de parade ; c'est une flatteuse qui ne refuse son estime à personne. *Mirabeau.*

Si la politesse n'inspire pas toujours la bonté, l'équité, la complaisance, la gratitude ; elle en donne du moins les apparences, et fait paraître l'homme au dehors, comme il devrait être intérieurement. *La Bruyère.*

En général, on est d'autant plus poli, qu'on est moins à soi, et plus aux autres ; qu'on tient plus à l'opinion ; qu'on est plus jaloux d'être distingué ; qu'on a peut-être moins de ressources et de grands moyens pour l'être. *Thomas.*

La politesse est un mélange de discrétion, de civilité, de complaisance et de circonspection, accompagné d'un air agréable sur tout ce qu'on fait et tout ce qu'on dit. *Saint-Évremont.*

La politesse qui adoucit l'esprit, endurcit presque toujours le cœur ; parce qu'elle établit parmi les hommes le règne de l'art, qui affaiblit tous les sentimens de la nature. *Vauvenargues.*

Il y a une sorte de politesse qui est nécessaire dans le commerce des honnêtes gens ; elle leur fait entendre la raillerie, et elle les empêche d'être cho-

qués, et de choquer les autres, par de certaines façons de parler, trop sèches et trop dures, qui échappent souvent sans y penser, quand on soutient son opinion avec chaleur. *La Rochefoucauld.*

C'est plus la politesse des mœurs, que celle des manières, qui doit nous distinguer des peuples barbares. *Montesquieu.*

L'enfant voit de bonne heure que la politesse le rend agréable aux autres; et il se plie à ses singeries. *Diderot.*

La politesse ne répond aux discours offensans, que par le silence. *Werner.*

Il entre, d'ordinaire, dans la politesse, plus d'habitude ou de vanité, que de bienveillance. ***

La politesse est aux actions, ce que la grâce est à la beauté. *D'Artaize.*

Il faut avoir des qualités éminentes, ou beaucoup d'esprit, et un excellent cœur, pour se faire supporter en société sans politesse. ***

La politesse est le vêtement de l'esprit : elle doit servir comme les habits de tous les jours, qui n'ont rien de recherché, et cachent les défauts du corps :

elle ne doit pas empêcher l'esprit d'agir librement.
Bacon.

Politique.

La bonne politique, c'est la franchise ou la probité. *Addison.*

La bonne politique ne diffère pas de la saine morale. *Mably.*

Ne songer qu'à soi et au présent, source d'erreur dans la politique. *La Bruyère.*

La politique devrait être la science de faire aux hommes le plus de bien, avec le moins de peine.
Galiani.

La politique est l'imitation, et le supplément des vertus sociales. *De Meilhan.*

La politique, ne doit être autre chose que le bon sens appliqué à la morale. *Locke.*

Tous les temps ont produit des héros et des politiques. *Voltaire.*

Il y a une infinité d'erreurs politiques, qui, une fois adoptées, deviennent des principes. *Raynal.*

La politique ressemble, pour le but et l'objet, à

l'éducation de la jeunesse : l'une et l'autre tendent à former des hommes. *Raynal.*

La politique est comme le sphinx de la fable : elle dévore tous ceux qui n'expliquent pas ses énigmes. *Rivarol.*

La politique est un art qui a la prudence pour principe : elle peut s'acquérir par l'expérience et l'usage du monde : les traits en sont différens, selon les circonstances, dans les divers événemens : elle n'est, en de certains cas, que prudence toute seule ; en d'autres, l'intérêt est joint à la prudence.
Montesquieu.

La meilleure politique, dans le gouvernement des États, ainsi que dans la conduite de la vie, est celle de n'en avoir aucune, et de ne se servir en tout ce qu'on fait, que des moyens que le bon sens prescrit, et que la raison autorise. *Fénélon.*

Le génie, en politique, consiste, non à créer, mais à conserver ; non à changer, mais à fixer ; il consiste enfin à suppléer aux vérités par des maximes : car ce n'est pas la meilleure loi, mais la plus fixe, qui est la bonne. *Rivarol.*

Malheureusement, la morale est presque toujours exclue de la politique, et les États se croient plus dispensés que les particuliers de garder leur foi.
C[te] de Ségur.

Préjugés.

Les préjugés doivent être discutés, et traités avec circonspection. *Duclos.*

Le préjugé est une opinion sans jugement. *Voltaire.*

Rien ne fortifie les préjugés, comme un ancien usage. *Duclos.*

Un préjugé utile, est plus raisonnable que la vérité qui le détruit. *Weiss.*

La croyance aux préjugés, passe dans le monde pour du bon sens. *Helvétius.*

L'expérience que nous avons des bornes de notre raison, nous rend dociles aux préjugés. *Vauvenargues.*

On doit conserver les préjugés de la coutume pour agir comme un autre homme; mais on doit se défaire des préjugés de l'esprit, pour agir en homme sage. *Fontenelle.*

Avec aussi peu de raison qu'en ont les hommes, il leur faut autant de préjugés qu'ils sont accoutumés d'en avoir. Les préjugés sont le supplément de la raison. Tout ce qui manque d'un côté, on le retrouve de l'autre. *Fontenelle.*

Comme les préjugés des individus ont formé le préjugé public, le préjugé public, forme à son tour celui des individus. *Sénèque.*

Les préjugés de la superstition, sont toujours supérieurs aux autres préjugés. *Montesquieu.*

C'est dans l'enfance, que nous sommes imbus des préjugés qui retardent les progrès de nos connaissances, et qui nous font tomber dans l'erreur. *Condillac.*

Le préjugé est un jugement qui attend les preuves. *Rivarol.*

L'homme a ses préjugés, dans tous les coins de la terre. *Hope.*

Aux yeux du philosophiste, la conscience, l'honneur, le patriotisme, toutes les vertus, tous les sentimens, sont des préjugés. *La Harpe.*

Probité.

La probité est un attachement à toutes les vertus civiles. Il en coûte plus qu'on ne pense pour s'acquitter envers les hommes de tout ce qu'on leur doit, les passions en murmurent, l'humeur s'y oppose : la nature y répugne, l'amour-propre s'en

alarme. A regarder tous les devoirs de la société civile, sans une espèce de frayeur, c'est marquer qu'on ne s'est jamais mis en peine de les observer comme il faut; ce n'est que sous les auspices de la religion, que les droits les plus sacrés de la société peuvent être en assurance, et qu'ils sont respectés. Un homme qui a secoué le joug de la religion, ne trouve nulle part, de motif assez puissant pour le rendre fidèle aux devoirs de la probité. Qu'est-ce qui lui tiendra lieu de religion? L'intérêt, sans doute, car c'est le plus grand mobile de la conduite des gens du monde; peut-être un intérêt d'honneur, mais toujours un intérêt humain, qui n'a ni Dieu pour objet, ni l'autre vie pour fin. On a beau vanter sa probité; si elle n'est pour ainsi dire étayée de la religion, les droits de la société courent alors un grand risque. *Diderot.*

Où les discours sont apprêtés, où tous les dehors sont flatteurs; ce n'est pas là qu'il faut chercher la probité. *Confucius.*

La droiture de conduite, et la réputation de probité, attirent plus de confiance et d'estime, par conséquent à la longue, plus d'avantages, même temporels, que les voies détournées. Combien cette probité judicieuse distingue-t-elle une personne, et ne la rend-elle pas propre aux plus grandes choses! *Fénélon.*

La plus grande offense qu'on puisse faire à l'homme probe, c'est de soupçonner sa probité.

Lamotte.

L'on peut s'enrichir dans quelque art, ou quelque commerce que ce soit, par l'ostentation d'une certaine probité. *La Bruyère.*

La probité dans ceux qui gouvernent, est, sans contredit, une des qualités les plus essentielles aux gouvernés en général ; mais comme elle froisse beaucoup d'intérêts particuliers, et que des gens de grande influence la trouvent parfois incommode, elle est rarement appréciée autant qu'elle devrait l'être. *Anonyme.*

Il y a, pour tous les états, une sorte de probité de convention, qui n'est, aux yeux de la stricte équité, que pure friponnerie. *Grimm.*

Le désir de prouver que l'on peut être probe sans religion, ne peut tenir toujours lieu de probité.

Bossuet.

La religion, même fausse, est le meilleur garant que les hommes puissent avoir de la probité des hommes. *Montesquieu.*

Procédés.

En fait de procédés, on est bien près du mépris, quand on a droit à l'indulgence. *Duclos.*

Les bons ou les mauvais procédés, sont les indices du cœur. *Fontenelle.*

Moins on est capable de mauvais procédés, plus on y est sensible. *Oxenstiern.*

Prospérité.

La prospérité fait peu d'amis. *Vauvenargues.*

Les prospérités des mauvais rois, sont fatales aux peuples. *Vauvenargues.*

Rien ne menace tant de quelque grand malheur, qu'une trop grande prospérité. *Fénélon.*

La prospérité jette un éclat sinistre. Un grand bonheur menace d'un grand revers. *Young.*

Une longue prospérité, enfante souvent la négligence et l'orgueil. *Voltaire.*

Tous souhaitent la prospérité; peu savent en jouir. *Oxenstiern.*

On n'a pas trop de toute la sagesse possible, pour faire un bon usage de la prospérité. *Confucius.*

La religion et les mœurs, sont les seuls moyens

assurés de prospérité, pour les nations, comme pour les individus. *M. de Lévis.*

Le souvenir de la prospérité, rend plus vif le sentiment d'une disgrâce. *Bouhours.*

Les biens qui nous viennent de la prospérité, se font souhaiter, mais ceux qui nous viennent de l'adversité, attirent l'admiration. *Grimm.*

La prospérité découvre les vices, et l'adversité les vertus. *Diderot.*

Comptez que les hommes insolens dans la prospérité, sont toujours faibles et lâches dans la disgrâce. *Fénélon.*

La sagesse, est quelquefois la source des prospérités les plus éclatantes. *Fléchier.*

C'est une expérience reconnue, qu'il n'y a plus que la bonté du gouvernement qui fonde la prospérité des États. *Montesquieu.*

La prospérité fait naître les amis, l'adversité seule les éprouve. *Fléchier.*

La vertu de la prospérité est la tempérance; la force, est celle de l'adversité. *Bouhours.*

Dieu, qui nous promet de ne pas nous abandonner dans la tribulation, ne nous fait pas espérer la même grâce dans la prospérité. *Fléchier.*

Prudence.

Il y a une prudence supérieure à celle qu'on qualifie ordinairement de ce nom; l'une est la prudence de l'aigle, et l'autre celle des taupes. La première, consiste à suivre hardiment son caractère, en acceptant avec courage, les avantages et les inconvéniens qu'il peut produire. *Chamfort.*

Il n'y a point d'éloges qu'on ne donne à la prudence; cependant, elle ne saurait nous assurer du moindre événement. *La Rochefoucauld.*

/La prudence est une prévoyance raisonnable. *Vauvenargues.*

La principale prudence consiste à parler peu, à se défier bien plus de soi que des autres, mais point à faire des discours faux, et des personnages brouillons. *Fénélon.*

/La prudence est moins une vertu qu'une qualité; naturellement elle devrait être la disposition la plus favorable à toutes les vertus, et, trop souvent, elle n'en est que la dispense. *Diderot.*

Il y a peu de vertu sans prudence. *Cicéron.*

La prudence vaut souvent mieux que la valeur. *Charron.*

Il y a des conjonctures, où la prudence même, ordonne de ne consulter que le chapitre des accidens. *Card de Retz.*

Les prudens ont les dieux pour parens. *Maxime grecque.*

La valeur ne peut être une vertu, qu'autant qu'elle est réglée par la prudence. *Fénélon.*

De toutes les qualités de l'âme, la plus éminente est la sagesse, la plus utile est la prudence. *L'abbé Barthélemy.*

La prudence s'attire l'admiration quand elle réussit, et l'estime, même lorsqu'elle ne réussit pas. ***

Puissance.

C'est de l'esprit dont un souverain sait animer ses peuples, que dépend sa vraie puissance. S'il leur inspire l'amour de la vertu, de la gloire; s'il leur rend chère la patrie, par le bonheur dont il les y fait jouir; s'il les excite aux grandes actions par des récompenses; s'il effraie les mauvais citoyens par des peines, l'État sera puissant, il sera respecté de ses voisins, ses armées seront invincibles. Mais, s'il souffre que le luxe et le vice corrompent les mœurs de ses sujets; s'il permet que leur ardeur

guerrière s'amollisse; si la subordination, les lois, la discipline, sont méprisées; si l'on dégrade les âmes des peuples par l'oppression, alors l'avidité prendra la place de l'honneur; l'amour des richesses succèdera à celui de la patrie, de la gloire; il n'y aura plus de citoyens; chacun ne s'occupera que de ses intérêts particuliers; on oubliera le bien général, auquel toutes les volontés doivent concourir pour rendre une nation puissante. Alors, ni le nombre des armées, ni l'immensité des trésors, ni la fertilité des champs, ne pourront procurer à l'État une puissance réelle.

Ainsi que les hommes robustes, les nations sont souvent tentées d'abuser de leurs forces. Ceux qui les gouvernent, font consister leur puissance à étendre leurs conquêtes; à faire la loi à leurs voisins; à entrer dans toutes les querelles qui agitent les autres peuples; à entreprendre des guerres longues et sanglantes, auxquelles des passions injustes ou frivoles, ont souvent plus de part que les intérêts de l'État; ainsi, pour faire une vaine parade de puissance, on épuise des forces réelles qui devraient être réservées pour le soutien de la nation.

Diderot.

Viser à la puissance, pour vivre en assurance et en repos, c'est se placer sur une haute montagne, pour éviter les vents et la foudre. *Pétrarque.*

On doit se taire sur les puissans : il y a presque

toujours de la flatterie à en dire du bien ; il y a du péril à en dire du mal pendant qu'ils vivent, et de la lâcheté quand ils sont morts. *La Bruyère.*

Il existe une puissance qui donne souvent la paix; c'est la misère. *Voltaire.*

Les souverains deviennent moins puissans, dès qu'ils veulent l'être plus que la loi *Massillon.*

Fais-toi pardonner ta puissance par ta douceur ; mérite d'être aimé; redoute d'être craint. *Chilon.*

Voulez-vous connaître un homme ? revêtez-le d'une grande puissance. *Pittacus.*

Le pistolet que vous présente un bandit sur le grand chemin, est aussi une puissance.

J.-J. Rousseau.

Il n'y a point de puissance humaine qui ne serve, malgré elle, à d'autres desseins que les siens.

Bossuet.

La puissance des individus, est la mesure de la puissance des peuples. *M. Ganilh.*

La pensée est une puissance. ***

L'homme puissant craint autant de maux qu'il en peut faire. *Sénèque.*

Qualités.

Le mal que nous faisons, ne nous attire pas tant de persécutions et de haine, que nos bonnes qualités. *La Rochefoucauld.*

Ce n'est pas assez d'avoir de grandes qualités, il en faut avoir l'économie. *La Rochefoucauld.*

Il y a des personnes à qui les défauts siéent bien, et d'autres, qui sont disgraciées avec leurs bonnes qualités. *La Rochefoucauld.*

Il en est de certaines bonnes qualités comme des sens; ceux qui en sont entièrement privés, ne les peuvent apercevoir ni les comprendre.
La Rochefoucauld.

L'homme le plus parfait n'est pas celui qui a le plus de bonnes qualités, mais celui qui en a le moins de mauvaises. *Murphy.*

Toutes nos qualités sont incertaines et douteuses, en bien comme en mal, et elles sont presque toutes à la merci des occasions. *La Rochefoucauld.*

On montre bien rarement en parlant les qualités

que l'on a, et bien souvent on fait connaître celles qui nous manquent. *Lessing.*

La première, et la plus importante qualité d'une femme, est la douceur. *J.-J. Rousseau.*

En cherchant à nous donner les qualités qui nous manquent, nous négligeons trop souvent celles que nous a départies la nature, et dont le bon emploi nous suffirait. Tant il est vrai de dire, que *le mieux est l'ennemi du bien. Anonyme.*

Il y a de bonnes qualités qui dégénèrent en défauts, quand elles sont naturelles, et d'autres qui ne sont jamais parfaites, quand elles sont acquises. Il faut, par exemple, que la raison nous fasse ménagers de notre bien et de notre confiance, et il faut, au contraire, que la nature nous donne la bonté et la valeur. *La Rochefoucauld.*

Tâchez d'avoir une grande qualité, on vous passera les mauvaises. *Chénier.*

Raison.

La raison rougit des penchans dont elle ne peut rendre compte. *Vauvenargues.*

Si vous ne voulez pas écouter la raison, elle ne manquera pas de se faire sentir. *B. Franklin.*

Il n'est pas donné à la raison de réparer les vices de la nature. *Vauvenargues.*

On ne souhaite jamais ardemment, ce qu'on ne souhaite que par raison. *La Rochefoucauld.*

La raison nous trompe plus souvent que la nature. *Vauvenargues.*

La raison est presque impuissante pour les faibles. *Vauvenargues.*

La raison nous commande bien plus impérieusement qu'un maître : car, en obéissant à l'un, on est malheureux ; et en désobéissant à l'autre, on est un sot. *Pascal.*

La raison n'a pas de prise sur les esprits faux ;

c'est donc peine perdue que de chercher à les convaincre. Si vous êtes le plus fort, faites-vous obéir; sinon, rangez-vous. *M. de Lévis.*

La raison, est la plus lente des acquisitions de l'homme. *J.-J. Rousseau.*

Dieu nous a donné la raison pour connaître ce qui est bien, la conscience pour l'aimer, et la liberté pour la choisir. *J.-J. Rousseau.*

La raison est le préservatif de l'intolérance et du fanatisme. *J.-J. Rousseau.*

Pour parvenir à pardonner à la raison le mal qu'elle fait à la plupart des hommes, on a besoin de considérer ce que ce serait que l'homme sans la raison. C'était un mal nécessaire. *Chamfort.*

Notre raison nous rend quelquefois aussi malheureux que nos passions; et l'on peut dire d'un homme qui est dans ce cas, que c'est un malade empoisonné par son médecin. *Chamfort.*

Les hommes sont toujours contre la raison, quand la raison est contre eux. *Helvétius.*

On ne persuade pas facilement aux hommes, de mettre leur raison à la place de leurs yeux.
Fontenelle.

Il faut se rendre à la raison dès qu'elle paraît, et la trouver belle, même dans la bouche d'un pédant. *Saint-Évremont.*

A l'aide de la raison, l'homme discerne le vrai du faux, le juste de l'injuste; il règle ses passions, il étend ses affections; car il les rend sociales, universelles. *Marc-Aurèle.*

La raison se perfectionne presque toujours, chez nous, aux dépens du cœur; nous faisons, par réflexion, à quarante ans, le bien qu'à vingt nous aurions fait par instinct. *Anonyme.*

Que celui qui veut se vaincre soi-même, ne fasse rien qui soit contraire à la raison, n'écoute rien qui choque la raison, ne prononce aucune parole qui blesse la raison, et ne se livre à aucun mouvement du corps, dont la raison soit offensée. *Confucius.*

La raison est toujours venue trop tard. C'est une divinité qui n'est apparue qu'à peu de personnes. *Voltaire.*

Il ne suffit pas d'avoir raison; c'est la gâter, c'est la déshonorer, que de la soutenir d'une manière brusque et hautaine. *Fénélon.*

La raison qui se borne à s'accommoder des choses raisonnables, et à ne s'échauffer que contre ce qui est faux, n'est qu'une demi-raison. La raison par-

faite va plus loin; elle supporte en paix la déraison d'autrui : voilà le principe de vertu compatissante pour autrui et détachée de soi-même, qui est le vrai lien de la société. *Fénélon.*

La raison est une chose étrangère et défendue, qui ne peut entrer que par contrebande.
Voltaire.

On peut, en perfectionnant sa raison, corriger bien des vices du corps; mais les forces du corps, si la raison ne les dirige, ne peuvent rendre l'esprit meilleur. *Démocrate.*

La raison tient de la vérité, elle est une : l'on n'y arrive que par un chemin, et l'on s'en écarte par mille. *La Bruyère.*

Il ne faut pas toujours avoir raison pour plaire; il y a des torts qui sont plus faits pour réussir, et des travers même fort agréables, quand ils ne sont pas joués. *Le prince de Ligne.*

Il n'y a rien de plus rare, que d'avoir le caractère de sa propre raison, et d'aller aussi loin qu'elle peut vous mener. On a quelquefois peur de sa raison, comme d'autres ont peur de leur imagination.
M. Ancillon.

Raillerie.

Il est malaisé d'avoir un esprit de raillerie sans affecter d'être plaisant, ou sans aimer à se moquer : il faut une grande justesse pour railler long-temps, sans tomber dans l'une ou l'autre de ces extrémités.

La Rochefoucauld.

La raillerie est un air de gaîté qui remplit l'imagination, et qui lui fait voir en ridicule les objets qui se présentent : l'humeur y mêle plus ou moins de douceur ou d'âpreté. *La Rochefoucauld.*

Il y a une manière de railler délicate et flatteuse, qui touche seulement les défauts que les personnes dont on parle veulent bien avouer, qui sait déguiser les louanges qu'on leur donne, sous des apparences de blâme, et qui découvre ce qu'elles ont d'aimable, en feignant de le vouloir cacher.

La Rochefoucauld.

On peut apprendre à lire et à écrire, mais on ne peut pas apprendre à railler : il faut pour cela un don tout particulier de la nature; et, à dire vrai, je trouve heureux celui qui ne veut pas l'acquérir : le caractère de railleur est dangereux; quoique cette qualité fasse rire ceux qu'elle ne mord point, elle ne nous procure néanmoins aucune estime.

Oxenstiern.

Celui qui est d'une éminence au-dessus des autres, qui le met à couvert de la répartie, ne doit jamais faire une raillerie piquante. *La Bruyère.*

Il y a de petits défauts qu'on abandonne volontiers à la censure, et dont nous ne haïssons pas à être raillés; ce sont de pareils défauts que nous devons choisir pour railler les autres. *La Bruyère.*

La moquerie, est souvent indigence d'esprit. *La Bruyère.*

C'est une chose monstrueuse que le goût et la facilité qui est en nous de railler, d'improuver et de mépriser les autres; et tout ensemble, la colère que nous ressentons contre ceux qui nous raillent, nous improuvent et nous méprisent. *La Bruyère.*

La raillerie est l'épreuve de l'amour-propre. *Vauvenargues.*

La raillerie naît d'un mépris content. *Vauvenargues.*

De la plus douce raillerie à l'offense, il n'y a souvent qu'un pas. *Saint-Évremont.*

Reconnaissance.

La reconnaissance a, comme les autres vertus, ses hypocrites; mais c'est une reconnaissance d'intérêt, et non de sentiment : elle flatte le bienfaiteur,

tant qu'elle espère encore quelque nouveau bienfait. Il y a des reconnaissances affamées qui meurent d'inanition, quand on ne leur donne pas toujours. *Cte de Ségur.*

Tous ceux qui s'acquittent des devoirs de la reconnaissance, ne peuvent pas pour cela, se flatter d'être reconnaissans. *La Rochefoucauld.*

La reconnaissance est susceptible, parce qu'elle est délicate; elle ne répond qu'à l'estime; jamais une bienfaisance exercée au hasard et sans choix, ne la fait naître. *Cte de Ségur.*

Ce qui fait le mécompte, dans la reconnaissance qu'on attend des grâces que l'on a faites; c'est que l'orgueil de celui qui donne, et l'orgueil de celui qui reçoit, ne peuvent convenir du prix du bienfait. *La Rochefoucauld.*

Il ne faut pas que la reconnaissance laisse vieillir le bienfait. *Charron.*

La reconnaissance de la plupart des hommes, n'est qu'une secrète envie, de recevoir de nouveaux bienfaits. *La Rochefoucauld.*

Il n'est point de personnes plus reconnaissantes, que celles qui ne permettent pas aisément qu'on les oblige. ***

Il n'y a guère au monde un plus bel excès, que celui de la reconnaissance. *La Bruyère.*

Il semble que nous ne soyons obligés qu'à ceux qui ont eu un dessein formé de nous être utiles, et non pas à ceux qui, cherchant leur intérêt, ou leur plaisir, nous ont rencontrés sur leur chemin, et comme par hasard : mais par cette règle, adieu la reconnaissance. Ainsi, pour la conserver, il faut s'arrêter au bienfait, sans remonter à sa source.

Il ne faut pas subtiliser en matière de reconnaissance : elle s'évapore en subtilisant. *Nicole.*

En matière de reconnaissance, on n'atteint pas si l'on ne devance. *Sénèque.*

Oublie ce que tu as donné; souviens-toi de ce que tu as reçu. Mais la reconnaissance vieillit promptement, et ne survit guère aux bienfaits. *Ménandre.*

La reconnaissance est un devoir qu'il faut rendre, et non pas un droit qu'on puisse exiger. *J.-J. Rousseau.*

La reconnaissance est un noble et digne salaire, pour les âmes généreuses. *Shakspeare.*

La reconnaissance est le seul trésor du pauvre. *Shakspeare.*

La reconnaissance est la mémoire du cœur.

Massieu, sourd et muet.

La reconnaissance est l'aimant des bons cœurs.

Goldoni.

Souvent nous ne payons pas de reconnaissance, parce qu'il est juste de nous acquitter; mais pour trouver plus facilement qui nous prête.

La Rochefoucauld.

La religion de l'homme, n'est souvent que son amour et sa reconnaissance. *Massillon*.

Religion.

Sans la religion, on verrait plus que jamais les familles troublées par la discorde et le libertinage, des époux sans union, des enfans sans respect, des serviteurs sans fidélité; on verrait plus que jamais des êtres contre nature, qui, n'étant plus retenus par le frein d'une éducation religieuse, connaîtraient dès leur plus tendre jeunesse, les ruses et l'audace du crime, et présenteraient devant les tribunaux épouvantés le plus hideux de tous les spectacles, celui des forfaits, dans l'âge même de la candeur et de l'innocence; on verrait des malfaiteurs, qui, débarrassés de la crainte de la justice divine, calculeraient froidement qu'après tout, le temps du supplice sera court; marcheraient ensuite à l'échafaud, portant sur le front, non la pâleur et la honte du crime, mais

presque le calme de la vertu; et donneraient ainsi au peuple, l'effrayant exemple d'un coupable qui meurt sans crainte et sans remords; on verrait des hommes qui formeraient les projets les plus iniques, les plus insensés, les plus désastreux peut-être pour leur patrie; dans la pensée que tout finit au tombeau, et que, s'il le fallait, ils sauraient bien échapper, par le suicide, au châtiment et à l'opprobre. Sans la religion, enfin, on verrait plus que jamais de toutes parts des égoïstes, qui, détournant leurs regards des biens de la vie future, ne seraient que plus ardens pour les biens de la vie présente, plus dévorés de désirs ambitieux, moins touchés des maux d'autrui, moins capables de sacrifices généreux, plus enclins à tous les désordres qui sont le fléau des États, comme des familles.

M. Frayssinous.

La religion est si naturelle à l'homme, que tous les efforts d'un gouvernement qui voudrait la détruire, n'aboutiraient qu'à la faire renaître, sous les formes de la superstition; et les peuples deviendraient crédules, en cessant d'être croyans.

M. de Bonald.

La religion est le lien qui attache l'homme à Dieu, par les sentimens de respect, de soumission et de crainte, qu'excitent dans notre esprit les perfections de l'Être suprême, et la dépendance où nous sommes de lui, comme de notre Créateur, tout sage et tout bon. La religion, donne à la vertu les plus douces

espérances, au vice impénitent de justes alarmes, et au vrai repentir, les plus puissantes consolations; mais elle tâche surtout d'inspirer aux hommes, de l'amour, de la douceur et de la pitié pour les hommes. *Montesquieu.*

A ceux qui ont de la répugnance pour la religion, il faut commencer par leur démontrer qu'elle n'est point contraire à la raison; ensuite, qu'elle est vénérable; après, la rendre aimable, faire souhaiter qu'elle soit vraie, montrer qu'elle est vraie, et enfin qu'elle est aimable. *Pascal.*

La religion est le bien du peuple; elle est le bien de l'État. Douter de la vérité de la religion, c'est une erreur personnelle; la combattre, c'est un attentat contre la société. *Montesquieu.*

L'oubli de la religion, conduit à l'oubli de tous les devoirs de l'homme. De combien de douceurs n'est pas privé celui qui manque de religion! Quel sentiment peut le consoler dans ses peines? Quel spectateur anime les bonnes actions qu'il fait en secret? Quel prix peut-il attendre de sa vertu? Comment doit-il envisager la mort? Quel argument contre l'incrédule que la vie du vrai chrétien! Quel tableau pour son cœur, quand sa femme, ses enfans et ses amis concourent à l'instruire en l'édifiant, quand il voit briller l'image du ciel dans sa maison!

J.-J. Rousseau.

La religion est une chose si grande, qu'il est juste que ceux qui ne voudraient pas prendre la peine de la chercher, si elle est obscure, en soient privés. De quoi donc se plaint-on, si elle est telle qu'on puisse la trouver en la cherchant? *Pascal.*

C'est une chose horrible d'employer, pour tourmenter les hommes, la religion qui les doit consoler. *Voltaire.*

C'est une chose remarquable que nulle religion n'a pris soin des mœurs des hommes que la religion chrétienne, et celles qui ont été dressées sur son modèle. Le paganisme n'avait point de morale; tous les philosophes, qui se faisaient une religion à leur fantaisie, se créaient aussi une morale par philosophie; mais ils ne prétendaient pas au moins l'avoir reçue de Dieu. *Nicole.*

On voit partout des gens qui défigurent la religion, en voulant la régler suivant leurs fantaisies et leurs caprices. L'un est fervent à prier, mais il est dur et insensible aux misères de son prochain : l'autre ne parle que d'amour de Dieu et de sacrifices, pendant qu'il ne saurait souffrir le moindre contretemps, ni la moindre contradiction. Cette personne qui afflige son corps par des pénitences extraordinaires, s'imagine qu'elle est en droit de mortifier les autres, comme si, en retranchant les plaisirs et les

commodités de son corps, il lui était permis de donner à son esprit cette liberté de censurer et de contredire. *Fénélon.*

Aimez et observez la religion; le reste meurt, elle ne meurt jamais. *Fénélon.*

Nous avons de la religion; mais nous en faisons usage pour nous haïr les uns les autres, et nous ne l'employons pas pour nous aimer. *Swift.*

La religion n'est que la philosophie épurée. *Littleton.*

S'il y a un côté respectable et frappant dans notre religion, c'est le pardon des injures, qui d'ailleurs est toujours héroïque, quand ce n'est pas un effet de la crainte. Un homme qui a la vengeance en main, et qui pardonne, passe toujours pour un héros; et quand cet héroïsme est consacré par la religion, il en devient plus vénérable au peuple, qui croit voir dans ces actions de clémence quelque chose de divin. *Voltaire.*

L'homme est naturellement religieux, il est né pour la crainte et l'espérance; il a besoin de croire et d'aimer. *M. Lacretelle aîné.*

Les vertus nées de la religion, se cachent dans la religion même. *M. Lacretelle aîné.*

La religion chrétienne, dépouillée de toutes les petitesses que les hommes y ont ajoutées, est le plus beau système de morale et de bonheur. Elle enrichit l'âme de toutes les vertus, elle l'élargit, elle la fait aimer autant qu'il est possible d'aimer, et lui procure par là, cette paix douce, profonde, inaltérable ; cete paix, que le monde ne peut ni donner ni ôter, qu'il ne connaît même pas ; cette paix enfin, qui nous rend amis des autres et de nous-mêmes.

L'abbé Barthélemy.

En fait de religion il faut éviter les lois pénales, elles rendent l'âme atroce. *Montesquieu.*

La religion a pour piédestal l'humanité.

Le pape Ganganelli.

L'homme sans religion, est un automate qui marche vers le bonheur, et se brise avant d'y arriver.

***

La religion serait un bien, ne fît-elle que nous ouvrir les portes de l'avenir. *Malesherbes.*

La religion est encore plus nécessaire à ceux qui commandent, qu'à ceux qui obéissent. *Bossuet.*

Pour bien juger d'une religion, il ne faut pas l'étudier dans les livres de ses sectateurs ; il faut aller l'apprendre chez eux, ce qui est bien différent. Chacun a ses traditions, son sens, ses coutumes, ses

préjugés qui font l'esprit de sa croyance, et qu'il y faut joindre pour en juger. *J.-J. Rousseau.*

La religion, est la chaîne d'or qui unit la terre et les cieux. *Young.*

Le culte d'une religion qui n'admet point les châtimens d'une autre vie, ne doit pas être toléré dans un État bien policé. *M. de Lévis.*

Quiconque rejette le bouclier de la religion, se trouve sans défense au moment du combat.

Bossuet.

La philosophie ne va pas plus loin qu'à nous apprendre à souffrir les maux ; la religion chrétienne nous montre à en jouir. *Saint-Évremont.*

Réputation.

La réputation la plus étendue est toujours très-bornée; la renommée même n'est jamais universelle. *Duclos.*

Il faut du temps, pour que les réputations mûrissent. *Voltaire.*

Un homme qui néglige le soin de sa réputation, est indigne d'en avoir. *Voltaire.*

L'amour de la réputation, est quelquefois plus puissant que celui de la vie. *Duclos.*

Les réputations mal acquises se changent en mépris. *Vauvenargues.*

Il arrive quelquefois, que les plus honnêtes gens sont ceux dont la réputation est le plus en butte aux traits de la calomnie, comme nous voyons communément que les meilleurs fruits, sont ceux qui ont été becquetés par les oiseaux, ou rongés par les vers. *Pope.*

Quelque honte que nous ayons méritée, il est presque toujours en notre pouvoir de rétablir notre réputation. *La Rochefoucauld.*

La bonne réputation, est le plus magnifique tombeau qu'on puisse avoir. *J.-J. Rousseau.*

Quand le mérite sert de base à la réputation, c'est chercher à lui donner atteinte, que d'y joindre l'artifice; parce qu'il nuit plus à la réputation méritée, qu'il ne sert à celle qu'on ambitionne. *Duclos.*

Les intrigues, et le mouvement qu'il faut se donner pour se faire une grande réputation, nous empêchent de la mériter. *Helvétius.*

La réputation la plus durable qu'on peut laisser

après soi n'est rien; elle se conserve parmi les hommes dont la vie est courte, qui ne se connaissent pas eux-mêmes, et connaissent bien moins celui qui a vécu long-temps avant eux.

Marc-Aurèle.

Il faut aimer sa réputation plus que sa vie, parce que celle-ci est malheureuse, si l'autre n'est pas grande. *Sénèque.*

Les grandes réputations sont presque toujours posthumes. *Vauvenargues.*

C'est une sorte de problème dans la nature, dans la philosophie, et dans la religion, que le soin de sa propre réputation et de son propre honneur.

Le Chevr de Jaucourt.

Une bonne réputation est un second patrimoine.

Publius Syrus.

Le trésor le plus pur que puisse donner cette vie mortelle, c'est une réputation sans tache. Otez ce bien, les hommes ne sont plus qu'une terre dorée, une argile peinte. *Shakspeare.*

Une réputation honnête, est à la portée du commun des hommes : on l'obtient par les vertus sociales, et la pratique constante de ses devoirs. Cette espèce de réputation n'est, à la vérité, ni étendue, ni brillante; mais elle est souvent la plus utile pour le bonheur. *Duclos.*

Richesse. — Riche.

Giton a le teint frais, le visage plein et les joues pendantes, l'œil fixe et assuré, les épaules larges, l'estomac haut, la démarche ferme et délibérée : il parle avec confiance ; il fait répéter celui qui l'entretient, et il ne goûte que médiocrement tout ce qu'il lui dit ; il déploie un ample mouchoir, et se mouche avec grand bruit ; il crache fort loin, et il éternue fort haut : il dort le jour, il dort la nuit, et profondément ; il ronfle en compagnie. Il occupe à table et à la promenade plus de place qu'un autre : il tient le milieu en se promenant avec ses égaux ; il s'arrête, et l'on s'arrête ; il continue de marcher, et l'on marche ; tous se règlent sur lui : il interrompt, il redresse ceux qui ont la parole ; on ne l'interrompt pas, on l'écoute aussi long-temps qu'il veut parler ; on est de son avis, on croit les nouvelles qu'il débite. S'il s'assied, vous le voyez s'enfoncer dans un fauteuil, croiser les jambes l'une sur l'autre, froncer le sourcil, abaisser son chapeau sur ses yeux pour ne voir personne, ou le relever ensuite, et découvrir son front par fierté et par audace. Il est enjoué, grand rieur, impatient, présomptueux, colère, libertin, politique, mystérieux sur les affaires du temps ; il se croit des talens et de l'esprit : il est riche. *La Bruyère.*

Puisqu'il n'est point de jouissance du cœur, des sens, de l'esprit, de l'imagination, que l'on puisse suppléer à force de richesses, peut-être même aucune que l'on ne puisse obtenir sans leur secours, il est démontré, ce me semble, que la richesse ne saurait être regardée comme un premier moyen de bonheur.

Suivant les circonstances, ou la disposition de ceux qui les possèdent, je crois qu'il est une manière d'être que les richesses embarrassent, une autre qu'elles rendent plus facile. De cette comparaison, je conclus que si la richesse n'est pas en effet un premier moyen de bonheur, elle est devenue, au moins dans l'état actuel des choses, pour la fortune publique, un moyen de force et de puissance; c'est l'usage qu'on en fait qui le rend utile ou funeste. *Diderot.*

Celui-là est riche, qui reçoit plus qu'il ne consume; celui-là est pauvre, dont la dépense excède la recette. *La Bruyère.*

S'il est vrai que l'on soit riche de tout ce dont on n'a pas besoin, un homme fort riche, c'est un homme qui est sage. *La Bruyère.*

C'est un grand abus, et un renversement de tout ordre, de ne faire cas des hommes qu'à proportion de leurs richesses. *Platon.*

Les richesses sont le bagage de la vertu : le bagage est nécessaire à l'armée ; mais il empêche quelquefois la marche, et fait perdre l'occasion de vaincre. *Bacon.*

Les richesses consistent à avoir la suffisance, et non l'abondance. *Saadi.*

Un riche sans libéralité, est un arbre sans fruits. *D'Jamy.*

En buvant, on étanche la soif; en mangeant, on se soulage de la faim ; si l'on a froid et qu'on mette un trop grand nombre d'habits les uns par-dessus les autres, on est bientôt obligé d'en rejeter une partie. Mais l'or et l'argent ne peuvent assouvir l'amour des richesses; la cupidité, en acquérant toujours, n'est jamais satisfaite. *Plutarque.*

Il n'y a point d'homme riche qui soit aussi heureux de ce qu'il a, que malheureux de ce qu'il n'a pas. *Sénèque.*

La vraie mesure de la richesse, est de n'être ni trop près ni trop loin de la pauvreté. *Sénèque.*

Le mépris des richesses était, dans les philosophes, un désir caché de venger leur mérite de l'injustice de la fortune, par le mépris des mêmes biens dont elle les privait; c'était un secret pour se garantir de l'avilissement de la pauvreté; c'était un

27

chemin détourné pour aller à la considération qu'ils ne pouvaient avoir par les richesses.

La Rochefoucauld.

Qu'envions-nous dans la condition des riches ? Obérés eux-mêmes dans l'abondance, par leur luxe et leur faste immodérés, exténués à la fleur de leur âge, par leurs débauches criminelles, consumés par l'ambition et la jalousie, à mesure qu'ils sont plus élevés, victimes orgueilleuses de la vanité et de l'intempérance ; encore une fois, peuple aveugle, que leur pouvons-nous envier ? *Vauvenargues.*

La conscience, l'honneur, la chasteté, l'amour et l'estime des hommes, sont à prix d'argent. Celui qui est riche et libéral, possède tout.

Vauvenargues.

Sois riche, c'est la seule vertu ; la tourbe des humains ne sait point en connaître d'autres.

Théognis.

Personne n'emporte aux enfers ses richesses superflues. On ne peut, en donnant une rançon, se racheter de la mort, de la maladie, de la triste vieillesse qui nous poursuit. *Théognis.*

Les richesses cachent le vice ; et la pauvreté la vertu. *Théognis.*

Si tu possèdes des richesses, partage-les avec le malheureux, et que l'indigence reçoive sa part de ce que Dieu t'a prodigué. *Phocylide.*

Il n'est pas inutile d'acquérir des richesses ; mais rien n'est plus dangereux que d'en acquérir injustement. Heureux qui joint un jugement sain aux faveurs de la fortune ! Il saura, dans l'occasion, faire un bel usage de ses trésors. *Démocrate.*

La maison la plus heureuse, est celle qui ne doit pas ses richesses à l'injustice, qui ne les conserve pas par la mauvaise foi, à qui ses dépenses ne causent pas de repentir. *Solon.*

L'avarice est la peine des riches ; un riche avare est plus pauvre qu'un indigent libéral.

Pend-Attar.

Tous les riches comptent l'or avant le mérite. Dans la mise commune de l'argent et des services, ils trouvent toujours que ceux-ci n'acquittent jamais l'autre, et pensent qu'on leur en doit de reste, quand on a passé sa vie à les servir, en mangeant leur pain.

J.-J. Rousseau.

Les pauvres gémissent sous le joug des riches, et les riches sous le joug des préjugés.

J.-J. Rousseau.

Richesse ne fait point riche, dit le roman de la Rose. Les biens d'un homme ne sont point dans ses coffres, mais dans l'usage de ce qu'il en tire ; car on ne s'approprie les choses qu'on possède que par leur emploi, et les abus sont toujours plus inépuisables que les richesses ; ce qui fait qu'on ne

jouit pas à proportion de sa dépense, mais à proportion qu'on la sait mieux ordonner. Un fou peut jeter des lingots à la mer, et dire qu'il en a joui; mais quelle comparaison entre cette extravagante jouissance, et celle qu'un homme sage eût su tirer d'une moindre somme? *J.-J. Rousseau.*

Il n'y a point de richesse absolue. Ce mot ne signifie qu'un rapport de surabondance entre les désirs et les facultés de l'homme riche. Tel est riche avec un arpent de terre, tel est gueux au milieu de ses monceaux d'or. Le désordre et les fantaisies n'ont point de bornes, et font plus de pauvres que les vrais besoins. *J.-J. Rousseau.*

Vous êtes déjà riche, et l'on ne vous voit occupé que du soin d'augmenter vos richesses. Pour qui? Pour vos enfans? Sachez que peut-être vous préparez leur perte. Pour l'homme vertueux, les grands biens sont plus incommodes qu'utiles, parce qu'ils partagent son attention; mais l'homme sans vertu ne trouve dans les richesses que les moyens de satisfaire ses vices. *Confucius.*

Vieillir, être malade, et mourir; voilà les plus grands maux de la vie. Les richesses n'apportent point de remède à tout cela : mais, par elles, souvent on vieillit plus tôt, on tombe plus souvent malade, et l'on parvient plus tôt à la mort.

Sentence chinoise.

L'homme qui estime trop les richesses et les honneurs, fût-il un sage, ne se défendra pas long-temps de la corruption du siècle. *Pend-Attar.*

La richesse est souvent le passe-port de la sottise. *M. Labouisse.*

Le bonheur des riches ne consiste pas dans les biens qu'ils ont, mais dans le bien qu'ils peuvent faire. *Fléchier.*

Sois le maître, et non pas l'esclave de tes richesses. *Publius Syrus.*

Ridicule.

Le ridicule est le fléau des gens du monde ; il est assez juste qu'ils aient pour tyran un être fantastique. *Duclos.*

Après les bonnes leçons, ce qu'il y a de plus instructif, sont les ridicules. *Duclos.*

Il y a des ridicules qui ne vont pas à toutes sortes de figures. *Duclos.*

Le ridicule vient à bout de tout ; c'est la plus forte des armes. *Voltaire.*

On sacrifie sa vie à son honneur, souvent son honneur à sa fortune, et quelquefois sa fortune à la crainte du ridicule. *Duclos.*

Les imitateurs, ne saisissent ordinairement que les ridicules de leurs modèles. *Duclos.*

Les seules bonnes copies, sont celles qui nous font voir le ridicule des méchans originaux.
La Rochefoucauld.

On fait échouer le ridicule, non en le repoussant avec force, mais en le recevant avec mépris et indifférence. *Duclos.*

On n'est jamais si ridicule par les qualités que l'on a, que par celles qu'on affecte d'avoir.
La Rochefoucauld.

Le ridicule, fait malheureusement plus d'impression sur les âmes honnêtes et sensibles, que sur les vicieux; parmi eux, on en donne, en en reçoit, et on en rit. *Duclos.*

Le plus dangereux ridicule des vieilles personnes qui ont été jolies, c'est d'oublier qu'elles ne le sont plus. *La Rochefoucauld.*

Les vices partent de la dépravation du cœur; les défauts, d'un vice de tempérament; le ridicule, d'un défaut d'esprit. *La Bruyère.*

Souvent on se donne bien du mal, pour n'être en définitif que ridicule. *Malesherbes.*

Ce n'est qu'aux yeux d'un esprit faux, qu'une infirmité peut paraître ridicule. *Voltaire.*

L'homme ridicule est celui qui, tant qu'il demeure tel, a les apparences d'un sot. *La Bruyère.*

Le ridicule déshonore plus que le déshonneur. *La Rochefoucauld.*

On n'imagine pas combien, dans le monde, il faut d'esprit, pour n'être jamais ridicule. *Chamfort.*

Le ridicule est comme les honneurs ; c'est la manière équitable de les distribuer qui en fait la valeur et l'utilité. *Helvétius.*

Le ridicule est la raison des sots. *J.-J. Rousseau.*

La caustique empreinte du ridicule, est ineffaçable. *J.-J. Rousseau.*

Le ridicule, que l'opinion redoute sur toute chose, est toujours à côté d'elle, pour la tyranniser et pour la punir. On n'est jamais ridicule que par des formes déterminées ; celui qui sait varier ses situations et ses plaisirs, efface aujourd'hui l'impression d'hier : il est comme nul dans l'esprit des hommes ; mais il jouit, car il est tout entier, à chaque heure et à chaque chose. *J.-J. Rousseau.*

Ce qui est devenu ridicule, ne peut plus être dangereux. *Voltaire.*

La société nous apprend à sentir les ridicules ; la retraite nous rend plus propres à sentir les vices. *Montesquieu.*

La crainte du ridicule, étouffe plus de talens et de vertus, qu'elle ne corrige de vices et de défauts. *D'Alembert.*

Le ridicule, est la seule chose que craignent encore ceux qui ne craignent plus rien, et n'ont plus ni pudeur ni remords. *Dussault.*

C'est un grand ridicule, de trouver tous les genres de mérite à l'homme dont on fait l'éloge. *M. Villemain.*

Rois.

Un roi qui ne sait gouverner que dans la paix ou dans la guerre, n'est qu'à demi roi. *Fénélon.*

Les rois s'imaginent n'avoir rien à craindre, à cause de leur élévation au-dessus du reste des hommes, et c'est leur élévation même, qui fait qu'ils ont tout à craindre. *Fénélon.*

Quand les rois s'accoutument à ne connaître plus d'autres lois que leurs volontés absolues, et qu'ils

ne mettent plus de frein à leurs passions, ils peuvent tout; mais à force de tout pouvoir, ils sapent les fondemens de leur puissance; ils n'ont plus de règles certaines, ni de maximes de gouvernement : chacun à l'envi les flatte, ils n'ont plus de peuples; il ne leur reste que des esclaves dont le nombre diminue chaque jour. Qui leur dira la vérité? Qui donnera des bornes à ce torrent? Tout cède; les sages s'enfuient, se cachent et gémissent. Il n'y a qu'une révolution soudaine et violente, qui puisse ramener cette puissance débordée dans son cours naturel : souvent même le coup qui pourrait la modérer, l'abat sans ressource. Rien ne menace tant d'une chute funeste, qu'une autorité qu'on pousse trop loin : elle est semblable à un arc trop tendu, qui se rompt enfin tout à coup, si on ne le relâche; mais qui est-ce qui osera le relâcher? *Fénélon.*

Les plus sages rois sont souvent trompés, quelques précautions qu'ils prennent pour ne l'être pas. Un roi ne peut se passer de ministres qui le soulagent et en qui il se confie, puisqu'il ne peut tout faire. D'ailleurs, un roi connaît beaucoup moins que les particuliers les hommes qui l'environnent : on est toujours masqué auprès de lui; on épuise toutes sortes d'artifices pour le tromper. *Fénélon.*

On dit d'ordinaire aux rois qu'ils ont moins à craindre leurs vices secrets et particuliers, que les

défauts auxquels ils s'abandonnent dans les fonctions royales. Pour moi, je dis hardiment le contraire, et je soutiens que toutes leurs fautes, dans la vie privée, sont d'une conséquence infinie pour la royauté. *Fénélon.*

La liaison inséparable de l'intérêt du roi, avec celui du peuple, n'est pas suffisante pour garantir la stabilité des lois. *Malesherbes.*

Être roi, c'est proprement avoir des sujets et n'avoir point d'amis. Être roi, c'est avoir des personnes qui suivent nos sentimens, et n'en avoir point qui nous disent les leurs avec liberté. *Nicole.*

Les rois sont comme les coquettes; leurs regards font des jaloux. *Voltaire.*

Le roi est le pasteur des pauvres; les brebis ne sont point pour le pasteur, mais le pasteur pour les brebis. *Saadi.*

Si la douceur et la clémence n'environnent pas le trône des rois, ils écartent les serviteurs fidèles, ils aliènent les cœurs : les ministres intimidés n'osent finir aucune affaire, un découragement universel s'empare de tous les esprits, le trouble et la confusion sont les fruits d'une sévérité outrée; les princes se privent encore du plus pur, peut-être de l'unique plaisir qu'ils puissent goûter, celui de faire des heureux. *Pend-Attar.*

Sage.

Le sage occupe le moins de place qu'il peut, et n'en change point. *Fontenelle.*

Le sage n'est point, comme le prétendent les stoïciens, impénétrable aux passions ; mais il les dirige, au lieu d'en être dirigé. Il n'est point libre dans les fers, mais son âme reste noble et indépendante. Il n'est pas riche dans sa pauvreté, mais la modération la rend moins onéreuse. Il n'est point impassible dans la douleur ; il sent les maux, les craint, les évite ; mais il n'y ajoute pas ceux de l'imagination. Enfin son courage n'est point inaltérable ; il succombe et s'égare quelquefois, parce qu'il est homme ; mais ses écarts mêmes portent un caractère de force et de grandeur. *Weiss.*

Celui qui n'a point senti sa faiblesse et la violence de ses passions, n'est point encore sage ; car il ne se connaît point encore, et ne sait pas se défier de soi. *Fénélon.*

En vieillissant, on devient plus fou ou plus sage. *La Rochefoucauld.*

Le sage ne se hâte jamais, ni en ses études, ni en ses paroles ; il est même quelquefois comme muet.

Mais lorsqu'il est question d'agir pour la vertu, alors il se précipite, et va au devant des occasions de la pratiquer. *Confucius.*

Le sage se promène dans le monde comme dans une infirmerie remplie de malades d'esprit, qu'il prend soin de guérir, par les remèdes de son exemple. *La Bruyère.*

Le sage se demande à lui-même la cause de ses fautes, l'insensé la demande aux autres.

Confucius.

Le sage doit apprendre à profiter de tout, des biens et des maux de la vie, des vices et des vertus des autres, de ses propres fautes, et de ses bonnes actions. *Bossuet.*

La mort du sage, est une grande et consolante leçon. *Boufflers.*

Le sage guérit de l'ambition par l'ambition même; il tend à de si grandes choses, qu'il ne peut se borner à ce qu'on appelle des trésors, des postes, la fortune et la faveur. Il ne voit rien, dans de si faibles avantages, qui soit assez bon et assez solide pour remplir son cœur, et pour mériter ses soins et ses désirs; il a même besoin d'efforts pour ne pas trop les dédaigner. Le seul bien capable de le tenter, est cette sorte de gloire, qui devrait naître de la vertu

toute pure et toute simple ; mais les hommes ne l'accordent guère, et il s'en passe. *La Bruyère.*

Un sage jouit des plaisirs, et s'en passe, comme on fait des fruits en hiver. *Helvétius.*

Les hommes se présentent au sage sous deux rapports opposés. Réclament-ils un service? le plus tendre intérêt l'émeut. Veulent-ils le diriger? un profond dédain est le sentiment qu'il éprouve.

M. Droz.

Le sage n'est aigre et mordant que contre lui-même ; il est doux pour les autres. *Plutarque.*

Lorsque la fortune veut humilier les sages, elle les surprend dans ces petites occasions, où l'on est ordinairement sans précaution et sans défense. Le plus habile homme du monde ne peut empêcher que de légères fautes n'entraînent quelquefois d'horribles malheurs ; et il perd sa réputation, ou sa fortune, par une petite imprudence, comme un autre se casse la jambe en se promenant dans sa chambre. *Vauvenargues.*

Le sage est lent dans ses discours, et prompt dans ses œuvres. *Confucius.*

Tel serait sage dans une condition médiocre, qui devient insensé quand il est le maître du monde.

Fénélon.

Il faut bien des efforts pour être sage ; il ne faut qu'un moment pour cesser de l'être. *M. Azaïs.*

Heureux qui devient sage par les fautes d'autrui ! *Stobée.*

Le sage observe le désordre public qu'il ne peut arrêter : il observe, et montre sur son visage attristé la douleur qu'il lui cause; mais quant aux désordres particuliers, il s'y oppose ou détourne les yeux, de peur qu'ils ne s'autorisent de sa présence. *J.-J. Rousseau.*

Soyons humbles pour être sages; voyons notre faiblesse, et nous serons forts. *J.-J. Rousseau.*

Sagesse.

Le premier pas vers la sagesse, c'est d'oser douter de son savoir. *Weiss.*

La sagesse n'a rien d'austère ni d'affecté : c'est elle qui donne les vrais plaisirs : elle seule les sait assaisonner, pour les rendre purs et durables; elle sait mêler les jeux et les ris avec les occupations graves et sérieuses; elle prépare le plaisir par le travail, et elle délasse du travail par le plaisir. *Fénélon.*

Il est plus aisé d'être sage pour les autres, que pour soi-même. *La Rochefoucauld.*

La sagesse même, doit être sobre et tempérée.
Fénélon.

Notre sagesse n'est pas moins à la merci de la fortune, que nos biens. *La Rochefoucauld.*

La fortune peut bien, sans qu'on l'appelle, entasser sur nos têtes les honneurs et les titres : les richesses peuvent s'offrir d'elles-mêmes ; mais pour la sagesse, il faut aller au devant d'elle. *Young.*

La sagesse est inspirée par Dieu même ; rien n'est supérieur à la raison qu'elle conduit. L'homme qui n'a que de la force, ne peut se mesurer avec le sage. C'est la sagesse qui règle les travaux du laboureur, c'est elle qui régit les cités, elle qui donne l'empire des mers. *Phocylide.*

La sagesse, ne consiste pas à prendre indifféremment toutes sortes de précautions, mais à choisir celles qui sont utiles, et à négliger celles qui sont superflues. *J.-J. Rousseau.*

Il y a une fausse sagesse qui est pruderie.
La Bruyère.

La sagesse est le tyran des faibles.
Vauvenargues.

La sagesse est plus précieuse que l'or, parce qu'elle est plus rare et plus utile. La sagesse est le seul trésor pour lequel on n'ait rien à craindre des voleurs.
B. Franklin.

C'est une grande sagesse que de ne point agir avec précipitation, et de ne pas s'attacher obstinément à son propre sens. Il est encore de la sagesse, de ne pas croire indistinctement tout ce que les hommes disent; et ce qu'on a entendu ou cru, de ne point aller aussitôt le rapporter aux autres.

Imitation de J.-C.

Science.

Par la science, l'homme ose franchir les bornes étroites dans lesquelles il semble que la nature l'ait renfermé; citoyen de toutes les républiques, habitant de tous les empires, le monde entier est sa patrie. La science, comme un guide aussi fidèle que rapide, le conduit de pays en pays, de royaume en royaume; elle lui en découvre les lois, les mœurs, la religion, le gouvernement : il revient chargé des dépouilles de l'Orient et de l'Occident; et, joignant les richesses étrangères à ses propres trésors, il semble que la science lui ait appris à rendre toutes les nations de la terre tributaires de sa doctrine.

Dédaignant les bornes des temps, comme celles des lieux, on dirait qu'elle l'ait fait vivre long-temps avant sa naissance. C'est l'homme de tous les siècles, comme de tous les pays. Tous les sages de l'antiquité ont pensé, ont parlé, ont agi pour lui; ou plutôt il a vécu avec eux, il a entendu leurs leçons,

il a été le témoin de leurs grands exemples. Plus attentif encore à exprimer leurs mœurs qu'à admirer leurs lumières, quel aiguillon leurs paroles ne laissent-elles pas dans son esprit? Quelle sainte jalousie leurs actions n'allument-elles pas dans son cœur?

Ainsi nos pères s'animaient à la vertu; une noble émulation les portait à rendre, à leur tour, Athènes et Rome jalouses de leur gloire; ils voulaient surpasser les Aristide en justice, les Phocion en constance, les Fabrice en modération, et les Caton même en vertu.

Que si les exemples de sagesse, de grandeur d'âme, de générosité, d'amour de la patrie, deviennent plus rares que jamais, c'est parce que la mollesse et la vanité de notre âge, ont rompu les nœuds de cette douce et utile société que la science forme entre les vivans et les illustres morts, dont elle ranime les cendres, pour en former le modèle de notre conduite. *D'Aguesseau.*

L'objet de la science est de connaître la vérité; son occupation, de la rechercher; son caractère, de l'aimer : les moyens de l'acquérir sont de renoncer aux passions, de fuir la dissipation et l'oisiveté.

J.-J. Rousseau.

La science qui nourrit l'esprit, souvent le tue : on périt d'abondance comme de maigreur.

M. Laya.

La science la plus nécessaire à l'homme, c'est de

se connaître soi-même. Il vaut mieux connaître ses défauts, que de pénétrer les secrets des États, et de savoir démêler les énigmes de la nature. Cette science est d'autant plus belle, qu'elle est non-seulement la plus nécessaire, mais aussi la plus rare de toutes. *Bossuet.*

Celui qui entre dans la carrière des sciences, doit jeter les yeux sur ceux qui le devancent, et non sur ceux qui le suivent. *Aristote.*

La science est un trésor dont l'usage fait le prix : chaque fois que vous instruisez celui qui vous interroge, vous augmentez votre science. *Saadi.*

Que de dangers ! Que de fausses routes dans l'investigation des sciences! Par combien d'erreurs, mille fois plus dangereuses que la vérité n'est utile, ne faut-il point passer pour arriver à elle? Le désavantage est visible; car le faux est susceptible d'une infinité de combinaisons, mais la vérité n'a qu'une manière d'être. *J.-J. Rousseau.*

La science n'est point faite pour l'homme en général. Il s'égare sans cesse dans sa recherche; et s'il l'obtient quelquefois, ce n'est presque jamais qu'à son préjudice. Il est né pour agir et penser, et non pour réfléchir. La réflexion ne sert qu'à le rendre malheureux, sans le rendre meilleur, ni plus sage;

elle lui fait regretter les biens passés, et l'empêche de jouir du présent : elle lui présente l'avenir heureux, pour le séduire par l'imagination, et le tourmenter par les désirs; et l'avenir malheureux, pour le lui faire sentir d'avance. L'étude corrompt ses mœurs, altère sa santé, détruit son tempérament, et gâte souvent sa raison : si elle lui apprenait quelque chose, je le trouverais encore fort mal dédommagé.

J'avoue qu'il y a quelques génies sublimes, qui savent pénétrer à travers les voiles dont la vérité s'enveloppe, quelques âmes privilégiées, capables de résister à la bêtise de la vanité, à la basse jalousie et aux autres passions qu'engendre le goût des lettres. Le petit nombre de ceux qui ont le bonheur de réunir ces qualités, est la lumière et l'honneur du genre humain; c'est à eux seuls qu'il convient, pour le bien de tous, de s'exercer à l'étude; et cette exception même confirme la règle : car si tous les hommes étaient des Socrates, la science alors ne leur serait pas nuisible; mais ils n'auraient aucun besoin d'elle. *J.-J. Rousseau.*

Sensibilité.

La sensibilité est une disposition tendre et délicate de l'âme, qui la rend facile à être émue, à être touchée.

La sensibilité tient plus à la sensation, la tendresse au sentiment ; la chaleur du sang nous porte à la tendresse, la délicatesse des organes entre dans la sensibilité : les jeunes gens seront donc plus tendres que les vieillards, les vieillards plus sensibles que les jeunes gens ; les hommes peut-être plus tendres que les femmes, les femmes plus sensibles que les hommes.

La tendresse est un faible, la sensibilité une faiblesse. La première est un état de l'âme, la seconde n'est qu'une disposition. Le cœur tendre, éprouve toujours une sorte d'inquiétude analogue à celle de l'amour ; il est calme et tranquille, tant qu'il ne ressent pas les atteintes de cette passion.

La sensibilité nous oblige à veiller autour de nous, pour notre intérêt personnel. La tendresse, nous engage à agir pour l'intérêt des autres.

L'habitude d'aimer n'éteint point la tendresse, l'habitude de sentir émousse la sensibilité.

Le Chev^er de Jaucourt.

L'horreur et la pitié sont moins des passions de l'âme, que des affections naturelles, qui dépendent de la sensibilité du corps, et de la similitude de la conformation. *Buffon.*

La sensibilité porte toujours dans l'âme un certain contentement de soi-même, indépendant de la fortune et des événemens. *J.-J. Rousseau.*

Le plaisir et la douleur sont les deux extrêmes

de la sensibilité; son moyen terme est le calme vivant; sa nullité, la mort. *Condorcet.*

La sensibilité, pour la moindre offense, prouve que l'on sent toute son imperfection, toute sa faiblesse. *Mirabeau.*

Il y a un excès de biens et de maux, qui passe notre sensibilité. *La Rochefoucauld.*

Il y a une espèce de sensibilité vague, qui n'est qu'une faiblesse d'organes, plus digne de compassion, que de reconnaissance. La vraie sensibilité, serait celle qui naîtrait de nos jugemens, et qui ne les formerait pas. *Duclos.*

Le faible enfant, et le vieillard, n'ont d'espoir que dans la sensibilité d'autrui. La nature a voulu, par là, nous apprendre à être compatissans. Un homme qui ne souffre que de ses maux, mérite les peines qu'il endure. Une sensibilité généreuse qui intéresse le genre humain dans ses pleurs, s'ennoblit, et se transforme en vertu. *Le Tourneur.*

Les hommes sont moins sensibles au plaisir qu'à la douleur.

Segniùs homines bona quàm mala sentiunt.

Tite-Live.

On a tellement défiguré la sensibilité, par l'exagé-

ration et les grimaces, qu'il n'est plus permis aujourd'hui de se montrer sensible, sous peine de paraître ou faux, ou ridicule. Le charlatanisme sentimental a détruit le sentiment. *Anonyme.*

Sentiment.

Le sentiment persuade mieux que la raison; celle-ci trouve des juges, l'autre se fait des complices.
Malesherbes.

Le sentiment donne du prix à l'expression; et ce qui fait que les sots sont toujours ennuyeux, c'est qu'ils ne sentent presque jamais. *La Bruyère.*

Le sentiment étend son ressort jusque sur les mœurs; il fait que nous sommes également touchés de l'honneur et de la vertu, comme des autres avantages. *Fontenelle.*

Quand on ne conçoit point d'autre félicité que celle de la vie présente, il est naturel qu'on ne travaille qu'à se procurer des sensations agréables.
Bacon.

Tous les sentimens que nous dominons sont légitimes; tous ceux qui nous dominent sont criminels.
J.-J. Rousseau.

Le sentiment, est la raison et la science du peuple.
Cte Ferrand.

Le sentiment de Dieu, ne laisse jamais l'homme sans satisfaction dans le bonheur, ni sans consolation dans la misère. *Saint-Évremont.*

A la longue, la franchise et la pureté des sentimens réussissent toujours. *Voltaire.*

Les sentimens servent beaucoup à soutenir les caractères. *Condillac.*

Les sentimens sont aux mœurs, ce que les mœurs sont à la fable. *Voltaire.*

Le sentiment étend son ressort jusqu'aux mœurs; il fait que nous sommes également touchés de l'honneur et de la vertu, comme des autres avantages. *Roubaud.*

Services.

Si les services imposent des devoirs d'obligation à ceux qui les reçoivent, ils en exigent de délicatesse à ceux qui les rendent. *Duclos.*

Les services doivent se juger, moins par l'avantage qu'en retire celui qui est obligé, que par le sacrifice que fait celui qui oblige. *Duclos.*

Celui qui a reçu des services peut s'en souvenir; celui qui les a rendus, doit les oublier. *Sénèque.*

Dès qu'il s'agit de rendre service, il faut songer que la vie est courte, et qu'il n'y a pas un moment à perdre. *Voltaire.*

Il y a des gens qui rendent service de si mauvaise grâce, qu'ils acquittent de la reconnaissance : obliger de bonne grâce, c'est se payer par ses mains. *Boulanger.*

Un service rendu à propos, fût-il même léger, est capable d'effacer une grande offense. *Thucydide.*

Celui qui ne sait pas reconnaître les services, ne sait pas en rendre. *Cicéron.*

Ce n'est jamais sans péril, que l'on rend service au méchant. *Goldoni.*

Les âmes communes, pardonnent difficilement les services et la renommée des grands hommes. *Voltaire.*

Nous mettons l'esprit de domination, jusque dans les services que nous voulons bien rendre. *Bacon.*

Le service des grands est dangereux, et ne vaut ni la peine, ni la contrainte, ni les humiliations qu'il coûte. *Lessing.*

Servitude.

La servitude abaisse les hommes, jusqu'à s'en faire aimer. *Vauvenargues.*

L'homme ne peut souffrir ni une entière liberté, ni une entière servitude. *Tacite.*

Une des punitions de la flatterie envers les grands, est d'en faire une servitude. *M. Lacretelle.*

Une grande fortune est une grande servitude. *Sénèque.*

Il faut satisfaire à la mode, comme à une servitude fâcheuse, et ne lui donner que ce qu'on ne peut lui refuser. *Fontenelle.*

Lorsque l'esprit saisit la parfaite égalité naturelle entre les hommes, la raison se révolte contre la servitude. *C^al^ Alberoni.*

Le chef-d'œuvre du machiavélisme, serait d'employer un peuple qui fût libre, à la conquête de la servitude. *Sheridan.*

L'aumône n'est qu'un acte infernal, lorsqu'elle établit la servitude. *J.-J. Rousseau.*

C'est une grande servitude, que d'être obligé de

rendre des devoirs journaliers, à des gens qu'on n'aime pas. *La Bruyère.*

La vie du courtisan est une continuelle servitude. *Montesquieu.*

La servitude est si peu naturelle à l'homme, qu'elle ne saurait exister sans quelque mécontentement. *J.-J. Rousseau.*

Puisque avec l'âge, commence la servitude civile, pourquoi la prévenir par la servitude privée? *J.-J. Rousseau.*

Simplicité.

La simplicité est la compagne naturelle de la beauté; la première suit la seconde, comme l'ombre suit le corps. L'essence de l'idée est d'être simple, et la simplicité est une des conditions de la beauté des formes. Ainsi, il est clair que le beau doit toujours être simple, quoique ce qui est simple, ne soit souvent rien moins que beau. *M. Ancillon.*

La simplicité est différente de la modestie. La modestie s'apprécie; elle met un homme à sa véritable place; un homme modeste craint surtout de se mettre plus haut qu'il ne mérite de l'être. La simplicité ne se doute pas de son mérite, elle ne se compare avec personne; elle est elle, et, ne

pouvant être autre chose, elle abandonne aux autres de lui marquer son rang, sans penser même à se ménager une décision favorable.

Un homme d'un esprit médiocre, et d'une moralité commune, peut avoir de la simplicité; et il y gagnera toujours plus que s'il portait de l'affectation, de la recherche, des prétentions, dans la médiocrité. Cependant, la simplicité n'est véritablement intéressante, que lorsqu'elle se trouve jointe à un esprit supérieur, ou même extraordinaire. Rien n'affecte plus délicieusement le cœur que de voir une âme élevée, forte et pure, douée d'un grand et beau génie, développer et déployer, sans effort, l'énergie de l'intelligence et celle de la volonté, se révéler à tous les yeux sans se montrer, exciter l'étonnement et l'admiration sans le remarquer, et s'oublier elle-même, quand tous les regards sont fixés sur elle. Alors la simplicité devient une véritable magie; elle semble lever le voile qui couvre pour nous le monde intellectuel, et nous manifester une de ces intelligences pures, qui réfléchissent la beauté souveraine et incorruptible. Cette vue calme les passions, prévient ou efface toute espèce de jalousie, rafraîchit le cœur, réconcilie avec la nature humaine, et seule peut faire pour nous, de la supériorité la plus décidée et la plus constante, un sentiment consolateur.

M. Ancillon.

La simplicité n'est ni ignorance ni bêtise, et elle

peut s'allier à beaucoup de connaissances, à beaucoup d'esprit, et même à du génie; elle est pour l'esprit, ce que la modération est pour le caractère, et une sage économie dans l'emploi de sa fortune; elle consiste à ne savoir que son état, à ne faire que son métier; à ne pas se croire, par exemple, théologien, parce qu'on a étudié en médecine; ou publiciste, parce qu'on suit un cours d'histoire naturelle ou de chimie, et qu'on sait tenir un compte en parties doubles. *M. de Bonald.*

Il y a je ne sais quoi de noble dans la simplicité, et moins l'homme est superbe, plus il est vénérable.
Fléchier.

La simplicité consiste à montrer ce que l'on est, la modestie à le cacher. *Roubaud.*

La simplicité noble, est d'aussi bonne maison que la grandeur même; et comme elle vient du même principe de bon esprit, qui doute qu'elle ne se sente du lieu dont elle est sortie, et que partout où elle se rencontre, elle ne conserve sa dignité, ses droits, ou pour le moins, l'air et la mine de sa naissance?
Le Chevr de Jaucourt.

La simplicité est une ignorance de son propre mérite. *L'abbé Trublet.*

La simplicité, est la droiture d'une âme qui s'interdit tout retour sur elle, et sur ses actions.
Fénélon.

Avec les praticiens, il n'est pas facile d'obtenir de la simplicité. *N. Bonaparte.*

Les observations d'un sot, apprennent jusqu'à quel degré de simplicité il faut descendre, pour être compris de tous. *La Bruyère.*

La vraie, la bonne simplicité, fait la parfaite politesse. Il vaudrait mieux être un peu grossier pour être plus simple, plus éloigné des manières vaines et affectées. *Fénélon.*

La simplicité affectée, est une imposture délicate. *La Rochefoucauld.*

La simplicité, nous présente l'image de la vérité et de la liberté. *Vauvenargues.*

Il y a une simplicité qui est un défaut, et il y a une simplicité qui est une merveilleuse vertu. *Fénélon.*

La fourbe envoie devant elle la simplicité. *Lessing.*

Tout le monde aime la simplicité, l'admire; peu de gens l'adoptent; personne ne l'envie. *Cte de Ségur.*

La simplicité, est l'un des caractères du vrai mérite. *Fontenelle.*

Sincérité.

La sincérité n'est autre chose que l'expression de la vérité. L'honnêteté, et la sincérité dans les actions, égarent les méchans, et leur font perdre la voie par laquelle ils peuvent arriver à leurs fins ; parce que les méchans croient d'ordinaire qu'on ne fait rien sans artifice.

La morale de la plupart des gens, en fait de sincérité, n'est pas rigide : on ne se fait point une affaire de trahir la vérité par intérêt, ou pour se disculper, ou pour excuser un autre : on appelle ces mensonges, officieux ; on les fait pour avoir la paix, pour obliger quelqu'un, pour prévenir quelque accident. Misérables prétextes qu'un mot seul va pulvériser : il n'est jamais permis de faire un mal, pour qu'il en arrive un bien. La bonne intention sert à justifier les actions indifférentes, mais n'autorise pas celles qui sont déterminément mauvaises.

Le Chev[er] de Jaucourt.

La sincérité est une ouverture de cœur. On la trouve en fort peu de gens ; et celle que l'on voit d'ordinaire, n'est qu'une finesse de dissimulation pour attirer la confiance des autres.

La Rochefoucauld.

La sincérité est la mère de la vérité, et l'enseigne de l'honnête homme. Elle est le garant de nos paroles, et la caution de nos pensées ; elle n'a pas be-

soin de témoins pour prouver ce qu'elle avance. Ses promesses passent pour des effets, et ses relations sont indubitables. Elle est bannie des cours et inconnue aux grands; elle naît dans le cœur, et demeure sur les lèvres. *Duclos.*

L'envie de parler de nous, et de faire voir nos défauts du côté que nous voulons bien les montrer, fait une grande partie de notre sincérité.

La Rochefoucauld.

Rien n'est plus sincère que la conscience de l'homme éclairé, et plus avantageux que ses conseils. *Oxenstiern.*

La sincérité des aveux, fait naître l'indulgence.

Goldoni.

Il n'est rien tel, pour ne pas se tromper, que d'être sincère avec soi-même. *J.-J. Rousseau.*

Société.

Afin de pouvoir vivre en société, l'homme sacrifie une portion des prérogatives dont l'a doué la nature, pour que la tranquille jouissance de l'autre portion lui soit assurée. Il avait droit à la possession de la terre entière, mais chacun pouvait combattre l'exercice de ce droit. Alors il s'est résigné à en posséder une faible part, où personne ne pût venir le troubler. De même, ses affections pouvaient

embrasser tous les objets de la nature; mais elles n'auraient eu rien de fixe ni d'assuré. La société, en donnant à l'homme des liens de famille et de patrie, des mœurs, des lois, a restreint ses affections; mais aussi elle les protége, et dispose tout autour d'elles, afin qu'elles puissent avoir un libre cours. Retenues dans le juste et dans l'honnête, elles ne blessent personne, et nul ne doit les attaquer. Par un retour nécessaire, si l'on vient, au contraire, à porter ses sentimens hors des limites imposées par la société, elle se venge d'autant plus cruellement, qu'elle est mieux réglée. Elle tourmente sans cesse ceux qui ont enfreint l'ordre général, et leur fait sentir, de mille manières, qu'ils ont rompu l'équilibre établi. Alors ils s'écrient contre les devoirs imposés par la société : ils les accusent d'étouffer les sentimens naturels, et ne s'aperçoivent pas que les devoirs ne sont autre chose, que des sentimens permis et consacrés.

M. de Barante.

Qui dit société, suppose nécessairement des rapports; qui dit rapports, dit les combinaisons respectives des différentes qualités, avec lesquelles existent les êtres entre qui ces rapports sont établis. Or, l'homme étant par son essence un être religieux, par ses sentimens un être moral, par ses relations un être politique et civil; on ne peut concevoir l'homme en société, sans le concevoir sous tous ces rapports. On ne peut les détruire, sans détruire les

liens qui l'attachent à la société même, et conséquemment sans la dissoudre. *Cte Ferrand.*

Nous sommes mauvais par nature, bons par la société. Aussi tous ceux qui, pour constituer la société, ont commencé par supposer que nous naissions bons, frappés des désordres que la société n'empêche pas, et oubliant tous ceux qu'elle prévient, ont fini, comme Jean-Jacques, par croire que la société n'était pas dans la nature de l'homme. Ces écrivains ont fait comme des architectes qui, pour bâtir un édifice, supposeraient que les pierres viennent toutes taillées de la carrière, et les bois tout équarris de la forêt. *M. de Bonald.*

Prendre le ton de la société dans laquelle on doit vivre, est toujours une preuve de bon esprit et de sagesse. Il faut savoir la langue du pays qu'on habite. Parler raison, au milieu d'un hôpital de fous, serait le comble de la folie. *Anonyme.*

Le plaisir de la société, entre les amis, se cultive par une ressemblance de goût sur ce qui regarde les mœurs, et par quelque différence d'opinion sur les sciences. *La Bruyère.*

Des qualités trop supérieures, rendent souvent un homme moins propre à la société. On ne va pas au marché avec des lingots, on y va avec de l'argent ou de la petite monnaie. *Chamfort.*

L'homme sociable est l'homme par excellence. Il est poli sans fausseté, franc sans mollesse, prévenant sans bassesse, complaisant sans flatterie; il a des égards sans contrainte, et son cœur est porté à la bienfaisance. L'homme aimable, ou celui auquel on donne ce nom, est fort indifférent sur le bien public. Ardent à plaire à toutes les sociétés, et prêt à sacrifier chacune en particulier, il n'aime personne, n'est aimé de qui que ce soit, plaît à tous, et souvent, est méprisé et recherché par les mêmes personnes. Le désir immodéré d'amuser, l'engage à immoler l'absent qu'il estime le plus, à la malignité de ceux dont il fait moins de cas, mais qui l'écoutent. Les liaisons de l'homme sociable l'attachent de plus en plus à l'État; celles de l'homme aimable ne font que l'écarter des devoirs essentiels. L'homme sociable inspire le désir de vivre avec lui : on n'aime qu'à rencontrer l'homme aimable. *Duclos.*

L'homme est né pour la société, et, quoiqu'il s'en trouve souvent de fort dangereuses, ce n'est pas une raison pour se vouer entièrement à la solitude. Ce n'est pas la société qu'il faut fuir, c'est la mauvaise société. *La Harpe.*

On croit le sourd malheureux dans la société. N'est-ce pas un jugement prononcé par l'amour-propre de la société qui dit : Cet homme-là n'est-il

pas bien à plaindre, de n'entendre pas ce que nous disons? *Chamfort.*

On ne peut [illegible]e dans la société après l'âge des passions. Elle n'est vraiment tolérable, que lorsqu'on peut se servir de son estomac pour s'amuser, et de sa personne pour tuer le temps.

Chamfort.

Solitude.

La solitude et le repos sont à l'esprit, ce que la diète est au corps. *Vauvenargues.*

On peut aimer la solitude sans être misanthrope : rien n'est moins susceptible d'attachement que les gens dissipés; les âmes sensibles se tirent de la foule. *J.-J. Rousseau.*

La solitude est sans fruit, quand on y est malgré soi. *Fénélon.*

Il est bon de se livrer quelquefois à la solitude; elle calme l'esprit, elle assure l'innocence, et elle apaise les passions tumultueuses, que le désordre du monde a fait naître. *Oxenstiern.*

On est plus heureux dans la solitude que dans le monde. Cela ne viendrait-il pas de ce que dans la solitude, on pense aux choses, et que dans le monde, on est obligé de s'occuper des hommes? *Chamfort.*

La solitude tente puissamment la chasteté.

Vauvenargues.

C'est dans la solitude que toutes les heures laissent une trace, que tous les instans sont représentés par une pensée, que le temps est au sage, et le sage à lui-même. *Thomas.*

La solitude est sans attraits pour la plupart des hommes, parce qu'elle ne leur fournit pas assez de pensées qui leur plaisent. *Nicole.*

La solitude est horrible, dans l'impuissance d'exercer les facultés de son âme. *Voltaire.*

La solitude est à l'esprit, ce que la diète est au corps, mortelle lorsqu'elle est trop longue, quoique nécessaire. *Vauvenargues.*

La solitude avec des livres, vaut mieux que la société avec des sots. ***

Il faut une tête pleine et une âme forte, pour supporter la solitude. *Bacon.*

Ce n'est que pour l'innocence, que la solitude peut avoir des charmes. *Le roi Stanislas.*

C'est dans les villes les plus peuplées, que l'on peut trouver une plus grande solitude. *Bacon.*

Heureux, et mille fois heureux, celui qui est assez riche de lui-même, pour vivre dans une paisible solitude, sans autre compagnie que Dieu et ses œuvres!

Bouhours.

Le tourbillon du monde étourdit toujours, et la solitude ennuie quelquefois. *Voltaire.*

L'homme qui s'aime trop, et les gens du grand monde, craignent de se trouver seuls : leur conscience et les préjugés les tyrannisent tour à tour; il faut que le fracas et le tumulte du monde, les étourdissent sur leurs propres sentimens. Mais la solitude est pour le sage la source des plaisirs les plus vifs; c'est là que, délivré du trouble et de l'agitation qu'on trouve dans le tumulte et la dissipation, il jouit de lui-même, il sent la félicité suprême, la satisfaction de sentir et de penser.

Le Chevᵉʳ de Jaucourt.

Sots.

Il y a des gens destinés à être sots, qui ne font pas seulement des sottises par leur choix, mais que la fortune même contraint d'en faire.

La Rochefoucauld.

Il n'y a point de sots si incommodes que ceux qui ont de l'esprit. *La Rochefoucauld.*

Un sot n'entre, ni ne sort, ni ne s'assied, ni ne se lève, ni ne se tait, ni n'est sur ses jambes, comme un homme d'esprit. *La Bruyère.*

Quand les sots veulent éviter un excès, il arrive souvent qu'ils tombent dans l'excès opposé.

Horace.

Un sot, est celui qui n'a pas même assez d'esprit pour être un fat. *La Bruyère.*

Un sot savant, est sot, plus qu'un sot ignorant.

Molière.

Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.

Boileau.

Il y a des sottises bien habillées, comme il y a des sots bien vêtus. *Chamfort.*

Un sot qui a un moment d'esprit, étonne et scandalise, comme des chevaux de fiacre au galop.

Chamfort.

Le sot est automate, il est machine, il est ressort; le poids l'emporte, le fait mouvoir, le fait tourner, et toujours dans le même sens, et avec la même égalité; il est uniforme, il ne se dément point; qui l'a vu une fois l'a vu dans tous les instans et dans toutes les périodes de sa vie; c'est tout au plus le bœuf qui meugle, ou le merle qui siffle: il est fixé et déterminé par sa nature, et j'ose dire par son espèce; ce qui paraît le moins en lui, c'est

son âme ; elle n'agit point, elle ne s'exerce point, elle se repose. *La Bruyère.*

Les sots n'apprennent rien de la raison, l'adversité peut les instruire. On a vu quelquefois l'imprudent devenir un sage dans l'infortune.
Démocrate.

Personne ne se croit propre, comme un sot, à duper les gens d'esprit. *Vauvenargues.*

On ne plaint pas un homme d'être un sot, et peut-être on a raison ; mais il est fort plaisant d'imaginer que c'est sa faute. *Vauvenargues.*

Le sot qui a beaucoup de mémoire, est plein de pensées et de faits ; mais il ne sait pas en conclure : tout tient à cela. *Vauvenargues.*

Le sot est comme le peuple, qui se croit riche de peu. *Vauvenargues.*

Les sots usent des gens d'esprit, comme les petits hommes portent de grands talons. *Vauvenargues.*

On n'est jamais si sot qu'avec les sots ; on cave au plus fort avec eux. *Le prince de Ligne.*

J'aime les gens d'esprit qui sont bêtes ; leur bêtise est toujours aimable et bonne : mais craignons les sots. *Le prince de Ligne.*

Laissez dire les sots ; le savoir a son prix.

La Fontaine.

Suicide.

L'homme malheureux sait qu'il est malheureux, et c'est à la fois la preuve de sa grandeur, et la cause de son désespoir. Se reconnaissant destiné au bonheur, il s'irrite d'une souffrance qui le lui ravit. S'il n'a pas appris à placer ce bonheur en soi-même, il devient furieux contre l'existence qui lui faisait espérer la félicité. Quelquefois même, sa folie l'emporte jusqu'à vouloir punir la vie d'avoir manqué à sa promesse ; et le suicide prouve si bien notre double nature, qu'il est comme une vengeance d'une partie de nous-mêmes contre l'autre.

Éd. Alletz, Essai sur l'homme.

Le suicide est une mort furtive et honteuse. C'est un vol fait au genre humain. Avant de le quitter, rends-lui ce qu'il a fait pour toi… Mais je ne tiens à rien ; je suis inutile au monde… Philosophe d'un jour ! ignores-tu que tu ne saurais faire un pas sur la terre, sans trouver quelque devoir à remplir, et que tout homme est utile à l'humanité, par cela seul qu'il existe ? *J.-J. Rousseau.*

Il n'est pas permis à l'homme de quitter la vie, sans l'ordre de celui dont il l'a reçue : ce serait abandonner le poste qui lui a été assigné par Dieu même. *Cicéron.*

S'il y a quelques exemples, chez plusieurs peuples, du suicide, on ne peut fonder aucune preuve du droit sur des faits, parce que l'erreur a beaucoup plus souvent, et plus long-temps régné que la vérité, et que tous les jours, nous ouvrons les yeux sur des préjugés qui avaient aveuglé nos pères. Toutes les pratiques anciennes et modernes, n'empêcheront pas que l'on ne viole les lois de la nature, et que l'on ne soit rebelle à Dieu, en coupant volontairement la trame de ses jours. *Formey.*

Superstition.

La superstition, et toutes les prétendues sciences qui en dérivent, et qui à leur tour la fortifient, telles que l'astrologie, la magie et l'alchimie, ne tiennent pas uniquement à l'ignorance et à l'orgueil, ni à un esprit naturellement faux, bien moins encore au goût du merveilleux, et à la pusillanimité du caractère, mais à la nature elle-même. Quels que soient les progrès que nous ayons faits dans cette étude, la nature est, et sera toujours, immense et inconnue; elle nous étonne et nous confond tous les jours par nos propres découvertes; elle renverse ce que nous regardions comme nécessaire; elle nous présente des combinaisons ou des faits que nous jugions impossibles; et souvent, ce que nous appelons ses lois, disparaissent devant une loi supérieure, et

ne s'offrent plus à nous que comme des exceptions. Ne pouvant connaître à fond la nature, nous sommes réduits à imaginer, et l'imagination s'attend à tout, croit tout, rêve le possible et l'impossible. L'immensité de la nature, notre étroite et profonde ignorance, les miracles que nous avons déjà observés, et les miracles innombrables qui nous échappent, tout donne aux rêves de l'imagination une activité incroyable, et semble justifier ses conceptions les plus bizarres. Sans doute, quand la raison se tait, nous devrions condamner toutes nos autres facultés au silence; là où nous ne savons plus rien, nous ne devrions pas non plus imaginer, et nous tenir sur la limite de notre horizon, sans divaguer au-delà. Mais cette force d'arrêt est rare : le philosophe le plus sage ne l'exerce que par intervalles; comment l'exiger et l'obtenir de la masse de l'espèce humaine? La superstition résulte donc de l'immensité des inconnues de la nature, que l'homme ne sait, ni dissiper, ni oublier, ni consentir à ignorer entièrement; et de la tendance de l'homme à placer quelque chose dans cette nuit épaisse, et dans cet océan incommensurable. *M. Ancillon.*

La superstition est un culte de religion, faux, mal dirigé, plein de vaines terreurs, contraire à la raison et aux saines idées qu'on doit avoir de l'Être suprême : ou, si vous l'aimez mieux, la superstition est cette espèce d'enchantement ou de pouvoir ma-

gique, que la crainte exerce sur notre âme. Fille malheureuse de l'imagination, elle emploie pour la frapper les spectres, les songes et les visions; c'est elle, dit Bacon, qui a forgé ces idoles du vulgaire, les génies invisibles, les jours de bonheur ou de malheur, les traits invincibles de l'amour et de la haine. Elle accable l'esprit, principalement dans la maladie ou dans l'adversité; elle change la bonne discipline et les coutumes vénérables, en momeries et en cérémonies superficielles. Dès qu'elle a jeté de profondes racines, elle est capable d'éteindre les lumières naturelles, et de troubler les têtes les plus saines. Enfin, c'est le plus terrible fléau de l'humanité. L'athéisme même (c'est tout dire) ne détruit point cependant les sentimens naturels, ne porte aucune atteinte aux lois, ni aux mœurs du peuple; mais la superstition est un tyran despotique, qui fait tout céder à ses chimères. Ses préjugés sont supérieurs à tous les autres préjugés. Un athée est intéressé à la tranquillité publique, par l'amour de son propre repos; mais la superstition fanatique, née du trouble de l'imagination, renverse les empires. *Deleyre.*

La multitude tient d'autant plus à ses superstitions, qu'on fait plus d'efforts pour l'en arracher.

L'abbé Barthélemy.

Quand une fois les hommes se livrent à la su-

perstition, ils ne font plus de pas que pour aller d'égaremens en égaremens. *Condillac.*

La superstition attribue à des causes surnaturelles, les choses dont l'ignorance ne permet pas de rendre raison. *Condillac.*

La superstition transforme l'homme en bête, le fanatisme en fait une bête féroce, et le despotisme une bête de somme. *La Harpe.*

La superstition est le plus terrible fléau du genre humain; elle abrutit les simples, elle persécute les sages, elle enchaîne les nations, et produit partout des maux effroyables. *J.-J. Rousseau.*

La superstition, est un monstre qui a toujours déchiré le sein de sa mère; c'est un serpent qui entoure la religion de ses replis, et la souille de son souffle impur. *Voltaire.*

Il n'y a point de superstition qui ne porte son excuse avec elle. *Vauvenargues.*

La piété est différente de la superstition. Pousser la piété jusqu'à la superstition, c'est la détruire. Les hérétiques nous reprochent cette soumission superstitieuse. C'est faire ce qu'ils nous repro-

chent, que d'exiger cette soumission, dans les choses qui ne sont pas matière de soumission.

Pascal.

La superstition est une vertu, quand la reconnaissance en est le motif. *Pythagore.*

La superstition, est fille du crime et de la peur.

Cicéron.

Le superstitieux a nécessairement le jugement faux, l'âme faible, et parfois le cœur dur : il met une force idéale à la place de la raison.

Fontenelle.

La piété sans lumières, est sujette à dégénérer en superstition. La superstition est à la religion, ce que la lie est au vin, ce que les scories sont aux métaux. *B. Franklin.*

La superstition semble n'être autre chose, qu'une crainte mal réglée de la Divinité. *Théophraste.*

Talent.

Que sont les grands talens, que de grands vices, si nous ne les employons que pour nous-mêmes? Que deviennent-ils entre nos mains? Souvent les instrumens des malheurs publics, toujours la source de notre condamnation et de notre perte.

Repassons sur tous les grands talens qui rendent les hommes illustres. S'ils sont donnés aux impies, c'est toujours pour le malheur de leur nation et de leur siècle. Les vastes connaissances, empoisonnées par l'orgueil, ont enfanté ces chefs et ces docteurs célèbres de mensonge qui, dans tous les âges, ont levé l'étendard du schisme et de l'erreur, et formé dans le sein même du christianisme, les sectes qui le déchirent. Ces beaux-esprits si vantés, et qui, par des talens heureux, ont rapproché leur siècle du goût et de la politesse des anciens, dès que leur cœur s'est corrompu, ils n'ont laissé au monde que des ouvrages lascifs et pernicieux, où le poison, préparé par des mains habiles, infecte tous les jours les mœurs publiques, et où les siècles qui nous suivront, viendront encore puiser la licence et la corruption du nôtre.

Comment ont paru sur la terre ces génies supérieurs, mais ambitieux et inquiets, nés pour faire

mouvoir les ressorts des États et des empires, et ébranler l'univers entier ? Les peuples et les rois, sont devenus le jouet de leur ambition et de leurs intrigues. Les dissensions civiles, et les malheurs domestiques, ont été les théâtres lugubres où ont brillé leurs grands talens. Un seul homme obscur, avec les avantages éminens de la nature, mais sans conscience et sans probité, a pu s'élever, dans le dernier siècle, sur les débris de sa patrie; changer la face entière d'une nation voisine et belliqueuse, si jalouse de ses droits et de sa liberté; se faire rendre les hommages que ses citoyens disputent même à leurs rois; renverser le trône, et donner à l'univers le spectacle d'un souverain, dont la couronne ne put mettre la tête sacrée, à couvert de l'arrêt inouï qui le condamna à la perdre.

Esprits vastes, mais inquiets et turbulens, capables de tout soutenir, hors le repos; qui tournent sans cesse autour du pivot même qui les fixe et qui les attache, et qui aiment encore mieux ébranler l'édifice, et être écrasés sous ses ruines, que de ne pas s'agiter, et faire usage de leurs talens et de leurs forces : malheur au siècle qui produit de ces hommes rares et merveilleux ! *Massillon.*

On entend par talent, un certain mouvement impétueux et heureux, qui nous porte vers certains objets, et les fait saisir juste, sans avoir aucun besoin du secours de la réflexion : je dis aucun; car

pour peu qu'on en ait besoin, c'est autant de rabattu sur l'essence et sur le mérite du talent. L'esprit, par opposition au talent, est la raison éclairée, qui examine les objets, les compare, en fait choix à son gré, et y met autant de temps qu'elle le juge nécessaire. Le talent est comme indépendant de nous ; et ses opérations semblent avoir été produites en nous par quelque être supérieur, qui nous a fait l'honneur de nous choisir pour ses instrumens : d'ailleurs, elles sont promptes ; ce qui a encore très-bonne grâce. Pour ce qu'on appelle esprit, ce n'est que nous. Nous sentons trop que c'est nous qui agissons; la difficulté et la lenteur des exécutions ne nous permettent pas de l'ignorer. Voilà les causes de cette préférence que l'on donne volontairement au talent sur l'esprit; car la raison humaine, souvent trop orgueilleuse, peut aussi quelquefois être trop humble. *Fontenelle.*

La nature semble avoir partagé des talens divers aux hommes, pour leur donner à chacun leur emploi, sans égard à la condition dans laquelle ils sont nés. *J.-J. Rousseau.*

Pour suivre son talent, il faut le connaître. Est-ce une chose aisée de discerner toujours les talens des hommes ? et à l'âge où l'on prend un parti, si l'on a tant de peine à bien connaître ceux des enfans qu'on a le mieux observés, comment celui dont

l'éducation aura été négligée, saura-t-il de lui-même distinguer les siens? Rien n'est plus équivoque que les signes d'inclination qu'on donne dès l'enfance; l'esprit imitateur y a souvent plus de part que le talent; ils dépendent plutôt d'une rencontre fortuite, que d'un penchant décidé, et le penchant même n'annonce pas toujours la disposition. *J.-J. Rousseau.*

On n'a des talens que pour s'élever, personne n'en a pour descendre; est-ce bien là l'ordre de la nature? *J.-J. Rousseau.*

Quand chacun connaîtrait son talent, et voudrait le suivre, combien le pourraient? combien surmonteraient d'injustes obstacles? combien vaincraient d'indignes concurrens? Celui qui sent sa faiblesse, appelle à son secours le manége et la brigue, que l'autre, plus sûr de lui, dédaigne.

J.-J. Rousseau.

S'il existait une société, où les emplois et les rangs fussent exactement mesurés sur les talens et le mérite personnel, chacun pourrait aspirer à la place qu'il saurait le mieux remplir; mais il faut se conduire par des règles plus sûres, et renoncer au prix des talens, quand le plus vil de tous, est le seul qui mène à la fortune. *J.-J. Rousseau.*

Les talens des hommes sont, comme les vertus,

des drogues que la nature nous donne pour guérir nos maux, quoique son intention soit que nous n'en ayons pas besoin. Il y a des plantes qui nous empoisonnent, des animaux qui nous dévorent, des talens qui nous sont pernicieux. S'il fallait toujours employer chaque chose selon ses principales propriétés, peut-être ferait-on moins de bien que de mal aux hommes. *J.-J. Rousseau.*

On doit se consoler de n'avoir pas les grands talens, comme on se console de n'avoir pas les grandes places. On peut être au-dessus de l'un et de l'autre par le cœur. *Vauvenargues.*

Ne forçons point notre talent;
Nous ne ferions rien avec grâce.

La Fontaine.

Le talent, disgracié dans les temps de calme, est rappelé dans les jours de péril. *Cte de Ségur.*

Nos plus sûrs protecteurs sont nos talens.
Vauvenargues.

Les vues courtes, je veux dire les esprits bornés et resserrés dans leur petite sphère, ne peuvent comprendre cette universalité de talens, que l'on remarque quelquefois dans un même sujet : où ils voient l'agréable, ils en excluent le solide; où ils croient découvrir les grâces du corps, l'agilité, la souplesse, la dextérité, ils ne veulent plus y ad-

mettre les dons de l'âme, la profondeur, la réflexion, la sagesse; ils ôtent de l'histoire de Socrate qu'il ait dansé. *La Bruyère.*

Personne ne peut mieux prétendre aux grandes places, que ceux qui en ont les talens.
Vauvenargues.

Les grands malheurs, font sentir le besoin des grands talens. *Cte de Ségur.*

La nature a donné aux hommes des talens divers. Les uns naissent pour inventer, et les autres pour embellir; mais le doreur attire plus de regards que l'architecte. *Vauvenargues.*

Les talens militaires périssent les derniers dans la décadence des peuples. *Cte de Ségur.*

Tous les talens réunis ne valent pas une vertu.
Toussaint.

Les talens donnent l'indépendance. ***

Tous les hommes ne sont pas nés pour les grands talens, et je ne crois pas qu'on puisse regarder cela comme un malheur, puisqu'il faut que toutes les conditions soient conservées, et que les arts les plus nécessaires ne sont ni les plus ingénieux, ni les plus honorables. *Vauvenargues.*

Entre esprit et talent, il y a la proportion du tout à sa partie. *La Bruyère.*

Talent, goût, esprit, bon sens : choses différentes, mais non incompatibles. *La Bruyère.*

Il y a de méchantes qualités qui font de grands talens. *La Rochefoucauld.*

Le talent est rare, la vanité crédule, l'amitié trompeuse, la gloire séduisante; elles multiplient les écrivains médiocres. *M. Villemain.*

L'enthousiasme public fait éclore des talens inconnus. *Raynal.*

Il est plus honnête et plus glorieux de s'avancer par ses talens, que par ses amis. ***

Comme nous agissons plus d'après nos sensations, que d'après nos réflexions, les talens de l'imagination auront toujours plus d'attraits pour nous que les conseils de la raison, sa rivale.

L'abbé Barthélemy.

Les grands talens sont toujours nécessairement rares, surtout quand le goût et l'esprit d'une nation sont formés : il en est alors des esprits cultivés, comme de ces forêts où les arbres pressés et élevés, ne souffrent pas qu'aucun porte sa tête trop au-

dessus des autres. C'est précisément parce qu'il y a beaucoup d'esprit en France, qu'on y trouvera dorénavant moins de génies supérieurs. *Voltaire.*

Il arrive quelquefois que des talens médiocres, de faibles connaissances, que l'on ne compterait pour rien dans les personnes obligées par état à en avoir de cette espèce, brillent beaucoup dans ceux que leur état n'y oblige pas : ces talens et ces connaissances font fortune, pour n'être pas à leur place ordinaire. *Fontenelle.*

Temps.

Le temps bien ménagé, est beaucoup plus long que n'imaginent ceux qui ne savent guère que le perdre. *Fontenelle.*

Le philosophe sait multiplier le temps, par l'industrie singulière avec laquelle il le distribue. Les grands plaisirs changent les heures en momens, mais l'art des sages est de changer les momens en heures. *Fontenelle.*

Le temps est comme l'argent : n'en perdez pas, vous en aurez assez. *M. de Lévis.*

Le temps est un fleuve et un torrent impétueux. Dès qu'une chose paraît, on la perd aussitôt de vue,

et celle qui prend sa place, est entraînée avec la même rapidité. *Marc-Aurèle.*

Le temps est un bien dont on est économe ou prodigue : les uns sont en état de rendre compte de l'emploi qu'ils en ont fait ; il ne reste à d'autres rien qui puisse justifier leur dépense. Aussi je ne trouve rien de plus honteux, qu'un vieillard qui n'a d'autres preuves d'avoir vécu long-temps, que son âge. *Sénèque.*

Le temps, qu'on ne possède qu'avec dégoût, qu'on ne perd qu'avec amertume, cet être impalpable et invisible, est le seul bien qui soit le propre de l'homme. Tout en nous appartient à la fortune ; le temps seul nous appartient, et savoir l'employer, c'est arracher les aiguillons venimeux de la vie et de la mort ; c'est suivre la nature dans les sentiers de la paix. *Young.*

La perte du temps est la plus grande des prodigalités, puisque le temps perdu ne se retrouve jamais, et que ce que nous appelons assez de temps, se trouve toujours trop court. *B. Franklin.*

Employez bien votre temps, si vous voulez mériter le repos, et ne perdez pas une heure, puisque vous n'êtes pas sûrs même d'une minute. *B. Franklin.*

On n'est pas né pour la gloire, lorsqu'on ne connaît pas le prix du temps. *Vauvenargues.*

Le temps est précieux, mais on n'en connaît pas le prix. Nos amis nous le demandent comme si ce n'était rien, et nous le donnons de même; souvent il nous est à charge; nous ne savons qu'en faire, nous en sommes embarrassés, tandis que nous devrions être si circonspects sur son usage et son bon emploi.

Fénélon.

Dieu attacha le plaisir à l'emploi du temps, et la peine à sa perte. *Young.*

Le temps use l'erreur, et polit la vérité.

M. de Lévis.

On ménage son crédit, son argent, ses amis, la faveur des grands, et l'on prodigue le temps, dont la perte est irréparable. *Aristote.*

Notre temps, nous le donnons à tout le monde; nous l'exposons, pour ainsi dire, en proie à tous les hommes. *Massillon.*

Le temps, ce bien plus sacré, plus précieux que l'or, est pour l'homme un fardeau plus pesant, et plus vil que le plomb. *Young.*

Soyons avares du temps; ne donnons aucuns de nos momens sans en recevoir la valeur; ne laissons sortir les heures de nos mains qu'avec épargne, qu'avec fruit, qu'avec autant de regret que quand nous donnons notre or; ne souffrons pas qu'aucun de

nos jours s'écoule, sans avoir grossi le trésor de nos connaissances et de nos vertus. L'usage du temps est une dette que nous contractons en naissant, et qu'il faudra payer avec les intérêts que notre vie stérile a entassés. *Le Tourneur.*

Le temps dont nous pouvons disposer, nous l'abandonnons à la folie : celui qui est encore dans l'avenir, nous l'assignons à la sagesse. *Young.*

Le regret qu'ont les hommes du mauvais emploi du temps qu'ils ont déjà vécu, ne les conduit pas toujours à faire de celui qui leur reste à vivre un meilleur usage. *La Bruyère.*

Il y a beaucoup de gens qui ne savent pas perdre leur temps tout seuls : ils sont le fléau des gens occupés. *M. de Bonald.*

Il n'y a rien que le temps n'adoucisse, ou ne surmonte. *Publius Syrus.*

On perd tout le temps qu'on peut mieux employer. *J.-J. Rousseau.*

Le temps marche à pas de voleur, jour et nuit. *Shakspeare.*

Ce temps si précieux nous est à charge; toute notre vie n'est qu'un art continuel de le perdre,

et malgré toutes nos attentions à le dissiper, il nous en reste toujours assez pour ne savoir encore qu'en faire; et la chose dont nous faisons le moins de cas sur la terre, c'est de notre temps. *Massillon.*

La plupart des hommes, échangent leur temps et leurs travaux contre la fortune.

L'abbé Barthélemy.

L'homme, entraîné par le torrent du temps, ne peut rien pour sa propre durée. *Buffon.*

Celui qui ne perd pas de temps en a beaucoup.

Fontenelle.

Ne soyez pas envieux du temps. *M. Necker.*

Le temps n'a point d'ailes pour le captif.

M. Jouy.

Nous employons la plus grande partie de notre temps à passer le temps. ***

Le présent, est la seule partie du temps qui nous appartienne; le passé n'est plus rien pour nous, et l'avenir ne nous sera peut-être pas donné : à quoi peut nous servir, au bord de la tombe, de regretter notre berceau? *Cte de Ségur.*

Travail.

Le travail est la vie de l'homme. *Voltaire.*

Le travail paie les dettes, et le désespoir les augmente. *B. Franklin.*

Le fruit du travail, est le plus doux des plaisirs. *Vauvenargues.*

Si l'ennui nous gagne, courons au travail; le remède est infaillible. *Young.*

Le travail est une meilleure ressource contre l'ennui, que les plaisirs. *L'abbé Trublet.*

La joie est un fruit qui ne peut croître que dans le champ du travail. *Young.*

Travail, noble soutien de l'indépendance, seul bien que l'injustice des hommes ne saurait nous ravir, tu nous délivres du malheur de l'oisiveté, et tu nous fais goûter les douceurs du repos. *M. de Lévis.*

Pour l'homme instruit, l'intervalle du travail au travail, n'est pas un temps perdu. *M. Arnault.*

Le travail et le plaisir, très-dissemblables de nature, s'associent pourtant de je ne sais quelle joncture naturelle. *Montaigne.*

La santé, la vigueur d'esprit, la paix du cœur, sont les fruits touchans du travail. *Vauvenargues.*

Travaille, tu dois payer ta vie par tes travaux. Le paresseux fait un vol à la société. *Phocylide.*

Le travail est le père de toutes les vertus, comme l'oisiveté est la mère de tous les vices. Le travail fortifie le corps, maintient la santé, prolonge la vie, et fait paraître le temps court; parce que le travail est dans l'ordre de la nature. L'oisiveté, au contraire, porte les marques visibles de la réprobation divine : elle engendre la mollesse et l'ennui, les maladies et la misère; elle induit le riche à tous les vices, et le pauvre à tous les crimes.

B. Franklin.

Travaillez, prenez de la peine :
C'est le fonds qui manque le moins.

La Fontaine.

La gloire arrive, lorsque le travail a frayé le chemin. *Publius Syrus.*

Le travail le plus ingrat qui existe, est celui de corriger l'ouvrage d'un autre. *Louis XVIII.*

Celui qui joint l'habitude du travail à celle des bonnes mœurs, est un être respectable.

M. Boinvilliers.

Le goût du luxe et des commodités de la vie, donne l'amour du travail, qui les procure, et qui fait la prospérité des États. *Raynal.*

Dans les villes, sont les travaux utiles; et dans les campagnes, les travaux nécessaires.

Montesquieu.

Le travail modéré fortifie, le travail excessif accable. *Raynal.*

On ne travaille que pour jouir; cette alternative de peine et de jouissance, est notre véritable vocation.

J.-J. Rousseau.

Usages.

On n'offense jamais plus les hommes, que lorsqu'on choque leurs cérémonies et leurs usages.

Montesquieu.

Les coutumes les plus absurdes, les étiquettes les plus ridicules, sont, en France et ailleurs, sous la protection de ces mots : *c'est l'usage.* C'est précisément ce que répondent les Hottentots, quand les Européens leur demandent pourquoi ils mangent des sauterelles, pourquoi ils dévorent la vermine dont ils sont couverts. Ils disent aussi : *c'est l'usage.*

Chamfort.

Il est mille choses qui, sans être prescrites par la loi, ni autorisées par aucune action, sont pourtant exigibles par l'usage, plus puissant que toutes les lois. *Sénèque.*

Les biens d'un homme ne sont pas dans ses coffres, mais dans l'usage qu'il en tire.

J.-J. Rousseau.

La nature ne nous donne et ne nous refuse aucune vertu ; elle ne nous accorde que des facultés dont elle nous abandonne l'usage. *L'abbé Barthélemy.*

Il est quelquefois plus à propos de se conformer à un mauvais usage, que de se distinguer, même par quelque chose de bon. *Dumarsais.*

Vanité.

Vain veut dire vide; ainsi, la vanité est si misérable, qu'on ne peut guère lui dire pis que son nom. Elle se donne elle-même pour ce qu'elle est.
Chamfort.

La vanité se joue de la vie des hommes, ainsi que de tout le reste. Un père laisse le plus d'enfans qu'il peut, afin de perpétuer son nom. Un conquérant, afin de perpétuer le sien, extermine le plus d'hommes qu'il lui est possible.
Fontenelle.

Il faut avoir bien de la vanité, pour ne pas connaître sa faiblesse. *Saint-Évremont.*

Les hommes sans passions, sans vertus et sans vices, n'ont qu'un seul sentiment : la vanité mal déguisée. *Condorcet.*

Tous les ridicules des hommes ne caractérisent peut-être qu'un seul vice, qui est la vanité. Et comme les passions des esprits frivoles sont subordonnées à cette faiblesse, c'est probablement la raison pourquoi il y a si peu de vérité dans leurs manières, dans leurs mœurs et dans leurs plaisirs. La vanité est ce qu'il y a de plus naturel dans les hom-

mes, et ce qui les fait sortir le plus souvent de la nature. *Vauvenargues.*

Ce qui nous rend la vanité des autres insupportable, c'est qu'elle blesse la nôtre.

La Rochefoucauld.

La vanité, est le premier intérêt des riches.

Vauvenargues.

La vanité est annexée à l'humaine nature, l'homme en est pétri; nos pensées, nos entretiens en sont la preuve. *Charron.*

La vanité ne peut venir que d'ignorance; l'homme vain est un aveugle qui se méconnaît lui-même. Il ressemble à l'oiseau dont on a crevé les yeux; vous le voyez s'élever dans les nues, et voler avec plus d'audace, parce qu'il vole dans les ténèbres.

Young.

Les passions les plus violentes nous laissent quelquefois du relâche, mais la vanité nous agite toujours. *La Rochefoucauld.*

La vanité ne produit rien de bon, et de l'orgueil n'attendez que des vices. *J.-J. Rousseau.*

La vanité est l'amour-propre qui se montre; la modestie est l'amour-propre qui se cache. Qui ne songe point à lui, n'est ni vain ni modeste.

Fontenelle.

La vanité nous fait faire plus de choses contre notre goût, que la raison. *La Rochefoucauld.*

S'il est quelqu'un que la vanité a rendu heureux, à coup sûr, ce quelqu'un était un sot.

J.-J. Rousseau.

Les hommes hauts et vains, sont semblables aux épis de blé; ceux qui lèvent le plus la tête sont les plus vides. ***

La fausse modestie est le dernier raffinement de la vanité; elle fait que l'homme vain ne paraît point tel, et se fait valoir au contraire par la vertu opposée au vice qui fait son caractère: c'est un mensonge. La fausse gloire est l'écueil de la vanité; elle nous conduit à vouloir être estimé par des choses qui, à la vérité, se trouvent en nous, mais qui sont frivoles, et indignes qu'on les relève : c'est une erreur.

La Bruyère.

On ne voit pas mieux le ridicule de la vanité, et combien elle est un vice honteux, qu'en ce qu'elle n'ose se montrer, et qu'elle se cache souvent sous les apparences de son contraire. *La Bruyère.*

Les hommes sans passions, sans vertus, et sans vices, n'ont qu'un seul sentiment; la vanité mal déguisée. *Condorcet.*

Une vanité connue déplaît moins, quand elle se

montre avec simplicité, que quand elle cherche à se couvrir du voile de la modestie. *Roubaud.*

La vanité de l'homme est la source de ses plus grandes peines; et il n'y a personne de si parfait et de si fêté, à qui elle ne donne encore plus de chagrin que de plaisir. *J.-J. Rousseau.*

Les cours seraient désertes, et les rois presque seuls, si l'on était guéri de la vanité et de l'intérêt. *La Bruyère.*

Les lambris dorés, le luxe, et la magnificence, n'annoncent que la vanité de celui qui les étale. *J.-J. Rousseau.*

La vanité des petits autorise l'orgueil des grands. *Mirabeau.*

Si la charité disposait des trésors dépensés par toutes les vanités, même la vanité religieuse, il n'y aurait plus de pauvres. ***

Vérité.

La vérité est une reine qui a dans le ciel son trône éternel, et le siége de son empire dans le sein de Dieu. Il n'y a rien de plus noble que son domaine, puisque tout ce qui est capable d'entendre, en relève, et qu'elle doit régner sur la raison même, qui a été destinée pour régir et gouverner toutes choses. *Bossuet.*

La vérité, cette lumière du ciel, est la seule chose

ici-bas qui soit digne des soins et des recherches de l'homme. Elle seule est la lumière de notre esprit, la règle de notre cœur, la source des vrais plaisirs, le fondement de nos espérances, la consolation de nos craintes, l'adoucissement de nos maux, le remède de toutes nos peines : elle seule est la source de la bonne conscience, la terreur de la mauvaise, la peine secrète du vice, la récompense intérieure de la vertu : elle seule immortalise ceux qui l'ont aimée, illustre les chaînes de ceux qui souffrent pour elle, attire les honneurs publics aux cendres de ses martyrs et de ses défenseurs, et rend respectable l'abjection et la pauvreté de ceux qui ont tout quitté pour la suivre : enfin, elle seule inspire des pensées magnanimes, et forme des âmes héroïques. Tous nos soins devraient donc se borner à la connaître, tous nos talens à la manifester, tout notre zèle à la défendre : nous ne devrions donc chercher dans les hommes que la vérité, et ne souffrir qu'ils voulussent nous plaire que par elle : en un mot, il semble qu'il devrait suffire qu'elle se montrât à nous pour se faire aimer, et qu'elle nous montrât à nous-mêmes, pour nous apprendre à nous connaître.

Massillon.

Quoiqu'il n'y ait rien de si naturel à l'homme que d'aimer et de connaître la vérité, il n'y a rien qu'il aime moins, et qu'il cherche moins à connaître. Il craint de se voir tel qu'il est, parce qu'il n'est pas tel qu'il devrait être ; et pour mettre à couvert ses

défauts, il couvre et flatte ceux des autres. Le monde ne subsiste plus que par ces complaisances mutuelles; il semble que l'esprit de mensonge soit répandu sur tous les hommes; on n'a plus ni le courage de dire la vérité, ni la force de l'écouter; la sincérité passe pour incivilité et pour rudesse; il n'y a presque plus d'amitié qui soit à l'épreuve de la franchise d'un ami : l'esprit, fécond en déguisemens, s'étudie à défigurer, selon ses besoins et ses intérêts, tantôt les vices, tantôt les vertus; et la parole, qui est l'image de la raison et comme le corps de la vérité, est devenue l'organe de la dissimulation et du mensonge.

Fléchier.

Telle est la destinée de la vérité sur la terre : si elle a des amis sincères, qui la défendent avec courage, elle a aussi des ennemis ardens, qui la combattent avec acharnement; sa lumière, en même temps qu'elle charme les esprits dociles, irrite les esprits superbes. Le propre de la vérité, c'est de combattre tous les vices et toutes les erreurs; et dès-lors, faut-il s'étonner qu'on voie s'armer contre elle toutes les passions et tous les préjugés? C'est un talent bien déplorable que celui que nous avons tous, plus ou moins, de répandre des ténèbres sur les choses les plus claires, de nous embarrasser nous-mêmes dans nos propres subtilités, et de réussir, plus d'une fois, à donner un faux jour de vraisemblance aux paradoxes les plus révoltans.

M. Frayssinous.

La vérité est comme les métaux que l'art ne crée point, mais qu'il purifie. *Duclos.*

Les plus grandes vérités sont ordinairement les plus simples. *Malesherbes.*

L'intérêt personnel fait déguiser la vérité aux rois : l'esprit de parti fait qu'on la dissimule à soi-même. *Malesherbes.*

La vérité est quelquefois complice de la calomnie. *Malesherbes.*

La vérité est donc bien redoutable pour ceux qui gouvernent, puisque l'on fait tant d'efforts pour l'empêcher de parvenir jusqu'au trône ! *Malesherbes.*

La vérité est le premier besoin de l'homme ; l'erreur est la source la plus commune de toutes ses fautes, et de tous ses malheurs. *Cte de Ségur.*

Le premier trait de la corruption des mœurs, est le bannissement de la vérité. *Montaigne.*

Il n'appartient qu'aux âmes grandes et fortes, de faire de la vérité le principal objet de leurs passions. *Vauvenargues.*

La vérité peut être comparée à un paysage immense, dont la perspective, les formes, les nuances, varient à l'infini, suivant le point de vue d'où on le considère. *Weiss.*

La vérité ne fait pas tant de bien dans le monde, que ses apparences y font de mal.

La Rochefoucauld.

Une vérité qu'on nous dit nous fait plus de peine que cent que nous nous dirions à nous-mêmes; on est moins humilié du fond des vérités, que flatté de savoir se les dire. Ce qui vient d'autrui blesse toujours un peu. *Fénélon.*

Le plaisir peut s'appuyer sur l'illusion, mais le bonheur repose sur la vérité. Il n'y a qu'elle qui puisse nous donner celui dont la nature humaine est susceptible. L'homme heureux par l'illusion, a sa fortune en agiotage; l'homme heureux par la vérité, a sa fortune en fonds de terre, et en bonnes constitutions. *Chamfort.*

Quand la vérité ne choque pas, elle excite l'admiration, et la porte jusqu'à l'enthousiasme.

Cte de Ségur.

L'homme qui sait dire la vérité aux rois est un phénomène rare; sa mort est une perte irréparable.

Cte de Ségur.

Il y a bien peu de gens pour qui la vérité ne soit pas une sorte d'injure. *Cte de Ségur.*

Tout écrivain moral doit se résoudre, s'il veut être lu, à déguiser, ou du moins à parer la vérité: quand on se borne à la faire respecter, on lui rend

un faible service ; l'essentiel est de la faire aimer, c'est le vrai moyen d'étendre son empire.

Cte de Ségur.

La vérité, sur les ailes du temps, marche, s'avance ; et son flambeau, qui chasse les ombres de l'erreur, brûle tous les imprudens qui repoussent la lumière, et qui osent s'en approcher pour l'éteindre. *Cte de Ségur.*

Soutenir la vérité par la violence, c'est lui prêter les armes du mensonge et de l'erreur.

Cte de Ségur.

La vérité devrait vivre, et passer de siècle en siècle, transmise par la tradition, comme un héritage qui appartient à la postérité. *Shakspeare.*

La vérité est pour les sots, un flambeau qui luit dans le brouillard, sans le dissiper. *Helvétius.*

La vérité n'a besoin ni d'instruction ni d'essais ; elle est née, pour ainsi dire, avec nous. A moins que de corrompre son naturel, on est véritable.

Saint-Évremont.

C'est le temps qui met au jour la vérité. Souvent elle se montre, lorsqu'on ne pense pas à la chercher.

Ménandre.

La vérité, fille du temps, obtient tout de son père. ***

Ce qui est vrai, l'est malgré nous ; mais ce que

nous inventons est notre ouvrage. Aussi l'on s'endort sur la vérité, et l'on meurt pour ses rêves.

M. Lemontey.

La vérité est comme la lumière : elle n'arrive jamais que mêlée avec un autre élément; sans quoi, l'œil de l'homme ne pourrait jamais la supporter.

M. Lemontey.

Vertu.

Il n'y a réellement qu'une sorte d'égalité qui dépende de l'homme ; c'est celle des vertus.

Malesherbes.

L'homme vicieux peut parler de la vertu : il n'appartient qu'à l'homme honnête de la faire sentir.

Malesherbes.

Quand on connaît les limites de la vertu, qu'on ne s'exagère point ses devoirs, on est incapable de les violer. *Duclos.*

Il faut de plus grandes vertus, pour soutenir la bonne fortune, que la mauvaise.

La Rochefoucauld.

Plus on est vertueux, plus on est éloigné d'en tirer vanité, et plus on est persuadé qu'on ne fait que son devoir; la vertu ne donne point d'orgueil.

Duclos.

Les vertus se perdent dans l'intérêt, comme les fleuves se perdent dans la mer. *La Rochefoucauld.*

L'utilité de la vertu est si manifeste, que les méchans la pratiquent par intérêt. *Vauvenargues.*

La gloire est la preuve de la vertu.
Vauvenargues.

Le nom de la vertu sert à l'intérêt aussi utilement que le vice. *La Rochefoucauld.*

La vertu ne s'inspire point par la violence.
Vauvenargues.

La vertu n'est point un trafic, mais une richesse.
Vauvenargues.

La vertu d'un homme ne doit pas se mesurer par ses efforts, mais par ce qu'il fait d'ordinaire.
Pascal.

Il y a, dans la véritable vertu, une candeur et une ingénuité que rien ne peut contrefaire, et à laquelle on ne se méprend point. *Fénelon.*

Ce n'est pas assez de connaître la vertu, il la faut aimer; ce n'est pas encore assez de l'aimer, il la faut pratiquer. *Confucius.*

Tout est mortel dans l'homme, excepté la vertu. Elle seule éternise la durée des plaisirs qu'elle procure, et les rend immortels comme elle. *Young.*

Il n'y que la vertu seule dont personne ne peut mal user, parce qu'elle ne serait plus vertu, si l'on en faisait un mauvais usage. *Bossuet.*

Une famille vertueuse est un vaisseau tenu, pendant la tempête, par deux ancres, la religion et les mœurs. *Montesquieu.*

Quelque méchans que soient les hommes, ils n'osent paraître ennemis de la vertu; et lorsqu'ils la veulent persécuter, ils feignent de croire qu'elle est fausse, ou ils lui supposent des crimes.
La Rochefoucauld.

La vertu tire sa gloire des persécutions qu'elle endure, comme un drapeau de guerre tire son lustre de ses lambeaux déchirés. *Rivarol.*

Plus on est vertueux, plus on a de peine à soupçonner la vertu des autres. *Cicéron.*

La vertu a cela d'heureux qu'elle se suffit à elle-même, et qu'elle sait se passer d'admirateurs, de partisans et de protecteurs. *La Bruyère.*

S'il est ordinaire d'être vivement touché des choses rares, pourquoi le sommes-nous si peu de la vertu?
La Bruyère.

On voit se soutenir la vertu persécutée et honorée, mais rarement la vertu persécutée et méprisée.
Helvétius.

La vertu ne veut être suivie que pour elle-même; si on emprunte parfois son masque pour une autre

occasion, elle nous l'arrache aussitôt du visage. C'est une vive et forte teinture, quand l'âme en est une fois abreuvée, et qui ne s'en va qu'elle n'emporte la pièce. *Montaigne.*

Les vertus d'éclat sont celles qu'on aime à pratiquer, vivre chez soi dans la méditation des vérités utiles, remplir son état, et ne régler que soi ou sa famille; vertu rare, sublime, difficile, mais obscure et dont on ne fait point de cas. *Saint-Réal.*

La vertu a beaucoup de prédicateurs, et peu de martyrs. *Helvétius.*

Les vertus de l'homme heureux sont agréables et faciles. Les vertus du malheureux sont difficiles et fâcheuses. L'homme heureux n'a qu'à s'abandonner à ses vertus, et il faut que le malheureux se sacrifie aux siennes. *Saint-Évremont.*

La vertu ne laisse pas que de réussir quelquefois; mais ce n'est qu'à force de temps, et d'épreuves redoublées. *Fontenelle.*

La vertu n'entre que dans une âme cultivée, éclairée, perfectionnée par un exercice continuel; nous naissons pour elle, mais non pas avec elle. Les hommes les plus heureusement nés ont, avant l'instruction, des dispositions à la vertu, mais ne sont pas vertueux. *Sénèque.*

Si la vertu se suffisait à elle-même, elle ne serait plus une qualité humaine, mais surnaturelle.

Vauvenargues.

Les plaisirs, les honneurs, les richesses, tout nous abandonne au dernier moment; la vertu seule nous suit : elle est encore avec nous, lors même que nous ne sommes plus. *Saadi.*

C'est le vice qui fait ressortir la vertu, comme la tempête fait ressortir l'éclat d'un beau jour. La générosité brille davantage à côté de l'avarice ; la pureté des mœurs, à côté de la débauche ; la clémence paraît plus magnanime, au milieu des fureurs de la vengeance ; la paix domestique semble plus touchante, au milieu des discordes qui, trop souvent, agitent les familles. Ainsi l'on peut dire sans exagérer que, dans le monde moral comme dans le monde physique, il est une sorte de beauté qui vient des oppositions et des contrastes. *M. Frayssinous.*

Celui qui possède la vertu, parlera toujours assez bien pour la recommander aux autres; mais celui qui parle bien de la vertu, ne la possède pas toujours. *Confucius.*

Tout a changé sur la terre; la vertu seule ne change jamais. Elle est semblable à la lumière du soleil, qui ne tient presque rien de la nature connue, et qui est toujours pure, toujours immuable,

quand tous les élémens se confondent sans cesse. Il ne faut qu'ouvrir les yeux pour bénir son auteur.
Voltaire.

On ne peut voir la vertu sans l'aimer, et l'on ne peut l'aimer sans être heureux. *Fénélon.*

La vertu surmonte tout, quand elle est douce, simple, ingénue et modeste. *Fénélon.*

La vertu donne la véritable politesse; on doit préférer une vertu sans tache à une longue vie.
Fénélon.

L'exercice de la vertu, élève et nourrit le génie.
J.-J. Rousseau.

La vertu est un état de guerre; et pour y vivre, on a toujours quelque combat à rendre contre soi.
J.-J. Rousseau.

L'exercice des vertus sociales, porte au fond des cœurs l'amour de l'humanité; c'est en faisant le bien qu'on devient bon. *J.-J. Rousseau.*

Vertu signifie force. Il n'y a point de vertu sans combat, il n'y en a pas sans victoire. La vertu ne consiste pas seulement à être juste, mais à l'être en triomphant de ses passions, en régnant sur son propre cœur. *J.-J. Rousseau.*

La vertu ne donne pas le bonheur, mais elle seule apprend à en jouir quand on l'a : la vertu ne ga-

rantit pas des maux de cette vie, et n'en procure pas les biens; c'est ce que ne fait pas non plus le vice avec toutes ses ruses; mais la vertu fait porter plus patiemment les uns, et goûter plus délicieusement les autres. *J.-J. Rousseau.*

On ne peut jouer long-temps la vertu.
Cte de Ségur.

Chez les peuples corrompus, la vertu brille encore quelquefois, mais sans éclairer.
Cte de Ségur.

Il ne peut exister de bons citoyens, là où l'on ne croit pas fermement à la vertu. *Cte de Ségur.*

Le sort de la vertu est d'être presque toujours dupe du vice. *Cte de Ségur.*

L'obscurité convient seule à la vertu, dans les temps de tyrannie. *Cte de Ségur.*

Quand la vertu sort d'une source obscure, son obscurité est illustrée par les actions et le mérite de l'homme. L'honneur sans la vertu, et qui n'est formé que de vains titres de grandeur et de noblesse, n'est qu'une enflure hydropique. Ce qui est bon par lui-même, est bon sans nom et sans titres; et ce qui est vil reste toujours vil, malgré les titres. *Shakspeare.*

Vice.

Il est des hommes qui ne peuvent pas plus réussir avec leurs vices, que d'autres avec leurs vertus.

Malesherbes.

C'est pour ne pas exclure les vices, qu'on les revêt d'un nom honnête. *Malesherbes.*

Il en coûte plus cher pour entretenir un vice, que pour élever deux enfans. *B. Franklin.*

Le vice est un parfait ouvrier de malheur. Les autres tyrans paient des bourreaux, inventent des fers chauds, des tenailles, des tortures. Mais le vice, sans aide et sans appareil d'outils, sitôt qu'il s'attache à l'âme, la brise, l'accable et la ruine; il remplit l'homme de douleurs, de lamentations, de rancunes, de regrets et de repentance. *Plutarque.*

Il y a des vices qui ne tiennent à nous que par d'autres, et qui, en ôtant le tronc, s'emportent comme des branches. *Pascal.*

On ne méprise pas tous ceux qui ont des vices; mais on méprise ceux qui n'ont aucune vertu.

La Rochefoucauld.

Il y a autant de vices qui viennent de ce qu'on ne s'estime pas assez, que de ce que l'on s'estime trop. *Montesquieu.*

Le premier pas dans le vice mène insensiblement jusqu'au crime, et l'homme aveugle n'aperçoit le précipice qu'après y être tombé. *Fénélon.*

L'habitude du vice peut bien affaiblir, mais jamais étouffer tout-à-fait la voix du remords. *Young.*

Les vices entrent dans la composition des vertus, comme les poisons entrent dans celle des remèdes. La prudence les assemble, et les tempère. *Duclos.*

L'indulgence pour le vice est une conspiration contre la vertu. *L'abbé Barthélemy.*

S'il est vrai qu'on ne peut anéantir le vice, la science de l'homme est de le faire servir à la vertu. *Vauvenargues.*

Pour se soustraire au vice, il faut le remplacer par une vertu, et non par le vice contraire : n'imitons pas ceux qui se corrigent de la timidité par l'impudence, de la rusticité par la bouffonnerie, de la honte par l'insolence, de la mollesse par la férocité. On voit des gens qui se croient bien corrigés, quand de superstitieux ils se sont faits athées, quand de simples ils sont devenus fourbes; comme ces ouvriers maladroits qui, pour dresser un bâton, le courbent de l'autre côté. *Plutarque.*

Nul vice n'est renfermé en lui-même. *Sénèque.*

On se trompe, si l'on regarde comme des vices propres à notre siècle, le luxe, l'oubli des mœurs, et les autres déréglemens que chaque déclamateur impute à l'âge où il vit. Ce sont les vices des hommes, et non des temps. *Sénèque.*

Si nous déracinions chaque année un seul vice, bientôt nous serions parfaits. *Imitation de J.-C.*

Le sage corrige ses vices, en voyant ceux d'autrui. *Publius Syrus.*

Il n'y a point de vice qui ne cherche à se couvrir par quelques excuses. *Publius Syrus.*

Le vice ne peut jamais croire à l'existence de la vertu. *Cte de Ségur.*

Si les vices des hommes restent à peu près toujours les mêmes, leurs formes varient sans cesse; ils sont, selon l'usage des peuples, plus grossiers ou plus délicats, plus hypocrites ou plus effrontés, plus dominans ou plus comprimés; ils ont, pour ainsi dire, selon les circonstances, différens costumes, différentes couleurs et différens langages. *Cte de Ségur.*

Les petits vices paraissent à travers les haillons de la misère. Mais la fourrure et la robe de soie cachent tout. Donnez au vice un bouclier d'or, et le glaive de la justice viendra s'y briser sans l'enta-

mer. Mais couvrez son bouclier de haillons, un pygmée va le percer avec une faible paille.

Shakspeare.

Il est des vices et des vertus de circonstances.

N. Bonaparte.

Celui qui a beaucoup de vices, a beaucoup de maîtres. *Pétrarque.*

La peine du vice et du crime, est dans le vice et le crime mêmes. *Raynal.*

Vie.

Le premier et fondamental avis, est de ne vivre point à l'aventure, comme font presque tous. Ils ne goûtent, ne possèdent, ni ne jouissent de la vie : mais ils s'en servent pour faire d'autres choses. Leurs desseins et occupations troublent souvent et nuisent plus à la vie, qu'ils n'y servent. Ces gens-ci font tout à bon escient, sauf de vivre. Toutes leurs actions et petites pièces de leur vie leur sont sérieuses, mais tout le cours entier de la vie n'est qu'en passant, et comme sans y penser; c'est un présupposé à quoi ne faut plus songer; ce qui n'est qu'accident leur est principal, et le principal ne leur est qu'accessoire. Ils s'affectionnent et roidissent à toutes choses : les uns, à amasser sciences, honneurs, dignités, richesses; les autres à prendre leur plaisir, chasser, jouer, passer le temps; les autres, à des spé-

culations, fantaisies, inventions; les autres, à manier et traiter affaires; les autres à autres choses; mais à vivre, ils n'y pensent pas. Ils vivent comme insensiblement, étant bandés et pensifs à autres choses. La vie leur est comme un terme, et un délai pour l'employer à autre chose. Or, tout ceci est très-injuste, c'est un malheur et trahison à soi-même; c'est bien perdre sa vie, et aller contre ce que chacun se doit, qui est de vivre sérieusement, attentivement et joyeusement. *Charron.*

Il en est de la vie comme de tous les biens; on les dissipe, tant qu'on les croit inépuisables.
M. Droz.

La vie est un arbre, dont le fruit est souvent amer.
Pend-Attar.

Cette vie est un sommeil, dont celle de l'autre monde est le réveil. *Ferdoussy.*

L'arrivée du printemps, et le retour de l'hiver, plient, tour à tour, les feuillets du livre de notre vie.
D'Jamy.

La vie nous paraît courte, et les heures longues; nous voudrions alonger la chaîne, et rétrécir les anneaux. *Addison.*

Si vous aimez la vie, ne prodiguez pas le temps; car c'est l'étoffe dont la vie est faite. *B. Franklin.*

La vie tranquille et la vie oisive, sont deux choses fort différentes. *B. Franklin.*

La vie est un concert; pour peu que les cordes d'un instrument ne soient pas d'accord, le vrai musicien s'en aperçoit. Évitons donc avec plus de précision encore, toute dissonnance dans la vie, puisque l'harmonie des actions est de tout autre importance que celle des sons. *Cicéron.*

Il vaudrait mieux passer sa vie à ne rien faire, qu'à faire des riens. *Pline.*

La vie est courte et ennuyeuse, lorsqu'on la passe toute à désirer, et qu'on remet à l'avenir son repos. *La Bruyère.*

On dirait que la longue possession de la vie nous rend à la fin propriétaires, et qu'à force d'années, l'homme prescrit contre le tombeau. *Young.*

La courte durée de la vie ne peut nous dissuader de ses plaisirs, ni nous consoler de ses peines. *Vauvenargues.*

La fin de la vie est triste, le commencement doit être compté pour rien, et le milieu est presque toujours un orage. *Voltaire.*

La vie est trop flattée, la mort trop calomniée:

le sage qui sait user de l'une, et ne pas redouter l'autre, les compare ensemble et leur rend justice.
Young.

La vie est comme une salle de spectacle; on entre, on regarde, et l'on sort. *Pythagore.*

La vie est un journal, sur lequel on ne doit inscrire que de bonnes actions. *Rivarol.*

La plupart des hommes emploient la première partie de leur vie, à rendre l'autre misérable.
La Bruyère.

Nous jugeons de la vie d'une manière trop désintéressée, quand nous sommes forcés de la quitter. Nous n'en penserions pas de même, si nous obtenions d'y rentrer. *Vauvenargues.*

La vie est courte, si elle ne mérite ce nom que lorsqu'elle est agréable; puisque si l'on cousait ensemble toutes les heures que l'on passe avec ce qui plaît, l'on ferait à peine, d'un grand nombre d'années, une vie de quelques mois. *La Bruyère.*

Si la vie est misérable, elle est pénible à supporter; si elle est heureuse, il est horrible de la perdre : l'un revient à l'autre. *La Bruyère.*

Il n'y a rien que les hommes aiment mieux à conserver, et qu'ils ménagent moins, que leur propre vie. *La Bruyère.*

Il y a un temps où la raison n'est pas encore, où l'on ne vit que par instinct, à la manière des animaux, et dont il ne reste dans la mémoire aucun vestige. Il y a un second temps où la raison se développe, où elle est formée, et où elle pourrait agir, si elle n'était obscurcie, et comme éteinte, par les vices de la complexion, et par un enchaînement des passions qui se succèdent les unes aux autres, et conduisent jusqu'au troisième et dernier âge. La raison, alors dans sa force, devrait produire; mais elle est refroidie et ralentie par les années, par la maladie et la douleur, déconcertée ensuite par le désordre de la machine qui est dans son déclin : et ces temps néanmoins sont la vie de l'homme.

La Bruyère.

Le pélerinage de cette vie n'est pas semé de roses, et les dernières journées de la route, sont presque toujours les plus épineuses. *Voltaire.*

Il faut avouer que la vie est comme le festin de Damoclès, le glaive est toujours suspendu.

Voltaire.

Quand on a passé le temps des illusions, on ne jouit plus de la vie, on la traîne. Traînons donc.

Voltaire.

Je conviens que la vie n'est pas bonne à grand'-chose. Nous ne la supportons, que par la force d'un instinct presque invincible, que la nature nous a donné. Elle a ajouté à cet instinct le fond de la boîte de Pandore; l'espérance. *Voltaire.*

Ceux qui ne savent pas se faire des principes sur la manière de supporter la vie, sont comme ces malades qui ne savent souffrir ni le froid, ni le chaud. Le bonheur les transporte, le malheur les abat; ils sont troublés par l'une et l'autre fortune, et surtout, par celle qu'on est convenu d'appeler heureuse. *Plutarque.*

Selon le cours ordinaire des choses, de quelques maux que soit semée la vie humaine, elle n'est pas, à tout prendre, un mauvais présent; et si ce n'est pas toujours un mal de mourir, c'en est fort rarement un de vivre. *J.-J. Rousseau.*

Nous tenons à la vie, comme d'anciens locataires que l'habitude familiarise avec les incommodités de leur demeure. *Sénèque.*

La vie est comme un drame; ce n'est pas sa longueur, mais la façon dont il est joué, qui nous importe. Il n'est pas question de savoir à quel endroit vous finirez. Finissez où vous voudrez; faites en sorte seulement que le dénouement soit bon. *Sénèque.*

Quiconque méprise sa vie, est maître de la vôtre. *Sénèque.*

Personne ne voudrait de la vie, s'il ne la recevait à son insu. *Sénèque.*

Le sage se retire modestement de la vie, comme d'un festin. *Démophile.*

Dans la plénitude du bonheur, chaque jour est une vie tout entière. *Goëthe.*

La vie est le chemin de la mort. *Saadi.*

La vie est trop longue pour le malheureux, trop courte pour l'heureux. *Publius Syrus.*

La vie d'un homme de bien, est un combat continuel contre les mauvais penchans; il n'est point de vertu, même la plus naturelle, qui ne soit attaquée incessamment, et sourdement minée par quelques vices secrets. *Cte de Ségur.*

La vie des hommes de bien, expire plus vite que la fleur dans le bouton : ils meurent avant d'être malades. *Shakspeare.*

Le lendemain, puis le lendemain, et un autre lendemain encore s'avance, d'un jour à l'autre, d'un pas insensible, et tous nos jours passés n'ont fait qu'éclairer des insensés, dans le chemin qui mène à la sombre mort. La vie n'est qu'une ombre ambulante. *Shakspeare.*

Il nous importe plutôt de vivre bien, que de vivre long-temps. *Publius Syrus.*

Vieillard.

C'est une grande difformité dans la nature, qu'un vieillard amoureux. *La Bruyère.*

Lorsque vous voyez un vieillard aimable, doux, égal, content et même joyeux, soyez certain qu'il a été, dans sa jeunesse, juste, bon, généreux et tolérant; sa fin ne lui donne ni regret du passé, ni crainte de l'avenir, et son couchant est le soir d'un beau jour. *Cte de Ségur.*

On tire peu de service des vieillards, parce que la plupart, occupés de vivre et d'amasser, sont désintéressés sur tout le reste. *Vauvenargues.*

Les vieillards qui ont étudié dans leur jeunesse, n'ont besoin que de se ressouvenir, et non d'apprendre. *Montesquieu.*

Le monde est usé pour le vieillard : le vieillard est usé pour le monde. Si nous entendions nos intérêts, nous nous retirerions du monde, comme les abeilles quittent la fleur dont elles ont épuisé les sucs. *Young.*

Les vieillards aiment à donner de bons préceptes, pour se consoler de n'être plus en état de donner de mauvais exemples. *La Rochefoucauld.*

Le vieillard frivole et vicieux, est celui qui ressemble le plus à l'enfant; mais c'est un enfant disgracieux : son babil bégaie, sa légèreté radote, son sourire grimace; ne pouvant refaire les folies et les étourderies de sa jeunesse, il les remâche, et les raconte pesamment. Sur ses rides, on devrait voir avec respect les leçons de l'expérience gravées, on ne reconnaît que la sottise et le vice qui ont pris leur pli; ses cheveux blancs promettaient la sagesse, ses paroles et ses actions ne montrent que la folie. Beaucoup d'hommes sont de vieux enfans.

C de Ségur.

Les vieillards chagrins sont ceux que leur mémoire tourmente, et qui regrettent une vie mal dépensée. *Cte de Ségur.*

Tout le monde souhaite de vivre long-temps, mais personne ne veut passer pour vieux, à cause sans doute des imperfections qui rendent les vieillards, ou dégoûtans, ou à charge aux autres. Avec tout cela, un âge honorable est la couronne d'une vie vertueuse; et les cheveux blancs d'un vieillard sans reproche, sont des lauriers dont le temps le couronne : tout vieillard qui mène une vie bien séante à son âge, mérite respect. *Oxenstiern.*

Les vieillards doux, modérés, et d'une humeur facile, jouissent d'une vieillesse supportable : l'hu-

meur difficile et chagrine rend désagréable à tout âge. *Cicéron.*

Vieillesse.

Les débauches de la jeunesse, sont autant de conjurations contre la vieillesse ; on paie cher, le soir, les folies du matin. *Bacon.*

Pour ceux qui n'ont point de ressource dans eux-mêmes, tout âge est difficile à passer. Mais, lorsqu'on tire de son propre fonds toute sa félicité, on ne trouve rien de fâcheux dans les ordres de la nature. Appliquons cela surtout à la vieillesse. Tout le monde souhaite d'y parvenir ; et quand on y est arrivé, tout le monde s'en plaint : tant il y a d'inconstance et d'injustice, dans les hommes qui ne raisonnent pas ! La vieillesse, disent-ils, est venue à eux sourdement, et bien plus vite qu'ils ne s'y attendaient. Mais s'ils ont mal supputé, à qui la faute ? Car la vieillesse s'est-elle plus vite glissée après la jeunesse, que la jeunesse après l'enfance ? Mais, de plus, leur serait-elle moins onéreuse au bout de huit cents ans, qu'elle ne l'est au bout de quatre-vingts ? Tout le passé, quelque long qu'il fût, ne pourrait, étant passé, consoler une folle vieillesse et l'adoucir. *Cicéron,* traduction de l'abbé d'Olivet.

Une heureuse vieillesse est le fruit d'une sage

jeunesse : l'une a préparé à l'autre de nobles voluptés. *Cte de Ségur.*

La vieillesse qui termine une vie obscure, n'inspire que de la pitié; celle qui couronne une vie utile, vertueuse, illustre, commande la vénération.

Cte de Ségur.

Une belle vieillesse fait encore mieux quelquefois que de couronner une belle vie; souvent elle en a expié et réparé une mauvaise : comme on voit des monumens plus vénérables dans leur vieillesse, tandis que d'autres se dégradent par le temps.

Cte de Ségur.

L'avarice adhère à la vieillesse, comme à la jeunesse l'amour. *Shakspeare.*

La vieillesse est à la fois l'objet de nos désirs et de nos murmures. *Cicéron.*

La vieillesse ressemble un peu à la vertu : on la respecte, mais on ne l'aime pas; elle annonce la fin du banquet de la vie. *Cte de Ségur.*

La vieillesse chagrine est le résultat d'une jeunesse mal cultivée : la saine vieillesse, qui termine une sage existence, c'est le bon fruit dans sa maturité. *Cte de Ségur.*

A mesure que la possession de la vie est plus

courte, je veux la rendre plus vive, plus pleine, plus profonde; je veux arrêter la légèreté de sa fuite, par la promptitude de ma saisie; il faut secourir la vieillesse, il faut l'étayer. Je m'aide de tout; et la sagesse et la folie auront assez affaire de m'aider, par office alternatif, dans ce dernier âge. *Montaigne.*

L'espoir de rejoindre les êtres chéris qu'on a perdus, adoucit, pour la vieillesse, l'approche de la mort, et la métamorphose presque en plaisir.
Cicéron.

C'est dans l'enfance qu'on jette les fondemens d'une bonne vieillesse. *Plutarque.*

La vieillesse languissante et ennemie des plaisirs, dégoûte du présent, fait craindre l'avenir, rend insensible à tout, excepté à la douleur. *Fénélon.*

La vieillesse est un tyran qui défend, sous peine de la vie, tous les plaisirs de la jeunesse.
La Rochefoucauld.

Une couronne n'empêche pas de vieillir chaque jour de vingt-quatre heures; et si c'est avec plus d'éclat, c'est ordinairement avec moins de gaîté et de repos. *Weiss.*

La jeunesse est la saison de l'action, la vieillesse celle de la réflexion. *Young.*

Les conseils de la vieillesse éclairent sans échauffer, comme le soleil de l'hiver. *Vauvenargues.*

On craint la vieillesse, qu'on n'est pas sûr de pouvoir atteindre. *La Bruyère.*

On espère de vieillir, et l'on craint la vieillesse; c'est-à-dire l'on aime la vie, et l'on fuit la mort. *La Bruyère.*

Dieu fait grâce à ceux à qui il soustrait la vie par le menu. C'est le seul bénéfice de la vieillesse. La dernière mort en sera d'autant moins pleine et nuisible; elle ne tuera plus qu'un demi ou quart d'homme. *Montaigne.*

Pour celui qui cultive une douce philosophie, la vieillesse même n'est point un sujet d'alarmes. Tous les hommes sont à peu près du même âge; à quatre-vingts ans, on est aussi sûr qu'à seize ans de voir encore le lendemain. *M. Droz.*

Jointe à la grande misère, la vieillesse n'a plus de douceurs, même pour le sage : unie à la plus grande fortune, elle est encore fâcheuse pour l'insensé. *Cicéron.*

La vieillesse est le fruit de la sobriété; et si elle ne vaut pas un désir, elle ne mérite pas non plus un refus. Il est agréable de rester long-temps avec

soi, quand on s'est rendu une jouissance digne de soi. *Sénèque.*

Volupté.

On entend communément par volupté, tout amour du plaisir qui n'est point dirigé par la raison, et en ce sens, toute volupté est illicite; le plaisir peut être considéré par rapport à l'homme, qui a ce sentiment, par rapport à la société, et par rapport à Dieu. S'il est opposé au bien de l'homme qui en a le sentiment, à celui de la société, ou au commerce que nous devons avoir avec Dieu, dès-lors il est criminel. On doit mettre dans le premier rang, ces voluptés empoisonnées qui font acheter aux hommes, par des plaisirs d'un instant, de longues douleurs. On doit penser la même chose, de ces voluptés qui sont fondées sur la mauvaise foi et sur l'infidélité; qui établissent dans la société la confusion de races et d'enfans, et qui sont suivies de soupçons, de défiance, et fort souvent de meurtres et d'attentats, sur les lois les plus sacrées et les plus inviolables de la nature. Enfin, on doit regarder comme un plaisir criminel le plaisir que Dieu défend, soit par la loi naturelle qu'il a donnée à tous les hommes, soit par une loi positive; comme le plaisir qui affaiblit, suspend, ou détruit le commerce que nous avons avec lui, en nous rendant trop attachés aux créatures. *Diderot.*

La volupté est à la fois violente et piperesse : plus elle nous mignarde, plus défions-nous-en ; car elle nous veut embrasser pour nous estrangler ; elle nous appaste de miel, pour nous saouler de fiel. *Charron.*

Le plaisir s'avilit, si le sentiment ne l'accompagne pas, et, séparée de la délicatesse, la volupté perd ses charmes les plus touchans. *Weiss.*

Si tu épuises la volupté jusqu'à la lie, tu rencontreras la peine au fond du vase. *Young.*

La volupté est-elle un bien ? non ; car le vrai bien doit être utile, et mériter les soins d'un homme vertueux et honnête ; mais un homme vertueux et honnête s'est-il jamais repenti d'avoir négligé la volupté ? donc la volupté n'est ni utile ni bonne. *Marc-Aurèle.*

Si la douleur de tête nous venait avant l'ivresse, nous nous garderions de trop boire ; mais la volupté marche devant pour nous tromper, et nous cache sa suite. *Montaigne.*

La conscience, la réputation, la santé, la bourse, sont des victimes qu'on sacrifie à la volupté. *Oxenstiern.*

On ne quitte guère les voluptés, que par lassitude. *Saint-Évremont.*

La volupté est sur les bords de la douleur; elle y tombe, sans la plus grande justesse d'équilibre.
Sénèque.

Redoute la volupté; elle est la mère de la douleur. *Solon.*

La volupté n'est pas le bonheur; il peut se passer d'elle. *Pythagore.*

Si l'amour ne dépendait que des sens, la volupté suffirait pour le satisfaire. *Moncrif.*

La tempérance est la plus fine et la plus délicate des voluptés. *Sénèque.*

La volupté suppose beaucoup de choix dans les objets, et même de la modération dans la jouissance. *Roubaud.*

La volupté affaiblit l'esprit, et corrompt le cœur.
Vauvenargues.

FIN.

Table des matières.

Pages

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.



DICTIONNAIRE DE MAXIMES

CHOIX DE

MAXIMES, PENSÉES, SENTENCES, RÉFLEXIONS ET DÉFINITIONS

EXTRAITES

DES MORALISTES ET DES ÉCRIVAINS TANT ANCIENS QUE MODERNES

PAR

M. J.-F.-G. HENNEQUIN

PARIS
ADOLPHE DELAHAYS, LIBRAIRE
4-6, RUE VOLTAIRE, 4-6
—
1856

OUVRAGES PARUS, QUI SE VENDRONT SÉPA...

—

TRAITÉ *d'Anatomie descriptive* de BICHAT, augmenté et annoté par M. ... fesseur à la faculté de médecine, HUGUIER et LENOIR, prosecteurs ... culté, MALLE, professeur agrégé de la faculté de Strasbourg, ... bre de l'Institut. 2 vol. in-8°.

TRAITÉ *d'Anatomie générale* de BICHAT, revu et augmenté par les ... in-8°.

RECHERCHES *sur la Vie et la Mort*, par BICHAT; suivies des ouvrages ... relle des phénomènes physiologiques, ... 1 vol. in-8°.

... ar M. BEUGNOT, D.-M.-P., ancien chef de ... re d'Alfort. 1 vol. in-8°.

... ale, par M. J. FRANK, professeur de cl... ... na, traduit pour la première fois en ... égé de la faculté de médecine de Paris.

... *ficale*, par S. COOPER, traduit par M. DEL...

... HALLÉ et TOURTELLE, professeurs d'... ... sbourg, avec des additions et des notes ... ital Necker. 1 vol. in-8°.

... *de matière médicale*, par M. GIACOMINI, p... ... ersité de Padoue, traduit par MM. MOJON et ...

... par M. EUSÈBE DE SALLE, D. M., suivi ... ... mpler des lois, ordonnances et règlemen... ... cice des diverses branches de l'art de gu...

... *x*, par SCARPA, avec des additions et des notes ...

... *les Maladies des femmes et des enfants*, par ... ... l'université de Glascow, traduit, pour la ... fois, ... Dr GALLIOT, sur la 9e édition. 1 vol. in-8°.

TRAITÉ *de Physiologie*, par MM. BRACHET et FOUILHOUX, médecins de l'... de Lyon. 1 vol. in-8°.

TRAITÉ *de Chimie Médicale*, par M. BEUGNOT, D.-M.-P., ancien chef de... chimiques de l'école vétérinaire d'Alfort. 1 vol. in-8°.

HIPPOCRATE, texte latin de FOES et traduction française de GARDEIL e... 2 vol. in-8°.

CELSE, latin et français. 1 vol. in-8°.

SYDENHAM et HUXAM, traductions ... 1 vol. in-8°.

PRINGLE et LIND, traductions françaises. 1 v... in-8°.

STOLL, traduit par le professeur MAHON, avec les aphorismes de St... *Boerhaave*, et les notes de Pinel, Mahon, etc. 1 vol. in-8°.

MORGAGNI, *Traité du siége et des causes des maladies*, traduction fra... DESTOUET. 3 vol. in-8°.

MÉMOIRES *de l'Académie Royale de* ..., précédés d'une analys... professeur MARJOLIN, et suivis de ... oires inédits. 3 vol. in-8°.

TISSOT, Œuvres, édition du professeur HALLÉ. 1 vol. in-8°.

ZIMMERMANN, Traité de l'expérience, Traité de la dysenterie; et BARTHE... des goutteuses. 1 vol. in-8°.

CORVISART, Maladies du cœur, percussion de la poitrine; et BAYLE, Ph... pulmonaire, Pustule maligne, Anatomie pathologique. 1 vol. in-8°.

RAMAZZINI, ROEDERER, WAGLER et JURINE, *Traité des maladies des artisans* ... 1 vol. in-8°.

BIOGRAPHIE MÉDICALE. 2 vol. in-8°.

CHOPART. *Voies urinaires*. 1 vol. in-8°.

PARIS, IMP. DE PLON FRÈRES, 36, RUE ...

AVIS IMPORTANT

—

Il paraît séparément un Album de gravures avec chaque série des *Proverbes dramatiques* de T. LECLERCQ. Les dessins sont ...

THÉODORE LECLERC...

NOUVELLE ÉDITION

... AUGMENTÉE DES ... ITS

BIBLIOTHÈQUE D'UN HOMME DE GOUT

vol.

Agrel. . . Man. des Propriétaires. 1
Albert Aubert. Vie de M. Boudin. . 1
Ancelot. . . Poésies. 1
Andre. . . . Œuvres philosophiques. 1
Angelo de Sorr. Le Vampire. 1
Arago (J.). Pujol. 1
Arétin. . . Œuvres choisies. 1
Arnauld. . . Œuvres philosophiques. 1
Arnould et Fournier. Struensée. . 1
Auger. . . . L'Empereur. 1
Aycard. . . Nouvelles d'hier. 1
Balzac. . . Balthazar Clæs. 1
— Histoire des Treize. . . 1
— César Birotteau. 1
— Louis Lambert. 1
— Théâtre. 1
— Le Faiseur. 1
Bawr (Mme) Nouvelles. 1
— Robertine. 1
— Raoul, ou l'Enéide. . . 1
— Mes souvenirs. 1
Beaudoux (Mme). La Science maternelle. 1
Beaumont. . Système pénitentiaire. . 1
Beecher Stowe. La Case de l'Oncle Tom. 1
— Nouvelles américaines. . 1
Béchard. . De l'Administration. . . 2
— La Commune. 1
Benvenuto Cellini. Œuvres. 2
Bernardi. . Glacier impérial. 1
Blaze de Bury. Voy. en Autriche. . 1
Boitard. . . Les vingt-six Infortunes de Pierrot. 1
Bossuet. . . Défense de l'Église. . . . 1
— Elévations à Dieu. . . . 1
— Histoire des Variations. 3
— Avertissements aux Protestants 1
Bourdon . . Illustres médecins. . . . 1
— Lettres à Camille sur la physiologie. 1
Bouvet. . . La Turquie. 1
Buchez. . . Assemblée constituante. 5
Buffier. . . Œuvres philosophiques. 1
Burney (Miss). Evelina. 1
Burns. . . . Poésies complètes. . . . 1
Buhot de Kersers. Histoire de la Tour d'Auvergne. . . . 1
Campenon. . Œuvres poétiques. . . . 1
Capefigue. . Hugues Capet. 2
— Philippe d'Orléans. . . 1
Cerfbeer. . La Guyane. 1
Cervantes. Hist. de Don Quichotte. 2
Chambrun. . Les Larmes de Jacques Pineton de Chambrun. . 1
Charrière (Mme de). Caliste. 1
Chénier. . . Poésies. 1
Clarke. . . Œuvres philosophiques. 1
Clément d'Alexandrie (Saint). Œuvres choisies. 1
Cooper. . . Dernier des Mohicans. . 1
Corneille . Œuvres. 2
Cousin (V.). Philosophie cartésienne. 1
Damas Hinard. Romancero général. 2
Delécluse . Dante Alighieri. 2
Desnoiresterres. Les Talons rouges. 1
Desplaces. . Les Poëtes vivants. . . . 1
Didier (Ch.) Rome souterraine. . . . 1
Diodore de Sicile. Bibliothèq. historique. 4
Dumas. . . . Gaule et France. 1
— Jacques Ortis. 1
Dumesnil. . L'Art italien. 1
Fabre. . . Feuilles de Lierre. . . . 1
Fadeville. . Napoléon Ier. 1
Faval. . . . La Fée des Grèves. . . . 1
— Les Parvenus. 1
Fleury. . . Mémoires. 2

Foë (Daniel de). Robinson Crusoé. . 2
Foresti da Carpi. Le Chemin du Sanctuaire. 1
François de Sales (Saint). Œuvres choisies. 2
Galland. . . Mille et une Nuits. . . . 3
Garneray. . Voyages. 2
Genlis (Mme de). Le Siége de la Rochelle. 1
— Mademoiselle de Lafayette. 1
— Madame de Maintenon. . 1
— Madem. de Clermont. . 1
Genoude (de). La Divinité de Jésus-Christ. 2
— Déf. du Christianisme. 2
— Sermons et Conférences. 1
— Exposition du Dogme. . 1
Genoux. . . Enfant de la Savoie. . . 1
Girardin (Mme de). Poésies complètes 1
Girault de Saint-Fargeau. Histoire littéraire. 1
Gœthe. . . Poésies. 1
— Affinités électives. . . . 1
Gogol. . . . Nouvelles russes. 1
Guichard. . Jehan de Saintre. . . . 1
Guinot. . . Soirées d'avril. 1
Hildreth. . L'Esclave blanc. 1
Hoffmann. . Contes nocturnes. . . . 1
Honoré. . . Vie privée. 1
Hugo. . . . Les Orientales. 1
— Notre-Dame de Paris. . 2
— Han d'Islande. 1
— Dernier jour. 1
— Feuilles d'Aut., Chants du Crépuscule. 1
— Littérature et Philosop. 1
— Théâtre. 3
— Le Rhin. 3
Inchbald (Mistress). Simple histoire. 1
Janin. . . . Contes et Nouvelles. . . 3
Karr (Alp). Clovis Gosselin. 1
Kuhn. . . . La Vie de Jésus-Christ. 1
Lacoste. . . Fleurs des Landes. . . . 1
La Fontaine et Florian. Fables. . . 1
Lagny. . . . Le Knout et les Russes. 1
Lambert. . . Œuvres morales. 1
Lamennais. Affaires de Rome. 1
— Politique à l'usage du peuple. 1
Landais. . . Lettres à Amélie. 1
Lapointe et F. de Reiffenberg. Les Drames du Foyer. . . . 1
Lapointe. . Il était une fois. . . . 1
Leclercq. . Œuvres dramatiques et complètes. 8
Leroux de Lincy. Les Femmes célèbres. 1
Magu. . . . Poésies de Magu. 1
Malherbe. . Poésies. 1
Manzoni. . Théâtre et Poésies. . . . 1
Marc-Aurèle. Œuvres par Alexis Pierron. 1
Marmier . . Souvenirs de Voyage. . . 1
Martin. . . Poésies 1
Masson. . . Contes de l'Atelier . . . 2
Menéval. . Napol. et Marie-Louise. 3
Méricley (A.-G. de). Mémoires d'un Bourgeois de province. . 1
Méry. . . . Œuvres. 8
— Le Bonnet Vert. 1
— La Floride 1
— Le Dernier Fantôme. . . 1
— La Guerre du Nizan. . . 1
— La Comtesse Hortensia. 1
— Un Amour dans l'avenir. 1
— Un Mariage de Paris. . 1
Michelet. . Les Femmes de la Révolution. 1

Michelet. Le Peuple. 1
Michiels. . La Capitaine Firmin. . . 1
Monnier. . . Les Bourgeois de Paris. 1
Molière. . . Œuvres complètes. . . . 4
Monselet. . Tribunal révolutionn. . 1
Montolieu. . Le Robinson suisse. . . 2
— Caroline de Lichfield. . 1
Morpurgo. . Politique de la Russie en Orient. 1
Nibelle. . . Légendes de la Vallée. . 1
Nicolle. . . Courses dans les Pyrénées. 1
— Contes invraisemblables 1
Orléans (duc Ch. d'). Poésies, publiées par Champollion-Figeac. 1
— (duc Ch. d'). Poésies, publiées par Marie-Guichard. 1
Ostrowski. Théâtre complet. 1
Pecqueur. . Améliorations matérielles. 1
Pétis de Lacroix. Mille et un Jours. 1
Pierron. . . Clef d'Homère. 2
— Clef de Virgile. 2
Pitre-Chevalier. Chronique de la Fronde. 1
Planche. . . Portraits littéraires. . . 2
Plouvier. . La Bûche de Noël. . . . 1
Plutarque. Traités de morale. . . . 2
— Œuvres morales. 5
Polybe. . . Histoire générale. . . . 3
Poncelet. . . Le Monde romain. . . . 2
Prémaray. . Promenes dans Londres. 1
Puymaigre. Poëtes de la Lorraine. . 1
Quinet. . . Marnix de Sainte-Aldegonde. 1
Renouvier . Philosophie ancienne. 2
Robertson . Hist. de Charles-Quint. . 2
— Histoire de l'Amérique. 2
St Mauvent. . Le Pédagogue. 1
Sand (G.). Consuelo. 6
— La comt. de Rudolstadt. 2
Sasserno. . Poésies françaises. . . . 1
Saurin. . . Sermons choisis. 1
Ségur. . . . Galerie morale. 1
Segretain . Éléments de l'État. . . . 2
Soulié. . . . Conseiller d'État. 2
Souvestre. . Le Mât de Cocagne. . . 1
— L'Homme et l'Argent. . 1
Stendhal (de). La Chartreuse de Parme. 1
Sue (Eug.). Marine française. 4
— L'Orgueil. 1
— L'Envie. 1
Surville (Mme). Fée des Nuages. . . 1
Taschereau Vie de Molière. 1
Vandervelde. Épisodes des Guerres. 1
Vey. . . . . Le Bouquet de Cerises. 1
Viardot (Louis). Les Musées d'Allemagne et de Russie. . . 1
— Souvenirs de Chasse. . . 1
Viennet. . . Épîtres et Satires. 1
Vitet. . . . Études sur les Beaux-Arts. 2
Voragine. . La Légende dorée. . . . 2
Voltaire. . La Henriade. 1
W. Scott. . Guy Mannering. 1
— Fiancée de Lammermoor. 1
— Légende de Montrose. 1
— Le Monastère. 1
— L'Abbé, suite du Monast. 1
— Kenilworth. 1
— Quentin Durward. . . . 1
— Rob-Roy. 1
Wey. . . . . Manuel des Droits et des Devoirs. 1
Zaccone. . . Le Vieux Paris. 1

Près de 300 volumes. — Prix de chaque volume, 1 fr. 75 cent.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



ENCYCLOPÉDIE

DES

…CES MÉDICALES;

…YLE, BAUDELOQUE, BEUGNOT, BOUSQUET, BRACHET,
…U, CAPURON, CAVENTOU, CAYOL, COTTEREAU,
…, FUSTER, GERDY, GIBERT, GUÉRARD, HUGUIER, LAENNEC,
…OIS, LISFRANC, MALLE, MARJOLIN, MARTINET,
…ALES, SÉGALAS, SERRES, AUG. THILLAYE, VELPEAU, VIREY.

… BAYLE, RÉDACTEUR EN CHEF.

TROISIÈME DIVISION.

CHIRURGIE.

MÉDECINE OPÉRATOIRE.

(…, 136e, 146e, 149e, 156e, 159e ET 160e).

PARIS.

…LLIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR
PLACE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 11.

1845.

THÉODORE LECLERCQ.

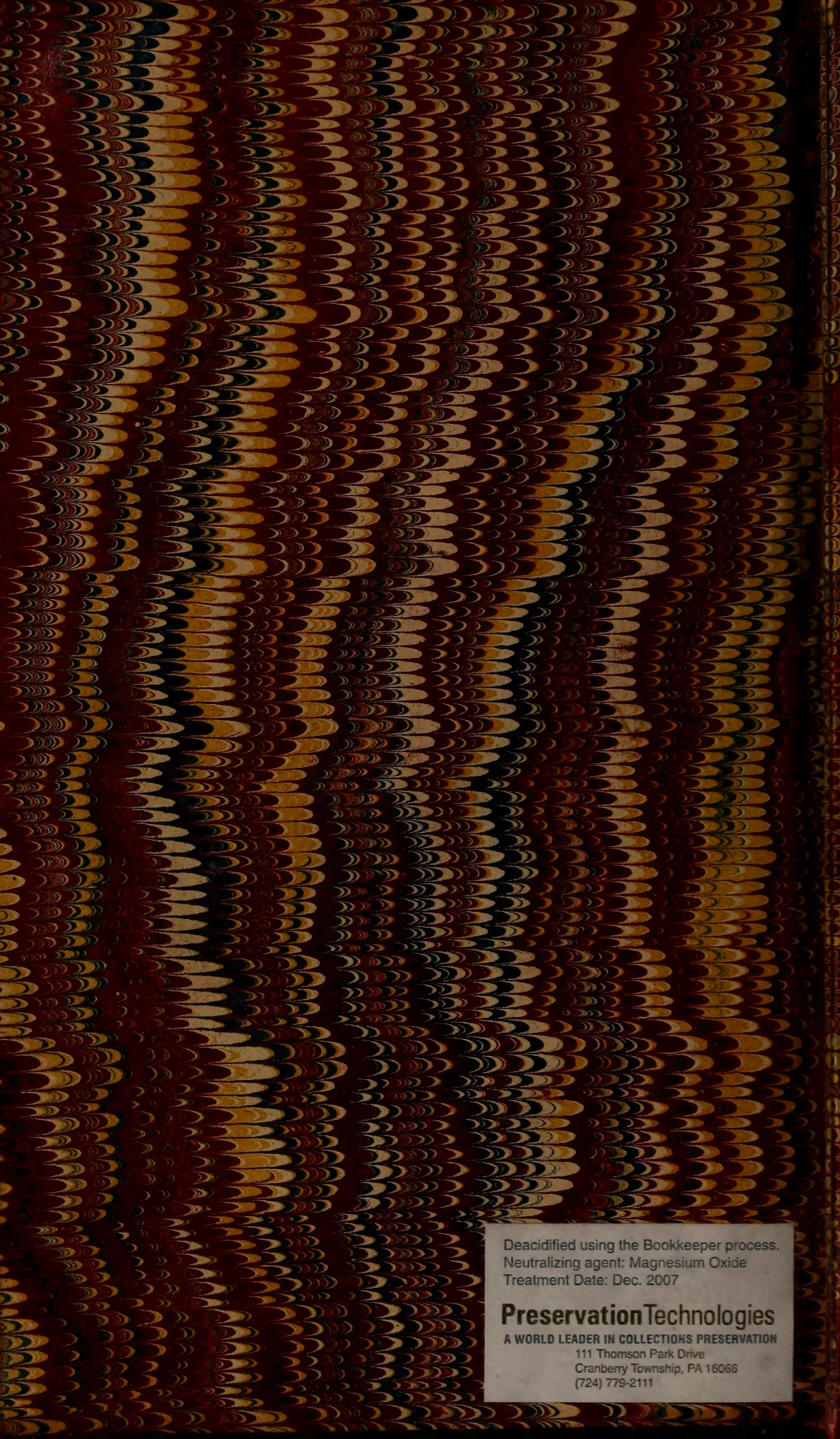
NOUVELLE ÉDITION

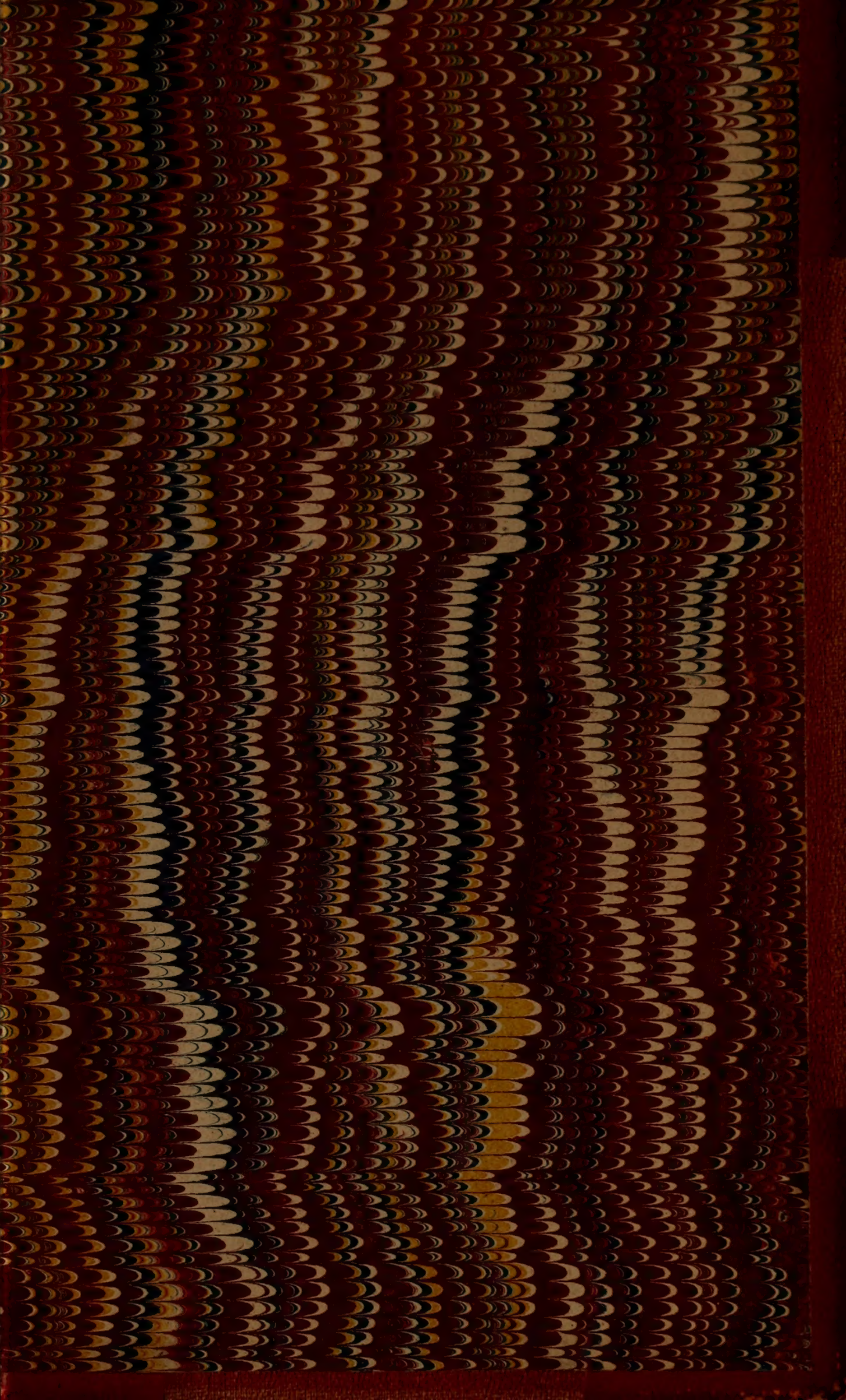
AUGMENTÉE DES PROVERBES INÉDITS

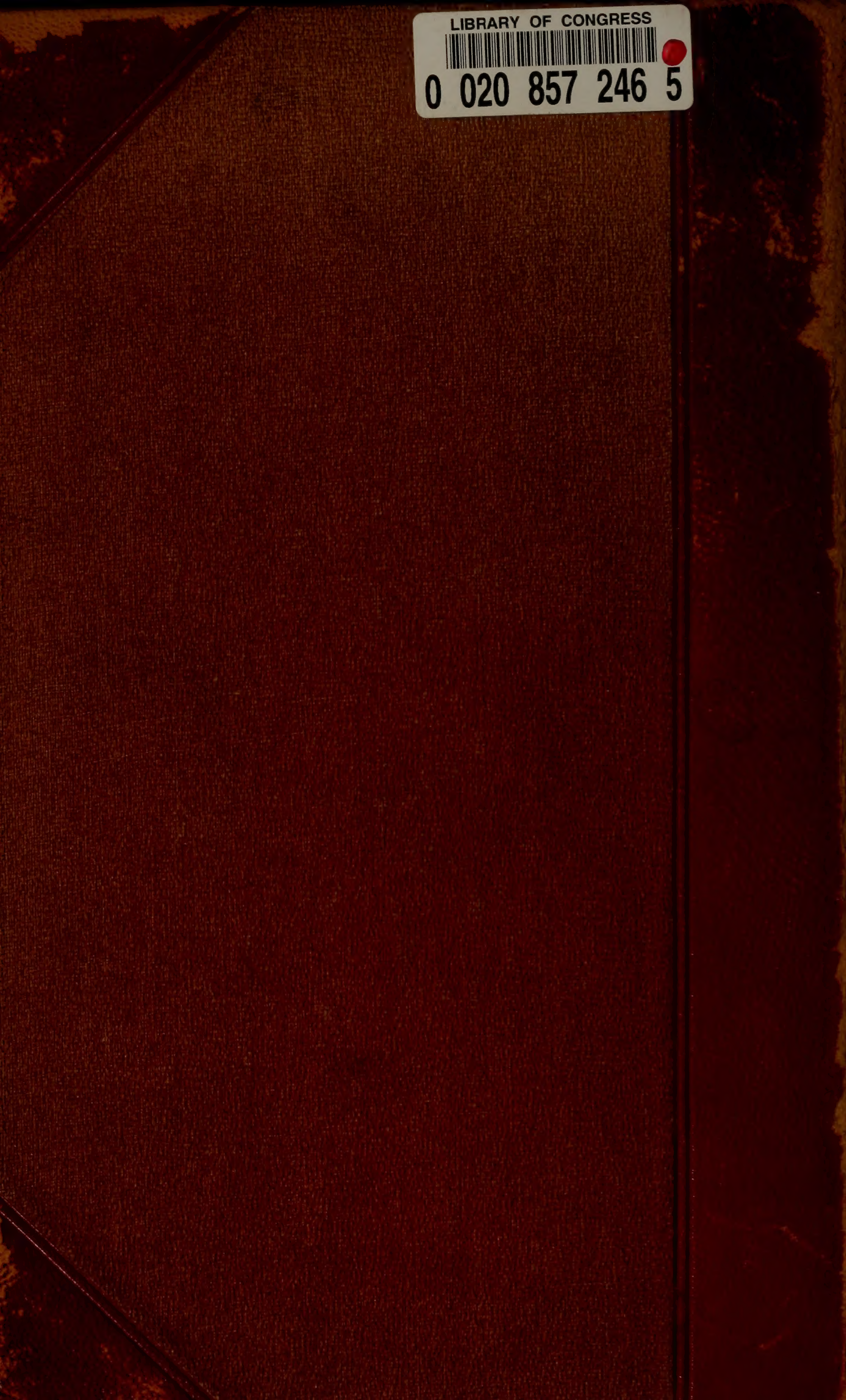
AVIS IMPORTANT

Il paraît séparément un Album de gravures avec chaque série …es *dramatiques* de T. LECLERCQ. Les dessins sont de M. Tony Johannot.

L'… sera composé de 78 magnifiques gravur…


Deacidified using the Bookkeeper process.
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: Dec. 2007
PreservationTechnologies
A WORLD LEADER IN COLLECTIONS PRESERVATION
111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111




LIBRARY OF CONGRESS
0 020 857 246 5